PQ
1989
16A17
1777

ŒUVRES
POÉTIQUES.

1328nx

ŒUVRES

POÉTIQUES

DE M. IMBERT,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.

370520
23.3.33

A LA HAYE,
Chez JEAN NEAULME, Libraire.

M. DCC. LXXVII.

PQ
1989
I6A17
1777

PRÉFACE.

On ne ſçauroit ſe diſſimuler le diſcrédit de la Poéſie. Soit que le ſiécle paſſé nous ait laiſſé trop d'excellens ouvrages en ce genre, ſoit que le ſiécle préſent en produiſe trop de médiocres, le Public ne lit preſque plus les vers. Eh! pourquoi, me dira-t-on, lui en donner encore? Croyez-vous trouver place dans le petit nombre d'Auteurs privilégiés qui ſe font lire? On ne m'en croiroit pas, ſi je diſois non. Un Auteur a beau proteſter d'inſouciance en matiere de ſuccès, il ne trouve que des incrédules. On croit entendre une Coquette, qui, le matin, tandis qu'on épuiſe ſur elle toute la magie de la toilette, aſſure en minaudant qu'elle n'a nul deſſein de plaire. Quiconque ſe fait imprimer, cherche des lecteurs, comme tout Prédicateur veut un auditoire.

Mais il eſt des eſprits détracteurs-nés de la Poéſie, ou qui le deviennent par ſyſtême; je n'écris point pour eux, & je me contente de dire avec M. de Voltaire:

Qui n'aime point les vers, a l'eſprit ſec & lourd.

La ſatiété du Public n'étoit pas le ſeul

obſtacle, ni le moindre peut-être que j'euſſe à vaincre. En faiſant imprimer un Poëme ſur le Jugement de Pâris, je trouvois le Public prévenu, & contre l'Art, & contre le genre de l'Ouvrage ; c'eſt-à-dire, contre la Mythologie. Mais pourquoi nous ſeroit-il défendu d'y puiſer aujourd'hui ! Parce que d'autres l'ont fait avant nous ? Qu'importe, ſi cette mine n'eſt point épuiſée ? Du neuf, du neuf, nous crie-t-on ſans ceſſe ! Oui, vous avez raiſon ; mais ce n'eſt point par les noms & par des expreſſions *de mode* qu'il faut être neuf, c'eſt par les choſes & par la maniere.

On demande pourquoi nous prétendons ſi faſtueuſement au génie ? C'eſt que nous n'avons que de l'eſprit. L'homme de génie ne s'en doute point ; il n'a pas beſoin, ſi je puis m'exprimer ainſi, d'agiter ſes aîles pour s'enlever : il ſe trouve porté où il doit aller. Il ne dit point : Faiſons un ouvrage de génie ; il travaille, comme il ſent, & l'ouvrage fait, c'eſt du génie. Nous croyons aujourd'hui mériter ce titre, en nous éloignant du *ton* de nos prédéceſſeurs ; il ſemble que nous craignons de leur reſſembler.

Eh ! Meſſieurs, ne nous tourmentons point, la poſtérité ne nous confondra point avec eux. Nous voulons être originaux, nous le ſommes, & je crois que c'eſt tant pis pour nous.

Mais en ſoutenant qu'on peut uſer de la Mythologie, je ſuis forcé de convenir qu'on en abuſe quelquefois. Quoi de plus fatiguant que ces Mythologiſtes éternels, qui ne ſçauroient faire un pas, ſans traîner cinq ou ſix Dieux à leur ſuite ? Ils ne permettroient pas à un Prince de ſe marier, ſans que Jupiter l'eût écrit dans ſes Annales de fer ; il faut abſolument que Minerve ſigne le contrat de mariage, & que le livre des Deſtins s'ouvre pour laiſſer lire la bonne aventure des époux. *O imitatores* ! élevons-nous, duſſions-nous tomber ; mais ne rampons jamais.

Je penſe donc que pour célébrer un événement de nos jours, on doit ſe paſſer de la grande Mythologie ; mais je la crois néceſſaire, quand il s'agit d'un Héros contemporain des Fables, ou ſuppoſé tel. J'ajoute qu'on peut faire encore de précieuſes découvertes dans le monde fabuleux, & qu'on ne doit pas faire un crime à un Poëte de le

parcourir. L'hiſtoire de Thyréſias plaît encore dans M. de Malfilâtre ; c'eſt que l'Auteur a ſçu la rajeunir, ſans la défigurer, & qu'il l'a maniée avec beaucoup d'adreſſe. (*a*)

Le Jugement de Pâris n'auroit jamais pu fournir quatre Chants. Auſſi trouvera-t-on le fait bien altéré dans cet Ouvrage, & j'oſe dire, rajeuni par la maniere dont il eſt traité. J'ai uſé des droits de la Poéſie, en tranſportant à la Cour le jeune Pâris, qui, ſelon la Fable, étoit encore Berger, lors de ce fameux Jugement. Pâris eſt le Petit-maître de l'Antiquité ; le ſeul homme qu'elle nous ait dépeint capable du rôle que je lui fais jouer. C'eſt d'après le portrait qu'elle en a laiſſé, que j'ai établi le caractere de mon Héros ; ce qui ne m'a point ſauvé d'un

---

(*a*) M. de Malfilâtre, qu'une mort prématurée nous a ravi, donnoit dans ſon Narciſſe les plus grandes eſpérances. On ne peut certainement pas nier qu'il ne ſoit verbeux & négligé ; qu'il ne ſe diſpenſe trop ſouvent de cet heureux mêlange de rimes, qui flatte ſi délicieuſement l'oreille. Mais il faut convenir auſſi qu'on trouve dans ſon Ouvrage un goût ſain, de la facilité, de l'abondance, beaucoup de fineſſe, des naïvetés dignes de la Fontaine, & une profonde connoiſſance des Anciens.

reproche assez grave, sur lequel on me permettra de m'arrêter un instant.

L'accueil indulgent qu'on avoit fait à cet Ouvrage, m'engageoit à de nouveaux efforts pour le rendre plus digne du suffrage des Connoisseurs, qui, intéressés par les prémices d'une jeune Muse, me louoient moins par équité, que par encouragement. J'étois déterminé, en le réimprimant, à faire main-basse sur tout ce qui avoit été justement critiqué. Un Auteur est bien plus difficile à persuader sur les défauts d'un Ouvrage qu'il vient de finir. L'enthousiasme poétique, qui dure encore, & l'amour paternel, forment autour de lui un rempart inexpugnable. Il est épris de la Vénus qu'il vient de créer ; il ne la voit qu'avec les yeux de l'amour. D'ailleurs, la peine que l'Ouvrage lui a coûté, plus fraîche alors dans sa mémoire, le lui rend plus cher, & il est souvent impossible, quand il a tort, de lui arracher un aveu qui le forceroit à recommencer un travail, dont il ressent encore la fatigue. Mais quand l'Ouvrage est loin de lui, il le voit presque avec des yeux étrangers ; l'enthousiasme n'offusque plus

ſon jugement ; il n'eſt plus occupé à chercher des raiſons pour juſtifier les défauts ; il cherche les défauts pour les corriger, & il ſe ſent redevable à ceux qui lui ont aidé à les découvrir. Telles ſont les diſpoſitions où je me ſuis trouvé moi-même, quand j'ai voulu réimprimer le *Jugement de Pâris*. Uniquement occupé de la perfection de l'Ouvrage, j'ai relu, avec l'attention la plus ſcrupuleuſe, les objections qui m'avoient été faites dans le Mercure de Juillet 1772. Un Homme de Lettres, qui ſeroit aujourd'hui connu par des extraits raiſonnés, dont il enrichit depuis quelques années le Mercure, s'il ne l'eût été déja par des ouvrages plus eſtimables, a fait une obſervation ſur le caractere de Pâris, obſervation très-importante, ſi elle étoit juſte. Je l'ai ſoumiſe à mon propre jugement, quand j'ai cru avoir acquis par le tems la faculté de me juger moi-même, & je ne l'ai pas trouvée fondée. Pour me délivrer de tout ſcrupule, j'ai conſulté des amis connoiſſeurs, & après avoir compté & peſé les opinions, je m'en ſuis tenu à mon ſentiment qui étoit le leur ; mais je dois expoſer les raiſons qui m'ont

empêché de me rendre à cette obſervation. On eût voulu que j'euſſe rendu *Pâris amoureux de Vénus, dès le premier Chant.* Dès-lors la pomme eſt donnée. Plus de ſuſpenſion, plus de dénouement imprévu. Dès que l'on ſçait que Pâris eſt amoureux de Vénus, on ſçait que Vénus ſera couronnée. Me dira-t-on que j'aurois pu le faire balancer entre ſa paſſion & ſon devoir? Seroit-ce Pâris que j'aurois peint, lui qui a violé les droits de l'hoſpitalité, ſi ſacrés chez les Anciens, pour enlever la femme d'un Roi ſon ami? Une fois épris, il devoit donner la pomme à Vénus; & loin de pouvoir le repréſenter, comme le vouloit l'Obſervateur, indifférent *aux grandeurs que Junon lui propoſe, reſpectant beaucoup la Sageſſe & les Arts, mais trouvant qu'ils ne ſuffiſent pas pour le bonheur*, il n'eût pas eu le tems d'écouter les offres de ces deux Divinités, qui ne pouvoient avoir lieu, qu'en ſuppoſant l'irréſolution de Pâris. Et c'eſt en quoi les Poëtes, qui ont chanté ce fameux Jugement, m'ont paru s'écarter évidemment de la vraiſemblance; ils ſemblent tous ne parler que de la beauté de Vénus. L'une, diſent-

ils, vante ſes richeſſes, l'autre la ſageſſe & les arts, & Vénus, ſes charmes. Mais toutes paroiſſoient belles également, puiſque les Dieux furent partagés entre elles. Junon n'a dû parler de ſes tréſors, & Minerve de ſa ſageſſe, que pour fixer leur Juge irréſolu ſur les charmes des trois Rivales également belles; & ſi Vénus eſt la Déeſſe de la Beauté, c'eſt depuis que Pâris lui a donné la pomme. Pâris amoureux devoit donc ſur le champ lui décerner le prix. Au contraire, en lui ſuppoſant, comme j'ai fait, le projet de couronner celle qui ſe rendra à ſes deſirs, le dénouement eſt incertain : on ignore qui des trois voudra le rendre heureux, on ignore même ſi l'une des trois le voudra, & on eſt curieux de voir comment il menera à ſa fin une entrepriſe ſi audacieuſe; je ne crois pas que ce projet faſſe une *diſparate choquante avec le ton du Poëme*, qui eſt *noble*, mais non pas héroïque.

Je ne crois pas non-plus avoir *prêté des travers à mon Héros;* je crois lui avoir laiſſé ce que les Anciens lui avoient donné avant moi. Pâris eſt en petit chez les anciens Poëtes, ce qu'il eſt plus au long dans mon

Poëme, à la langue près. Ils ne l'appelloient point *Petit-maître*, parce qu'ils n'écrivoient point en français. Homere le peint comme un homme qui ne ſongeoit qu'à ſa parure, qui n'avoit d'autre ambition que celle de plaire aux femmes, & dont le bras énervé ſuffiſoit à peine à lancer quelques foibles traits.

Pâris, dit l'Obſervateur, eſt repréſenté comme un homme *diſtingué par les talens agréables*. Mais je ne vois rien là d'incompatible avec l'exiſtence des *Merveilleux* de nos jours; ils ſont familiariſés avec les talens agréables, & je ne crois pas que pour cela ils ſoient amoureux de la ſageſſe. Si Pallas donne de l'ennui à Pâris, c'eſt par ſon diſcours moral, qu'aſſurément il doit entendre, mais qui ne doit pas être fort de ſon goût. Enfin, j'avoue que j'aurois cru trouver une défenſe dans ces vers d'Horace, avec leſquels on a voulu me combattre :

Grataque fœminis
Imbelli citharâ carmina divides.

Aſſurément dans une Ode, où Horace s'éleve fortement contre Pâris, on ne peut que prendre en mauvaiſe part *grata fœminis*,

& *imbelli citharâ*; & on ne peut voir dans ce portait qu'un homme efféminé.

Ce n'eſt pas qu'en perſiſtant à me défendre quant au fond, je m'imagine avoir été toujours irréprochable quant à la maniere. J'avoue que la tirade qui ſuit le diſcours de Minerve étoit répréhenſible. Je crois que le diſcours devoit effaroucher le Prince Troyen; mais je confeſſe que j'avois employé des couleurs trop tranchantes. Je ſuis ſi loin de juſtifier ces vers, que je les ai refaits en entier dans cette nouvelle édition. Il eſt certain que les expreſſions de *dégoût* & *d'ennui* ſe trouvoient là déplacées. J'ai changé le mot; mais la choſe eſt toujours la même. J'ai encore adouci le portrait de Pâris dans le premier Chant, & j'en ai ſupprimé les expreſſions trop modernes de *mode*, *d'étiquette*, &c.

J'ai cru devoir rendre compte au Public des motifs qui m'ont rendu indocile à ces obſervations, parce qu'elles ont été répétées depuis; car le Pays littéraire eſt plein d'échos qui ſe répondent avec une fidélité ſuperſtitieuſe. Mais en le réfutant, je dois des remercimens à l'Auteur, & pour ſa cri-

tique que l'honnêteté ne pouvoit désavouer, & pour les éloges que l'indulgence lui a dictés.

Je finis par une réflexion : c'est qu'il ne faut pas être étonné que des personnes de goût ne soient pas toujours de même avis. Outre qu'on n'est pas assez d'accord sur les principes, il n'est malheureusement que trop vrai, que le tems, le lieu, les circonstances d'une lecture influent beaucoup sur l'opinion du lecteur ; de façon qu'on peut dire que le jugement d'un ouvrage dépend souvent d'une bonne où d'une mauvaise digestion. D'ailleurs il est impossible de convaincre en matiere de goût ; le goût est la qualité littéraire, à laquelle on prétend le plus universellement; & pour persuader à un homme qu'il en manque, il faudroit au moins qu'il en eût une fois.

AVIS
DU LIBRAIRE.

ON ſe flatte que ce Poëme aura beaucoup gagné par les nouveaux changemens. L'Auteur a fait diſparoître une foule de fautes & de vers foibles. Il ne s'eſt pas borné à rectifier le Poëme, il a étendu ſes corrections ſur toutes les Piéces qui l'accompagnoient ; il les a toutes retouchées ; il en a ſupprimé pluſieurs, & en a ajouté un grand nombre de nouvelles, qui ne ſont pas les moins importantes du Recueil. On l'a conſidérablement augmenté, afin qu'il pût reſter tel qu'il eſt, & former un volume complet.

LE JUGEMENT DE PARIS.

CHANT PREMIER.

O TOI, qui lis dans les ſecrets des Cieux,
Muſe, raconte à la race mortelle,
Comment un homme, avoué par les Dieux,
Donna jadis la pomme à la plus belle.
Divers récits en ont fait tour-à-tour,
Chez les humains, revivre la mémoire;
Mais nul encor n'en a connu l'hiſtoire,
Et je la chante, inſpiré par l'Amour.
Parmi les fils d'un Prince heureux & ſage,
Du bon Priam, l'amour de ſes Sujets,
Brilloit Pàris, charmant, jeune & volage,
Toujours en proie aux amoureux projets,
Toujours fidèle aux erreurs du bel âge.
Tandis qu'épris des lauriers du Dieu Mars,
Son frere Hector, plus fier & plus ſauvage,
Va de Bellone aiguiſer les poignards;

De myrthes verds la tête couronnée,
Il va chercher ces bois, où Dionée,
Pour ſuivre Anchiſe, abandonnoit ſa Cour;
Ces verds gazons, où tant de fois l'Amour
A fait pour eux deſcendre l'Hyménée.

Le beau Pâris s'étoit encor donné,
Par les talens, une beauté nouvelle:
Il excelloit, émule d'Arachné,
Dans l'art fameux, que jadis Philomèle,
Muette alors, a fait parler pour elle:
Art délateur de l'époux de Prochné,
Qui dévoila ſa trame criminelle.
Héros galant des fêtes d'Ilion,
A Terpſicore il eût ſervi de maître,
Et par ſa lyre eût rappellé peut-être
Les bois, courans ſur le pas d'Amphion.

Souvent heureux & toujours infidèle,
On le voyoit voler de Belle en Belle;
Vif, enjoué, fertile en jolis riens,
Jamais ſçavant, craignant de le paroître,
Ce Prince étoit, à la Cour des Troyens,
Ce qu'à Paris on nomme un Petit-Maître.

Loin des Gemeaux, le Cancer emporté
Touchoit alors au bout de ſa carriere:
L'ardent Lion ſe dreſſe avec fierté:
En rugiſſant, il franchit la barriere,
Où frémiſſoit ſon orgueil irrité;
Et ſecouant ſon épaiſſe criniere,
Vient ranimer les fureurs de l'Eté.

L'Eté, jaloux de ce rival d'Hercule,
De tous ſes feux arme la Canicule,
Guide ſa marche, & la flamme à la main,
Tel qu'un géant, il franchit les montagnes,
Ses pieds brûlans ont flétri les campagnes,
Et de Cybèle il embraſe le ſein.
Tandis qu'au loin, deſſéchant la verdure,
Ce Dieu cruel afflige la nature,
L'ingrat Pâris oſe attriſter l'Amour;
De cent Beautés dédaignant le murmure,
Il ſe réveille avant le Dieu du Jour,
Prend d'un Chaſſeur & l'habit & l'armure,
Et pour les bois, veut déſerter la Cour.
Eſt-ce l'humeur, ou l'ennui qui le preſſe?
Eſt-ce un dépit, qui pour fuir ſa Maîtreſſe,
Lui fait chercher l'obſcurité des bois?
Non; les forêts déja plus d'une fois,
Ont vu Pâris ſignaler ſon adreſſe.
De ſes Limiers le chœur eſt averti,
On les aſſemble, il ſe met à leur tête:
Dormez, époux, il part, rien ne l'arrête;
Pleurez, Amours, pleurez, il eſt parti.

Vers le Scamandre, orgueilleux, il s'avance:
Sur ſes habits la ſuperbe opulence
N'étaloit point un faſte éblouiſſant;
Mais plus modeſte, & non moins ſéduiſant,
L'art avoit pris un air de négligence:
Sa chevelure, en longs anneaux flottans,
Sur ſon carquois, tombe avec nonchalance,
Et s'abandonne au caprice des vents.
Tel, & moins beau, vers la forêt prochaine;

Jeune Adonis, tu dirigeois tes pas,
Quand les Amours voyoient leur Souveraine
Quitter les Cieux, pour voler dans tes bras.

Ce Prince, hier les délices de Troye,
Eſt devenu la terreur des forêts;
De l'œil à peine il a guidé ſes traits,
Que le trépas vole & fond ſur ſa proie.
Contre ſon bras rien n'eſt un ſûr appui,
Il eſt par-tout; tantôt le trait rapide
Fuit dans les airs, cherche l'oiſeau timide,
L'atteint, le perce & retombe avec lui;
Tantôt le Cerf, de bruyere en bruyere,
Mêlant toujours ſes larmes à ſon ſang,
Secoue en vain la fleche meurtriere,
Qu'avec la mort il porte dans le flanc.

Mais c'en eſt fait; laſſé d'un long carnage,
Pâris s'arrête, il ſuſpend ſes travaux:
Un chêne antique & vainqueur de l'orage,
Voit à ſes pieds tomber notre Héros,
Et ſon vieux tronc le ſoutient & l'ombrage.
A peine aſſis, & reſpirant enfin,
Le jeune Prince, ivre de ſa victoire,
Avec ſon arc, inſtrument de ſa gloire,
Souleve, agite & compte ſon butin,
Qu'à ſon oreille arrive un doux murmure,
Tel que le bruit d'un Tremble vacillant;
Il tend ſon arc; ſon œil étincelant
Cherche ſa proie, & reconnoît Mercure.
» Raſſure-toi, dit l'Envoyé des Cieux;
» Prince, le ſort, à ce glorieux titre,

» En joint un autre encor plus glorieux :
» Par mon organe, il te nomme l'arbitre
» Du différend qui partage les Dieux.

» Long-temps Thétis, avec indifférence,
» Vit, tu le ſçais, Pélée à ſes genoux ;
» Pélée enfin, par ſa perſévérance,
» Amant chéri, devient heureux Epoux.
» Par une fête, avec pompe ordonnée,
» Des vaſtes mers le Deſpote orgueilleux,
» Pour célébrer cet heureux hyménée,
» Hors la Diſcorde, aſſembla tous les Dieux.
» Mais tout-à-coup la farouche Déeſſe,
» Pour ſe venger de ce cruel mépris,
» Vole au banquet, &, d'un malin ſouris,
» Accompagnant ſa perfide largeſſe,
» Lance une pomme, avec ces mots écrits :
» *A la plus belle.* O pomme trop fatale !
» Les doigts y ſont à peine repoſés,
» Que la vapeur du venin qu'elle exhale
» Trouble ſoudain les eſprits diviſés.
» Dans tous les yeux, la fureur étincelle ;
» Chaque Déeſſe a demandé le prix ;
» Il eſt à moi, voyez, *à la plus belle* :
» On ſe partage, & bientôt, à grands cris,
» Chaque Immortel protege une Immortelle.
» L'un voit la pomme, & l'arrête en volant :
» Une autre main, plus agile ou plus forte,
» Saiſit le fruit, qu'une troiſiéme emporte,
» Pour le reperdre ; & toujours circulant,
» De main en main, la pomme va roulant.
» On voit déja les tables renverſées,

» Et de Thétis les roſes diſperſées,
» Nagent au ſein du nectar ruiſſelant.
» Le Roi des Cieux au milieu d'eux s'élance,
» Parle & s'écrie : Arrêtez. A ſa voix,
» Parmi les Dieux, deſcendent à la fois
» Et la terreur & le morne ſilence.
» La paix renaît, & finit leurs débats ;
» On délibere, & le Sénat plus ſage,
» D'abord exclut les vulgaires appas,
» Choiſit encore, & bientôt ſe partage
» Entre Junon & Vénus & Pallas.
» Quand Jupiter : ma volonté ſuprême
» Pourroit, dit-il, nommer l'une des trois ;
» Mais, Immortels, dois-je donner ma voix
» Contre une épouſe, ou deux filles que j'aime ?
» Pour prononcer avec plus d'équité,
» Portons la cauſe au Tribunal d'un homme.
» On applaudit, &, vers toi député,
» Jeune Troyen, j'accours & je te nomme,
» De par les Dieux, Juge de la Beauté.

De cet emploi ton orgueil eſt flatté,
Heureux Pâris ! . . . mais condamner deux Belles !
A ce penſer il eſt épouvanté :
— Qui, moi Mortel, juger trois Immortelles !
— Tel eſt du ſort l'immuable décret :
» Nos Déités, pour briguer ton arrêt,
» Vont, ſous tes yeux, deſcendre en ce lieu même.
» Le choix des Dieux eſt encore incertain :
» Juge, prononce ; & ton arrêt ſuprême
» Sera pour eux l'oracle du Deſtin.

Le Dieu ſe tait ; cette verge, où s'enlace
De deux ſerpens le corps myſtérieux,
Frappe le Prince ; il en frémit ; ſes yeux
S'arment ſoudain d'une nouvelle audace,
Et l'Immortel eſt déja dans les Cieux.

Mais tout-à-coup l'Amant de la Nature,
Zéphir s'éveille, & des airs qu'il épure,
Chaſſant bientôt l'Eté morne & brûlant,
Avec ſon aîle, il ſeme la verdure
Sur la forêt, qu'il tapiſſe en volant.
Des arbres verds déja l'ombre incertaine
Fond ſur Pàris & s'étend vers la plaine ;
L'ambre plus pur exhale ſes odeurs ;
Un gazon frais couvre la terre ardente,
Et fait jaillir une moiſſon de fleurs,
Pour nuancer ſa robe verdoyante.
Des fruits vermeils chargent le grenadier ;
Sur les buiſſons, la roſe ſe balance,
Et l'oranger, fier de ſon opulence,
Mêle ſon or à l'or du citronnier.
La violette ici brille dans l'herbe ;
A ſes côtés, ſur un arbre voiſin,
La vigne monte, & court, vaine & ſuperbe,
Près du cédra ſuſpendre le raiſin.

Que ce prodige anime ton courage :
Les Déités, qui briguent ton ſuffrage,
Vers toi, Pâris, dirigent leur eſſor ;
Vois lentement deſcendre en ce bocage
Ce grouppe, aſſis ſur un nuage d'or.
Sur ſon paſſage, il a ſemé la vie,

Tout s'embellit, s'enflamme tour-à-tour ;
Le peuple aîlé ſe careſſe à l'entour,
Et ranimant ſa douce mélodie,
Il chante en chœur le Printemps & l'Amour.
La nue enfin, s'abbaiſſant ſur la terre,
Rend le dépôt, confié par les Dieux,
Livre aux Zéphirs ſon orbe radieux,
Et va ſe perdre au ſéjour du Tonnerre.
Autour de lui, notre Juge étonné
Voit vaciller des Ombres plus épaiſſes,
Et le feuillage, en voûte façonné,
D'un demi-jour éclaire les Déeſſes.

Chaque Rivale, au fond de ſon palais,
Tandis qu'au Prince on députoit Mercure,
Avoit déja, pour orner ſes attraits,
De la toilette épuiſé l'impoſture :
Aux Déités, elle ne meſſied pas ;
L'art eſt un Dieu, qu'au Ciel même on implore :
On le chérit, quand on eſt ſans appas ;
Quand on eſt belle, on le chérit encore.

Avec orgueil, mais avec majeſté,
Paroît Junon, ſuperbe Déité ;
Mille tréſors ſurchargent cette Belle :
Le diamant, dans l'or pur incruſté,
Mêle ſes feux à la pourpre immortelle.
Sa noble écharpe, à replis onduleux,
Ceint la Déeſſe, & retombe avec grâce ;
Divin tiſſu, dont la ſplendeur efface
Le coloris de cet arc lumineux,
Qui peint la nue & les airs qu'il embraſſe.

Reine céleſte, elle a le front paré
D'un diadême, où l'éclat d'un or pâle
Ranime un fond tendrement azuré,
Et dans ſes mains brille un ſceptre d'opale.

On voit Pallas, belle avec dignité,
Qui brille encore, avec moins d'opulence;
Dans ſa démarche, eſt l'air de la décence;
Dans ſes regards, une douce fierté;
Dans ſa parure, une ſage élégance.
Un voile blanc, ſymbole de pudeur,
Sert ſes attraits, en atteſtant ſa gloire:
Voile charmant, où d'un doigt créateur,
De ſon triomphe elle a tracé l'hiſtoire:
L'œil étonné voit ſa lance d'airain
Frapper la terre, avec un long murmure;
Et l'Olivier, qui jaillit de ſon ſein,
Agite encor ſa bruyante verdure.
A ſon oreille, on ſuſpendit en nœuds
Des boucles d'or, errantes & captives;
Et des brillans, d'un verd foible & douteux,
Ceignent ſon front, façonnés en olives.

Sous ſes habits, avec art négligés,
Vénus paroît dédaigner l'artifice;
Les fleurs, le myrthe, ornent l'humble édifice
De ſes cheveux, en boucles partagés.
Quand les trois Sœurs, qui veillent auprès d'elle,
En ſouriant, d'abord après le bain,
Sous le tiſſu d'une gaze infidelle,
Eurent caché les tréſors de ſon ſein:
Quand des odeurs l'eſſence la plus pure

Eut, à grands flots, parfumé ſes atours,
Elle plaça la divine ceinture,
Qui ſert d'aſyle & de trône aux Amours.
Parmi les plis de ce magique ouvrage,
Erre toujours un eſſain de plaiſirs,
Les doux attraits & les ardens deſirs,
Les ris, les jeux, le charmant badinage;
Les vœux ſecrets, les détours innocens,
Le feint courroux & les agaceries,
Piéges adroits, qui ſurprennent les ſens,
Et livrent l'ame aux douces rêveries.
„ Eh bien! dit-elle, en regardant Páris,
„ Pour nous juger, puiſque le Ciel te nomme;
„ Que la plus belle obtienne enfin le prix,
„ Jeune Troyen, prononce; à qui la pomme?
Pâris (un Dieu vient de le raſſurer,)
Tranquille & fier, les voit d'un œil avide;
A ſes Elus, Amour ſçait inſpirer,
Auprès du ſexe, une audace intrépide.
Mais ſes beaux yeux, parcourant leurs attraits,
Sont éblouis, & le choix l'embarraſſe;
Juge galant, il ſourit avec grâce,
Et, par ces mots, excuſe ſes délais.

„ Pourquoi, jugeant trois Beautés immortelles,
„ N'ai-je en ce jour qu'une pomme à donner?
„ Funeſte prix, qu'on ne peut décerner,
„ Sans être encore injuſte envers deux Belles!
„ Dans nos jardins, Zéphir ſollicité
„ Par la fraîcheur de trois Roſes nouvelles,
„ Sœurs du même âge, égales en beauté,
„ Zéphir balance, & voltige autour d'elles.

„ Chacune a droit de fixer ſon amour ;
„ En vain ce Dieu veut en adopter une :
„ Séduit ſans ceſſe, il choiſit tour-à-tour
„ Chaque rivale, & n'en choiſit aucune.
„ Comme ces fleurs, vous charmez toutes trois ;
„ Comme Zéphir, je ne puis faire un choix.
„ O Déités, l'une des trois ſans doute,
„ L'une des trois brille de plus d'appas ;
„ Mais pardonnez, votre Juge redoute
„ De prononcer ſur ce qu'il ne voit pas.
„ En eſt-ce aſſez (j'en appelle à vous même)
„ De deux beaux yeux & des plus heureux traits ?
„ Il faut encor, il faut d'autres attraits :
„ D'un tout parfait naît la beauté ſuprême.
„ Sous les atours, qu'emprunte la grandeur,
„ Quoi ! vous cachez cet heureux aſſemblage !
„ Quand le ſoleil veut montrer ſa ſplendeur,
„ Emprunte-t'il le voile d'un nuage ?
„ Ah ! que la gloire enchaîne la pudeur.
„ Vains ornemens, inutile impoſture,
„ Diſparoiſſez ; le fard de la beauté,
„ Au premier âge, étoit la nudité ;
„ Mais la laideur inventa la parure.

Ce dernier mot eſt à peine entendu,
Pallas déja renonce à la victoire,
Et de Junon l'orgueil eſt confondu ;
Reine des Dieux, Junon craint pour ſa gloire ;
Pallas croiroit immoler ſa vertu.
Vénus rougit & garde le ſilence,
Rougit encore, & d'un air d'innocence,
Baiſſe ſon front, le cache ſous ſa main :

Il faut, dit-elle, obéir au deſtin.
Junon réſiſte & Minerve balance ;
Et Vénus donne, avec un ris malin,
A leur pudeur le titre de prudence.
Cette pudeur héſite vainement ;
Je la vaincrai, dit le Prince en lui-même :
A leurs regards il échappe un moment,
Et cette fuite eſt un ſûr ſtratagême.
La ſolitude, hélas ! pour la pudeur,
Eſt trop ſouvent un piége bien perfide !
Elle combat, ſous l'œil du ſpectateur,
Loin des témoins, elle eſt foible & timide.

Fin du premier Chant.

CHANT SECOND.

L'ESPOIR enfin d'un prix ſi glorieux,
Et de Vénus le ſourire perfide,
Changent Minerve & la Reine des Dieux;
L'humble Pudeur rougit, baiſſe les yeux,
Voile ſon front, & d'une aîle rapide,
En ſoupirant, s'exile dans les Cieux.
Vénus avoit écarté de ſes traces
Les trois Beautés qui marchent ſur ſes pas;
Vénus ordonne, & chacune des Grâces
Va d'un vain luxe affranchir leurs appas.
En un moment, voile, écharpe, ceinture,
Tombent épars, ou volent dans les airs.
Dieux! quels tréſors cache un dais de verdure!
Charmant berceau, vrai temple, où la nature
A dépoſé tous ſes charmes divers!
Amour, Amour, me ſeras-tu fidèle?
Viens ſur mes ſens agiter ton flambeau;
Sans toi, le Peintre, aux pieds de ſon modèle,
Laiſſe tomber & palette & pinceau.
De tant d'appas les Nayades charmées
Quittent leur grotte, aſſiſe au fond des eaux:
Du Simoïs, couronné de roſeaux,
L'urne s'épanche en ondes enflammées.
Faunes, Sylvains font gémir les échos;
De tes concerts quand déja tout réſonne,

Pan, ſous tes doigts, s'échappent tes pipeaux,
Et la Dryade, hôteſſe des ormeaux,
Briſe l'écorce, où le ſort l'empriſonne.
Orphée a vu marcher à ſon côté
Les arbres même, animés par ſa lyre;
Sans ces accords, aujourd'hui tout reſpire,
Tout ſemble voir & ſentir la beauté.

Mais qui peindra le Juge téméraire,
Quand, à leur voix, il revient ſur ſes pas;
Quand, plus avide, il rentre au ſanctuaire,
Dont l'heureux ceintre enferme tant d'appas?
Autour de lui, par un charme invincible,
Tout ſemble ému; ſeul muet en ces lieux,
Pour trop ſentir, il demeure inſenſible;
Toute ſon ame a paſſé dans ſes yeux.
Prêt à juger, il ſe trouble, il balance;
Ce que ſon œil ne voyoit point aſſez,
Il le voit trop, & s'égare en ſilence
Sur tant d'appas, l'un par l'autre effacés.

Quand, ſe jouant ſur deux globes d'ivoire,
De blonds cheveux ſollicitent Pâris,
Un pied léger diſpute la victoire.
Deux bras d'albâtre, & qu'Amour a polis,
Lui font quitter une bouche mi-cloſe;
Ses yeux charmés de la blancheur du lys,
Errant diſtraits par un bouton de roſe.
Veut-il nombrer ces charmes raviſſans?
Un fin ſouris lui lance un trait de flâme;
Si des yeux vifs ont allumé ſes ſens,
Un doux regard touche, attendrit ſon ame.

Lorſqu'une Belle, à travers le corail,
Laiſſe entrevoir des perles dont l'émail,
Par ſon éclat, le ſéduit & l'appelle,
Plus loin ſon œil meſure, en s'égarant,
Un cou de Nymphe, où mollement ruiſſelle,
Parmi les lys, un azur tranſparant.

Oh! que ne puis-je achever la peinture
D'autres tréſors, domaine du plaiſir,
Foyers ardens, carquois, d'où la nature
Lance à Pâris les fleches du deſir!
Des feux ſubtils, courant de veine en veine,
Brûlent Pâris, & ſes regards jaloux
Sont obſcurcis d'une vapeur ſoudaine;
Ivre d'amour, & reſpirant à peine,
O Déités, il tombe à vos genoux:
„ Grâce, dit-il! ſouffrez que je reſpire;
„ Dieux! que d'attraits ſur un humble gazon!
„ Que de mes ſens je reprenne l'empire;
„ Pour vous juger, rendez-moi ma raiſon.
„ Je l'ai perdue. O Belles! que l'Aurore,
„ De nouveaux feux éclaire nos climats,
„ Et je prononce. Ah! ſi j'héſite encore,
„ De mes délais accuſez vos appas.
A ce diſcours, on murmure tout bas;
D'un prompt courroux chaque front ſe colore;
Mais vainement on maudit ſa lenteur,
Il eſt leur Juge, il va donner la pomme;
Ce ſeul penſer enchaîne leur humeur,
Trois Déités cedent aux loix d'un homme;
Et le dépit rentre au fond de leur cœur.

Pâris ainſi, de ſon doux miniſtere,

Semble à ſon gré prolonger les inſtans ;
Sages mortels, vous que Thémis éclaire,
En pareil cas, trop avares du temps,
Hâteriez-vous un décret téméraire ?
Je crois vous voir cent fois recommencer ;
Revoir encor, comparer, balancer,
Et peu contens d'un examen ſévere,
Y revenir, avant de prononcer.

Près d'un vallon, qu'arroſe une onde pure ;
Un vieux palais, de noble architecture,
Régnoit au loin ; on voyoit à ſes pieds
De frais berceaux, des jardins émaillés,
Où l'art brilloit, ſans cacher la nature.
Loin des Cités, ſous de ſimples atours,
Du bon Priam la Compagne docile
Y dépoſoit les fruits de leurs amours.
Elle y ſauva leur enfance débile,
De l'air impur, qu'on reſpire à la Ville ;
Et du poiſon qu'on verſe dans les Cours.
Avec orgueil, cette Reine étoit mere :
Dans ce palais, on la voyoit toujours
Les abreuver de ſon lait ſalutaire :
„ Dieux, diſoit-elle, ah ! comblez mes deſirs !
„ C'eſt peu, trop peu, de les avoir fait naître,
„ Je dois encor les chérir, les voir craître ;
„ On devient mere, hélas ! par les plaiſirs,
„ Par l'amour ſeul, on eſt digne de l'être.
Le beau Troyen, de ce lieu révéré,
Avoit long-temps brigué la jouiſſance ;
Maître à la fin d'un bien ſi deſiré,
Il l'embellit, & ſa reconnoiſſance

En

En fit un temple aux Amours conſacré.
Là, quand le ſoir, charmé de ſon adreſſe,
Il avoit fui les bois enſanglantés,
Briſant ſes traits aux pieds de ſa Maîtreſſe,
Il s'endormoit au ſein des voluptés.

C'eſt dans ces murs, entourés de verdure,
Que le Troyen doit juger leurs appas.
Chaque Déeſſe a repris ſa parure,
Et vers la plaine il dirige leurs pas.
Des ſonges vains la fatale courriere,
Qui, triſte & ſombre, abhorrant la lumiere,
N'allume au Ciel que de pâles flambeaux,
La nuit enfin, ſur la Phrygie entiere
Alloit tirer ſes funebres rideaux;
Quand on parvint, après un court voyage,
Dans ce Palais antique & faſtueux:
Plus d'une Eſclave, à l'œil voluptueux,
Au fin ſouris, au gracieux corſage,
Dreſſe bientôt un repas ſomptueux.
Mais ce repas, étalé devant elles,
Irrite peu le goût des Immortelles.
Tous nos feſtins, enrichis de ces mets,
Qu'avec tant d'art le luxe multiplie;
Eh! que ſont-ils près des divins banquets,
Où le nectar ſe mêle à l'ambroiſie?
Pâris encor jure qu'à ſon réveil
On entendra la Sentence ſuprême;
On ſe ſépare, il les guide lui-même,
Et, malgré ſoi, les invite au ſommeil.
Bientôt, hélas! dans ſon lit ſolitaire,
En vain lui-même implore le repos;

Ce Dieu s'enfuit, comme une ombre légere,
Et ſur ſon aîle emporte ſes pavots.
De tant d'attraits l'image renaiſſante
Agite encor tous ſes ſens éperdus;
Pâris, laſſé de ſes vœux ſuperflus,
Se roule en vain ſur ſa couche brûlante,
Par ſes efforts, il s'enflamme encor plus.

L'infortuné, ſi peu digne de l'être,
Revient enfin de ſon étonnement;
Avec le jour, Pâris ſemble renaître,
La vanité ſuccede au ſentiment.
Le croira-t-on, le projet où s'arrête
Son jeune orgueil, qu'il ſe plaît à nourrir?
Homme ſuperbe, il prétend conquérir
Les Déités, dont il eſt la conquête.
D'autres mortels, par l'Amour ſeul connus,
L'avoient oſé, ſe peut-il qu'il échoue?
Pâris enfin, qui ne balance plus,
Voit Adonis dans les bras de Vénus,
Et ne voit pas Ixion ſur ſa roue.
„ Qui, moi, dit-il, l'Idole d'Ilion,
„ Qui, moi, ſécher & languir dans les larmes!
„ Ah! loin d'ici, trop frivoles allarmes,
„ Eſpérons tout; au jeune Endymion
„ Diane même abandonne ſes charmes.
„ Divinités, comme lui, je ſuis Roi,
„ Et comme vous, Diane eſt immortelle;
„ Par ſes appas, l'emporte-t-il ſur moi?
„ Par vos vertus, l'emportez-vous ſur elle?
„ L'une de vous doit éteindre en ce jour
„ De mes deſirs la flamme involontaire;

„ Serois-je ici l'eſclave de l'Amour,
„ Tandis qu'ailleurs il eſt mon tributaire ?

Il dit, s'élance, on accourt à ſa voix ;
Plus d'une Nymphe, à la taille légere,
Vient, en riant, lui demander des loix,
Et de ſon art offrir le miniſtere.
Cet art, fécond en ornemens divers,
Pare déja ſa beauté renaiſſante ;
D'or & d'azur ſa robe étincelante
Charme la vue, en parfumant les airs,
Et, ſur l'émail d'une glace éloquente,
Il laiſſe errer ſes yeux à peine ouverts.

Quand ſur ſon front la ſanté moins vermeille,
Quand de la nuit les ſonges déſaſtreux,
L'ennui du jour, ou les ſoins de la veille
Avoient éteint ſes regards amoureux ;
A ſon réveil ſes Nymphes attentives,
Par des récits voluptueux, galans,
Rendoient la vie à ſes appas mourans,
Et rappelloient les Grâces fugitives.
Dans ſon regard, inquiet, agité,
De la triſteſſe on a cru voir la trace ;
En le parant, Næris, jeune Beauté,
Rompt le ſilence, & marie avec grâce,
Le ton naïf à la malignité.

„ Il faut, Seigneur, que ma bouche indiſcrete
„ Ici révele un myſtere d'amour,
„ Lui dit Næris ; la Sœur du Dieu du Jour,
„ Diane en fut l'héroïne ſecrette.

„ Diane ! eh ! quoi ! la Vierge des Forêts !
„ Ah ! c'eſt, ſans doute, une vaine impoſture....
„ Phimas pourtant m'a conté l'aventure,
„ Et ce Devin, Seigneur, ne ment jamais.

„ Au ſein des bois, nuit & jour égarée,
„ Diane aux Daims, à la Biche éplorée
„ Faiſoit la guerre. Elle vit ſans amant,
„ Et ſi l'Amour n'abrege leur durée,
„ Les jours, dit-on, coulent bien lentement,
„ Les nuits ſur-tout ! Elle erroit triſtement,
„ D'ardens Limiers & d'ennuis entourée.
„ D'un pied léger, plus prompt que les éclairs,
„ La Belle un jour ſuivoit un Cerf rapide ;
„ Vers un taillis, une fleche homicide
„ Vole, & ſoudain un cri frappe les airs.
„ Diane accourt. Au ſein de l'herbe épaiſſe,
„ Paroit Zilas, le bras percé d'un trait ;
„ Ce beau Paſteur, brûlant d'un feu ſecret,
„ Suivoit par-tout la farouche Déeſſe.
„ Tant de beauté, ſon âge & ſes douleurs
„ Touchent Diane : Eh ! qu'ai-je fait, dit-elle ?
„ A cette voix, oubliant ſes malheurs,
„ Il ſe releve, &, l'œil mouillé de pleurs,
„ Sourit encore, en voyant l'Immortelle.
„ Diane exprime, avec la fleur nouvelle,
„ Des végétaux les ſucs régénérans :
„ Je ſens, dit-il, ô Déeſſe, ah ! je ſens
„ Une bleſſure, hélas ! bien plus cruelle.
„ Phœbé diſtraite, à ce doux entretien
„ Ferme l'oreille, & pourſuit ſon ouvrage ;
„ D'un tendre aveu pour effacer l'outrage,

„ Chez une Prude, il eſt plus d'un moyen ;
„ Se courroucer, ou n'y comprendre rien,
„ N'y rien comprendre eſt toujours le plus ſage.

„ Le jour renaît, Phœbé cherche Zilas ;
„ Pour n'aimer point, on n'eſt pas inhumaine.
„ Près du Berger, pour ſoulager ſa peine,
„ Si la pitié d'abord guida ſes pas,
„ Sans doute encor la pitié la ramene.
„ Mais le Berger commence à s'enhardir :
„ Mieux qu'elle inſtruit du mal qui le poſſede ;
„ Bientôt lui-même il preſcrit le remede,
„ Un ſeul baiſer, un ſeul, peut le guérir.
„ A ce diſcours, Diane plus ſévere,
„ Rougit, pâlit, & demeure ſans voix,
„ Court auſſi-tôt dans l'épaiſſeur du bois,
„ Enſevelir ſa honte & ſa colere,
„ Et voit le jour naître & mourir deux fois,
„ Sans viſiter le Berger téméraire.
„ Mais les remords ſe gliſſent dans ſon cœur :
„ Dois-je le fuir, dois-je le voir, dit-elle ?
„ Ah ! ſi lui-même, irritant ſa douleur,
„ Rendoit enfin ſa bleſſure mortelle ?
„ Elle revient. Quoi ! même avant le jour ?
„ Cette pitié, ſi je ſçais comme on aime,
„ Me paroît bien reſſembler à l'amour,
„ Si toutefois ce n'eſt l'amour lui-même.
„ Le Berger ſeul, attendant le trépas,
„ Foible & tremblant a revu la Déeſſe :
„ Elle ſoupire ; eh ! qui pourroit, hélas !
„ Le voir mourant, & le voir ſans foibleſſe ?
„ Un doux baiſer eſt cueilli par Zilas.

„ On ſe ſépare, & la deuxiéme Aurore,
„ Près du Berger, revoit Diane encore :
„ De la fraîcheur, qui vient me colorer,
„ Lui dit Zilas, ſoyez moins étonnée :
„ Les ſucs des fleurs ne me l'ont point donnée,
„ Vos végétaux me laiſſoient expirer.
„ O Déité, ma guériſon ſoudaine,
„ Je ne la dois qu'à ce charmant baiſer,
„ Au baiſer ſeul ; je le cueillois à peine,
„ Que j'ai ſenti mes douleurs s'appaiſer.

„ Pour raffermir ſa force encor fragile,
„ Nouveau baiſer demandé, pris ſoudain ;
„ De jour en jour, le remede eſt facile,
„ De jour en jour, notre Berger malin,
„ Plus exigeant, la revoit plus docile.
„ Il craint ſans ceſſe ; il faut à chaque inſtant
„ Ou réprimer une douleur nouvelle,
„ Ou raſſurer ſa ſanté qui chancele,
„ Ou le guérir d'un doute renaiſſant.
„ Toujours l'effroi, qu'à Diane il oppoſe,
„ ſert à propos ſon amoureux deſſein,
„ Et tour-à-tour, ſa bouche ſe repoſe
„ Sur deux beaux yeux, ſur deux levres de roſe,
„ Plus bas encor, ſi j'en crois le Devin.
„ On ne ſçait point quelle heureuſe aventure
„ Survint alors ; mais j'ai ſçu de Phymas
„ Que le ſoleil, ſur la même verdure,
„ Sans que Zilas ait la moindre bleſſure,
„ Surprend encore & Diane & Zilas.

Ainſi Næris, qui du Prince volage

Sembloit alors deviner les ſecrets,
Sans le ſçavoir, enflamme ſon courage;
Et ce récit, conforme à ſes projets,
Aux yeux du Prince, eſt un heureux préſage.
Mais la toilette, au gré de ſes deſirs,
Semble avancer d'une lenteur extrême;
Impatient, il ſe pare lui-même,
Et croit hâter l'inſtant de ſes plaiſirs.
Sans dépouiller leur grâce naturelle,
Ses blonds cheveux ſe bouclent ſous ſes doigts;
Ainſi paré, le Prince eſt à la fois
De la beauté le Juge & le modèle.

Oh! que l'Amour eſt voiſin de l'erreur!
Le beau Troyen, quand ſon œil vit deſcendre
Des trois Beautés le grouppe ſéducteur,
Craignant déja, Juge facile & tendre,
Que par l'oreille on ne ſurprit ſon cœur,
Vouloit d'abord juger, ſans les entendre;
Bientôt, hélas! loin de les éviter,
Il les appelle; on court; chaque Déeſſe
Veut de ſon Juge éblouir la ſageſſe;
Et dès ce jour l'art de ſolliciter
Paſſa dans Troye, & bientôt dans la Grece;
Art, que les Grecs léguerent après eux,
Qui de l'Europe eſt enfin l'héritage,
Et qu'on verra, plus parfait, d'âge en âge,
Briller encor chez nos derniers neveux.

Fin du ſecond Chant.

CHANT TROISIÉME.

UN Belveder, d'élégante ſtructure,
D'où l'œil, perdu dans un vaſte lointain,
Suit vîngt ruiſſeaux, dont le cours incertain
De flots d'argent traverſe la verdure,
Eſt le Théatre, où le jeune Pâris,
Sollicité par la Troupe immortelle,
A la plus tendre accordera le prix,
Que le Deſtin promit à la plus belle.

Dans ce réduit, que ſes mains ont orné,
Il dépoſoit les faſtes de ſa gloire;
Sur une toile, il avoit deſſiné,
L'aiguille en main, ſon amoureuſe hiſtoire,
Tableaux nombreux, qu'envîroit Arachné.
De cent Beautés c'eſt la vivante image:
Le beau Troyen jouit dans ſon ouvrage,
Qui, par les yeux, éveille ſes deſirs;
Son ame alors, reculant ſur ſon âge,
Dans le paſſé trouve encor des plaiſirs.
A cet aſpect, ſa fierté raſſurée
L'encourageoit à des exploits nouveaux,
Quand, devançant Minerve & Cythérée,
Junon paroît, & lui parle en ces mots:
„ Eh quoi! Mortel, ta prudence étonnée
„ Balance encore, & ne prononce pas!

Crois-

„ Crois-moi, Pâris, la pomme fut donnée,
„ Quand Jupiter, épris de mes appas,
„ M'offrit les nœuds d'un auguſte hyménée.
„ Se pourroit-il que Junon ſuccombât ?
„ Ce doute ſeul va tacher ma mémoire ;
„ C'eſt encor peu, trop peu de la victoire,
„ Pour effacer la honte du combat.
„ A mes honneurs tu n'ajouteras guere ;
„ Mais ce grand jour te diſtingue à jamais :
„ Mérite enfin ta gloire & mes bienfaits ;
„ Par mon pouvoir, juge de ton ſalaire.

Ces derniers mots à peine prononcés,
Le Belveder, comme un léger nuage,
A diſparu ; ſes murs ſont remplacés
Par une voûte, orgueilleux aſſemblage
De cent tréſors, avec choix entaſſés.
Le diamant, & la douce argentine,
L'ardent rubis, le ſaphir orgueilleux,
Tous ces brillans, foſſiles précieux,
D'autres encor, de céleſte origine,
Et réſervés pour le Palais des Dieux,
Artiſtement façonnés en étoiles,
Sous cette voûte, où ſe peignent les Cieux,
Feroient pâlir ces aſtres radieux,
Qui de la nuit font reſplendir les voiles.
De lames d'or le ſol eſt parqueté ;
Le pur argent s'arrondit en colonnes,
Et des bandeaux, des ſceptres, des couronnes,
Brillent ſans ordre, épars à ſon côté.

„ Vois ces tréſors : ils ſont en ta puiſſance.

„ Vois ce Palais, tu pourras l'habiter.
„ Si c'eſt trop peu, choiſis ta récompenſe;
„ Songe du moins que tu vas mériter
„ Toute ma haine, ou ma reconnoiſſance.
„ Au fier Hector le trône doit écheoir;
„ Dis un ſeul mot, &, malgré ſa naiſſance,
„ Je l'en écarte, & je t'y fais aſſeoir.
„ Mais ſi par toi je me vois dédaignée,
„ Vois par quels coups je ſçaurai te punir:
„ Jeune Mortel, apprends ta deſtinée,
„ Sois, avec moi, témoin de l'avenir.

„ Sujet oiſif ſous la loi paternelle,
„ Bientôt errant de climats en climats,
„ Tu vas montrer tes frivoles appas,
„ Et promener ton hommage infidèle.
„ Un Prince ami t'accueille avec bonté,
„ T'ouvre à la fois ſes tréſors & ſon ame;
„ Trompant les Dieux, que ta bouche réclame,
„ La foi, l'hymen & l'hoſpitalité,
„ Vil ſéducteur, tu lui ravis ſa femme.
„ Crains le courroux que tu viens d'allumer:
„ Neptune en vain, pour toi prompt à s'armer,
„ Pouſſe ta nef triomphante & légere;
„ Tu cours à Troye, & ta flamme adultere
„ Eſt le flambeau qui la doit conſumer.
„ Vingt Rois ligués, que la vengeance anime,
„ Cherchent Pergame, avec mille vaiſſeaux;
„ Le ſang Troyen doit expier ton crime,
„ Le ſang Troyen déja coule à grands flots.
„ Je vois le Xanthe, entraînant dans ſa courſe
„ Des chars briſés, des courſiers écumans;

„ Le Simoïs refoulé vers ſa ſource,
„ Par des monceaux de cadavres fumans.
„ La fille en pleurs te redemande un pere,
„ La mere un fils, & la veuve un époux ;
„ Et, ſous l'acier d'un rival ſanguinaire,
„ Ton frere Hector, objet de mon courroux,
„ Tombe ſans vie, en déteſtant ſon frere.

„ Mais c'en eſt fait ; Pyrrhus, en t'immolant,
„ Venge à la fois ta patrie & la Grece :
„ N'eſpere pas que ton corps tout ſanglant
„ Soit arroſé des pleurs de ta Maîtreſſe ;
„ Dans les Enfers, ton ame en s'envolant
„ N'emportera que des cris d'allégreſſe.
„ On croit alors que les Dieux outragés,
„ Par ton trépas, annoncent leur clémence ;
„ Ton pere même, épuiſé, ſans défenſe,
„ Pleurant ſes fils, pour toi ſeul égorgés,
„ Bénit ta mort, & maudit ta naiſſance.
„ Tout eſt vengé, mais Junon ne l'eſt pas ;
„ Tu ne vis plus, ton crime vit encore ;
„ Priam enfin n'attend que le trépas,
„ Dans ſon Palais que la flamme dévore.
„ Du ſang d'un fils encore enſanglanté,
„ Bientôt le ſien réjaillit ſur ſa fille :
„ Priam n'eſt plus, & ſa triſte famille
„ Traîne ſes jours dans la captivité.

„ Raſſure-toi, Mortel, ta crainte eſt vaine.
„ Que je triomphe, & la gloire, à ce prix,
„ De tes longs jours embellira la chaîne ;
„ Junon le jure, & ſans doute Pâris

„ Va préférer mes bienfaits à ma haine.
„ Parle, réponds, que veut ta vanité ?
„ De l'or ? C'eſt peu, dit-il avec fierté.
„ — Eh bien ? Pâris, joins-y le diadême.
„ — Non, je veux plus. — Soit, l'immortalité ?
„ - C'eſt encor peu. - C'eſt peu ! quoi donc ? - Vous-même.
„ Vous.... pardonnez, Souveraine des Cieux !
„ Votre deſtin, c'eſt de charmer les Dieux,
„ Vous adorer, ſans doute c'eſt le nôtre ;
„ Punirez-vous un amour orgueilleux ?
„ Vous l'inſpirez, & mon crime.... eſt le vôtre.

„ — Qu'ai-je entendu ! Quoi, Pâris à Junon !
„ Sans la pitié, qui ſuſpend ma juſtice,
„ J'aurois déja, par un nouveau ſupplice,
„ Puni l'orgueil d'un nouvel Ixion.
„ Et ne crois pas qu'une pudeur auſtere,
„ A mes plaiſirs puiſſe donner la loi :
„ Si pour les Dieux je fus toujours ſévere,
„ C'eſt qu'aucun Dieu ne fut digne de moi ;
„ Jupiter ſeul eut le droit de me plaire.
„ Juge combien cet aveu téméraire,
„ Vain dans l'Olympe, eſt coupable en ce lieu !
„ Songe aux moyens d'appaiſer ma colere ;
„ Il n'en eſt qu'un. Tu dois m'entendre. Adieu.

Un prompt départ ſuccede à la menace,
Et le Palais, au Prince deſtiné,
Fuit avec elle : interdit, étonné,
De ſon enceinte il cherche en vain la trace ;
Tel un enfant, qu'un ſonge a couronné,

Cherche au réveil ſon trône qui s'efface.

Le beau Troyen, de ſurpriſe enivré,
Admire encor cet étrange ſpectacle ;
Pallas approche, & d'un nouveau miracle
Frappe le Prince à peine raſſuré.
Chargé par-tout d'ornemens ſymboliques,
Et prolongeant ſon dôme ambitieux
Au haut des airs, un Temple radieux
Ouvre à Pàris ſes ſuperbes portiques :
Vaſte Palais, dont les voûtes magiques
Enfermeroient tout le Palais des Dieux.
Pour enchanter ſes yeux & ſes oreilles,
Ici Minerve étale à ſes regards
Les Demi-Dieux, dont les doctes merveilles
Enrichiront le Temple des Beaux-Arts.
Chaque génie, admis en cet aſyle,
Paye un tribut au Prince obſervateur :
De Phidias le ciſeau créateur
Touche la pierre, & la pierre docile
Se change en Nymphe, enflamme ſon auteur ;
Déja la voix du luth, tendre & ſonore,
Vient d'animer ſes flexibles appas ;
A la cadence elle aſſervit ſes pas,
Gliſſe ou voltige, & voilà Terpſichore.
Mais la trompette interrompt ces concerts,
Homere chante ; on ſe tait, & la gloire
De cette voix fait retentir les airs :
Il doit revivre au Temple de Mémoire,
Egal aux Dieux célébrés par ſes vers.
D'éc'airs preſſés, ici l'air étincelle,
Le Roi des Cieux prend ſa foudre immortelle ;

Sur les humains, consternés par l'effroi,
Il va tonner ; Pâris tremble, chancelle,
Tombe à ses pieds.... Mortel, rassure-toi,
Ce Dieu tonnant, c'est l'ouvrage d'Apelle.
Plus loin, Linus enchante ses rivaux :
Au marbre même il a donné la vie,
Et tout-à-coup, à ses accords nouveaux,
Un mur s'éleve, enfant de l'harmonie :
Son doigt léger, rapide, sémillant,
Touche sa lyre, & la pierre élancée
S'enleve, au gré d'un rithme sautillant,
Monte en cadence & retombe enchâssée.
Ce doux prestige, à peine évanoui,
Est remplacé par un nouveau prestige ;
Pâris observe, & son œil ébloui
Erre toujours de prodige en prodige.

„ Oui, dit Pallas, je regne en ce Palais :
„ Reine des Arts, j'y peux donner un Trône ;
„ Viens, jeune Prince, adopter mes Sujets,
„ Viens, dès ce jour, partager ma Couronne.
„ Mais, ô Mortel, si tu veux l'obtenir,
„ Vois à quel prix j'ai mis ma bienfaisance :
„ Nue à tes yeux, ô cruel souvenir !
„ Ici Minerve a bravé la décence ;
„ Ah ! que du moins un éternel silence
„ Cache ma honte aux siécles à venir.
„ Quant à la pomme, où j'ai droit de prétendre,
„ Nos seuls appas doivent la disputer :
„ J'attends le prix, je veux le mériter,
„ Et ne viens point te forcer à le vendre.
„ Qu'ai-je besoin d'exalter mes bienfaits,

„ De t'annoncer une gloire immortelle ?
„ Si tu ne dois juger que nos attraits,
„ Pour mieux parler, en ferai-je plus belle ?
„ Eh ! penſes-tu, s'il falloit en ce jour,
„ Par des préſens, acheter ton ſuffrage,
„ Que Junon même, ou la mere d'Amour,
„ Pourroit t'offrir un plus riche apanage ?
„ Junon, ſans moi, peut donner des Etats ;
„ Mais, tu le ſçais, je préſide aux combats,
„ Je puis d'un mot renverſer ſon ouvrage :
„ J'arme ſouvent un Conquérant ſauvage,
„ Pour châtier d'inſolens Potentats.
„ Oui, le pouvoir, que ſon deſtin lui donne,
„ Sans moi, Pâris, eſt un bien frêle appui ;
„ Et ſi Junon te couronne aujourd'hui,
„ Pallas demain peut briſer ta Couronne.
„ Mais de mes dons le plus digne d'un Roi,
„ C'eſt la ſageſſe ; ô Prince ! elle eſt à toi.
„ Qu'elle te guide au Temple de Mémoire ;
„ Le Conquérant, qui n'entend point ſa voix,
„ Combat toujours & ſans fruit & ſans gloire ;
„ L'homme imprudent peut vaincre quelquefois,
„ Le ſage ſeul jouit de la victoire.

Pâris confus & ſurpris tour-à-tour,
A peine entend ces diſcours de ſageſſe,
Cette morale étrangere à la Cour,
Qu'il ſent mourir ſes feux & ſa tendreſſe ;
Pâris enfin trouva dans la Déeſſe
Trop de raiſon, pour y chercher l'amour.
Au froid reſpect il réduit ſon hommage ;
Peut-être même un Amant tel que lui

Croit qu'être heureux avec Beauté ſi ſage,
Un tel bonheur eſt voiſin de l'ennui.
Plus de deſir, plus d'aveu ; l'Immortelle
Erige alors en augure fidelle
L'air ſoucieux, qu'elle imprime à Pâris ;
Et croit déja, plus certaine du prix,
Que la plus ſage eſt auſſi la plus belle.
Elle s'éloigne. Une triſte langueur
Du Prince encore obſcurcit le viſage ;
Mais tout-à-coup l'eſpoir conſolateur
Vient dans ſon ame éveiller ſon courage :
„ Vénus au moins peut aimer en ce jour ;
„ Vénus, dit-il, eſt la Mere d'Amour.
Ce doux penſer nourrit ſa rêverie :
Son pied le guide, il marche, & ne voit pas,
Qu'il va foulant une plaine fleurie,
Jardin magique, ouvert devant ſes pas.
D'un air diſtrait, tandis qu'il ſe promene,
Un chœur d'oiſeaux frappe, éveille ſes ſens ;
Du milieu d'eux, inviſible Syrene,
Une Déeſſe applaudit leurs accens,
Et, de ces mots, fait retentir la plaine :

„ Aimez, aimez dans l'âge des amours :
„ L'Amour punit un cœur rébelle.
„ Qui n'aima point dans ſes beaux jours,
„ Dans ſes vieux ans, adore une cruelle ;
„ Aimez dans l'âge des amours.

„ Les noirs chagrins entourent la richeſſe ;
„ Le ſombre ennui ſiege avec la ſageſſe.

„ Aimez, aimez dans l'âge des amours :

„ L'Amour punit un cœur rébelle.
„ Qui n'aima point dans ſes beaux jours,
„ Dans ſes vieux ans, adore une cruelle ;
„ Aimez dans l'âge des amours.

La volupté dans ſon ame ſe gliſſe :
Eh ! quel eſt donc ce magique ſéjour ?
Son œil ſurpris s'égare avec délice
Sur ces jardins, ouvrage de l'Amour.
Tous les tréſors, dont ce boſquet abonde,
Sont par ce Dieu créés & reproduits :
Sa flamme errante eſt la ſeve féconde,
Qui régénere & les fleurs & les fruits.
L'amour heureux, ainſi que la verdure,
N'eſt point flétri par le ſouffle du temps ;
Jamais l'hiver n'y frappe la Nature,
L'ennui jamais n'y pourſuit les Amans.

Déja Pâris voit un eſſain volage
D'enfans aîlés, conduits par les deſirs,
Se diſperſer, & d'ombrage en ombrage,
Donner par-tout le ſignal des plaiſirs.
Armé d'un arc, ſentinelle ſévere,
L'un d'eux, placé près d'un riant berceau,
Défend l'entrée à la Pudeur auſtere ;
Modeſte Amour, l'autre, de ſon bandeau,
Couvre un Amant, ſurpris ſur la fougere.
Du haut d'un Pin, plongeant un œil ſecret
Dans l'épaiſſeur d'une haute bruyere,
Le plus malin, ſpectateur indiſcret,
Compte ſes doigts, & ſourit à ſon frere.
Mais tout-à-coup un cris ſe fait ouir,

Pâris ſe trouble.... ô Prince, oſes-tu croire
Que dans ces lieux la Beauté peut gémir ?
Ce cri plaintif eſt un cri de victoire,
Et la douleur annonce le plaiſir.
Vois s'élancer cette Nymphe ingénue,
Surpriſe au bain ; honteuſe d'être nue,
Elle veut fuir, l'Amant vole à ſon tour,
Sous les berceaux la pourſuit, ou la guette :
La Belle enfin, après un long détour,
Tombé, & l'Amant croit devoir ſa défaite
A la foibleſſe, il la doit à l'Amour.
Une autre Amante, encor ſimple & timide,
Croit demeurer cachée au fond des eaux ;
Vaine eſpérance ! élancé dans les flots,
L'Amant la ſuit, perce le voile humide,
Et le plaiſir agite les roſeaux.
Que de refus, vaincus par des promeſſes ;
D'accens plaintifs, de cris voluptueux,
D'ardens baiſers & de tendres careſſes,
Font retentir ces boſquets amoureux !

„ De quelle ardeur mon ame eſt enivrée !
„ Suis-je, dit-il, aux jardins de Paphos ?
„ Eſt-ce un preſtige ? Eſt-ce un ſonge ? A ces mots,
Un char rapide amene Cythérée.

Vénus deſcend, en lui tendant la main,
Par un ſouris, le pénetre & l'enflamme,
Et ce diſcours ironique & malin
Ajoute encore au trouble de ſon ame :
„ Oui, dans Paphos te voilà tranſporté ;
„ A tes regards d'autres ont pu, dit-elle,

„ Faire briller les Arts, la Royauté ;
„ Mais moi, Vénus, mais moi, foible Immortelle,
„ Qu'ai-je à promettre, & qu'ai-je mérité ?
„ J'ai des attraits ; mais ſi l'on n'eſt que belle,
„ Doit-on prétendre au prix de la beauté ?
„ Vois : le deſtin ne m'a donné pour trône
„ Qu'un verd gazon, & des fleurs pour couronne ;
„ Les ſeuls Sujets, qui daignent m'obéir,
„ Sont les Plaiſirs, dont l'eſſain m'environne ;
„ J'ai pour ſageſſe, hélas ! l'art de jouir.
„ L'orgueil ici n'a rien qui l'intéreſſe ;
„ Prince, ah ! ſans doute il vaudroit mieux encor
„ Veiller ſans ceſſe autour d'un monceau d'or,
„ Ou s'endormir au ſein de la ſageſſe.
„ Mais quoi ! tes yeux ſeroient-ils deſſillés ?
„ Ton cœur s'émeut, Pâris, ton cœur me nomme.

„ C'eſt peu, dit-il, c'eſt peu d'avoir la pomme ;
„ Avec le prix, le Juge eſt à vos pieds.
„ Mais à ſon tour, ce Juge téméraire
„ Demande un prix, qu'il brûle d'obtenir.
„ Ah ! le trépas ſera-t-il ſon ſalaire ?
„ De ſes bienfaits, voulez-vous le punir ?
„ Ne craignez point de trahir votre gloire ;
„ Si vous ſervez mon amoureux deſir,
„ Pourrai-je encor ſurvivre à ma victoire ?
„ Trop foible, hélas ! je mourrai de plaiſir....

„ Tant de faveurs, interrompt la Déeſſe,
„ Ont pu, ſans crime, enfler ta vanité ;
„ Va, je pardonne à la témérité,
„ Mais j'attendois plus de délicateſſe.

„ Ah ! jouit-on d'une froide Maîtreſſe ?
„ Et voudrois-tu, ſi l'Amour t'a bleſſé,
„ Que le tribut d'un cœur intéreſſé
„ Devînt pour toi le prix de la tendreſſe ?
„ Non, à tes vœux quand Vénus ſe rendroit,
„ Toi-même ici tu prendrois ſa réponſe,
„ Pour un aveu dicté par l'intérêt :
„ Sur nos appas, que le Juge prononce,
„ L'Amant bientôt entendra ſon arrêt.

Des fleurs ſoudain effleurant la ſurface,
Le char s'élance, il emporte Vénus ;
Et le Troyen, comme un ſonge qui paſſe,
Voit le boſquet fuir, décroître.... il n'eſt plus.

Fin du troiſiéme Chant.

CHANT QUATRIÉME.

LONG-TEMPS errant de merveille en merveille,
Dans ſon Palais ſe retrouve Pâris :
D'un long ſommeil on diroit qu'il s'éveille,
En répétant le diſcours de Cypris,
Qui retentit encore à ſon oreille.
Souffrira-t-elle un amour indiſcret ?
Sa bouche a dit : „ Que le Juge prononce ;
„ L'Amant bientôt entendra ſon arrêt ; „
Mais quel eſt-il, cet arrêt qu'elle annonce ?
L'emploi du Juge expire dès ce jour ;
Si de Vénus il couronne les charmes,
Vénus, demain, peut braver ſon amour ;
Souvent l'eſpoir diſſipe ſes allarmes,
La crainte, hélas ! le détruit à ſon tour.

Déja l'Enfant, qui commande aux Dieux même,
Banni des Cours, (cet exil dure encor)
Vers les Hameaux, avoit pris ſon eſſor,
Les préféroit au Sceptre, au Diadême,
Et n'y bleſſoit qu'avec des fleches d'or.
Si quelquefois ſa main foible & peu sûre
Lançoit des traits à Pergame adreſſés,
Ces traits, dans l'air déja preſque émouſſés,
Tomboient ſans force, & frappoient ſa bleſſure.
Au ſein des bois, égaré dans ce jour,

Il pourſuivoit une jeune Bergere,
Qui ſe flattoit, toujours vive & légere,
Qu'en le fuyant, on échappe à l'Amour;
L'Amour l'atteint. D'une aîle moins rapide,
Le Dieu vainqueur retournoit au Hameau;
Une Beauté, près d'une onde limpide,
L'attire encor ſous un prochain berceau;
C'étoit Vénus. La ſenſible Déeſſe
L'aſſied près d'elle: „ Ecoutez-moi, mon fils; »
Sur ſes genoux, le flatte, le careſſe,
Et l'agaçant avec un doux ſouris,
Par un baiſer, réveille ſa tendreſſe.
„ Souffrirons-nous un ſi cruel mépris,
„ Vous, Dieu d'Amour, moi, puiſſante Immortelle?
„ Quand les Deſtins déſignent la plus belle,
„ A votre mere on diſpute le prix!
„ On nomme un Juge, il garde le ſilence!
„ Le croira-t-on? aux yeux d'un homme, hélas!
„ Il faut ſans voile offrir tous mes appas!
„ Je me ſoumets, & le Juge balance!
„ Nouveau délai, mon fils, affront nouveau:
„ Il veut.... il oſe.... „ Un ſilence modeſte
A ſa rougeur laiſſe dire le reſte;
L'Amour écoute, & rit ſous ſon bandeau.

„ On oſe tout, quand l'amour eſt extrême,
„ Reprit le Dieu; quel crime a-t-il commis?
„ Qu'a-t-il oſé? prétendre à ce qu'il aime?
„ A mes ſujets cet orgueil eſt permis;
„ Ce qu'il a fait, je l'aurois fait moi-même.
„ Le prix déja par ſon cœur eſt donné;
„ Mais devoit-il, renonçant au ſalaire,

„ Faire un heureux, & vivre infortuné ?
„ Ah ! des plaiſirs ſoyez toujours la mere :
„ J'ai vu Cypris quitter avec ardeur
„ Des lits dorés, pour un lit de fougere ;
„ J'ai vu Cypris, moins vaine, moins ſévere ;
„ Et bien plus ſage, avec moins de pudeur.
„ Pourquoi rougir d'une tendre foibleſſe
„ Pour un Troyen, votre Juge en ce jour ?
„ Lorſqu'un Mortel adore une Déeſſe,
„ L'homme s'efface, il eſt Dieu par l'amour.
„ Votre rigueur, quand on vous rend les armes,
„ Peut d'un Amant faire un Juge irrité ;
„ Eh ! quoi, ce prix, mérité par vos charmes,
„ Le perdrez-vous par votre cruauté ?
„ Ah ! ſur la terre, une Divinité
„ Peut ſavourer de nouvelles délices ;
„ Comme le Ciel, elle a ſa volupté.
„ Eh ! croyez-moi, par de tendres caprices ;
„ Trompez l'ennui de l'immortalité.
Il dit ; ſoudain, du pied frappant la terre,
Ce Dieu s'enleve avec un ris malin,
D'un arc doré charge ſa main légere,
Y place un trait.... Dieux ! quel eſt ſon deſſein ?
Enfant cruel, bleſſera-t-il ſa mere ?
Oui, c'en eſt fait ; Vénus brûle à ſon tour.
Mais le Troyen, moins volage en ce jour,
Doit s'enflammer, adorer ſa conquête :
Le Dieu trois fois, en planant ſur ſa tête,
Remplit ſon cœur d'eſpérance & d'amour.

En viſitant les corbeilles de Flore,
Vénus rêvoit (comme on rêve en aimant,)

De fleur en fleur, un inſtinct qu'elle ignore
Guide ſes pas vers ceux de ſon Amant :
Deux cœurs épris ſe fuiroient vainement ;
Sans le ſçavoir, ils ſe cherchent encore.
Va, cours, Pàris ; Vénus cueille des fleurs :
Préviens ſes vœux, compoſe une guirlande,
Et ſans nourrir d'impuiſſantes douleurs,
Porte à ſes pieds tes vœux & ton offrande.
Il part, il vole. Aveugle dans ſon choix,
Il ſaiſit tout ; ſi ſa main trop hâtée
Cueille une roſe, elle en effeuille trois ;
Impatient, il ſe trouble, & par fois,
Avec la fleur, la tige eſt emportée.
Seule, irritant l'œil jaloux de Pàris,
Tu n'iras point embellir ce qu'il aime,
Tendre Anémone *, où reſpire Adonis,
Où cet Amant ſe ſurvit à lui-même !

Près de Vénus, l'œil d'amour enflammé,
Avec ſes fleurs, vainement il s'empreſſe ;
Vénus le fuit : timide & déſarmé,
Son cœur, hélas ! redoute ſa foibleſſe ;
L'heureux Mortel, objet de ſa tendreſſe,
Seroit moins craint, s'il étoit moins aimé.

„ Où fuyez-vous, inſenſible Déeſſe,
„ S'écrioit-il ? cruelle, où fuyez-vous ?
„ Si le trépas doit frapper ma jeuneſſe,
„ Ah ! que du moins j'expire à vos genoux.

---

* On ſçait qu'Adonis fut l'Amant de Vénus, & qu'il fut métamorphoſé en Anémone.

„ Mere

„ Mere d'Amour, plaignez votre victime,
(Déja Vénus a rallenti ſes pas)
„ Puniſſez-moi, j'adore vos appas,
„ Je ſuis coupable, & je chéris mon crime;
„ Mais le reſpect me maîtriſe à ſon tour:
„ Ce fol eſpoir qui nourriſſoit ma flâme,
„ Le deſir même eſt éteint dans mon ame:
„ Tout m'abandonne, hélas! hors mon amour.
„ Mais cet amour ſe condamne au ſilence;
„ J'en jure ici par le Dieu que j'encenſe,
„ Par votre fils; votre Amant ſatisfait
„ Veut dans ſon cœur trouver ſa jouiſſance:
„ Ah! vous aimer, c'eſt jouir en effet.

Vénus alors s'aſſied ſur la verdure;
Et le Troyen, vers la Belle élancé,
Vole à ſes pieds, s'approche, ſe raſſure,
Et peu fidèle au ſerment prononcé,
Par le deſir, il eſt déja parjure.

L'un des oiſeaux, que Vénus a nourris,
Le dos chargé des couleurs de l'iris,
Vient étaler ſon plumage autour d'elle,
Prend ſon eſſor, & frémiſſant de l'aîle,
Va ſe poſer dans le ſein de Cypris.
Tout eſt baiſé; l'oiſeau tendre & folâtre
Erre par-tout, roucoulant, becquetant,
Feint d'échapper, va, revient à l'inſtant,
Et de ſa queue épanouit l'albâtre.
Souvent de l'aîle, il ſemble, Amant jaloux,
Couver le ſein de la belle Déeſſe;

Souvent l'oiſeau, baiſé ſur ſes genoux,
De l'Amant même allarme la tendreſſe.
Banni l'effroi, dont ton cœur eſt frappé,
Heureux Amant, ton triomphe s'apprête;
Sous ce plumage, Amour enveloppé,
A tes tranſports vient livrer ta conquête.
Le Dieu malin, uſant d'un doux loiſir,
Et plus hardi par ſa métamorphoſe,
En ſe jouant, la diſpoſe au plaiſir,
Et de ſon bec, dans ſes levres de roſe,
Fait circuler tous les feux du deſir.
Dans tous ſes ſens, il a porté l'ivreſſe:
Vénus entr'ouvre & referme ſans ceſſe
Ses yeux chargés d'une humide vapeur;
Sa tête, foible, avec peine dreſſée,
Sur ſon Amant ſe panche avec langueur,
S'appeſantit, & retombe affaiſſée....
Des deux Amans le rang eſt confondu,
Plus de barriere entre le ciel & l'homme;
Un frais nuage, autour d'eux étendu,
D'un or fluide a déja fait un dôme,
Et cet arrêt dans l'air eſt entendu:
Pâris triomphe & Vénus a la pomme.
L'Echo frappé répond à cette voix;
Tous les Amours invités par leur frere,
Volent ſur l'heure, & vuident ſon carquois;
Cent traits de feu décochés à la fois,
En ſe croiſant, traverſent l'hémiſphere.
Tel, de nos Rois quand le bras déſarmé
Reçoit d'Hymen les entraves fécondes,
Des mains de l'art, le ſalpêtre allumé,

Se diviſant en fleches vagabondes,
Vole, & des Cieux fend l'azur enflammé.
Vénus jouit ; l'air, la terre & les ondes,
Des feux d'Amour tout ſemble conſumé.
Sous ſes glaçons, la tremblante vieilleſſe
Retrouve encor la chaleur du Printemps ;
Un feu précoce enhardit la jeuneſſe,
Et les Epoux reſſemblent aux Amans.

Pâris renaît au ſein de ſa Maîtreſſe ;
Mais le bonheur, dont ce Prince a joui,
S'eſt, à ſon gré, trop tôt évanoui,
Il veut ſentir, prolonger ſon ivreſſe.
Contre ſon ſein, de ſes bras amoureux
Il preſſe encor le ſein de ſon Amante ;
Brûlans ſoupirs, accens voluptueux,
Percent la nue autour d'eux vacillante,
Et de Vénus l'haleine careſſante,
En s'exhalant, va parfumer les Cieux.
De ſes baiſers il couvre l'Immortelle,
Rien n'eſt voilé, tout l'invite à jouir ;
Triſte pudeur, ſans toi Vénus eſt belle,
Sans toi Vénus rallume le deſir.
„ Ciel, dit Pâris, dans l'extaſe ſuprême!
„ Amour ! Vénus ! doux moment.... ſort cruel !
„ Que n'ai-je, ô Dieux! ....que ne ſuis-je immortel!
„ Mais je le ſuis, je ſuis un Dieu moi-même.
Pâris ſe trompe ; à regret appaiſé,
Il ſent bientôt une douce impuiſſance,
Calme propice, où le cœur repoſé
Jouit encore après la jouiſſance.

Quand le plaiſir quitte vos ſens flétris,
Mortels blaſés, votre amour s'évapore;
Le deſir reſte aux Amans bien épris,
Et le deſir eſt un plaiſir encore.

Mais tout-à-coup une douce langueur
Appeſantit ſon humide paupiere;
Son œil moins vif ſe ferme à la lumiere,
Et du plaiſir le ſommeil eſt vainqueur:
Sommeil magique, où, par d'heureux menſonges,
Vénus auſſi prédiſant à ſon tour,
Veut lui montrer, dans le miroir des ſonges,
Tous les plaiſirs, que lui garde l'Amour.
Il voit déja des Nymphes bocageres,
Cheveux flottans, en habits de Bergeres,
Mêler en chœur & cadencer leurs pas;
Pâris les voit entrelacer leurs bras,
Et déployer des guirlandes légeres;
Sous mille aſpects toujours voluptueux,
En s'agitant, les croiſer, les étendre,
Et s'enlacer dans leurs mobiles nœuds,
Ou, ſur leur tête, en voûte les ſuſpendre.
Après la danſe, on ſe diſperſe au loin;
Œnone reſte; elle obſerve, examine,
Et tout-à-coup ſe croyant ſans témoin,
Va ſe plonger dans une onde argentine.
Pâris a vu ſon modeſte embarras:
Pâris a vu par degrés ſa parure
Se diſperſer & joncher la verdure;
Un voile ôté lui rendoit mille appas.
Brûlant d'amour, il s'élance après elle,

Tout doucement navige entre deux eaux,
Et pour l'attendre, avide ſentinelle,
Va s'embuſquer au milieu des roſeaux.
O Nymphe, arrête! Inutile menace.
Vers ſon Amant un Dieu guide ſes pas;
Sans le ſçavoir, la Nymphe eſt dans ſes bras,
Et l'imprudente elle-même s'enlace.
Œnone alors jette un cri douloureux;
Mais par degrés cette voix ſi perçante
S'affoiblit, tombe, & bientôt languiſſante,
Meurt tout-à-coup en ſoupir amoureux.

Un nouveau ſonge alors change la ſcene,
Et ſur ſon aîle, il l'emporte aux climats,
Où l'Hyménée, au lit de Ménélas,
A fait naguere entrer la jeune Hélene.
Seule, en ſon lit, il la trouve à l'écart:
Un bras charmant, que le deſir promene,
Hors de ſon lit, s'échappe par haſard,
Découvre un ſein, où répandus ſans art,
De longs cheveux diſperſent leur ébene,
Et laiſſe en proie à l'avide regard
Un frais bouton, qui ne fleurit qu'à peine.
Par le ſommeil, fermé languiſſamment
Son œil muet ne ſuit point ſon Amant;
Mais ſur ſon ſein la volupté reſpire:
Un doux penſer l'agite en ce moment,
Et ſur ſa bouche a placé le ſourire.
Et quel ſouris? celui que vainement
Cherche l'époux, & qu'on donne à l'Amant.
A ſes tranſports le Prince s'abandonne,

Lorſqu'une voix qui lui parle tout bas,
Lui dit : „ Pâris, cours, vole dans ſes bras,
„ Mais ſouviens-toi que Vénus te la donne.
Jaloux & fier d'un triomphe ſi beau,
Bientôt par lui la palme eſt emportée ;
L'Hymen gémit à cet affront nouveau,
Baigne de pleurs ſa couche dévaſtée,
Et tout honteux foule aux pieds ſon flambeau.

Ainſi Vénus, de plaiſir & de gloire
Ouvre à Pâris un immenſe horiſon ;
Et cette image efface en ſa mémoire
L'oracle affreux qu'a prononcé Junon.
Le ſommeil fuit, avec lui tous les ſonges ;
Mais le réveil eut bien ſa volupté !
Il trouve encor Vénus à ſon côté ;
Jamais peut-être, à de ſi doux menſonges
Ne ſuccéda ſi douce vérité.

„ Tendre Vénus, Divinité que j'aime,
„ Allez, dit-il, je vole ſur vos pas ;
„ Au Belveder j'irai bientôt moi-même
„ Braver Junon, humilier Pallas ;
„ Là, votre Amant, par un arrêt ſuprême,
„ Doit couronner & venger vos appas.
„ Dans tous les lieux, que notre globe enferre,
„ Qu'*à la plus belle* on dreſſe des autels,
„ Et qu'elle regne au ſéjour du tonnerre ;
„ Les Immortels commandent à la terre,
„ Mais la Beauté commande aux Immortels.

Il dit : la nue & s'entr'ouvre & s'exhâle.
On ſe ſépare ; ils marchent au palais ;
L'inſtant marqué s'envole, & leurs délais
Ont fait déja trembler chaque rivale.
Vénus arrive ; & le Prince attendu,
Ivre à la fois d'orgueil & de tendreſſe,
Rentre, ſourit à ſa belle Maîtreſſe,
Et ce ſourire eſt un arrêt rendu.

„ Dieux immortels ! ſi par la voix d'un homme ;
„ Le ſort, dit-il, doit décerner le prix ;
„ Dieux, écoutez : la pomme eſt à Cypris,
„ Si la Beauté doit emporter la pomme.

Il dit à peine : & le prix eſt donné.
Junon, l'œil morne & le front conſterné,
Frémit, menace & tonne en Souveraine ;
Pallas ſe tait ; elle va, moins hautaine,
Dans ſon palais au deuil abandonné,
Cacher ſa honte & fomenter ſa haine.

Mais d'un coup d'œil, la Mere des Amours
Rend à Pâris l'eſpoir & l'allégreſſe ;
Elle a juré de défendre ſes jours ;
Le Dieu du Styx garantit ſa promeſſe :
„ J'obtiens le prix des mains de mon vainqueur ;
„ Et ce bienfait vivra dans ma mémoire.
„ Ah ! qu'il m'eſt doux, en un jour ſi flatteur,
„ Que mon Amant ſoit l'auteur de ma gloire !
„ Crois que Vénus, qui te doit la victoire,
„ Même à la pomme eût préféré ton cœur.

Elle s'élance aux voûtes éternelles,
Trace dans l'air un sillon radieux ;
L'Olympe s'ouvre ; elle y rentre ; & les Dieux
Rendent hommage à la Reine des Belles.

Fin du quatriéme & dernier Chant.

POINSINET

ET

MOLIERE,

DIALOGUE.

De toutes les méthodes pour éclaircir une queſtion, celle du Dialogue eſt, ſans contredit, la plus commode & la plus agréable au Lecteur. L'alternative des objections & des réponſes préſente les objets ſous toutes leurs faces, éclaire de tous côtés la route qui mene à la conviction, & ne laiſſe, pour ainſi dire, aucun nuage entre le Lecteur & la vérité. Nous nous ſauvons par-là de la ſéchereſſe & de l'ennuyeuſe monotonie des diſſertations. Nous ſemblons plutôt converſer, que nous inſtruire avec l'Auteur, & raiſonner, plutôt que lire. Nous adoptons les ſentimens de l'un des Interlocuteurs, nous combattons ſon adverſaire, & nous triomphons de ſa défaite.

Sans prétendre m'ériger en Réformateur, j'ai cru pouvoir expoſer mes ſentimens ſur la Comédie. Le genre que j'attaque ici eſt protégé par des Auteurs juſtement célebres, & c'eſt encore un malheur de plus. Leurs ſuccès trop bien mérités, ne font qu'accé-

lérer la perte de la Comédie. Je vois avec douleurs les talens, pour ainſi dire, conjurés contre le goût, & je ſuis fâché de me voir triſtement endoctriné par un Auteur, qui auroit pu me corriger, en me faiſant rire.

ÉPITRE

A M. PIRON.

O toi, qui rimes ſi gaîment,
Qui, peu jaloux de nos ſuffrages,
Oſes conſerver des vieux âges
Et les vertus & l'enjoûment ;
Toi qui ris ſcandaleuſement,
Dans ce beau ſiecle, où chacun penſe,
Où l'on s'amuſe gravement,
Où l'on s'ennuie avec décence !
Lis ces vers, aimable Piron ;
Ton ſuffrage que je révere
Eſt pour moi, foible nourriſſon,
Une couronne littéraire,
Une médaille d'Apollon.
Mordu de la Métromanie,
Je m'égare au ſacré Vallon ;
Par toi, c'eſt en vain que Thalie
Veut opérer ma guériſon ;
J'ai vu Damis, * & ſa folie
N'a pu me rendre ma raiſon.
Que dis-je ? en plaignant ſon naufrage,
Ton Drame lui-même encourage
A tenter le même haſard ;

* Perſonnage de la Métromanie.

Comment ne pas aimer un Art,
Qui fit naître un ſi bel Ouvrage ?

Ta Muſe a triomphé du temps :
Son couchant eſt une autre aurore ;
Grave, ou folâtre, elle eſt encore
Ce qu'elle étoit dans ſon printemps :
Ah ! comme elle, vainqueur des âges,
Toujours chéri, toujours heureux,
Sois parmi nous & nos neveux,
Immortel comme tes Ouvrages.

POINSINET
ET
MOLIERE,
DIALOGUE.

POINSINET.

QUOI ! vous feriez cet illuſtre Moliere,
Ce fameux Excommunié,
Qui divertit l'Europe entiere,
Que LOUIS honora d'une tendre amitié,
Et qui, privé de la lumiere,
Obtint à peine par pitié
Un petit coin d'un cimetiere ?

MOLIERE.

Pourquoi s'en étonner ? j'avois prévu mon ſort.
L'arrêt lancé contre Thalie,
Ce préjugé, qui révolte d'abord,
N'eſt qu'une vaine barbarie ;
Je le bravai pendant ma vie,
J'en ris encore après ma mort.
Eh ! qu'importe en quels lieux, comment, ſous quel auſpice,
Le corps que j'ai quitté giſſe après mon départ ?

Les vers pour nous auroient-ils plus d'égard,
Dans les caveaux de Saint Sulpice,
Que dans l'enceinte de Clamart ?

POINSINET.

Non ; mais un peu de ſymphonie,
Bruyant *De profundis*, pompeuſe draperie,
Chanteurs, Pleureurs, marchans à petit pas,
Riche cercueil, brillante ſonnerie,
Ce luxe aux morts ne meſſied pas.

MOLIERE.

Ce ſont d'orgueilleuſes miſeres,
Dont je fis toujours peu de cas ;
Toutes ces pompes funéraires
Ne réglent point notre rang ici-bas.
Et vous y trouveriez peu d'honneurs & de gloire ;
Vous qu'un riche cercueil ſans doute renferma,
Si pour titre en ce jour, au Dieu de l'onde noire,
Vous n'appportiez que le mémoire
Du Curé qui vous inhuma.

POINSINET.

Qui ? moi ? Sans pompe funéraire,
Un funeſte haſard m'a conduit au tombeau.
Pour parvenir en ce noir hémiſphere,
J'ai quitté la route ordinaire,
Et je ſuis arrivé par eau. *
Un peu trop tôt, pour ce voyage,
Je me ſuis embarqué ſur le Guadalquivir ;
Mais plus d'un immortel Ouvrage

* M. Poinſinet s'eſt noyé dans le Guadalquivir.

Doit ici-bas me réunir
Aux morts fameux, à qui l'on rend hommage.

MOLIERE.

Avez-vous d'Apollon ſuivi l'auguſte Cour ?

POINSINET.

Oui ; mes efforts ont illuſtré la ſcene.

MOLIERE.

Avez-vous évoqué Thalie, ou Melpomene ?

POINSINET.

L'une & l'autre Sœur tour-à-tour
De mes divers accens fit retentir la Seine.
Que n'avez-vous pu voir votre poſtérité !
Ah ! ſi Moliere eût pu renaître,
La Morale avec nous l'eût ſans doute emporté ;
Plus profond dans ſon Art, Philoſophe peut-être ;
Il eût ſervi l'humanité.

MOLIERE.

Philoſophe ? il cherchoit à l'être ;
Et ſur quoi jugez-vous qu'il ne l'a point été ?

POINSINET.

Mais ſur ſes Œuvres Dramatiques,
Où le ton de moralité
N'offre jamais, en termes énergiques,
Une ſublime vérité.

MOLIERE.

Eh quoi ? du vrai me ſerois-je écarté ?
Ai-je pris des routes obliques ?
Ou voudroit-on qu'en des Piéces comiques ;
J'euſſe gravement débité
Des ſentences philoſophiques ?

POINSINET.

Pourquoi non ? Je le vois, votre goût erroné
Vous ſuit encore en cette vie.
Sçachez donc que le nôtre a perfectionné
L'Art qu'ébaucha votre génie.

MOLIERE.

Ebaucher eſt modeſte.

POINSINET.

Il eſt ſans flatterie.
Eh ! quels Eſſais vous firent admirer ?
Dans vos Ecrits, puiſqu'il faut vous le dire ;
Que trouve-t-on ? toujours le mot pour rire,
Pas un petit mot pour pleurer.

MOLIERE.

Vous m'étonnez ; Paris va voir Thalie....

POINSINET.

Pour le plaiſir de répandre des pleurs.

MOLIERE.

Ce n'eſt donc plus le miroir de la vie,
Ce n'eſt donc plus la naïve copie
Des ridicules & des mœurs ?

POINSINET.

Au lieu d'un vain hochet, elle a pris la férule ;
Par elle maintenant le vice eſt combattu ;
Elle jouoit le ridicule,
Elle nous prêche la vertu.
Veut-on fléchir un pere de famille ?
On s'étend en diſcours moraux,
Plus de ſentences que de mots ;
On ſe jette à genoux : ah ! mon pere... ah ! ma fille !...

On pleure, & nous applaudiſſons.
Mais vous que l'erreur déifie,
Au lieu de ces graves leçons,
Que donnez-vous ? une vaine ſaillie.

MOLIERE.

Quoi ! c'eſt là, depuis mon décès,
Le ſtyle de la Comédie !
Un ſermon dramatique amuſe ma patrie !
Qui l'auroit cru, Peuple Français,
Que la morale un jour dût être ta folie !
Je t'avois mal connu ; mais s'il en eſt ainſi,
Je ne vis plus au Temple de Mémoire,
Mes Ouvrages ſont morts auſſi.

POINSINET.

Un vieux reſpect pour votre vieille gloire
Les en a ſauvés juſqu'ici ;
Et lorſque votre Muſe oſe ſe reproduire,
(Car ſur la ſcene encore on la ſouffre aujourd'hui)
Le Spectateur, égayé malgré lui,
Eſt étonné de ſe voir rire.
Nous laiſſons folâtrer nos ruſtiques ayeux ;
Qui dit un Français, dit un Sage.

MOLIERE.

Le titre eſt vraiment glorieux.
Mais n'eſt-il point de rébelle courage ?....

POINSINET.

Oui, n'aguere avec vous un Auteur égaré
A voulu recrépir votre antique Thalie.
C'eſt le célebre Auteur de la Métromanie,
Ouvrage, au genre près, digne d'être admiré ;

Il pétille à la fois d'eſprit & de génie :
Ah ! par le goût que n'eſt-il inſpiré !

MOLIERE.

On juge, au feu qui vous anime,
Combien votre génie eſt différent du ſien;
Votre Apollon, ſi je m'y connois bien,
N'a jamais commis un tel crime.

POINSINET.

J'en rougis juſqu'au fond du cœur;
Je l'ai commis. J'ai dans le goût antique
Acquis un immortel honneur; *
Mais bientôt abjurant, déteſtant mon erreur;
Je léguai la ſaillie à l'Opéra-Comique.
Sur les débris du vôtre, avec pompe élevé,
Ce Théatre eſt l'orgueil, l'idole de la France;
Ce joli monſtre, à nous ſeuls réſervé,
De Thalie & d'Euterpe a reçu la naiſſance.
Un orgueilleux inſtinct, peu fait pour obéir,
Donne au génie une ame indépendante;
On ouvre une carriere, on réforme, on invente;
Et c'eſt ainſi que naquit Sandomir. ¶

MOLIERE.

Sandomir ! ſeriez-vous cet Auteur Dramatique,
Ce Poinſinet ſi connu, ſi vanté ?
Je l'avois preſſenti par la naïveté
De votre ardente Rhétorique.

---

* C'eſt ſans doute du *Cercle* qu'il veut parler.

¶ *Sandomir* ou *Ernelinde*, Opéra de M. Poinſinet.

POINSINET.

Oui, lui-même. C'eſt moi, dont la Muſe héroïque,
De cette illuſtre nouveauté,
Enrichit la ſcene lyrique,
Et qui, fiérement révolté
Contre la Fable & ſon droit chimérique;
La chaſſai de ſon trône antique,
Pour y placer la vérité.

MOLIERE.

Vous, Poinſinet! j'en ai l'ame ravie!
Vous n'êtes point étranger ſur ces bords;
Même avant de quitter la vie,
Vous étiez fameux chez les morts.

POINSINET.

Quoique ſouvent ma gloire eût été pourſuivie;
Je ne vis, malgré les clameurs,
Que deux ſectes dans ma patrie:
Mes envieux, & mes admirateurs.

MOLIERE.

Oh! je le crois. Toujours l'envie
Pourſuit les vrais talens, & vit de leurs ſuccès;
Mais retracez-moi, je vous prie,
Et l'origine & les progrès
De la nouvelle Comédie.

POINSINET.

La Parque avoit tranché le fil de votre vie;
Alors qu'on vit, chez les Français,
S'élancer la Philoſophie.
Elle vient, de l'erreur écarter le poiſon;
Et le glaive de l'éloquence,

Et le flambeau de la raiſon,
Arment ſes mains, annoncent ſa vengeance.
Des ſuperſtitions, qu'adoroient les mortels,
Elle abbat l'hydre renaiſſante,
Et du noir fanatiſme embraſant les autels,
Enchaîne ſa rage impuiſſante.
Fiere de ſes ſuccès, elle veut qu'à la fois
Toutes les Nymphes d'Hypocrene
Viennent lui demander des loix;
Rien ne l'arrête; elle envahit la ſcene,
Et ſubjuguant Thalie & Melpomene,
Les remplit de ſon ame, & parle par leur voix.

MOLIERE.

Qu'au ſort j'ai de graces à rendre,
De m'avoir enlevé ſi-tôt!
Eh! que ferois-je encor là-haut?
Fort ſagement il m'en a fait deſcendre.
Là, déſormais inutile aux humains,
Mon Apollon briſeroit ſa férule;
Et la verge du ridicule
Reſteroit oiſive en mes mains.
Car, ſi d'un crayon bien fidèle,
Ce grand événement par vous m'eſt retracé,
Ma patrie a dû prendre une face nouvelle;
Du pis au mieux, tout ſans doute a paſſé.
Toujours d'heureux Vieillards, ſous leurs loix paternelles,
Tiennent des fils, ſages comme eux;
Jamais le Médecin, d'un mal n'en a fait deux;
Les femmes s'adorent entr'elles;
Les Grands, ſans créanciers, ſont enfin vertueux;
Le Marchand, toujours ſcrupuleux;

Les épouſes toujours fidelles.

POINSINET.

Pas tout-à-fait encor. Ce jour n'eſt point venu ;
Mais on l'attend.

MOLIERE.

Vous en aurez la gloire,
O Poinſinet ! car j'aime à croire
Que ce triomphe vous eſt dû.
Votre Muſe long-temps a pleuré ſur la ſcene ?

POINSINET.

Non ; le Deſtin, jaloux de mes ſuccès,
A trompé mes efforts par une mort ſoudaine ;
Mais je pretends ici pourſuivre mes projets.
Oui, c'en eſt fait ; ma verve ſe ranime :
Je veux, reſſuſcitant mes antiques concerts,
D'un Drame larmoyant étonner les Enfers ;
Rire eſt fort beau, mais pleurer eſt ſublime. *
Je laiſſe dans le deuil le Parnaſſe Français ;
Mais mon eſprit me ſuit dans ces Royaumes ſombres ;
La France perd beaucoup ; je veux que déſormais
Le malheur des vivans tourne au profit des ombres.
Je veux plus ; je veux de votre Art
Vous faire abjurer la chimere,
Vous changer enfin. Je l'eſpere,
J'y compte.

MOLIERE.

Me changer ! c'eſt s'y prendre un peu tard :
Les morts ne ſe corrigent guere.

---

* Alluſion à ce vers de M. de Voltaire :
Bâtir eſt beau, mais détruire eſt ſublime.

POINSINET.

Jamais à mes deſſeins le ſort ne fut contraire ;
Je ne promis rien au haſard.
Il eût fallu me voir renverſer la ſtatue
Du tendre & doucereux Quinaut :
Elle fut ſans peine abbattue ;
Et le fade jargon d'Armide & de Renaud....

MOLIERE.

Tout beau ! ce fol enthouſiaſme,
Jeune homme, égare vos eſprits ;
De Deſpréaux l'injurieux ſarcaſme
Ne peut autoriſer vos inſolens mépris.
J'ai voulu voir, juſqu'où la ſuffiſance
Pourroit enfin vous emporter ;
Eh ! qu'êtes-vous, pour inſulter
Aux Maîtres, qu'adopta la France ?
Vous allez voir ici ces immortels Auteurs,
Qu'oſe attaquer votre vaine arrogance ;
Tombez à leurs genoux, expiez l'inſolence
De vos propos blaſphémateurs.
Le ſiècle de LOUIS vous laiſſa des modèles,
Que vous ne ſçauriez ſurpaſſer :
Et ne pouvant les effacer,
Vous cherchez des routes nouvelles.
L'inſuffiſance des talens
Rend la nouveauté néceſſaire ;
On court vers elle avec de grands élans ;
Et le bon goût reſte en arriere.
Le moderne ſyſtême, avec tous ſes appas,
N'eſt qu'une vaine effervescence :
Fils de la mode, il n'y ſurvivra pas ;

Et ;

Et, croyez-moi, le jour de ſa naiſſance
Eſt la veille de ſon trépas.

POINSINET.

Laiſſez-là le ſtyle emphatique :
Le haut ton vous eſt étranger ;
Sancho Pança * ſçaura bien me venger
De votre verve ſatyrique.

MOLIERE.

Oui, vous ſurnagerez ſur l'abîme des temps ;
Pradon, Cotin, vivront à jamais dans l'Hiſtoire.
Parmi le Peuple Auteur, deux chemins différens
Menent au Temple de Mémoire ;
Le ridicule & les talens.
La Gloire, compagne fidelle,
Au ſentier des talens nous conduit par la main :
Là, croiſſent les lauriers ; quant à l'autre chemin,
Vous ſçavez ſi la route eſt belle.

---

* Opéra-Comique de M. Poinſinet.

LE LUXE,

ODE.

EUROPE, un Dieu puiſſant, de ſa clarté féconde
Embellit tes rians climats;
Surchargé des tréſors, qu'enfante un nouveau monde,
Il parcourt tes vaſtes Etats.
Du feu des diamans reſplendit ſa couronne;
Des mortels enchaînés le portent ſur un trône,
Ombragé d'un dais faſtueux;
La Déeſſe au cent voix annonce ſa préſence:
O Peuples, dit-elle, il s'avance;
Courbez un front reſpectueux.

De l'abondance, ô toi, fils ingrat & perfide,
Pere de la ſtérilité,
Luxe, je reconnois ton ſourire homicide,
Ta pompeuſe frivolité:
Le Ciel arma tes mains d'un ſceptre funéraire:
Toujours tes faux plaiſirs, ta grandeur paſſagere,
Précedent la honte & le deuil;
Tu tiens les malheureux courbés ſous ta puiſſance,
Et tu fais naître l'indigence,
Pour l'immoler à ton orgueil.

Par toi, la Volupté, dans le ſein de nos Villes,
Nourrit le germe des douleurs;
L'infortune à pas lents parcourt nos champs ſtériles,
Et les arroſe de ſes pleurs.

Flore exile Bacchus, Cérès fuit devant elle :
Le Laboureur ſéduit, aux tréſors de Cybele
Préfere un regard de Plutus ;
D'un art chéri long-temps il bannit la mémoire ;
Nos dédains ont flétri ſa gloire,
Le malheur éteint ſes vertus.

C'en eſt fait ; il s'arrache au ſein qui le fit naître,
Et dans les murs de Sybaris,
Il épuiſe, orgueilleux de ramper ſous un maître,
La coupe amere du mépris.
Bientôt, de crime en crime, il touche à l'opulence,
Il l'atteint ; & déja ſon aveugle inſolence
L'égare en de hardis projets ;
Il va d'un nom fameux étayer ſon audace,
Et ſon or annoblit ſa race,
Que déshonorent ſes forfaits

La guerre, des Enfers implacable miniſtre,
Ne maſque jamais ſa fureur ;
Avant de nous frapper, ſon viſage ſiniſtre
Nous avertit par la terreur :
Plus dangereux, le Luxe attache l'œil avide,
Et par le vain éclat de ſa gloire perfide,
Séduit & le Peuple & les Grands ;
Tel l'éclair impoſteur, que le nuage enſerre,
Brille, avant-coureur du tonnerre,
Qui porte la mort dans ſes flancs.

Impudique Beauté, l'une, à prix d'innocence,
Achete un faſte criminel ;
L'autre a déſavoué l'auteur de ſa naiſſance,
Et rougit du nom paternel ;

Perfide envers l'Etat, cruel envers lui-même,
Ici, le jeune Epoux, d'une Epouſe qu'il aime
Redoute la fécondité;
Là, d'un vœu ſacrilege eſclave involontaire,
La fille, maudiſſant le pere,
Cherche en mourant ſa liberté.

Le Guerrier faſtueux, que le myrthe couronne,
Pour les chaînes fut réſervé;
Que peut un Adonis dans les champs de Bellone?
Que peut un Soldat énervé?
Du brillant Darius la perte eſt aſſurée:
Ce n'eſt qu'une victime, au Dieu Mars conſacrée,
Qui marche avec pompe à l'Autel;
Vainement Annibal fut long-temps invincible:
A Cannes, c'eſt un Dieu terrible,
C'eſt à Capoue un vil Mortel.

Arrête, homme inſenſé! quelle fureur t'égare?
Peux-tu, cherchant de vains métaux,
Fuir la clarté du jour, & voiſin du Ténare,
Errer vivant dans des tombeaux?
A travers mille morts, d'abîmes en abîmes,
Nous allons arracher l'auteur de tous les crimes,
L'or, qui s'écoule de nos mains;
Et dédaignant toujours la Terre & ſes largeſſes,
Nous foulons aux pieds les richeſſes,
Que Cérès prodigue aux humains.

O mere des vertus, divine Agriculture,
Douce compagne de la paix!
Ton culte indépendant rend l'homme à la Nature;
Tu nous diſpenſes ſes bienfaits.

Seule tu peux bannir la discorde & la guerre ;
Et si le Roi de Dieux habitoit sur la terre,
Il t'immoleroit ses grandeurs ;
Tes mains détacheroient son triste diadême,
Et près du soc de Triptolême,
Dormiroient ses foudres vengeurs.

Mais quel cri douloureux, quelle voix lamentable
Interrompt mes foibles accens ?
Quel Colosse meurtri, quel Géant formidable
D'horreur a glacé tous mes sens ?
Entouré d'étendards, fracassés par la foudre,
Il marche : un aigle altier, sur des faisceaux en poudre,
Tombe mourant à ses côtés ;
Son cri lent est semblable aux clameurs d'un fantôme ;
Ce Colosse est l'antique Rome ;
Il parle, Mortels, écoutez :

» Sous les fer des Vainqueurs, c'en est fait ; je succombe,
» Peuples, mon flanc est épuisé.
» De mon trône écroulé, je descends dans la tombe ;
» Le sceptre du monde est brisé.
» Cette voix, presqu'éteinte, a fait trembler la terre ;
» Ce bras, foible aujourd'hui, noirci par mon tonnerre,
» Enchaînoit d'immenses Etats ;
» Et ces pieds énervés, dispersant les couronnes,
» Jadis écrasoient sur leurs trônes
» Le front courbé des Potentats.

» L'esclavage voloit, de l'un à l'autre pôle,
» Sur les Peuples que je frappois :

» Au bout de l'Univers, du haut du Capitole,
» J'envoyois la guerre ou la paix ;
» Quand un Monſtre, échappé des bords Aſiatiques,
» Vint ſouffler dans mon ſein ſes vapeurs frénétiques ;
» Peuples, je languis dans ſes fers :
» Un poiſon deſtructeur circule dans mes veines ;
» Le Luxe va briſer vos chaînes,
» Le Luxe a vengé l'Univers.

Le Fantôme ſe tait ; de ſes clameurs funebres,
La voûte des airs retentit ;
Enſeveli bientôt ſous d'épaiſſes ténebres,
Son œil éteint s'appeſantit.
La mort vole, l'embraſſe, en rugiſſant de joie ;
Elle ébranle, renverſe & déchire ſa proie ;
Ses membres au loin ſont ſemés ;
Et noyé dans ſon ſang, privé de ſépulture,
Son corps eſt déja la pâture
De mille Vautours affamés.

Jouet des mêmes flots, où ta Nef s'abandonne,
O France, crains le même écueil.
L'olive, le laurier ombrage envain ton Trône ;
Ton Trône gît ſur un cercueil.
Crains un Luxe impoſteur : d'abord utile & ſage,
Il ſemble, humaniſant une horde ſauvage,
Féconder ſes ſtériles bords ;
Bientôt cruel Tyran, du Peuple qui l'adore,
Il anéantit, il dévore
Et ſes vertus & ſes tréſors.

L'AMBITION,

ODE.

LAISSE-MOI, Dieu des vers; permets à la pareſſe
De me filer des jours ſans trouble & ſans ivreſſe;
Ton luth fatigueroit mon indolente main.
Mais quoi! ton ſouffle encor vient aſſiéger mon ame,
La ſubjugue, l'enflamme,
Et d'une ſainte horreur fait palpiter mon ſein!

Je ſuis vaincu. Mortels, par de rares merveilles,
Mon luth, impatient de charmer vos oreilles,
Aux mœurs de l'âge d'or a conſacré ſa voix:
Il veut chanter ces jours, où régnoit l'abondance,
La paix & l'innocence,
Sous des Dieux ſans tonnerre, & des hommes ſans loix.

Mais de ſes premiers ſons l'air retentit à peine,
Que d'horribles clameurs ont fait mugir la plaine.
Dieux! quel monſtre ont vomi les voûtes des Enfers!
L'Ambition paroît; & du fond des abymes,
Le malheur & les crimes,
Déchaînés avec elle, embraſſent l'Univers.

Superbe, elle s'aſſied ſur le char de Bellone;
Le trouble, la terreur, le trépas l'environne;
Les peuples, de leurs Dieux en vain cherchent l'appui;
Sur eux elle s'élance, implacable Euménide,

Et d'un fouet homicide,
Comme de vils troupeaux, les chaſſe devant lui ;

La liberté périt ſous l'orgueil deſpotique ;
La foi cede au parjure, & de la politique
Naiſſent les feintes paix, les traités captieux ;
Etrangeres encor ſous la voûte céleſte,
La famine & la peſte
Exercent tour-à-tour la vengeance des Cieux.

Mers, pourquoi ces forêts, en vaiſſeaux transformées?
Terre, pourquoi ces cris, ces bruyantes armées,
Qui foulent tes tréſors, & ſurchargent ton ſein,
Qui dépeuplent nos champs de tant de bras utiles,
Et changent, dans nos Villes,
Le Prêtre de Cérès en infâme aſſaſſin ?

Pourquoi la mort, que l'homme arma contre lui-même,
Forge-t-elle ſa faulx du ſoc de Triptolême ?
Pourquoi ces bras ſanglans, qui frappent nos hameaux,
Et dans des murs conquis, que la flamme dévore,
Font ſuccéder encore
Au glaive des Guerriers, le glaive des Bourreaux ?

Uſant du droit ſacré d'arbitre de la terre,
Le Ciel vient-il enfin, au bruit de ſon tonnerre,
Changer cet Univers, eſclave de ſa loi ?
Non ; un ſimple mortel, qu'un vil peuple ſeconde,
Vient ravager le monde,
Pour allonger ſon nom du vain titre de Roi.

Quelle aveugle fureur égare ſon courage !
Si les Dieux ont acquis des droits à notre hommage,
C'eſt

C'eſt pour avoir créé la terre & les humains ;
Et cet homme inſenſé croit ſous ſon Diadême
S'égaler aux Dieux même,
Quand ſa fureur détruit l'ouvrage de leurs mains!

Cet amant de la gloire, environné du crime,
Demande des autels aux peuples qu'il opprime,
Autels dreſſés par l'homme, & par l'homme abbatus.
Le crime peut conduire au Temple de mémoire;
Mais celui de la gloire,
Gardé par l'équité, ne s'ouvre qu'aux vertus.

Que vois-je? Quoi, par-tout l'audace & le parjure!
Cette ſoif de régner, étouffant la nature,
A fait d'un tendre fils un vil ſéditieux ;
Teint du ſang de ſon pere, il ravit ſa couronne,
Et le crime lui donne
Ce qu'il alloit tenir de l'équité des Dieux.

Mais ces Dieux ont proſcrit ſa tête criminelle :
Et déja contre lui, ſon épouſe infidelle
Vient d'armer un Amant, qui lui vendit ſa foi ;
Un lâche aſſaſſinat punit ſon parricide ;
Et le Sujet perfide
S'aſſied inſolemment au trône de ſon Roi.

C'en eſt fait ; à l'orgueil ſuccede le délire.
Mortels, l'ambition dévaſta votre Empire ;
Elle en veut au Ciel même, & prétend l'aſſiéger.
Le monſtre vole aux pieds de l'auguſte Cybele,

Implore l'Immortelle ;
Et pour mieux la séduire, il feint de la venger.

» Terre, ô terre ! il est temps d'effacer ton outrage.
» Seconde mes projets, & bientôt mon courage
» Te rend, malgré le sort, l'Empire des humains ;
» Auprès de Jupiter, viens reprendre ta place ;
» Peux-tu voir son audace
» Régner sur les Mortels, que nourrissent tes mains?

Il se tait, & soudain frémit l'axe du monde :
Le fleuve fuit la mer, la mer bouillonne & gronde ;
Pluton rassure en vain les Enfers allarmés ;
Sous les monts ébranlés roule un profond tonnerre,
Et des flancs de la terre
S'élancent à grands bruits des Colosses armés.

Indomptables Géants, que l'œil mesure à peine,
Ils infectent les airs de leur brûlante haleine ;
L'astre du jour pâlit & recule d'horreur ;
La terre, en les voyant, méconnoît son ouvrage,
Et leur aspect sauvage,
Au sein qui les fit naître, imprime la terreur.

Tel qu'un Tigre mugit, en fondant sur sa proie,
Tel le Monstre, animé de fureur & de joie,
Salue, en rugissant, ses énormes soldats ;
Son œil séditieux lance des traits de flamme ;
Il parle, & dans leur ame,
Fait passer le vertige & la soif des combats.

„ Titans audacieux, dignes fils de Cybèle,
„ Qu'attendez-vous encore? enfans d'une Immortelle,
„ Vivrez-vous confondus avec de vils Mortels?
„ Lâches, rampez comme eux, adorez donc vous-même
„ Leur arbitre ſuprême,
„ Et d'un Dieu, votre égal, embraſſez les autels.

„ Eh! de quel droit ſon bras, déchaînant les tempêtes,
„ Fera-t-il donc gronder ſa foudre ſur nos têtes?
„ Ah! plutôt franchiſſons cet Olympe eſcarpé;
„ Et que par nos efforts la foudre repouſſée
„ Sur qui l'avoit lancée,
„ Renverſe Jupiter de ſon trône uſurpé.

Tout s'enflamme à ſa voix, & la troupe s'élance.
Vers le palais des Dieux, leur brutale inſolence
Gravit, en blaſphémant, ſur des monts entaſſés;
Ils enferment le Ciel d'intrépides Cohortes,
Ils en briſent les portes,
Et par-tout la terreur ſuit les Dieux diſperſés.

Jupiter, ſans effroi, voit leur fougue inſenſée;
Bientôt avec effort une roche lancée
Le cherche envain lui-même, au milieu des éclairs;
Ce Dieu, que leur fureur eût voulu mettre en poudre,
Laiſſe échapper la foudre,
Et le Rébelle tombe, en roulant dans les airs.

Tel, quand des Aquilons les bruyantes haleines
Ont ſoulevé les flots ſur les liquides plaines,

Neptune brave ſeul leurs efforts ſuperflus ;
A peine ſon trident ſort des grottes profondes,
Et peſe ſur les ondes,
Le flot retombe & meurt ; la tempête n'eſt plus.

La terre ouvre ſes flancs à ce peuple barbare :
Avec leurs bataillons, elle enchaîne Briare ;
Encelade, & Typhée, & Mymas, & Rhécus,
D'aſtres étincelans le Vainqueur ſe couronne,
Et du haut de ſon trône,
La malédiction tonne ſur les Vaincus.

„ Rébelles, leur dit-il, expiez tous vos crimes :
„ De l'équité des Dieux immortelles victimes,
„ Vivez enſevelis ſous vos rochers fumans ;
„ Vomiſſez vos fureurs en flammes ondoyantes,
„ A jamais renaiſſantes,
„ D'une impuiſſante rage éternels monumens.

„ Mortel, ainſi ma main briſera ton audace,
„ Lorſque rébelle au ſort qui t'a marqué ta place,
„ Tu livreras ton ame à d'inſolens projets ;
„ Ainſi ſera briſé l'amant du diadême,
„ Et le tyran lui-même
„ Vivra plus malheureux que ſes propres Sujets.

Il dit. Faut-il, hélas! en dépit du tonnerre,
Que ſans ceſſe le vice habite ſur la terre ?
Comme celui des Dieux, ſon regne eſt éternel.
Après ayoir tonné, la foudre infatigable

Trouve un nouveau coupable,
Et le crime toujours ſurvit au criminel.

Les Titans foudroyés ont mordu la pouſſiere ;
Mais parmi les humains leur rage toute entiere
Vit, & de jour en jour ſemble ſe propager ;
En vain tant de héros ſont couchés dans la tombe ;
Le tyran qui ſuccombe
Laiſſe à d'autres tyrans le monde à ravager.

Périſſe le flatteur, dont l'ame ſanguinaire,
Des farouches guerriers complice mercénaire,
Chante, érige en vertus leurs coupables deſſeins!
Et vous, fils d'Apollon, qui diſpenſez la gloire,
Flétriſſez leur mémoire,
Et ne couronnez plus des héros aſſaſſins.

Le jour de la raiſon luit enfin ſur nos têtes ;
Vous répondrez au Ciel, en chantant les conquêtes,
Du ſang que verſeront les héros deſtructeurs :
Ah ! plus d'un Alexandre, intrépide & colere,
Pour trouver un Homere,
De l'implacable Achille imita les fureurs.

Ciel ! de l'ambitieux rien n'éteint la furie !
De crimes affamé, ſa fatale induſtrie
Dérobe le ſecret de l'Enfer étonné :
Dans un tube, où pénetre une flamme perfide,
Le ſalpetre homicide
Brille, éclate ; & ſur l'homme enfin l'homme a tonné.

Ainſi donc ton adreſſe, à toi-même funeſte,
Empoiſonne les Arts ; & ce préſent céleſte
Se change dans tes mains en don pernicieux !
Mais tremble, en vain ta rage imite le tonnerre :
Les foudres de la Terre
Ne te ſauveront pas de la foudre des Cieux.

LETTRE
DE
THÉRESE DANEL
A EUPHÉMIE.

PRÉCIS

De l'Hiſtoire de FRANÇOIS MONTBAILLY, *& de* THÉRESE DANEL.

FRANÇOIS MONTBAILLY naquit à St. Omer. Il veilloit ſur les Ouvriers d'une manufacture de Tabac, où la mere de Montbailly avoit placé ſa fortune & celle de ſon fils. Parmi les perſonnes employées dans cette manufacture, ſe trouva la jeune THÉRESE DANEL, née ſans bien, mais d'une famille honnête. Ses charmes toucherent vivement le cœur ſenſible de Montbailly; il fut heureux, & des ſignes non équivoques décélerent bientôt leur intelligence. Il avoit promis de l'épouſer; la pauvreté de ſa Maîtreſſe ne triompha point des ſcrupules de l'honnêteté, & du déſintéreſſement de l'amour; il lui donna la main. Il eſpéroit trouver dans ſes charmes & ſes vertus, un bonheur que la fortune ſeule ne peut donner. Et jamais hymen n'eût été plus fortuné,

ſi à cette époque la mere de Montbailly n'avoit changé la tendreſſe qu'elle avoit pour ſon fils en la plus vive averſion. La jeune Danel n'avoit apporté en dot à ſon mari que des vertus; crime impardonnable aux yeux de ſa belle-mere. Cette femme intéreſſée & vindicative, n'ayant pu empêcher leur union, réſolut de la rendre funeſte, s'il étoit poſſible, à l'une & à l'autre, par les plus injuſtes perſécutions. L'épouſe de Montbailly n'oublia rien pour captiver ſa tendreſſe; mais tous ſes efforts ne ſervoient qu'à aigrir cette marâtre inflexible, & la naiſſance d'un petit-fils ſembla redoubler ſon reſſentiment.

D'ailleurs, depuis quelque tems la mere de Montbailly ſe livroit ſans réſerve à une paſſion honteuſe à l'homme, mais bien plus aviliſſante encore dans un ſexe, dont la décence eſt la premiere parure. L'uſage immodéré des liqueurs fortes, qui étoit déja devenu pour elle un beſoin, & même néceſſité, lui faiſoit deſirer la ſolitude, pour

n'avoir point à rougir devant ſon fils d'un vice qu'elle ne pouvoit ſurmonter. Elle réſolut, à quelque prix que ce fût, de ſe délivrer de deux témoins importuns, & peut-être même d'un cenſeur ; car ſon fils lui repréſenta ſouvent, avec autant de tendreſſe que de reſpect, le tort qu'elle faiſoit à ſa réputation & à ſa ſanté. Après pluſieurs ſcenes éclatantes, elle ſe retira dans ſon appartement, pour y vivre ſéparée des deux époux. Délivrée de leur ſociété, leur voiſinage lui parut encore trop incommode ; elle ſollicita l'autorité de la Juſtice, & leur fit ſignifier un ordre de ſortir de chez elle dans vingt-quatre heures. Montbailly inconſolable, court ſe jetter à ſes pieds avec ſon épouſe : il les arroſe d'un torrent de pleurs, & la conjure, au nom du Ciel, de révoquer un ordre ſi cruel & ſi injuſte. Sa mere parut ébranlée par ſes vives ſollicitations. Elle ne put réſiſter aux larmes des deux époux, & elle leur donna l'eſpérance d'une parfaite réconciliation. Le

même ſoir elle paſſa une heure avec eux, & ne les quitta que pour aller ſe livrer à ce goût honteux qui la maîtriſoit.

Le lendemain, ſe préſente une ouvriere, qui veut parler à la mere de Montbailly. On lui dit qu'elle n'eſt pas encore levée. On l'attend une heure, & cette femme impatientée prie Montbailly de l'éveiller. On pénétre dans ſon appartement; le premier objet qui frappe leurs yeux, c'eſt un cadavre tout ſouillé de ſang. Montbailly pouſſe un cris de douleur, tombe ſur le corps de ſa mere, & y demeure ſans mouvement & ſans vie.

Tandis que l'art des Chirurgiens le rappelle à la lumiere, tandis que ſon épouſe éplorée pouſſe les cris du déſeſpoir, la calomnie répand un bruit ſourd qui s'accrédite en circulant, & bientôt on l'accuſe hautement de parricide. Leur longue méſintelligence, & l'ordre ſignifié la veille à Montbailly, prêtent de la vraiſemblance à cette horrible accuſation; le malheureux

eſt traîné ignominieuſement dans un cachot, & l'innocence habite le ſéjour des ſcélérats.

C'eſt bien ici que le Sage ſeroit quelquefois tenté de murmurer contre la Providence : car ces événemens déſaſtreux ne ſont point particuliers à notre Nation. Que la ſageſſe humaine eſt aiſément en défaut ! Quoi ! ſous un Gouvernement auſſi ſage, ſous des Magiſtrats vigilans, dans un ſiécle auſſi éclairé, chez le Peuple le plus humain, l'innocence ne ſeroit point à l'abri des flétriſſures & de la mort ! Elle devroit donc craindre la loi qu'on établit pour la défendre ! encore un coup, n'accuſons point nos Magiſtrats ; ſouvent une dure fatalité, &, pour ainſi dire, une fauſſe évidence, les déterminent à frapper l'innocent malheureux. Je me rappelle à ce ſujet une triſte aventure. J'ignore les noms & les auteurs ; je ne connois que le lieu de la ſcene : c'eſt Paris. Un paſſant eſt arrêté dans une rue, par une voix plaintive & mourante. Il ſe détourne, & apperçoit un homme percé de

part en part d'une épée, qui fermoit encore ſa bleſſure. Imprudemment, & croyant peut-être pouvoir lui ſauver la vie, il approche : le Guet paſſe, & le trouve retirant une épée ſanglante du corps du mourant, qui rend auſſi-tôt le dernier ſoupir. Ce malheureux, que ſa pitié avoit perdu, traîné au fond d'un cachot, alloit périr honteuſement, lorſqu'un des Juges ayant reconnu l'épée dépoſée au Greffe, s'avoua coupable du meurtre de cet homme avec qui il s'étoit battu en duel, & ſauva la vie à l'accuſé.

Il eſt des cas ſans doute que la loi n'a pu prévoir : la prudence des Magiſtrats ne doit-elle pas ſuppléer à ſon ſilence, & avoir plus d'égard aux mœurs de l'accuſé ?

Ainſi que la vertu le crime a ſes degrés.

C'eſt une vérité frappante. Un honnête homme de trente ans devenu en un jour parricide ! Quelles preuves, quelle évidence ne faut-il pas pour la conviction d'un crime auſſi invraiſemblable ? Les accuſateurs doi-

vent être ouis ſans doute ; mais les vertus de l'accuſé ſont des témoins qu'il ne faut pas refuſer d'entendre, & qui doivent balancer tout autre témoignage.

C'eſt malgré ce témoignage que Montbailly a été condamné comme parricide. Les tortures, ni la Religion n'ont pu lui arracher l'aveu d'un crime qu'il n'avoit pas commis. Il a ſubi ſon arrêt avec la fermeté la plus conſtante, au milieu de ſes concitoyens, qui par leurs cris & leurs ſanglots le proclamoient innocent.

Théreſe Danel attendoit la naiſſance du malheureux enfant qu'elle portoit dans ſon ſein, pour marcher au ſupplice, quand une lumiere tardive eſt venu éclairer l'innocence de Montbailly. Tandis que le Conſeil d'Arras travailloit à la réviſion du procès, Théreſe Danel eſt devenu mere, & c'eſt au fond de ſon cachot qu'elle a voulu remplir tous les devoirs que ce titre lui impoſoit. Elle y a nourri ſon enfant ; & l'eſpérance de le conſerver ſans flétriſſure ne l'a point aban-

donnée. Enfin un Arrêt, déterminé par des Mémoires éloquens, & par la ſçavante Conſultation de M. Louis, qui déclare la mere de Montbailly morte évidemment d'apoplexie, accorde à cette infortunée la ſeule réparation qui ſoit au pouvoir des hommes: la vie & l'honneur; foible dédommagement, qui ne lui rendra ni ſa ſanté, que la douleur a détruite, ni l'époux qu'elle a perdu. Tant il eſt vrai que l'homme ne peut jamais pouſſer auſſi loin ſes bienfaits, que ſon injuſtice; tant il eſt vrai qu'il eſt des maux irréparables.

THÉRESE DANEL

A EUPHÉMIE.

RECONNOIS à ces traits la main de ton amie,
Apprends ſon infortune, ô ma tendre Euphémie!
Moi qui venois jadis te peindre chaque jour
L'image des plaiſirs que m'accordoit l'Amour,
Parmi des ſcélérats, aujourd'hui confondue,
Dans un cachot obſcur, ſur la paille étendue,
Je vais, à la clarté d'un pâle & noir flambeau,
Des plus affreux tourmens te tracer le tableau.
Dieu! quel fut mon bonheur, lorſqu'un hymen proſpere
M'offrit, dans mon amant, un bienfaiteur, un pere!
Hélas! ma pauvreté, dans des momens ſi doux,
Répondoit à mon cœur du cœur de mon Epoux.
Qu'il eſt flatteur, grand Dieu, d'être aimé pour ſoi-même!
Je dois tout, me diſois-je, oui, tout à ce que j'aime;
Chacun de mes plaiſirs eſt un de ſes bienfaits.
Plaiſirs vains & trompeurs, éclipſés pour jamais!
Le ſouffle du malheur a détruit ce vain ſonge:
L'Injuſtice s'éveille; elle frappe, & me plonge,
Du faîte du bonheur, au gouffre des revers;
Il ne me reſte plus que la honte & des fers.
Je meurs....Ah! garde-toi de ſoupçonner un crime,
Je meurs, de l'impoſture innocente victime.

Ecoute : de mon ſort épuiſant le courroux,
Je dois, ſur l'échafaud, rejoindre mon époux ;
L'heure ſonne; ah! du moins que ma gloire, Euphémie,
Demeure toute entiere au ſein de mon amie !

Il doit, ce triſte jour, vivre en ton ſouvenir,
Ce jour, avant-coureur d'un plus triſte avenir,
Où Dorval, mon époux, trouva dans la pouſſiere
Un cadavre hideux, ſanglant.... c'étoit ſa mere.
Dans ces affreux momens, je reçus tes adieux ;
La loi de ton devoir t'arrachoit de ces lieux.
Ah ! le fatal nuage, où dormoit la tempête,
Attendoit ces adieux, pour crever ſur ma tête.

Tandis que mon époux, en proie à ſes tourmens,
Semble exhaler ſa vie en longs gémiſſemens,
(Tu vas frémir d'horreur,) quand ſa douleur amere,
Par des pleurs, des ſanglots, redemande ſa mere,
Quand d'un bras furieux, il ſe meurtrit le ſein,
On l'accuſe à grands cris d'en être l'aſſaſſin ;
Ce Citoyen fidèle eſt un lâche, un perfide,
Et du fils le plus tendre, on fait un parricide ;
Moi-même, armant, dit-on, ce criminel époux,
Dans le flanc maternel, j'avois conduit ſes coups.
La calomnie alors appelle la vengeance ;
Alors des fers du crime on charge l'innocence.
Nous marchons inveſtis de farouches Soldats ;
Ah ! j'eſpérois du moins, qu'unis juſqu'au trépas,
Nous ferions des tourmens l'horrible apprentiſſage ;
Mais dans la foule à peine on s'eſt fait un paſſage,
Qu'on ravit mon époux à mes embraſſemens.
Que devins-je, Euphémie, en ces cruels momens !

Peins-toi le déſeſpoir d'une amante égarée ;
Vois ton amie en pleurs, pâle, défigurée,
Implorer vainement ces tigres en courroux,
Lever les mains au Ciel, tomber ſur ſes genoux,
Se traîner dans la fange, & d'une voix mourante,
S'écrier en frappant ſa poitrine ſanglante :
„ Rendez-moi mon époux. „ Le trouble, la douleur
Me renverſe à leurs pieds ſans vie & ſans couleur,
Et l'ombre de la mort tombe ſur ma paupiere.
Mon ame à la douleur échappoit toute entiere,
Mes maux étoient finis ; que n'avez-vous, ô Cieux,
D'une éternelle nuit enveloppé mes yeux !
Mais j'étois condamnée aux horreurs de la vie ;
On m'entraîne, & bientôt leur barbare induſtrie
Ouvre mes yeux encore aux clartés du ſoleil.
Quelle clarté funeſte, & quel affreux réveil !
Qu'offre-t-il à ma vue ? une caverne impure.
Dans ce mortel repaire, effroi de la Nature,
A travers des barreaux, croiſés trois fois entr'eux,
Le jour arrive à peine en rayons ténébreux ;
Du crime & du malheur la voix plaintive & ſombre
S'y mêle au bruit des fers, retentiſſans dans l'ombre ;
Le lieu ſemble ajouter aux horreurs de mon ſort,
Et j'y trouve un tombeau, ſans y trouver la mort.

Pour arracher l'aveu d'un crime imaginaire,
Le Sénat cependant s'aſſemble, délibere,
Et dans de longs diſcours cherche à nous égarer.
Notre ame, ſans effroi, ſe laiſſoit pénétrer :
Et nos divers aveux, confondant leur adreſſe,
Sans être concertés, ſe répondoient ſans ceſſe.
Mais enfin de vains bruits ſemés par la terreur,

Des ſoupçons, qu'enfanta l'impoſture ou l'erreur,
Et d'un vil intérêt la perfide apparence,
Sur trente ans de vertus, emportent la balance.
On croyoit voir ſa mere, ou ſon ombre en courroux,
Comme ſon aſſaſſin, dénoncer mon époux;
L'arrêt eſt prononcé. La victime innocente,
Fait entendre à ſon Juge une voix impuiſſante,
Leve les mains au Ciel, & s'avance au trépas.

Epoux infortuné! je vais ſuivre tes pas:
Permets, (j'en ai beſoin) permets qu'à ma mémoire,
De tant de fermeté je retrace l'hiſtoire;
Et que de ton trépas le cruel ſouvenir
Nourriſſe ma conſtance, & m'apprenne à mourir.

Ni l'aſpect des Bourreaux, qui veillent ſur leur proie,
Ni leur ſombre appareil, ni leur brutale joie,
Ni du Peuple attroupé l'importune rumeur,
Rien ne trouble ſon front; la paix eſt dans ſon cœur.
Sous les portes du Temple, on conduit la victime;
Et l'on veut, quand ſon cœur eſt étranger au crime,
Que ſa bouche confeſſe un lâche aſſaſſinat,
Et ſatisfaſſe au Ciel, à ſon Prince, au Senat.
Au nom de parricide, il s'indigne & s'écrie:
„ O mon Roi, je voudrois mourir pour ma Patrie;
„ Dieu, pardonne: ſouvent j'ai tranſgreſſé ta Loi;
„ Juges, qui immolez, n'attendez rien de moi:
„ Je ne ſuis point coupable. O vous, vous que
j'atteſte,
„ O mes Concitoyens, dût leur rage funeſte
„ Me dévouer encore à des tourmens nouveaux,
„ Dût leur farouche haine éterniſer mes maux....

„ Je ne ſuis point coupable.„ Un Prêtre qui l'aſſiege,
L'appelle à haute voix, impie & ſacrilege ;
Au nom d'un Dieu vengeur, il parle, il tonne en vain:
„ Mais vous, lui répond-il, avec un front ſerein,
„ Vous, Miniſtre ſacré de notre Loi ſuprême,
„ Qui voulez me forcer de mentir à Dieu même,
„ Lorſqu'à ſon Tribunal nous ſerons tous jugés,
„ Vous chargez-vous du crime, où vous m'encouragez ?

Aux pieds de l'échaſaud, il arrive en ſilence ;
Sur cet affreux théatre, intrépide, il s'élance ;
Je friſſonne, Euphémie ; ô conſtance ! ô vertu !
Il voit, autour de lui, tout un Peuple abbattu ;
Il entend ſes ſanglots, il voit couler ſes larmes,
Et reſte cependant tranquille & ſans allarmes....
Ma main tremble, s'arrête, & mon cœur ulcéré,
Par cette horrible image, eſt encor déchiré.
Si la mort, par degrés, moiſſonnant ſes années,
Eût enfin dans mes bras tranché ſes deſtinées,
Tu ſçais quel déſeſpoir auroit frappé mon cœur ;
Juge de mes tranſports, juge de ma douleur,
Lorſque ce tendre époux, en proie à l'injuſtice,
Expira dans l'horreur du plus honteux ſupplice.

Eh ! que faiſois-je alors dans ces affreux cachots ?
Je ſouffrois loin de lui ſes tourmens & mes maux ;
Le plus léger murmure, à travers les ténebres,
Sembloit me rapporter ſes cris lents & funebres ;
Quand ſous mes yeux s'éleve, en tourbillons errans,
La cendre...ô Dieu ! ſa cendre abandonnée aux vents.

Tremblez, Juges cruels, tremblez, je vis encore,
Au retour de la nuit, au lever de l'aurore,

Je veux, en accuſant votre arrêt criminel,
Réveiller la vengeance au ſein de l'Eternel.
Vous triomphez trop tôt. Mon dernier jour ſe leve,
Et déja de la mort je vois briller le glaive ;
Déja, pour contempler mon horrible trépas,
Vers le lieu des tourmens, vous marchez à grands pas;
Tremblez: Dieu peut encore, il peut, ouvrant l'abîme,
Y plonger l'oppreſſeur & ſauver la victime.
Quand Thémis a reçu vos ſermens ſolemnels,
Avez-vous donc promis d'égorger les mortels ?
Si le Ciel vous remit ſes droits & ſon tonnerre,
Eſt-ce pour opprimer, ou pour venger la terre ?
Etes-vous des humains, ou Juges ou bourreaux ?
Le glaive dont Thémis arma ſes tribunaux,
Frappe-t-il au haſard le crime & l'innocence ?
Cruels, qu'avez-vous fait ? L'invincible évidence
Ne prouveroit qu'à peine un ſi noir attentat :
C'eſt le dernier forfait du dernier ſcélérat.
Si parmi vous encor la Nature réſide,
Ah ! s'il s'y trouve un fils, croit-il au parricide ?
Quoi ! l'on veut que Dorval, Citoyen vertueux,
Ami vrai, tendre époux, & fils reſpectueux,
Devenu tout-à-coup barbare & ſanguinaire,
Ait plongé le poignard dans le ſein de ſa mere !
Il faut, avant de croire à de telles noirceurs,
Convaincre l'accuſé de crimes précurſeurs,
Lui prouver des forfaits entaſſés dès l'enfance,
Un naturel féroce, une aveugle licence ;
Oui, s'il exiſte un fils, dont le bras forcené
Puiſſe répandre ainſi le ſang dont il eſt né,
Il faut, pour le juger, que témoin néceſſaire,
Le Juge ait vu ſon bras dans le flanc de ſon pere.

Et vous nous condamnez ſur des bruits incertains !
Et l'arrêt eſt dicté par des indices vains !
Fléaux des criminels, qui punira vos crimes ?
Nous, Calas & Sirven, & tant d'autres victimes,
Quand Dieu nous verra tous autour de lui rangés,
Nous jugerons alors ceux qui nous ont jugés ;
Et le Juſte une fois, comme l'Être ſuprême,
Pourra frapper ſans crime, & ſe venger lui-même.

O ma chere Euphémie ! après tant de malheurs,
Pourrois-tu ſoupçonner de nouvelles douleurs ?
Hélas ! tes yeux encore ont des pleurs à répandre.
Je ſurvis à Dorval ; frémis ! tu vas apprendre
Quels revers ſuſpendit mon arrêt prononcé.
Je ſuis mere, Euphémie : ah ! l'aurois-tu penſé,
Qu'un jour ce nom ſi cher deviendroit mon ſupplice !
Dans mes flancs vit un fils, qu'a flétri l'injuſtice ;
Quand ſes yeux s'ouvriront à l'aſtre qui nous luit,
Les miens ſe fermeront dans l'éternelle nuit.
Quoi ! votre rage encor n'eſt donc pas aſſouvie ?
Cruels ! en m'enlevant un époux & la vie,
Cette ſoif de mon ſang n'avoit pu s'étancher ;
Triomphez ; il vous reſte un fils à m'arracher.
Eh ! quoi ! de mes tourmens quand la mort me délivre,
Déja couvert de honte, un fils doit me ſurvivre !
Un fils !... Ciel ! dans mon ſein, je le ſens treſſaillir ;
Preſſent-il les malheurs qui doivent l'aſſaillir ?
Eſt-il, avant d'atteindre aux portes de la vie,
Soumis à la douleur ainſi qu'à l'infamie ?
Né dans les flancs obſcurs d'un lugubre caveau,
La pierre où je m'étends, ſera donc ſon berceau !
Sur la terre jetté, rebut de la Nature,
De cités en cités, errant à l'aventure,
Un jour il apprendra, par la voix des Mortels,
Nos crimes ſuppoſés, nos malheurs trop réels ;

Il croira tout, peut-être il maudira ſa mere....
Achevez, inhumains! terminez ma miſere ;
Frappez : il eſt mon fils ; qu'il partage mon ſort ;
Qu'il paſſe, en un moment, du néant à la mort....
Mais il n'eſt point coupable ; eh! le ſuis-je moi-même?

Que dis-tu, malheureuſe? O Dieu, que je blaſphême,
Tu me vois à tes pieds ; pardonne des tranſports
Qu'ont expié déja de trop juſtes remords.
Je goûtois le bonheur, je l'ai perdu ſans crime :
Tu le ſçais, ô mon Dieu, l'injuſtice m'opprime,
Et du lit nuptial me traîne à l'échafaud ;
Mais ſi j'eſpere en toi, du fond de mon cachot,
Et ſi tu dois encore un prix à mon courage,
Ce prix eſt à mon fils, qu'il ſoit ſon héritage.
Innocente envers l'homme, & coupable envers toi,
Grand Dieu, je fus ſouvent indocile à ta loi ;
Mais cet infortuné, proſcrit dès ſa naiſſance,
Dans mon ſein criminel, garda ſon innocence.
Hélas! s'il doit ſurvivre aux horreurs de mon ſort,
Ecarte loin de lui la honte de ma mort ;
Que ce fils (ô Nature! ô douleur trop amere!)
Ignore, s'il le faut, juſqu'au nom de ſa mere.
Si de fiel enivrés, de lâches ennemis
Le font rougir un jour du titre de mon fils,
Qu'au fond de leur palais leur langue deſſechée,
Par un ſoudain prodige, y demeure attachée.
Réſerve le mépris à l'homme criminel ;
Mais ſur cet orphelin jette un œil paternel ;
Oui, je ſens dans mon cœur renaître l'eſpérance ;
Appui des innocens, tu prendras ſa défenſe ;
Et s'il fuit pour jamais de ce funeſte lieu,
Il trouvera par-tout ſa Patrie & ſon Dieu :
Son pere ne vit plus ; on lui ravit ſa mere ;
Mais il n'a rien perdu, ſi tu lui ſers de pere.

LETTRE

LETTRE
DU
POËTE SIMONIDES,
SUR LA MORT DE SON AMI.

On ne doit pas s'attendre à être vivement affecté par la lecture de la Lettre ſuivante. C'eſt un Poëte guerrier qui parle, & j'ai mis dans ſa bouche un langage poétique & figuré, moins propre, je crois, à attendrir, ſur-tout auprès du commun des Lecteurs. Je m'étois douté de l'effet, avant de commencer l'ouvrage, & je m'en ſuis convaincu, après l'avoir fini. Il ne faudroit pas que tout ce qu'on nomme *Héroïde* fût écrit du ſtyle de celle-ci ; la lecture, je crois, en deviendroit plus fatigante. J'étois même décidé à la garder dans mon porte-feuille ; mais un ami dont j'eſtime beaucoup les talens & le ſuffrage, m'a invité à la faire paroître. L'amour-propre eſt facile à perſuader en pareil cas ; j'ai cédé, & l'ouvrage a été livré à l'impreſſion. Heureuſement il n'eſt pas de bien longue haleine.

Cette Lettre a été faite il y a deux ans. Je liſois dans la Traduction de M. Huber, une eſpece d'Héroïde de M. Buſch, fort longue & fort redondante, mais où je trouvai de très-belles choſes. Il me prit envie d'en

imiter quelques morceaux; je m'emparai des idées meres, & j'en compoſai la Piéce qu'on va lire. J'ai pris pour mon héros le Poëte Simonides *, que je ſuppoſe avoir vu périr ſon ami, en combattant à ſes côtés. Ce n'eſt pas ici une traduction, ni même une imitation; mais je dois en faire l'hommage au Poëte Allemand, à qui je dois ce qu'il y a de plus frappant dans mon Ouvrage.

* Simonides, né à Céos, Iſle de la mer Egée, contemporain de Darius, fils d'Hyſtaſpes, excella ſur-tout dans l'Elégie. On n'a que des fragmens de ſes Poéſies.

LETTRE

DU POËTE SIMONIDES,

SUR LA MORT DE SON AMI,

Écrite du Champ de Bataille.

OUI, cher Phinès, j'échappe au Démon des combats,
Le ſort a ſuſpendu l'arrêt de mon trépas;
Mais Dieux! qu'en m'épargnant, ſa pitié fut cruelle!
J'ai vu de nos guerriers l'exemple & le modèle,
Le plus juſte Héros, qu'ait opprimé le ſort,
Le meilleur des amis, Leucharis.... il eſt mort.
De ſes débiles mains, j'ai vu tomber les armes;
La terre a bu ſon ſang; il n'eſt plus, & mes larmes,
Sur ſon tombeau muet, le réclament en vain.

Pleure, pleure, Phinès! un guerrier inhumain
Nous ravit ce Héros, ſi cher à notre enfance;
Il nous livre au tourment d'une éternelle abſence:
Nous n'avons plus d'ami; ſes yeux, où la candeur
Peignoit à nos regards les vertus de ſon cœur,
Sa bouche, où reſpiroient la tendreſſe & la joie,
Son cœur.... tout Leucharis à la mort eſt en proie.

Rien n'eſt donc permanent dans ce vaſte Univers!
Les grâces, les vertus, & les talens divers,

Tout, au gré du haſard, s'enferme dans la tombe !
Quoi, jouet d'un moment, l'homme s'éleve & tombe!
Et nos biens & nos maux incertains & flottans
Errent abandonnés ſur le fleuve du Tems !
Ah ! le malheur au moins, en frappant l'opulence,
Au riche dépouillé laiſſe encor l'eſpérance ;
Le bien qu'on lui ravit, lui peut être rendu ;
Mais comment retrouver l'ami qu'on a perdu ?
Cher Phinès, ſi la paix dans tes bras me ramene,
Sans ceſſe autour de nous notre vue incertaine
Cherchera Leucharis ; & de nos triſtes yeux
Couleront lentement des pleurs ſilencieux.
Vains regrets ! inſenſible à nos plaintes ameres,
Le Ciel ordonne aux vents d'emporter nos prieres.

O ſage Patriote ! ô vertueux Guerrier !
Ton cyprès funéraire eſt un nouveau laurier ;
Tu deſcends au tombeau, couronné par la gloire,
Et ton ſang d'Hiéron * cimente la victoire ;
Mais pardonne aujourd'hui ce tribut de douleurs ;
Ah ! pardonne, ô Héros, ſi je verſe des pleurs
Sur l'honneur que ton bras aſſure à ma Patrie !
Il m'eſt vendu bien cher ! c'eſt au prix de ta vie.

Phinès, quand Hiéron, armé pour les combats,
Vers les Carthaginois fit marcher nos ſoldats,
Tu l'as vu, d'une main à lui plaire occupée,
Aux mains de Leucharis remettre ſon épée ;
Vois mourir ton ami de la mort des héros.

---

* Simonides a vécu à la Cour d'Hiéron, Roi de Syracuſe.

Déja le jour naiſſant exiloit le repos,
Et des peuples entiers, à ſa clarté nouvelle,
Alloient bientôt chercher une nuit éternelle.
Je traverſe les rangs du Soldat endormi,
Et je cours dans ſa tente embraſſer mon ami :
» Approche, me dit-il, le jour qui vient de naître,
» Cher ami, de nos jours eſt le dernier peut-être ;
» Prononçons nos adieux. Un noir preſſentiment
» Crie au fond de mon cœur : c'eſt ton dernier moment.
» Si le ſer doit ici moiſſonner ma jeuneſſe,
» Sans crime j'ai vécu, je mourrai ſans foibleſſe.
» Va, l'horreur du trépas eſt le fruit du remord ;
» Sous un maſque effrayant, il nous offre la mort ;
» Mais on quitte ſans peine une innocente vie.
» Adieu ; ſi la lumiere en ce jour m'eſt ravie,
» La mort m'aura vaincu, ſans m'avoir ébranlé ;
» Mais j'avois des amis, mes larmes ont coulé.
A ces mots, cher Phinès, dans mes bras il s'élance,
Et nous mêlons nos pleurs dans un morne ſilence.

Mais le jour plus ardent frappe l'œil des Soldats,
Et dans l'air retentit le ſignal des combats.
A ſa voix, un friſſon rapide, involontaire,
Du plus lâche guerrier, paſſe au plus téméraire ;
Les champs ſont hériſſés de bataillons nombreux ;
Le fer brille, & par-tout un bruit tumultueux
Se prolonge, en roulant, dans les vaſtes campagnes.

A peine le ſoleil, du faîte des montagnes,
Avoit juſqu'à nos pieds étendu ſes rayons,
A peine encourageant nos divers bataillons,

Les chefs faiſoient tonner l'éloquence guerriere ;
Quand un nuage épais, du ſein de la pouſſiere,
S'éleve, accourt, s'entr'ouvre, & montre à nos regards
De l'ennemi rangé les flottans étendards.
Nous courons, nous volons, & nos cris ſe confondent ;
Les fleches dans les airs en ſiflant ſe répondent....
O Phinès ! du guerrier tu connois les fureurs ;
Je ne te peindrai point cette ſcene d'horreurs.
Tremblante & déſolée, à cette horrible image,
L'humanité gémit, & voile ſon viſage.

L'ennemi plus nombreux, vainqueur de toutes parts,
Ravit à Leucharis l'un de ſes étendards ;
Leucharis furieux s'élance, & le carnage,
Au milieu de leurs rangs, ouvre un large paſſage ;
Son bras paroît armé de la faulx du trépas.
Je vole ; ſes périls m'entraînent ſur ſes pas.
Bientôt vers l'étendard ſon courage le guide ;
Il le ſaiſit, l'enleve, ô triomphe perfide !
Un trait, par le haſard & les vents emporté,
Vole, l'atteint, j'arrive, il tombe à mon côté ;
Il tombe, & du Soldat le courage chancelle ;
L'ennemi s'eſt armé d'une audace nouvelle,
Nos bataillons rompus ſuccombent ; & je voi
La terreur & la mort errer autour de moi.

Ma raiſon m'abandonne, & la rage m'inſpire :
Compagnons, m'écriai-je, il n'eſt plus, il expire ;
Vos freres foudroyés tombent de toutes parts ;
Les voyez-vous, amis, ſur la pouſſiere épars ?
Vengez-vous, vengez-moi. Furieux, intrépide,
Je m'élance & j'entraîne un bataillon rapide.

Leucharis n'étoit plus ; affamé du trépas,
Je voulois le venger, & mourir dans ſes bras.
Ainſi que ma douleur, ma fureur eſt extrême.
Inutiles efforts ! cent fois, malgré moi-même,
La mort inexorable a reſpecté mes jours,
Et détourné ſa faulx, que je cherchois toujours ;
Par-tout, près du danger, j'ai rencontré la gloire,
Et j'ai, ſous nos drapeaux, enchaîné la Victoire.

Je cours à Leucharis, pour la derniere fois :
Ses yeux appeſantis s'entr'ouvrent à ma voix,
Et me tendant à peine une main défaillante,
Il arrache ces mots de ſa bouche mourante :
» Embraſſe nos amis ; que je vive en leurs cœurs ;
» J'expire, c'en eſt fait ; mais nous ſommes vainqueurs....
Sa langue par trois fois cherche en vain la parole,
Il pouſſe un long ſoupir, & ſon ame s'envole.

Tel mourut, ô Phinès, ce guerrier généreux.
Je frappe en vain les airs de mes cris douloureux ;
Maudiſſant les combats & leur gloire homicide,
J'arroſe de mes pleurs ſon corps froid & livide.
Tantôt ma voix, docile à mes vœux ſuperflus,
Demande, appelle en vain cet ami qui n'eſt plus ;
Et tantôt prodiguant l'injure & le blaſphême,
J'accuſe ma Patrie & l'Arbitre ſuprême ;
Mais un couple guerrier, ſenſible à mon malheur,
M'entraîne dans ma tente, où me ſuit la douleur.

Quel eſt donc, ô Mortels, notre aveugle furie !
Cruels, c'étoit donc peu des tourmens de la vie !

Il falloit, uniſſant les forfaits aux revers,
Inventer des poignards, des ſupplices, des fers!
Soyez bénis ſans ceſſe en vos tombes glacées,
Vous, dont l'heureux génie éclaira nos penſées,
Et des Arts bienfaiſans nous ouvrit le chemin!
Soyez bénis, ô vous dont l'innocente main,
Pour féconder la terre encor vierge & ſtérile,
Sçut façonner en ſoc un métal inutile,
Traverſa de ſillons les arides forêts,
Et d'un or ondoyant revêtit nos guérets!
Mais toi, qui le premier, ſanguinaire & perfide,
Forgeas pour la vengeance une épée homicide,
Puiſſe un remords vengeur s'ériger en bourreau,
Et te pourſuivre encor dans la paix du tombeau!
Puiſſe ton nom flétri recueillir d'âge en âge
Les malédictions, le mépris & l'outrage!

Oh! combien de guerriers ſur la plaine étendus!
De morts & de mourans entaſſés, confondus!
L'aſtre, dont les rayons éclairoient le carnage,
Le ſoir, enveloppé d'un funebre nuage,
Semble vers l'occident s'enfuir avec horreur,
Et ſon noir crépuſcule imprime la terreur.
Bientôt ſur l'horizon traînant ſes voiles ſombres,
La nuit, du haut des airs, précipite les ombres;
Bientôt le voyageur des prochaines cités,
Marchant vers des ſentiers connus & fréquentés,
Vers ces lieux, où les vents de leur bruyante haleine
Balançoient les épis vacillans dans la plaine,
Egaré tout-à-coup parmi des corps ſanglans,
Surpris, épouvanté, ſur ſes genoux tremblans
Recule; & la terreur, avec des cris funebres,

Sans ceſſe le pourſuit errant dans les ténebres.

Cependant, ô Phinès, je reviens en ces lieux
Chercher de Leucharis les reſtes précieux.
Un invincible effroi courant de veine en veine,
Me frappe, & malgré moi, haletant, hors d'haleine,
Les cheveux hériſſés, & le corps chancelant,
Dans ces champs de la mort, je me traîne à pas lent.
Quel immenſe tombeau! là, fiere de ſes crimes,
La mort, ſous mille aſpects, étale ſes victimes.
A côté des vaincus, les vainqueurs maſſacrés;
Sur des hommes mourans, les chevaux expirés;
Des têtes loin du tronc, de bleſſures couvertes;
Des yeux mornes, éteints, des levres entr'ouvertes,
Où la priere en vain, vers le Ciel s'élançant,
Demeura ſuſpendue & mourut en naiſſant;
Là, plus d'un corps glacé, dont l'horrible viſage
Garde empreintes encor la douleur & la rage;
Un autre ici tombé, ſous un bras aſſaſſin,
Ronge un tronçon de glaive, enfoncé dans ſon ſein.
Ainſi de Leucharis mon œil cherche la trace;
Entouré d'ennemis, qu'immola ſon audace,
A mes regards enfin paroît ſon corps ſanglant;
Sur lui j'étends à peine un bras foible & tremblant,
J'unis ma bouche ardente à ſes levres glacées,
Et bientôt de mes mains, autour de lui preſſées,
Je ravis à la plaine un ſi triſte fardeau;
Je le ravis, hélas! pour le rendre au tombeau.
Alors tous ſes amis, qui n'ont pu le défendre,
Apportent le tribut des pleurs dûs à ſa cendre;
Pareil aux marbres vains, funebres ornemens,
Que l'Art a figurés autour des monumens,

Par l'excès des douleurs, chacun morne & tranquille,
Le contemple en ſilence, & demeure immobile.

Ah! malheureux guerrier, toi, que les loix du ſort
Condamnerent, hélas! à lui donner la mort!
Si tu ſçavois quel cœur tu choiſis pour victime,
Tu croirois ton triomphe acheté par un crime;
Tu maudirois l'inſtant, où le ſang des Guerriers,
Pour la premiere fois, arroſa tes lauriers.
Leucharis, ſi ton cœur avoit pu le connoître,
Sans doute aimé par toi, t'auroit aimé peut-être,
Ton cœur ſuivroit ſon cœur, & tu vivrois enfin
L'ami de ce Héros dont tu fus l'aſſaſſin.
Son aſſaſſin! ah! Dieux! voilà donc ton ouvrage!
Peut-être nul effroi n'a troublé ton courage,
Quand ton bras de ſa vie éteignit le flambeau.
Il eſt une Patrie au-delà du tombeau,
Où les Rois, dépouillant la fierté ſouveraine,
Jamais à leurs Sujets ne commandent la haine,
Où nous verrons enfin le Soldat expiré
Embraſſer l'ennemi, qu'il avoit maſſacré!
C'eſt là, ſi comme lui, vertueux, magnanime,
Tu meurs, de ta Patrie honorable victime;
C'eſt là, que libre enfin d'un aveugle courroux,
Tu connoîtras le cœur, qu'avoient percé tes coups.

Mais déja, plus terrible & jaloux de mes larmes,
Le Démon des guerriers s'éveille au bruit des armes;
Il m'appelle aux combats & peut-être à la mort.
Si bientôt par moi-même averti de mon ſort,
Tu n'apprends, cher Phinès, ma vengeance & ma
gloire,

Si tu ne me revois, ſuivi de la victoire,
Dis : il n'eſt plus ſans doute ; en ce fatal inſtant,
Au ſein de Leucharis, il repoſe, il m'attend.
Oui ; nous pourrons un jour & le voir & l'entendre,
La mort nous l'a ravi, la mort doit nous le rendre.
Eh ! pourrions-nous ſans lui retrouver le bonheur ?
Notre vie eſt changée en exil de douleur ;
Viens, pleurons ſur la tombe, où repoſe ſa cendre :
Ah ! bientôt, cher Phinès, puiſſions-nous y deſcendre !
C'eſt là que l'homme enfin ceſſe de ſoupirer ;
Et l'on n'a, chez les morts, plus d'amis à pleurer.

LE CONSUL VILLARS, (*)

POËME.

TOI, ſans qui pour jamais, dans l'ombre de l'oubli,
Le nom des Demi-Dieux ſeroit enſeveli,
Muſe, cueille un laurier, dont l'éternel feuillage
Puiſſe, au front d'un Mortel, refleurir d'âge en âge;
Vole, & viens couronner le ſenſible Villars.
Sans arborer jamais de ſanglans étendards,
Il oſa, prodiguant ſa fortune & ſa vie,
Réſiſter à ſon Roi, pour ſauver ſa Patrie.

Long-temps le fanatiſme embrâſant nos climats,
Avoit livré la France au Démon des combats;
Quand s'armant à la fin d'une amitié perfide,
Charles ¶, qu'empoiſonnoit une Reine homicide,
Aux enfans de Calvin feignit de pardonner,
Et leur tendit les bras pour les aſſaſſiner.
Déja l'ordre du Prince a proſcrit l'Hérétique;
Dans l'ombre de la nuit, par-tout le fanatique

(*) Quand l'ordre du maſſacre de la St. Barthelemi arriva dans Nîmes, Villars, l'un des Conſuls de cette Ville, loin de le faire exécuter, raſſembla les deux partis & les exhorta à la concorde. Ce trait ſublime eſt peu connu, & m'a paru digne de l'être. Je crois que Villars doit être diſtingué, même parmi ceux de ſes contemporains, que des refus magnanimes dans les mêmes circonſtances ont juſtement immortaliſés.

¶ Charles IX.

Doit prendre ſur l'autel des poignards conſacrés,
Pour offrir à ſon Dieu ſes freres maſſacrés.
O Nîmes! lieux chéris, où ma foible paupiere,
Pour la premiere fois s'ouvrit à la lumiere!
Quoi! depuis tant d'hivers, abreuvé de ton ſang,
Le fanatiſme encor va déchirer ton flanc!
Le généreux Villars, ce Conſul tutélaire,
A-t-il en vain pour toi des entrailles de pere?
A cet ordre fatal, il recule d'effroi:
Dois-je, en obéiſſant, déshonorer mon Roi,
Dit-il? Roi malheureux, que la vengeance égare!
S'il faut être en ce jour, ou rebelle, ou barbare,
Dois-je au ſein de ſon peuple enfoncer le couteau,
Et, pour vivre en ſujet, m'ériger en bourreau?
Non; s'il lui faut du ſang, qu'il m'envoie au ſupplice;
Je ſerai ſa victime, & non-pas ſon complice.

Il raſſemble auſſi-tôt & Sectaire & Romain;
Mais avant d'annoncer cet arrêt inhumain,
Il veut, par les reſſorts d'une ſage éloquence,
Eteindre en tous les cœurs la ſoif de la vengeance:
» Citoyens, leur dit-il, ô mes concitoyens!
» Nous verra-t-on ſans ceſſe, homicides Chrétiens,
» Armer la piété, la changer en furie?
» Quoi! la Religion preſcrit la barbarie!
» Ne peut-elle, excuſant ou plaignant nos erreurs,
» Diviſer nos eſprits, ſans déſunir nos cœurs?
» Et toujours de nos maux artiſans déplorables,
» Serons-nous à la fois malheureux & coupables?
» A peine, dans nos murs, nos pas ont effacé
» Les veſtiges du ſang, que nous avons verſé.

» Nos champs fument encor du meurtre de nos freres ;
» A peine ils ſont éteints, les flambeaux funéraires,
» Qui ſuivoient au cercueil leurs reſtes en lambeaux;
» Leur cendre eſt tiéde encore au ſein de leurs tombeaux,
» Ah ! de ces jours d'horreur l'image retracée
» Revient en ce moment effrayer ma penſée.
» Je vois les deux partis opprimés, oppreſſeurs,
» Au nom d'un Dieu de paix, ſignaler leurs fureurs;
» Des Prêtres attacher, par un zèle perfide,
» La couronne des Saints au front de l'homicide ;
» L'ami, le glaive en main, fondre ſur ſon ami;
» Le frere, ſur le frere en ſon lit endormi ;
» Le fils, pour appaiſer la céleſte colere,
» Offrir ſur les autels la tête de ſon pere ;
» Et par-tout les humains, victimes ou bourreaux,
» Etonner les enfers par des crimes nouveaux ;
» Je vois (nuit de douleur, nuit ſombre & déſaſtreuſe !)
» D'un puits * vaſte & profond l'enceinte caverneuſe
» Comblée en un moment de mourans entaſſés,
» Et le ſang, qui jaillit des cadavres preſſés,
» Sur les bords, à grands flots, couler & ſe répandre.
» O crime ! ô nos neveux, vous ne pourrez l'entendre,
» Sans qu'un torrent de pleurs obſcurciſſe vos yeux,
» Sans maudire cent fois vos féroces ayeux !

---

* Ce puits comblé de morts eſt un fait atteſté par l'hiſtoire & par la tradition.

» Eh !

„ Eh ! quel homme eut jamais le droit d'être barbare ?
„ Si l'un des deux partis & s'aveugle & s'égare,
„ Inhumains, ſi ſes yeux refuſent de s'ouvrir,
„ Parlez, qui vous donna le droit de le punir ?
„ Répondez-vous au Ciel des erreurs de la terre ?
„ Aveugle intolérant, l'arbitre du tonnerre,
„ Dieu ſouffre l'Hérétique ; il eſt moins irrité
„ Par ſon aveuglement, que par ta cruauté.
„ Penſes-tu qu'à l'erreur il préfere le crime ?
„ Et ta foi rendra-t-elle un forfait légitime ?
„ Que dis-je ? crains le Ciel, que tu crois protéger,
„ Tu méconnois ton Dieu, ſi tu veux le venger.
„ Oui, j'en atteſte ici ſa loi que je révere,
„ Quiconque aime ſon Dieu, chérit toujours ſon frere.
„ O mes Concitoyens ! quoi ! de ſaintes fureurs,
„ A cette volupté pourroient fermer vos cœurs ?
„ Vous pourriez, de vos maux devenus les complices,
„ D'un amour fraternel ignorer les délices ?
„ Non ; de vos yeux, amis, je vois couler des pleurs ;
„ Un remords vertueux eſt entré dans vos cœurs ;
„ C'eſt Dieu qui fait parler la voix de la nature ;
„ Jurez tous à ce Dieu qui punit le parjure,
„ Que la religion, par un zèle inhumain,
„ Ne vous mettra jamais les armes à la main,
„ Et qu'on ne verra plus, dans l'enceinte où nous ſommes,
„ Le Chrétien, pour ſon Dieu, verſer le ſang des hommes.

Des cris frappent les airs ; il s'arrête, & ſoudain

Les enfans réunis de Rome & de Calvin,
Levent les mains au Ciel vers l'Arbitre ſuprême,
Et prenant à témoin ce Dieu, Villars lui-même,
Abjurent es fureurs d'un zèle intolérant.
Dans les bras l'un de l'autre, ils courent en pleurant;
La voûte rétentit des noms d'ami, de frere;
Tous les cœurs pénétrés d'un remords ſalutaire,
Ont juré de s'aimer; & leurs tendres ſermens
Trois fois ſont confirmés par leurs embraſſemens.
Le vertueux Villars contemple ſon ouvrage,
Et les pleurs cependant inondent ſon viſage:
„ Quel ſpectacle, dit-il, ô mes Concitoyens!
„ Je reconnois vos cœurs & Français & Chrétiens.
„ Dieu reçoit vos ſermens; mais combien ſa colere
„ A d'un emploi funeſte armé mon miniſtere!
„ Cette heureuſe amitié, qui vient de vous unir,
„ Ces doux épanchemens, je dois vous en punir;
„ Et briſant à jamais le nœud qui vous enchaîne,
„ Abandonner vos cœurs au tourment de la haine.
„ Le Monarque ſéduit s'eſt armé contre vous;
„ Voici l'Arrêt fatal qu'a lancé ſon courroux:
„ Il faut, quand le ſommeil, conduit par la nuit ſombre,
„ Tiendra le Calviniſte enfermé dans ſon ombre,
„ Que femme, enfant, vieillard, par nous aſſaſſinés...
„ Vous frémiſſez, Amis, & vos cœurs indignés...
„ Non, vous ne ſerez point criminels & parjures;
„ Vous n'irez point, ardens à rouvrir vos bleſſures,
„ Offrir à votre Roi le ſang de ſes Sujets.

„ Lui-même, déteſtant ſes barbares projets,
„ Vous puniroit bientôt de votre obéiſſance ;
„ Mais il eſt votre Roi, reſpectez ſa puiſſance ;
„ Son crime eſt une erreur, un pere malheureux,
„ En immolant ſes fils, eſt plus à plaindre qu'eux.
„ Peuple, chacun de vous lui doit un cœur fidèle ;
„ Mais moi, qu'à ſes deſſeins il éprouve rébelle,
„ Moi, qui veux épargner, en éludant ſa loi,
„ Des maux à mon pays, un forfait à mon Roi,
„ J'attendrai ſon arrêt ; & s'il me ſacrifie,
„ Amis, je meurs content, j'ai ſauvé ma Patrie.

Il dit. Vers ſes foyers il s'avance en vainqueur ;
Tout un peuple le ſuit ; jamais triomphateur
D'une ſi noble pompe a-t-il reçu l'hommage ?
Son nom, béni cent fois, vole ſur ſon paſſage.
Ce ne ſont plus ces cœurs avides de forfaits ;
Tous ces Concitoyens ne forment déſormais
Qu'une religion auguſte & volontaire,
Qu'une famille enfin dont Villars eſt le pere.
Il voit le fanatiſme à ſes pieds abbattu.
Sur le cœur des humains, que ne peut la vertu ?
Un ſeul homme, à ſon gré, maîtriſe un peuple immenſe,
La nuit vient, l'heure ſonne, & tandis que la France
Voit ſes enfans contre elle aiguiſer leurs poignards,
Tandis que ſon ſang coule autour de tes remparts,
Nîmes, tes Citoyens repoſent ſans allarmes ;
La paix veille ſur eux : le tumulte des armes,
Le bruit & les clameurs reſpectent leur ſommeil,
Et la ſécurité préſide à leur réveil.

Nîmes, de ton héros conſerve la mémoire ;
Villars fit ton bonheur, il fait encor ta gloire.
Puiſſe ſon nom ſameux, tant que vivra le tien,
Enfler d'un juſte orgueil ton dernier Citoyen !

ÉLÉGIE

SUR

LA MORT

DE M. PIRON.

AVANT-PROPOS.

C'EST à l'Auteur de la Métromanie que cette Elégie eſt conſacrée : le nommer, c'eſt juſtifier mon hommage ; & j'eſpere qu'en faveur du héros, on ſera plus indulgent pour le panégyriſte. D'ailleurs c'eſt moins ici un tribut de l'admiration, qu'un hommage de l'amitié. La mort vient d'enlever à la France un de ſes grands hommes ; plus malheureux, je perds un ami : qu'on me paſſe cette expreſſion ; la langue ne m'en offre point d'autre, & peut-être lui-même, s'il vivoit encore, ne s'en offenſeroit point, malgré ſon grand âge & ſa célébrité. Je n'entreprendrai point ſon éloge : la poſtérité, qui a commencé pour lui, l'a déja mis à ſa place. Je ne me permettrai qu'une réflexion. Son caractere diſtinctif, c'eſt l'originalité, qui n'a jamais été pouſſée auſſi loin par aucun de nos Poëtes. Cette vérité paroît univerſellement reconnue ; mais on peut ajouter que loin de reſſembler aux autres, il eſt toujours différent de lui-même. Quoique ſa maniere ſe trouve dans tous ſes ou-

vrages, ſes ouvrages ne ſe reſſemblent jamais entr'eux, & l'examen de ſon Théatre imprimé, préſente une variété, peut-être ſans exemple. En effet, parmi ſes Comédies, quelle reſſemblance y a-t-il entre *les Fils ingrats* & * *la Métromanie* ? *Guſtave* ne reſſemble pas plus à *Caliſthene* ; & *les Courſes de Tempé* offrent par-tout de la molleſſe, de la fraîcheur & des grâces, que non-ſeulement on ne retrouve point ailleurs, car il eſt toujours original ; mais qui même ne ſe trouvent qu'une fois dans ſes écrits. Il n'a pas cherché ſans doute à faire de ſa Muſe un Protée ; mais nous donnant ſon eſprit tel qu'il l'avoit reçu de la nature, & n'ayant travaillé, pour ainſi dire, que par inſpiration, ſes ouvrages ont dû ſe reſſentir des impreſſions du temps, du lieu, des

* Il eſt ſingulier que M. Piron ait le premier introduit ce comique larmoyant, qui depuis s'eſt ſi bien naturaliſé parmi nous. Il s'en accuſe, & en fait humblement l'aveu dans ſa Préface des *Fils ingrats*.

Cette Piéce me rappelle une anecdote que je tiens de ſa propre bouche. Il travailloit ordinairement de mémoire, & il a, non pas lu, mais récité *ſes Fils ingrats* à l'aſſemblée des Comédiens ; de maniere que la Piéce avoit été reçue, avant que l'Auteur en eût écrit un ſeul vers.

circonſtances ;

circonſtances ; or la ſcene a dû varier à l'infini pour une imagination auſſi vive & auſſi ardente que la ſienne.

Mais ſi l'Auteur eut droit à nos hommages, combien l'homme mérite nos regrets ! j'en atteſte ceux qui l'ont connu. La plupart ſans doute étoient plus dignes que moi d'en être aimés, aucun ne l'aima davantage.

Multis ille bonis flebilis occidit,
Nulli flebilior quàm mihi.

Eh ! qui auroit pu le haïr, lui qui ne haïſſoit perſonne ! Bien des gens peuvent ſe plaindre de ſes bons mots, nul ne peut ſe plaindre de ſes procédés. Rien ne peint mieux ſon caractere, que le trait ſuivant. M. Piron avoit été brouillé avec Crébillon le Tragique, ſans rien diminuer de l'eſtime qu'il lui devoit. Quelque temps après, ayant fait imprimer *les Fils ingrats*, il les lui envoya avec ces vers :

Tout de moi vous peſe & vous choque :
Je n'ai plus eſpoir ni demi ;
D'une amitié peu réciproque
Adieu le nœud mal affermi.
Mais, malgré le ſort ennemi,
Mon hommage eſt tel qu'il doit être ;
Ne pouvant le rendre à l'ami,
Qu'au moins je le rende à mon maître.

Quelle nobleſſe ! quel intérêt dans ces vers charmans ! que cet exemple eſt beau, mais qu'il eſt peu ſuivi !

L'on a déja remarqué qu'avec ſes épigrammes, (& elles ſont en grand nombre) il n'eſt jamais venu à bout de paſſer pour méchant. Je le crois ; toutes ſont gaies, & aucune n'eſt perſonnelle. Je ſçais qu'il a eu des démêlés avec des Gens de Lettres, à qui je dois un tribut d'eſtime & de reſpect ; mais quand il les citoit & qu'il les traduiſoit, pour ainſi dire, devant ſes amis pour s'en faire juſtice, c'etoit toujours la ſaillie de la vivacité & de l'enjouement, jamais l'expreſſion de l'humeur & de la haine.

ÉLÉGIE
SUR
LA MORT DE M. PIRON.

C'EN eſt donc fait! c'en eſt fait! il ſuccombe!
Son œil ſe ferme aux clartés du ſoleil!
Tu dors, PIRON, du ſommeil de la tombe,
Sommeil tranquille, hélas! mais ſans réveil.
Toi, qui m'aimas, toi, de qui la vieilleſſe,
De mon printems nourriſſoit la chaleur,
Toi, mon ami.... pardonne, la douleur,
D'un vain reſpect affranchit ma jeuneſſe:
Quand la gaîté, qui veilloit ſur tes pas,
Sembloit du tems repouſſer les outrages,
Quoi! tu touchois aux portes du trépas!
Pourquoi faut-il qu'un grand homme ici-bas,
N'ait d'immortel que ſon nom, ſes ouvrages?
Quand, ſecondé d'un haſard imprévu,
Mon jeune cœur brûloit de le connoître;
Qui l'eût penſé, qu'un jour viendroit peut-être
Où je voudrois ne l'avoir jamais vu?
J'étois épris de ſa douce éloquence,
Et j'oubliois qu'il alloit recevoir
L'ordre fatal d'une éternelle abſence.
Devois-je, ô Mort, ignorer ton pouvoir?

Ta faulx ſanglante avoit frappé mon pere ;
Ce ſouvenir m'arrache encor des pleurs :
J'ai vu tomber une tête ſi chere ;
Que dis-je, hélas ! ô comble des douleurs !
Il m'appelloit à ſon heure derniere,
Quand, loin de lui, j'errois en ces climats :
Mon pere eſt mort, en me tendant les bras,
Et je n'ai pu lui fermer la paupiere !
Ah ! je croyois que déſormais le ſort,
Par ſes rigueurs ne pourroit me ſurprendre,
Que de mon pere ayant pleuré la mort,
Je n'avois plus de larmes à répandre.
Je le vois trop : les maux qu'on a ſoufferts
N'allégent point ceux qui doivent éclore :
L'homme eſt en vain briſé par les revers ;
Son cœur lui reſte, il peut ſaigner encore.
Infortunés ! que de rêves charmans
Viént nous offrir l'eſpoir qui nous ſoulage !
Comme il nous trompe ! on croit à tous momens
Changer de ſort, en avançant dans l'âge,
Et l'on n'a fait que changer de tourmens.
Vers ce Mortel, d'éternelle mémoire,
Quelle eſpérance avoit ſçu m'attirer ?
Je l'ai connu ; mais quel bien cette gloire
M'a-t-elle acquis ? le droit de le pleurer.
Eh ! quel barbare avec indifférence
L'eût vu mourir, s'il eût connu ſon cœur ?
Cette gaîté, fille de l'innocence,
Le ton naïf & l'air de la candeur,
L'eſprit malin, le cœur ſans défiance,
Même crédule & fait pour l'amitié,
Voilà PIRON : voilà ce qu'à la France

La mort jalouſe a ravi ſans pitié.
Il n'eſt donc plus ! Quoi ! cet ami perfide,
De ſon ami parjure délateur ;
Quoi ! de nos Grands ce lâche adulateur,
Affamé d'or, & de mépris avide ;
Quoi ! cet ingrat, qui, ſur ſon bienfaiteur,
Verſe le fiel de ſa langue homicide ;
Ce Sénateur que l'or ſeul peut dompter,
Qu'on voit ſans ceſſe, ouvrant ſes mains avares,
Prêt à ſe vendre à qui veut l'acheter ;
D'un Roi cruel ces Miniſtres barbares,
Qu'au premier rang la brigue fit monter ;
Ces vils Traitans, engraiſſés de victimes,
Sujets du vice & tyrans des vertus ;
Tant de mortels, illuſtrés par leurs crimes,
Vivent en paix.... & PIRON ne vit plus !

Vous, qu'il aima, vous, qui dès ſa jeuneſſe
L'avez chéri : Muſes, de vos douleurs
Faites gémir les échos du Permeſſe,
Sur ſon tombeau laiſſez couler vos pleurs.
Les demi-Dieux, compagnons de Moliere,
Après des jours dans la gloire écoulés,
Avec leur ſiécle, au tombeau rappellés,
Avoient fourni leur brillante carriere.
Mais de cet arbre, épandu dans les airs,
Qui ſur l'Europe étendoit ſon ombrage,
Quelques rameaux échappés à l'orage,
Vivoient encore, & vainqueurs des hivers,
Voyoient fleurir leur antique feuillage.
Muſes, pleurez : un vent contagieux
Bientôt, hélas ! juſques dans ſes racines,

Va le sécher, & n'offrir à nos yeux
Qu'un triste sol, couvert de ses ruines.

Avec PIRON, dans la tombe emporté,
Dort l'enjoûment à ses mânes fidèle.
Ce n'est pas lui que ma Muse rappelle;
Eh! que ferois-je encor de la gaîté?
PIRON n'est plus.... Mais son nom, sa mémoire
Meurt-elle aussi, triste jouet des ans?
Non, elle vit, elle a vaincu le tems.
Que sur l'airain, la main de la Victoire
Grave les traits de l'amant des combats;
Pour monument, PIRON n'a que sa gloire:
L'airain périt, la gloire ne meurt pas.
Le Peintre heureux de la Métromanie, *
Diront un jour tous nos neveux surpris,
Fut créateur: pour guide, il n'avoit pris
Que la nature & l'instinct du génie.
Sur l'Hélicon nos modèles placés,
Par leurs écrits avoient tracé la route:
Il vint après; mais il n'eût pas sans doute
Été moins grand, s'il les eût devancés.

Au Tribunal, où la gloire préside,
Qu'il soit par vous doublement couronné,
Siécles futurs! le génie est son guide,
Et des vertus il marche environné.
Jamais son ame, aux vices exercée,
N'osa mêler la gloire au déshonneur;
Et l'équité ne sera point forcée,

* Je suis loin de réduire tous les ouvrages de M. Piron à la Métromanie: je le désigne seulement par son chef-d'œuvre.

De haïr l'homme, en admirant l'auteur.
L'homme & l'auteur triomphent de l'abſence;
Il vit encor. Vaine & cruelle erreur!
Que fait ſa gloire, hélas! à ma douleur?
Tout cet éclat me rend-il ſa préſence?
Eh! je ſçais bien que la mort déſormais
Va reſpecter les vers qu'il fit éclore,
Que de l'auteur je peux jouir encore;
Oui, mais l'ami m'a quitté pour jamais.
Tremble, Mortel, toi qui, facile & tendre,
De l'amitié veux goûter les douceurs,
Songe qu'un jour le regret & les pleurs
Sont les ſeuls fruits que tu dois en attendre:
Songe, imprudent, que ſi la main du ſort
T'offre jamais un ami véritable,
Tel eſt du Ciel l'arrêt irrévocable!
Tu dois mourir, ou ſurvivre à ſa mort.

Mais quand je pleure une vertu ſi chere,
Quel ſouvenir vient affliger mon cœur!
Je n'ai pu même, en ces momens d'horreur,
Accompagner ſa pompe funéraire!
Quoi! le remords s'unit à ma douleur!
Lorſqu'à pas lents, la triſteſſe fidelle,
Vers ſon tombeau s'avançoit en long deuil,
O mes amis! ſi ſon ombre immortelle
Erroit encore autour de ſon cercueil,
Hélas! peut-être en me cherchant de l'œil,
Elle accuſa ma tendreſſe & mon zèle.
Mais eſt-ce à moi, loin d'eſſuyer mes pleurs,
A me charger d'un crime imaginaire?
Si mon abſence étoit involontaire,

Dois-je en forfait ériger mes malheurs?
Grace à jamais, grace te ſoit rendue,
Toi que le ſang uniſſoit à PIRON, *
O toi qui fus, dans ta jeune ſaiſon,
De ſes vieux ans la compagne aſſidue!
Il s'animoit aux accens de ta voix;
Tu ſoutenois ſa force languiſſante,
Et, dans toi ſeule, il trouvoit à la fois,
Un ami tendre & les ſoins d'une amante.
Ce ſouvenir peut calmer tes douleurs:
Hélas! trahi par ma vaine tendreſſe,
Je n'aurai pu lui donner que des pleurs;
Mais un eſpoir adoucit ma triſteſſe:
Sur ſon tombeau j'ai ſemé quelques fleurs;
Et l'avenir, ſi de mon exiſtence
Il reſte encor la plus belle moitié,
De mon génie excuſant l'impuiſſance,
Dira du moins: il ſentit l'amitié.

---

* Madame Capron, niéce de M. Piron, a paſſé vingt-quatre années auprès de ſon oncle, & ſon attachement pour lui ne s'eſt pas démenti un ſeul inſtant. Je ne dirai qu'un mot à ſa louange; elle ſe plaiſoit à la converſation de M. Piron, & M. Piron trouvoit des charmes à la ſienne.

LA FAUSSE ALLARME,

ÉGLOGUE.

Aux pieds d'un jeune ormeau, dont l'écorce légere,
Retraçoit à ſes yeux le nom de ſa Bergere,
Hylas, le tendre Hylas, nonchalamment aſſis,
Penché ſur ſa houlette, attendoit ſa Philis;
Philis à peine encore échappée à l'enfance.
Elle avoit, pour tout bien, l'amour & l'innocence;
Et ſa candeur naïve égaloit ſes appas.
Je vais la voir, dit-il, la preſſer dans mes bras!
Elle accourt à ces mots: le Berger auprès d'elle,
Vole, prend un baiſer, la retrouve plus belle;
Mais Dieux! quel malheur ſemble encor l'affliger;
A peine ſourit-elle, en voyant ſon Berger.
Il s'allarme, & Philis racontant ſa triſteſſe,
Ce naïf entretien ſoulage leur tendreſſe.

HYLAS.

Tu parois affligée; eh! quel eſt ton chagrin?
Je ſens ton cœur, Philis, palpiter ſous ma main:
D'un cuiſant ſouvenir ſerois-tu pourſuivie?

PHILIS.

Vers toi, je m'avançois à travers la prairie,
Quand j'ai vu, près de moi, ton oncle & Licidas;
Ils parloient haut; j'approche; ils ne me voyoient pas.
Ils diſoient que le Ciel alloit punir la terre;

Que ſa vengeance, Hylas, nous envoyoit la guerre;
Enſuite ils gémiſſoient d'un ton ſi douloureux,
Que, ſans ſçavoir pourquoi, je gémiſſois comme eux.
On m'a parlé ſouvent de famine & de peſte;
Mais qu'eſt-ce que la guerre? elle eſt donc bien funeſte!

HYLAS.

C'eſt, ſi j'en crois mon oncle, un grand malheur, Philis.
Ecoute: il dit qu'alors l'habitant d'un pays
En veut à l'habitant de quelqu'autre contrée;
Ils ſe cherchent l'un l'autre, & leur perte eſt jurée.
Tu vas m'entendre mieux. Tu ſçais que, dans nos bois,
Et les chiens & les loups combattent quelquefois;
Si-tôt que l'un de l'autre a découvert la trace,
On ne voit plus entr'eux de pitié ni de grace,
Ils veulent s'égorger; & tels ſont les combats
De ceux qu'arme la guerre, & qu'on nomme Soldats.

PHILIS.

Ah! les cruels! Hylas, ſans doute ils ont leurs meres;
Que je les plains! ſur-tout que je plains leurs Bergeres!

HYLAS.

C'eſt alors que le feu dévore nos moiſſons;
On ravage nos prés, on détruit nos maiſons;
Rien n'eſt ſacré pour eux, & leur fureur extrême
Egorge quelquefois nos troupeaux & nous-même.
Mais quoi! c'en eſt donc fait; & cette guerre, hélas!
Qui depuis ſi long-tems avoit fui nos climats,
Vient porter le ravage au ſein de ma patrie!
Et toi, qui vas paiſſant l'herbe tendre & fleurie,
Cher troupeau, toi, l'amour, l'honneur de ton Berger,
Ah! la fureur des loups eſt ton moindre danger.

Jamais, tendres agneaux, ils n'ont pu vous ſurprendre;
D'ennemis plus cruels, ſongez à vous défendre :
Des hommes affamés vont s'élancer ſur vous,
Et je voudrois en vain vous ſauver de leurs coups;
Les cruels, nous cherchant dans notre humble retraite,
Egorgeroient mon chien, briſeroient ma houlette.
Il ne leur manqueroit, pour cauſer mon trépas,
Que d'oſer, ô Philis, t'arracher de mes bras.

PHILIS.

Je frémis, cher Hylas! ſi leur main ſanguinaire
Te raviſſoit un jour ta fidèle Bergere,
Tu voudrois la défendre, &, près de ta Philis,
De ton amour, hélas! la mort ſeroit le prix.
Mais non; toujours le Ciel à nos vœux fut propice;
Nous n'avons point, Hylas, irrité ſa juſtice;
Sans doute ſa bonté ſur nous veille toujours,
Et s'il veut que je vive, il défendra tes jours.
Tu ſçais quelle eſt pour toi ma facile tendreſſe;
Je ne ſçais que t'aimer; Hylas ſeul m'intéreſſe.
Tu vis, lorſqu'en ces lieux un Seigneur d'alentour,
Un jour, avec tant d'or, vint m'offrir ſon amour,
Comme je rejettai ſon amour, ſes largeſſes :
Eh! non, dis-je, gardez tout votre or, vos richeſſes,
Qu'en pourrois-je acheter? il me faut pour tout bien
Des moutons, un Berger : j'ai tout cela pour rien.
Et de toi pour jamais je ſerois ſéparée!
Que deviendrois-je, Hylas? fugitive, égarée,
Je traînerois par-tout mes ennuis, ma douleur.
Qui me rendroit l'ami qu'avoit choiſi mon cœur?
Pour qui voudrois-je encor paroître toujours belle?
Pour qui me verroit-on cueillir la fleur nouvelle?

Qui feroit pour Philis réſonner ſes pipeaux ?
Quelles mains prendroient ſoin de mes jeunes troupeaux ?
Fuyant le ſerpolet & la fleur bocagere,
Ils mourroient de langueur, ainſi que leur Bergere.

ALMON.

Bon-jour, jeunes Bergers! dès vos plus jeunes ans,
Vous ſervez parmi nous de modèle aux amans;
Vous m'en êtes plus chers.... Quoi, vous verſez des larmes!
Quels ſont donc vos chagrins ? d'où naiſſent vos allarmes ?
Peut-on s'aimer, ſe voir, & n'être point joyeux ?

HYLAS.

Ignorez-vous les maux, qui vont fondre en ces lieux?

ALMON.

Tout eſt changé. Le Ciel exauce nos prieres ;
Sa bonté daigne encor protéger nos chaumieres.
Quand nous devions tout craindre, il répand ſes bienfaits ;
Tout annonçoit la guerre, & nous avons la paix.

HYLAS.

Quoi ! nous ne craignons plus la guerre & ſes ravages!
On laiſſe encore en paix nos fertiles rivages!
Nous ne verrons donc plus les Paſteurs en danger,
Et leurs troupeaux en proie à l'avide Etranger!

PHILIS.

On ne verra donc plus l'amante infortunée,
Sur les gazons flétris, plaintive, abandonnée,

Pleurer de ſon Amant l'abſence ou le trépas!

HYLAS.

Nous allons déſormais ne voir d'autres combats,
Que ceux de nos Bergers courans ſur la fougere,
Ou diſputans le prix de la flûte légere.
Embouchez, ô Bergers, muſettes & hautbois;
Bergeres, à nos ſons, mêlez vos douces voix.
Et vous, ſage vieillard, dont le récit fidèle
Vient de nous annoncer cette heureuſe nouvelle,
Puiſſe à jamais le Ciel, pour prix de vos bienfaits,
D'abondantes moiſſons enrichir vos guérets,
D'herbages parfumés tapiſſer vos prairies,
Et féconder toujours vos abeilles chéries!
Puiſſe vos tendres fils bénir vos derniers ans,
Et rendre à votre hiver les plaiſirs du printemps!

ALMON.

Mes enfans, que le Ciel, propice à ma tendreſſe,
De tous vos bons ſouhaits vous paye avec largeſſe!
Puiſſe un heureux hymen bientôt dans les plaiſirs
Combler & ranimer ſans ceſſe vos deſirs!
Mais ſçachez (croyez-moi, les ans m'ont rendu ſage,)
Sçachez mettre à profit les inſtans du bel âge.
Le temps nous quitte, hélas! ſans nous être rendu;
L'on ne retrouve point le jour qu'on a perdu.

L'ÉPREUVE,

ÉGLOGUE.*

Il fut un temps, où les cœurs ingénus
Au tendre Amour offroient un pur hommage.
O jours charmans, qu'êtes-vous devenus ?
Puiſque, pour nous, cet heureux temps n'eſt plus,
Tâchons au moins d'en retracer l'image.

Zilla, que de tous ſes tréſors
Avoit comblé la prodigue nature,
Aimoit Zadir.... comme on aimoit alors.
Un jour, près d'un ruiſſeau, gazouillant ſur ſes bords,
Aſſiſe ſur des fleurs, qui paroient la verdure,
Elle attendoit Zadir. O ſurpriſe ! une voix,
Qui des oiſeaux imitoit le ramage,
Tout-à-coup du ſein d'un bocage,
Apelle Zilla par trois fois.
Elle prête l'oreille. Eh bien, répondit-elle ?
La voici, Zilla ! qui m'appelle ?

LA VOIX.

C'eſt un Dieu qui pour toi s'eſt enflammé d'amour.
Ah ! Zilla, ſonge qu'en ce jour
Pour la premiere fois j'adore une Mortelle.

* L'idée de cette Eglogue eſt dûe à M. Schmidt.

Je n'attends plus qu'un mot, pour paroître à tes yeux,
Pour te céder mon rang ſuprême?

ZILLA.

Fuſſes-tu le plus grand des Dieux,
Je ne ſçaurois t'aimer, car c'eſt Zadir que j'aime.
Si tu m'aimois, il n'y faut plus ſonger.

LA VOIX.

Près des baiſers d'un Dieu, que ſont ceux d'un Berger?
Me ſeras-tu cruelle, ô charmante Bergere?

ZILLA.

Oui, je le ſens, &, vous avez beau faire,
Je ne puis aimer que Zadir.

LA VOIX.

Sçais-tu que je peux t'enrichir?
L'arene, où ce ruiſſeau ſerpente & ſe promene,
En ſable d'or, je peux la convertir.

ZILLA.

En ſable d'or? Non; ce n'eſt pas la peine.

LA VOIX.

Mais ta houlette eſt tout ton bien.

ZILLA.

Et comptez-vous Zadir pour rien?

LA VOIX.

Ecoute: j'ai la voix, le chant d'une Syrene.

CHANSON.

Zilla paroît toujours nouvelle,
Et rien ne plaît, ſans reſſembler

A cette Belle.

S'il n'eſt aucune Immortelle,
Qui puiſſe à Vénus s'égaler,
C'eſt que Vénus ſourit comme elle.
Si j'aime à voir la couleur
De la roſe,
C'eſt que la roſe a la fraîcheur
De ſa bouche mi-cloſe.
Zilla, toujours belle ſans frais,
Riche des dons de la nature,
N'a pas beſoin de parer ſes attraits,
Et la parure
Ne l'enlaidit jamais.

ZILLA.

Pardonne, ô Dieu! Zadir me chante
Plus d'une fois ces choſes-là.
Mais de quel air! Que ſa voix eſt touchante!
Et ſa voix n'a jamais chanté que pour Zilla.

LA VOIX.

Tout obéit à ma voix ſouveraine.
La roſe épanouit ſous mes doigts careſſans;
Je mûris le raiſin du feu de mon haleine,
Et je puis, de brouillards ombrageant cette plaine,
Faire ſortir l'hiver du milieu du printemps.

ZILLA.

Près de Zadir, rien ne m'étonne,
Et l'hiver même a ſes douceurs;
Dans le printemps, j'aime les fleurs,
J'aime les fruits pendant l'automne;
Mais Zadir, je l'aime toujours;

Et

Et ſon amante fortunée,
Dans chaque ſaiſon de l'année,
Trouve la ſaiſon des amours.

LA VOIX.

Si tu voyois, Zilla! plus bas que ma ceinture,
Mes cheveux d'or tombent flottans;
Mon teint a la fraîcheur des filles du printemps;
J'ai d'Apollon les traits & la figure.

ZILLA.

Ah! Zadir tout au moins a la beauté d'un Dieu!
Tu vas le voir, je l'attends en ce lieu.

LA VOIX.

Mais, Zilla, ta raiſon par l'amour eſt troublée;
Sçais-tu que, maître de ton ſort,
Sur cette rive déſolée,
Je puis ſouffler la famine & la mort?

ZILLA.

Qu'elle épargne Zadir, & je ſuis conſolée.

LA VOIX.

Toujours Zadir! mais il trahit tes feux.
Mais, je le ſçais, Zadir eſt infidèle.

ZILLA.

Non, non; il m'a promis une ardeur éternelle....
Mais quels ſont tes projets? & qu'eſt-ce que tu veux?
Eſt-ce un emploi digne des Dieux
Que de ſéduire une Mortelle?
Au mépris veux-tu me forcer?

LA VOIX.

Toi! me mépriſer! moi! Non; tu vas m'embraſſer.

En achevant, il s'élance auprès d'elle.
Qui ? le Dieu ? Non, Zadir ; lui-même, ſon amant.
Ah ! méchant ! c'étoit toi, dit-elle tendrement !
Oui, pardonne, Zilla, cet heureux ſtratagême,
Répond Zadir ; ſans douter de ta foi,
J'ai voulu voir ſi, près de toi,
Je pourrois, moi Berger, triompher des Dieux même.
Zadir, de ce tour amoureux,
Quelques inſtans, rit avec elle :
Le Dieu n'aguere, en parlant de ſes feux,
Avoit trouvé Zilla cruelle ;
Mais le Berger fut plus heureux.

ÉPIGRAMMES, OU CONTES EN VERS.

ÉPIGRAMME I.

DANS le logis d'un pauvre Plaiſantin,
Certains Voleurs entrerent, ſur la brune;
Dans ce repaire, où veilloit l'infortune,
Se croyant ſeuls, ils cherchoient leur butin.
Eh! mes amis, votre erreur eſt extrême;
Cherchez ailleurs, s'écria le Patron:
Que verrez-vous, la nuit, dans ma maiſon,
Lorſqu'en plein jour je n'y vois rien moi-même?

ÉPIGRAMME II.

DENIS railloit un jour: Ariſtote, pourquoi,
Quand tous deux, à t'ouïr, ſont faits de même étoffe,
Voit-on le Philoſophe aller chercher le Roi,
Jamais le Roi chercher le Philoſophe?
— Sçachez-en la raiſon, Seigneur, & priſez moins
Ce vain reſpect, qui vous ſéduit encore:
Quand on eſt ſage, on connoît ſes beſoins;
Quand on eſt Prince, on les ignore.

ÉPIGRAMME III.

UN Précepteur gourmandoit ſon Eleve :
O pareſſeux, dit-il, s'il en fut onc !
Enfant pervers, eſt-ce ainſi qu'on ſe leve ?
L'enfant s'éveille : Eh ! quelle heure eſt-il donc ?
— Midi. Soudain refermant la paupiere,
Et s'enfonçant ſous ſes rideaux oiſeux :
Ah ! dit l'enfant, je ſuis un malheureux,
Indigne, hélas ! de revoir la lumiere.

ÉPIGRAMME IV.

L'ARDENT Auteur d'un Poëme glacé
Chantoit ſes vers d'un ton d'énergumene :
Tout étoit neuf, bien écrit, bien penſé ;
Il ſe pâmoit preſqu'à chaque douzaine.
Eh bien, Meſſieurs, dit-il ; je n'en lis plus ;
C'en eſt aſſez pour juger mon Ouvrage.
Mais quels endroits vous ont plu davantage :
Ceux, lui dit-on, que vous n'avez pas lus.

ÉPIGRAMME V.

ON enterroit la femme de Vincent ;
En léthargie elle étoit, dès la veille.
Près d'une haie, une épine en paſſant
S'accroche au drap, la pique & la réveille.

Au même endroit, défunte après dix ans,
Elle repaſſe, & le mari s'effraie :
Ecoutez-moi ! holà hé ! brave gens,
S'écria-t-il, prenez garde à la haie !

ÉPIGRAMME VI.

QUOI, votre fils, diſoit Eléonore,
N'eſt qu'un enfant, & vous, vous prétendez
Qu'il prenne femme ! ah ! mon frere, attendez
Qu'il ſoit plus ſage, il eſt ſi jeune encore !
— Belle raiſon, pour rompre nos projets !
Eh ! quoi, ma ſœur, attendre qu'il ſoit ſage !
Y ſongez-vous ? S'il le devient jamais,
Penſera-t-il encore au mariage ?

ÉPIGRAMME VII.

GRANCEY, d'un plomb rapide au genou fut atteint,
Puis, par deux Galiens fut panſé, Dieu ſçait comme !
Ceux-ci taillant, rognant, vous tourmentent leur homme,
Plus que le mal dont il ſe plaint.
Las de leur cruauté, Grancey la leur reproche :
Comme vous charpentez, leur dit-il en courroux !
Que cherchez-vous ? --La balle. Eh ! que ne parlez-vous,
Reprit-il ? je l'ai dans ma poche.

ÉPIGRAMME VIII.

UN Savantas, esprit froid & pesant,
Vouloit un jour déprimer un Poëte ;
Lors il plaisante, en fort mauvais plaisant,
Et rit tout seul des bons mots qu'il lui jette.
Esprit brillant, disoit cet Erudit,
C'est grand malheur que tu sois un ignare !
Homme sçavant, reprit l'autre, homme rare,
C'est grand malheur, que tu manques d'esprit !

ÉPIGRAMME IX.

UNE Dévote un jour, dans une Eglise,
Offroit un cierge au bienheureux Michel,
Et l'autre au Diable : Oh ! oh ! quelle mépriſe !
Mais c'est le Diable ; y pensez-vous ? ô Ciel !
Laissez, dit-elle, il ne m'importe gueres ;
Il faut toujours penser à l'avenir ;
On ne sçait pas ce qu'on peut devenir,
Et les amis sont par-tout nécessaires.

ÉPIGRAMME X.

UN Roi surprit un orgueilleux Prélat :
Un superbe courſier portoit son Eminence ;
Et sa fastueuse opulence,
Du Prince même éclipsoit tout l'éclat.

Prélat, dit le Monarque, ou l'Hiſtoire nous trompe,
Ou le luxe ornoit moins tous vos prédéceſſeurs.
Sire, répond l'Evêque, ils avoient moins de pompe,
Lorſque les Rois étoient Paſteurs.

ÉPIGRAMME XI.

UN Vendredi, le Frere Polycarpe
Au Prieur vint ſe préſenter :
Ne mangez pas, dit-il, de cette carpe ;
Hier, avec du lard, je la vis apprêter.
L'ardent Prieur, que ce diſcours chagrine ;
Lui jettant un ſombre regard :
Morbleu, dit-il, maudit bavard !
Qu'alliez-vous faire à la cuiſine ?

ÉPIGRAMME XII.

UNE Beauté briguoit l'habit de None ;
Mais, ſans argent, comment payer ſa dot ?
Son bon Evêque, avant le prône,
Avoit promis d'en dire un mot.
La charité, dit-il, qui vous implore,
Vous recommande une jeune Beauté,
Qui n'eſt pas aſſez riche encore,
Pour faire vœu de pauvreté.

ÉPIGRAMME XIII.

Au pauvre Jean prochaine baſtonnade
Etoit promiſe ; il n'alloit qu'à tâtons,
Il ne rêvoit, ne voyoit que bâtons ;
Tous les recoins cachoient quelque embuſcade.
Bâtons un jour, s'eſcrimant ſur ſa peau,
Firent beau bruit ; mais Jean, loin de ſe plaindre :
Ah ! bon, dit-il, rajuſtant ſon manteau,
Dieu ſoit béni ! je n'ai plus rien à craindre.

ÉPIGRAMME.

L'INGRATITUDE au cœur du beau Lariſſe
Donne un plaiſir ſi vif, ſi délicat,
Qu'il ne vous demande un ſervice,
Que pour le plaiſir d'être ingrat.

ÉPIGRAMME

Contre un homme laid, qui ſe croyoit beau.

Il eſt certain ruiſſeau, miroir trop peu flatteur,
Qui peint aux yeux, ſans artifice,
Et les attraits & la laideur :
Fuis ce miroir ; en s'y voyant, Narciſſe
Mourut d'amour, tu mourrois de douleur.

ÉPIGRAMME.

ÉPIGRAMME

Contre un mauvais Prédicateur qui prêchoit la Passion.

O Prêcheur éternel, moraliſte ignorant !
Acheve, acheve donc ta larmoyante hiſtoire ;
Veux-tu me voir d'ennui ſur mon ſiege expirant ?
Tu prêches à la fois, dans ta morgue oratoire,
La Paſſion de Dieu mourant,
Et celle de ton auditoire.

COUPLETS

ANACRÉONTIQUES.

MA Nœris avoit irrité
Ce bel enfant, Roi de la terre :
Eh, quoi ? l'Amour & la Beauté
Sont-ils donc faits pour être en guerre ?

La Paix ſe conclut un beau jour ;
Mais Nœris avoit quelque ombrage,
Et, près d'elle, auſſi-tôt l'Amour
Voulut me laiſſer pour ôtage.

J'y ſuis encore ; ah ! déſormais
Plus de rançon ! car cette Belle
Sur moi veut régner à jamais ;
Moi, je veux ſervir auprès d'elle.

O Nœris ! prolongeons le cours
De notre flamme printanniere ;
Le Dieu des cœurs fait les beaux jours ;
Plus que le Dieu de la lumiere.

Quand Zéphire a quitté les airs,
Si l'oiſeau pleure ſon abſence,
C'eſt que le retour des hivers
Le condamne à l'indifférence.

Mais pour nous deux, toujours contens
Dans notre chaîne fortunée,
Toute l'année eſt un printemps,
Car nous aimons toute l'année.

CAPRICE.

Tu dors, Ami, tu dors, & déja la lumiere ;
Du ſoleil grandiſſant inonde la carriere !
Le Démon du travail, que tu ne connois pas,
Fait mouvoir dans Paris plus de cent mille bras,
Et tu dors, Sybarite ! & la plume amaſſée
Enchaîne mollement tes ſens & ta penſée !
Rappelle dans ton ſein ton antique valeur ;
Sors du lit, arme-toi d'un appétit vainqueur ;
D'un large parapluie abritant ton audace,
Vole à travers la boue, & la neige & la glace,
Viens aſſiéger ma porte ; & dût le ciel tonner,
Conquérir en héros un petit déjeûner.

MES CONDITIONS.

ÉPITRE AUX MUSES.

O Muses ! c'eſt trop s'en défendre ;
Je veux bien vous appartenir ;
Mais du moins, avant de ſe rendre,
De ſes faits on doit convenir :
Or convenons. Vos loix auſteres,
Je les connois & j'y ſouſcris.
Je ſçais à quels devoirs ſéveres
Vous condamnez vos favoris ;
Je ſçais qu'il faut toute ſa vie
Demeurer en proie au mépris ;
Ou ſe voir en butte à l'envie :
Au champ-clos de l'Académie
Concourir & manquer les prix :
Qu'un Auteur eſt en bon Confrere
Forcé de recevoir tout bas
Maint avis, qui ne lui plaît pas ;
Et d'en donner, qu'on n'aime guere.
A de petits Ecrits moraux
Je ſçais qu'on doit ſe laiſſer prendre ;
S'extaſier, ſans rien comprendre,
Sur des vers ennuyeux & beaux ;
Entendre d'un vain Petit-maître

De méchans vers d'un fort bon ton ;
Voir un Poëte ſans renom
Se révérer comme un grand Maître ;
Souffrir un fade Louangeur ;
Ecouter un âpre Cenſeur,
Et ſe garder toujours de l'être.

Tous ces ennuis ſont réſervés
Aux Ennius, comme aux Virgiles ;
Et ce ſont les creuſets utiles,
Où vos élus ſont éprouvés.
Muſes, parlez ; que dois-je faire ?
Faut-il des prodiges nouveaux ?
Faut-il ſe vaincre pour vous plaire ?
Je vole, Hercule littéraire ;
Suivez-moi, comptez mes travaux.
J'oſerai tout. Vite ! au Théatre !
Je veux voir, que dis-je, applaudir
Tous ces Drames qu'on idolâtre,
Les entendre, ſans m'aſſoupir ;
Je veux, ſans que mon front pâliſſe,
Me préſenter aux Tribunaux,
Où la Cenſure, aux longs ciſeaux,
Exerce une auſtere police.
Je veux, ſans colere, écouter
Cet Ariſtarque fantaſtique,
Qui, frondant, d'un air deſpotique,
Les vers, que le goût peut citer,
Ne manque jamais d'exalter
Ceux que réprouve la critique.
Je veux encor bénignement
Entendre ce ſot perſonnage,

Qui voulant très-abſolument,
En plein Café, me *rendre hommage*,
M'importune fort poliment;
Et qui, par un vieux ſtratagême,
Enfilant de longs entretiens,
Me vante mes vers à moi-même,
Afin de m'ennuyer des ſiens.
Que dis-je? affrontant ma diſgrace,
Ma Piéce à la main, ſans Prôneur,
Je veux, n'ayant de Protecteur,
Et de guide que mon audace,
Aborder un premier Acteur;
Je lis ma Piéce, il la croit bonne,
Il me protége.... Après cela,
Je vous plante là ma colonne,
Et j'y grave: *Nec plus ultrà.*

Mais ſi mon zèle a ſçu vous plaire,
Si vous approuvez mes travaux,
Souffrez au moins, pour mon ſalaire,
Que ma Muſe vive étrangere
A tous ces petits Tribunaux,
Membres du grands Corps littéraire;
A ces Sénats toujours rivaux,
Où, pour avoir l'ame bien nette,
Chacun des Juges, en cachette,
Avant de trouver des vers beaux,
Va voir ſi le nom du Poëte
Se trouve inſcrit dans ſes Bureaux.
Tout ce qui plaira ſera nôtre:
J'adopte tous les noms fameux;
Pourquoi donc, injuſte envers eux,

Donner tout à l'un, rien à l'autre ?
Chaque Dieu, ſur mon Hélicon,
Trouve un autel qu'on lui deſtine ;
Et Corneille y vient ſans façon
Toucher dans la main de Racine.

Mais ſur-tout grace, au nom des Dieux ;
Pour un vieux goût dont je me pique !
Si j'entre, Auteur ambitieux,
Dans la carriere dramatique,
Malgré la mode deſpotique,
Je veux faire, ne pouvant mieux,
Rire la Comédie antique :
Je ſuis encore un peu Gothique,
Et j'aime aſſez nos bons ayeux.
Pardonne à ce goût fantaſtique,
O mon ſiecle ! un beau jour au tien
Je prétends, en bon Citoyen,
Payer un tribut authentique.
Quand la Renommée, en cent lieux,
Portera mon Œuvre tragique,
Quand j'aurai de la Muſe épique
Suivi l'eſſor audacieux ;
Je m'enflamme, & plus glorieux,
J'enfante un Opéra-comique.

Non loin de ces rians côteaux,
Où, tranquille ſous ſes berceaux,
L'hipocrène roule & murmure,
Croupit dans l'ombre une onde impure,
Lac vénéneux, qui, par ſes eaux,
Noircit & ronge la verdure :

Sur ſes bords plantés de cyprès,
La fleur périt ; l'Oiſeau qui paſſe
Tombe expirant dans ce marais ;
Le Cygne n'y chante jamais ;
Le Corbeau toujours y croaſſe.

Là, s'abreuvent en plein bourbier
Tous ces Therſites littéraires,
De qui le ſouffle meurtrier
Va ſur le front de leurs Confreres
Flétrir le myrthe & le laurier.
Si quelque haine envenimée
M'y faiſoient tremper mes pinceaux,
Muſes, que ma main dans ſes flots
Demeure en caillou transformée.
Jamais un Vers injurieux
Ne s'armera pour ma défenſe :
Courage, Cenſeur bilieux,
C'eſt ſans péril que l'on m'offenſe ;
Aux libelles calomnieux
Je jure un éternel ſilence.
Mais de l'envieux détracteur
Je hais moins encor la licence,
Que la ſtupide complaiſance
De tout ſervile adulateur :
Grands, ſi, malgré votre naiſſance,
Je vous offre un encens flatteur,
En vous c'eſt l'Ami que j'encenſe,
C'eſt l'Ami, non le Protecteur.
Enflamme mon jeune courage,
Toi, les délices des grands cœurs,
O Gloire, je te rends hommage :

Que d'autres, jaloux des grandeurs,
Près d'un Roi, briguent l'eſclavage;
Avec lui meurent ſes faveurs,
Les tiennes vivent d'âge en âge.
Par toi les rangs ſont confondus;
Qu'importe ceux qui m'ont fait naître?
Le Noble, ſans toi ne l'eſt plus,
Et par toi, je commence à l'être.

Un point me reſte, aimables Sœurs,
Et de tout, ce point ſeul décide:
Le voici. J'ai vu des Auteurs,
Négligeant l'amitié ſolide,
Reſter en briguant vos honneurs,
Le cerveau plein, & le cœur vuide.
Plus d'un Poëte, à tout propos,
Faiſant parler Ami, Maîtreſſe,
Semble avoir uſé ſa tendreſſe,
En la prêtant à ſes Héros.
Pour vos plaiſirs, il fuit les nôtres,
Et laiſſe en paix cet Univers;
Rien ne l'attache que les vers,
Encor ce n'eſt pas ceux des autres.

S'il faut renoncer aux amis,
O Muſes, pour vivre en Poëte;
Si vos faveurs ſont à ce prix,
Cherchez ailleurs qui les achete.
Il me faut un ami. — Mais quoi!
Tu ſuis une ombre menſongere.
— Si je me trompe, ah! laiſſez-moi
Adorer encor ma chimere:

Cette ombre, hélas! fait mon bonheur,
Et je l'embraſſe avec délice ;
Le Ciel me fit préſent d'un cœur,
Sans doute il veut que j'en jouiſſe.
Mais que dis-je ? elle vit encor,
Cette amitié pure & durable,
Cette Immortelle, que la Fable
Fait mourir avec l'âge d'or.
Eh ! qui la feroit mieux renaître
Que vos aimables favoris ?
Muſes, pour avoir des amis,
Vous le ſçavez, ils n'ont qu'à l'être.

Me voilà peint tel que je ſuis ;
Muſes, voulez-vous du modèle ?
Dites un mot, & je vous ſuis :
Comptez ſur un ſujet fidèle ;
Mais peu dociles au traité,
Si vous trompez mon eſpérance,
Je vous tire ma révérence ;
Muſes, ſalut & liberté !

IN-PROMPTU

A un Ami dans le cabinet duquel j'avois fait des Vers qu'il trouva bons.

MES Vers t'ont plu, j'en ai du plaiſir ſans ſurpriſe:
J'étois aux lieux où tu viens implorer
Le Dieu du Pinde ; il a cru t'inſpirer,
J'ai profité de la mépriſe.

RONDEAU.

*A Madame de***, pour le jour de ſa Fête.*

SANS qu'on vous donne, ô charmante Glycere,
Riches bouquets, on peut rendre tout bas
A vos attraits un hommage ſincere.
J'offre une fleur, ne la dédaignez pas;
Si c'eſt trop peu, que puis-je pour vous plaire?

Donner des vers? je n'ai que du fatras.
Donner de l'or? je n'en poſſede guere;
Puis, je vous crois aſſez riche ici-bas,
Sans qu'on vous donne.

Offrir des cœurs, c'eſt le ſtyle ordinaire:
Un cœur donné nous tire d'embarras;
Mais reſte-t-il où brillent vos appas;
Cœurs à donner? Non, non; on a beau faire,
Et vous prenez toujours en pareil cas,
Sans qu'on vous donne.

VERS

*Pour être mis au bas du Portrait de Madame V** peint par ſon mari.*

TOUT enchante ici le regard,
Et le modèle & la peinture:
L'une eſt le chef-d'œuvre de l'Art,
L'autre, celui de la Nature.

LETTRE
D'UNE RELIGIEUSE A LA REINE.

De la celulle ſolitaire
Où m'enchaîne un vœu ſolemnel,
Où, par un divorce éternel,
Au monde je vis étrangere;
S'adreſſe à Votre Majeſté
Une humble requête, à vous-même,
Princeſſe, à qui la Royauté,
Et les Vertus, & la Beauté,
Forment un triple Diadême.
Daignez m'entendre; à mes diſcours
Si votre oreille n'eſt point faite,
Songez, Reine, qu'on doit toujours
Ecouter ſa moindre ſujette:
L'emploi ſouvent eſt onéreux;
Mais auſſi rendre un peuple heureux,
Ce plaiſir vaut bien qu'on l'achete.

Depuis le jour que mes beaux ans
Furent voués à la clôture,
Quinze fois j'ai vu la nature
Vêtir ſa robe de Printems.
Sans regrets, calme, inaltérable,
J'ai vu, comme un ſonge trompeur,
Fuir ma jeuneſſe peu durable,
Dont ce faucheur impitoyable,
Le Tems, a moiſſonné la fleur.

Je faiſois tout en conſcience,
On ne pouvoit aſſurément
Obéir plus ſervilement,
Vivre avec plus d'inſouciance,
Ni s'ennuyer plus ſaintement.
Mais (pardonnez à ma franchiſe)
Un objet aimable, enchanteur,
Vient, de mon ame qu'il maîtriſe,
Tourmenter la ſainte langueur.
Ce cher objet, par-tout on l'aime,
Par-tout on vole ſur ſes pas,
Et je ne peux voir ſes appas!
Ah! par votre pouvoir ſuprême,
Vous pourriez, je le dis tout bas....
Reine, ne vous allarmez pas;
Cet objet charmant, c'eſt vous-même.
De ſageſſe, j'ai beau m'armer;
Au fond de mon cœur elle expire;
Rien ne peut éteindre ou calmer
L'ennui que le Cloître m'inſpire;
Et l'on diroit que je ſoupire
D'un mal que je n'oſe nommer.
En vain la raiſon me conſeille:
Comment oublier en effet
Une Reine qui ne s'éveille,
Que pour verſer quelque bienfait?
Le cri des heureux qu'elle fait
Retentit juſqu'à mon oreille.
Celui-ci, d'aiſe tranſporté,
S'écrie: Ah! Dieu! que de beauté!
Tout s'anime & vit ſur ſes traces!
Celui-là: c'eſt en vérité

La Vertu, ſous l'habit des Grâces!
L'autre : avant de régner, dit-on,
Les cœurs, ſous ſa loi ſouveraine,
Se rangeoient tous à l'uniſſon :
Elle étoit Dauphine, elle eſt Reine ;
Elle n'a changé que de nom.
Je n'y tiens plus ; & ce martyre
Eſt renouvellé trop ſouvent ;
Car ſi dans le monde on deſire,
Vous ſçavez qu'on brûle au couvent.
Vers cette retraite profonde,
Quand le Ciel adreſſa mes pas,
Je fuyois un bien ſans appas ;
Princeſſe, je quittois le monde,
Mais un monde où vous n'étiez pas.
Aujourd'hui, qu'un hymen propice
Vous a fixée en nos climats,
J'ai grand regret au ſacrifice.
De grace, un peu d'humanité!
Si l'Etat eſt votre famille,
Pour vivre dans l'obſcurité,
Je n'en ſuis pas moins votre fille ;
Ah ! que je puiſſe en liberté
Voir un peu Votre Majeſté,
Par la fenêtre, ou par la grille !
Tels ſont mes vœux ; trop vainement
J'en ai fait long-tems un myſtere :
Hélas ! c'eſt doubler ſon tourment,
Que de ſouffrir & de ſe taire.
Voilà ma maladie enfin ;
Et malgré ma Jérémiade,
Je crains ſort que le Médecin

Ne rie un peu de ſon malade.

Mais tandis que ce vain regret
Echappe à mon ame imprudente,
Tandis que mon zèle indiſcret
Laiſſe, de ma plume abondante,
Couler mes vers & mon ſecret;
Vous veillez, compagne fidelle,
Sur les jours du jeune LOUIS,
Qui, dans ſon ſein, déja recele
Ce mal, d'influence mortelle,
Terrible à ceux qu'il a ſurpris,
Mais indulgent à qui l'appelle.
Voulez-vous, ſans peine & bientôt,
Lui rendre la ſanté vous-même?
Dites-lui ſouvent ce ſeul mot:
LOUIS, tout un peuple vous aime.
Ce penſer là ſeul vaut, je croi,
Tous les conſeils hipocratiques;
Et, pour la ſanté d'un bon Roi,
C'eſt le meilleur des ſpécifiques.

Pour moi, Reine, au fond du couvent,
Où je dois finir ma carriere,
J'attends l'effet de ma priere,
Sans doute, hélas! jettée au vent.
Après un objet qu'il envie,
Chaque mortel s'en va courant,
Et chacun voudroit, en mourant,
Finir les projets de ſa vie:
Le parvenu, faire moiſſon
De quelques titres de nobleſſe,

Le guerrier, illuſtrer ſon nom,
Et l'avare, dans ſa maiſon,
Laiſſer une immenſe richeſſe;
L'ambitieux, le conquérant
Pourſuit la pourpre ſouveraine;
Moi, je voudrois, en expirant,
Dire du moins : J'ai vu la Reine.

A M. PIRON,

Sur le bruit qui avoit couru de ſa mort.

QUAND la Parque eut appris là-bas
Que n'aguere, en lugubre pompe,
La Renommée, à ſon de trompe,
Avoit annoncé ton trépas;
Quoi ! dans mes doigts, s'écria-t-elle,
On penſe arrêter mon fuſeau !
L'homme qui vit ſous ma tutelle,
Croit-il, en ſon foible cerveau,
Qu'on mene en leſſe une Immortelle ?
Alecton, à bas le ciſeau,
Et recommençons de plus belle.
Soudain renouvellant exprès
Sa quenouille, preſqu'épuiſée,
Elle dévide ſa fuſée,
Et de filer ſur nouveaux frais.
Ah ! puiſſe l'Envie obſtinée,
Toujours ainſi te pourſuivant,
Te faire mourir chaque année,
Et te laiſſer toujours vivant !

ÉPITRE.

A M. L'ABBÉ DE B.....

*Sur un de ſes Sermons, que l'Auteur avoit entendu à côté de Mademoiſelle G.****

DOCTE Abbé, que l'homme eſt fragile !
A tes leçons déja docile
Mon cœur s'épuroit par degré ;
Ta voix t'en avoit rendu maître ;
Que ſçais-je ? la Grace eût peut-être
Efficacement opéré.
Sur les aîles de l'eſpérance,
Je volois vers l'éternité ;
Quand j'apperçus à mon côté
Les plus beaux yeux.... les yeux d'Hortenſe.
Hélas! contre tant de beauté,
Que pouvoit ta ſainte éloquence ?
Quand tu prêchois la continence,
Elle inſpiroit la volupté.
Si la foi tonne par ta bouche,
Dans ſes beaux yeux l'Amour ſourit ;
L'une, en menaçant, m'effarouche ;
L'autre, en ſouriant, m'attendrit.
A ces vertus que tu conſeilles,
Ton proſélite eût, de ſon mieux,
Soumis ſon cœur religieux,
S'il n'avoit eu que des oreilles ;
Mais, Docteur, il avoit des yeux.

Que

Que faut-il enfin que je faſſe ?
Sous tes loix, Amour, je revien ;
C'eſt là que j'attendrai la Grace,
Puiſque ſans elle on ne peut rien.
Je t'entends crier au blaſphême,
Et, par un beau zèle entraîné,
Je te vois lancer l'anathême
Contre un Hérétique effréné.
Eh bien ! ſoit ; j'admets l'évidence
Des Dogmes qui me ſont prêchés ;
Mais, Docteur, un peu d'indulgence !
Si les cœurs au monde attachés
Doivent expier leur offenſe,
De grace, avant la pénitence,
Permets encor quelques péchés.

DISTIQUE

Sur les Alliances de la Maiſon d'Autriche.

Bella gerunt alii, tu, felix Auſtria, nube ;
Nam, quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

TRADUCTION.

Qu'un autre ſuive les combats ;
L'Hymen te ſert mieux que Bellone :
Bellone dompte les Etats,
Sans combats Vénus te les donne.

BOUQUET

A M. DE***

DAMIS, je te dois un hommage ;
Puiſqu'on fête aujourd'hui ton nom.
Et vîte ! ma Muſe, à l'ouvrage !
Et que, ſuivant l'antique uſage,
On le compare à ſon Patron.
Oui ; mais le puis-je ? Quand j'y penſe ;
Jean ſe fouetta, fit pénitence,
Et n'obtint le Ciel qu'à ce prix ;
Et toi, d'un autre amour épris,
Tu tiens, des mains de l'abondance,
Un Paradis qu'habite Hortenſe,
La plus charmante des Houris.
Oh ! paſſons-nous de parallele ;
Pour le bouquet que je te doi,
Reçois les vœux que fait pour toi
Ma Muſe, à l'amitié fidelle :
Dieu, pour qui Jean fut enflammé ;
Si ſon cœur eſt ſi cher au vôtre,
Gardez Jean, votre bien-aimé,
Et nous laiſſez long-temps le nôtre.

ÉPITRE

A M. DE ***

Quoi ! de la Beauté qui te plaît
Tu vas marchander la tendreſſe !
A prix d'argent, c'en eſt donc fait,
Tu veux avoir une Maîtreſſe !
Tu l'auras, chaſſe ton ennui ;
Mais crois-tu jouir auprès-d'elle ?
L'or, qui te la livre aujourd'hui,
Demain va la rendre infidelle.
Peut-être épris de ſa beauté,
Tu ſuffiras par tes largeſſes
Aux beſoins de ſa vanité ;
Mais ceux du cœur, t'es-tu flatté
D'y ſuffire par tes richeſſes ?
Les voluptés ſuivront ſes pas ;
Mais ces plaiſirs involontaires
Pour elle ſeront ſans appas ;
Elle volera dans tes bras,
Comme l'on court à ſes affaires.
Ses faveurs ſeront menſongeres ;
Tu n'enflammeras point ſes ſens ;
Il eſt des amours inconſtans ;
Il n'en eſt point de mercenaires.

Ah ! plutôt, vas, cours humblement
Tomber aux pieds d'une Bergere ;
Ouvre ton cœur au ſentiment :

Si tu veux jouir, ſonge à plaire,
Si tu veux plaire, ſois Amant.
Que ton ame cherche la ſienne ;
Crains & deſire tour-à-tour ;
Allume ſa flamme à la tienne ;
L'amour eſt le prix de l'amour.
Quand ſa pudeur rendra les armes,
Tu ſentiras mieux ton bonheur,
Si tu l'as payé de tes larmes ;
Pourquoi veux-tu flétrir ſon cœur,
Avant de jouir de ſes charmes ?
Bien fou l'homme qui veut régner
Sur un cœur dont il fait emplette !
Ce cœur, qu'il auroit pu gagner,
N'eſt plus à lui, dès qu'il l'achete.

MADRIGAL

A MADEMOISELLE ***

CHEZ l'Etranger, un ordre trop ſévere
Va donc releguer vos appas ;
Si l'on s'amuſe, où l'on ſçait plaire,
Par-tout les jeux ſuivront vos pas.
C'eſt moi, qui dois pleurer, quand vous m'êtes ravie ;
Et nous quittant, trop belle Eglé,
Vous emporterez ma patrie,
Et je ſerai ſeul exilé.

A ZIRPHÉ,

En lui envoyant un Poëme.

Toi, qui de ma légéreté
As ſçu corriger l'influence,
Toi, qui, toujours nouvelle en ta jeune beauté,
M'as fait goûter, au ſein de la conſtance,
Tous les plaiſirs de l'infidélité,
Reçois mes vers : je le ſens trop moi-même,
C'eſt te donner ton propre bien;
Mais quel bien puis-je offrir, qui ne ſoit pas le tien ?
Tu ſçais, Zirphé, combien je t'aime ;
Et quand on aime, on ne poſſede rien.
Le deſir, qui me guide au Temple de Mémoire,
Peut m'égarer; mais au retour
Je me conſolerai d'avoir manqué la gloire,
Si, dans tes bras, je retrouve l'Amour.

A MADAME DE S***

En lui envoyant pour étrennes une Pomme avec ces mots : à la plus Belle.

De la Beauté cette pomme eſt le prix :
Vénus l'obtint, vous l'obtiendrez comme elle.
Je ſuis juſte, comme Pâris ;
Comme Vénus, vous êtes belle.

ÉPITRE

A MADEMOISELLE G***,

Qui avoit chanté dans une assemblée où se trouvoit l'Auteur.

ZÉLIS, on a tant exalté
Vénus, cette Belle adorable,
Que souvent épris, enchanté
D'un portrait si peu vraisemblable,
J'ai dit : l'original n'a jamais existé.
Mais en voyant votre beauté,
Je conçus comment cette fable
Pouvoit être une vérité.
Ce beau portrait, sans vraisemblance,
A mes yeux long-tems prévenus,
Prit soudain l'air de l'évidence :
Qui voit Zélis, croit à Vénus.
Or cette nuit, (ce n'est point un mensonge)
Vénus s'est montrée à mes yeux :
Souvent, à la faveur d'un songe,
L'homme converse avec les Dieux.
Tous les Amours accompagnoient leur mere ;
Des plaisirs la troupe légere
La surveilloit d'un œil jaloux ;
Et, s'il faut le dire entre nous,
Zélis, dussai-je vous déplaire,
Elle étoit presque aussi belle que vous.

La Beauté, que ta Muſe encenſe,
Hier, m'a dit Vénus, a paru devant moi ;
Pſiché fut moins belle, je croi,
Et j'ai puni ſon inſolence.
Sur ta Zélis auſſi j'allois venger mes droits :
Elle chanta, ſoudain oubliant à la fois
Et ſes attraits & ma vengeance,
Je ne ſongeai qu'aux charmes de ſa voix.
Dis-lui que cette voix me fléchit & m'enchante ;
Dis-lui que ſes talens ont vaincu ma fierté ;
Qu'en faveur de ſa voix touchante,
Vénus pardonne à ſa beauté.

A LA MÊME,

Qui a bien voulu répondre en vers au Songe précédent.

Quoi ! c'eſt vous-même ! en vérité,
Zélis, ma ſurpriſe eſt extrême !
J'avois célébré la Beauté :
La Beauté me chante moi-même !
Quand j'offre un ſonge, qu'en paſſant,
Pour vous ma Muſe a fait éclore,
Vous payez en vers ce préſent !
Ah ! je croyois, en vous liſant,
Que le ſonge duroit encore.
C'en eſt trop, Zélis ; entre nous,
En prenant Sapho pour modèle,
Vous rendez ſon orgueil jaloux ;

Elle fut moins belle que vous,
Et vous ſçavez chanter comme elle.
Mais auſſi ſenſible que belle,
Victime d'un amant pervers,
Elle éteignit au ſein des mers
Un amour un peu trop fidèle.
Chez les amans abandonnés,
L'amour étoit inconſolable :
Mais nous, heureux prédeſtinés,
Nous l'avons rendu plus traitable ;
Pour faire moins d'infortunés,
L'Amour en eſt-il moins aimable ?

Zélis, ſans craindre le danger
D'une mort ſi peu naturelle,
Déſormais on peut s'engager ;
Quand un ingrat a pu changer,
Mourir pour lui, cela s'appelle,
Se punir & non ſe venger.
Suivez-donc un tendre eſclavage :
Un cœur, que l'Amour a touché,
Embellit le plus beau viſage ;
C'eſt l'Amour qui finit l'ouvrage,
Que Nature avoit ébauché.
Sans l'Amour, elle fait éclore
Des traits charmans, & rien de plus ;
Elle fait bien une Vénus :
Mais c'eſt Vénus, ſtatue encore.

ÉPITRE
A M. DE VOLTAIRE,

Sur un pain qu'il avoit composé avec des pommes de terre, *&c.*

QUOI, malgré l'orgueil du génie,
Voltaire quitte sans regrets
Le trône pompeux d'Uranie,
Et vient épier les secrets
De la modeste Economie !
Digne rivale de Cérès,
Son industrie, à moins de frais,
Veut alimenter sa Patrie!

Ce fruit, qui, racine en naissant,
Vit pomme informe & farineuse,
Cachant toujours, triste & honteuse,
Son teint, d'un rouge pâlissant,
Et sa surface raboteuse,
Mêlé désormais au froment,
Par lui s'adoucit & s'épure,
Jadis grossiere nourriture,
Aujourd'hui léger aliment.
Il est donc vrai, sage Voltaire;
Non content d'éclairer la terre,
Tu prétends encor la nourrir;
Ta bienfaisance salutaire
S'étend même sur l'avenir,

Et le pauvre eſt ton légataire.
Tu chantas Bellone & l'Amour :
Tes doigts manioient, dès l'enfance,
Lyre & trompette tour-à-tour ;
Que j'aime à les voir, en ce jour,
Paîtrir le pain de l'indigence !
Suis tes projets conſolateurs ;
Quand l'homme a paſſé l'onde noire,
Ses talens vivent dans l'hiſtoire,
Sa vertu vit dans tous les cœurs.
Que toujours ton ame t'inſpire ;
Ta Muſe embellit nos climats ;
Orphée eût envié ta lyre ;
Mais le défenſeur des Calas
Surpaſſe l'Auteur de Zaïre.

A LA FORTUNE.

TA Cour ſans ceſſe eſt mécontente,
O Fortune : on médit de toi ;
On te peint volage, & pour moi
Tu n'es, hélas ! que trop conſtante.
Oui ; de ta haine, ſans gémir,
J'ai fait la dure expérience ;
Me faudra-t-il vivre & mourir,
Sans éprouver ton inconſtance ?

COUPLETS

*Adreſſés à Madame la Princeſſe de***, par Madame la Comteſſe de***, en lui envoyant un grouppe repréſentant l'Amitié qui éteint le flambeau de l'Amour.*

Air : *du Vaudeville d'Epicure.*

NOs Beautés, aimable Princeſſe,
Ne ſongent ici qu'à charmer,
Et quand il faut plaire ſans ceſſe,
Comment trouver le temps d'aimer?
Vous le trouvez, la choſe eſt ſûre;
L'amitié vous plaît ſans fadeur:
Princeſſe, en voici la peinture;
Le modèle eſt dans votre cœur.

Lorſque pour vous, j'ai, dans mon ame,
Senti l'amitié s'allumer,
Que j'ai chéri ſa douce flâme!
Il eſt ſi doux de vous aimer!
Si le ſexe amoureux du nôtre,
M'offroit tous les cœurs en un jour,
Que l'Amitié m'offre le vôtre,
Je cede le reſte à l'amour.

ÉTRENNES
D'UNE FEMME A SON AMIE.

GLYCERE, demain nous comptons
Un an de plus ; c'eſt bien dommage !
Par troupeaux, jeunes & barbons,
Chargés de vœux & de bonbons,
Vont déja t'offrir leur hommage.
Jalouſe de faire ma cour,
Avant que leur troupe s'écoule,
Pour te haranguer à mon tour,
Je vais me jetter dans la foule.
Par fois j'ai cru, pour tes attraits,
Sentir une amoureuſe flâme ;
Mon ſexe, en éclairant mon ame,
Ne m'a laiſſé que des regrets ;
Si je me ſuis plaint d'être femme,
C'eſt en voyant que tu l'étois.
On te dit par-tout à la ronde :
Je reçus un cœur pour t'aimer ;
L'aſtre, qui vient tout ranimer,
Naquit pour éclairer le monde,
Et tu naquis pour le charmer.
Mais je ſuis femme, ô ma Glycere
Et nos fleurettes d'ordinaire
Plus rares, ont plus de douceurs :
Car on dit que, parmi ſes ſœurs,
Une Belle excite l'envie ;
Et ſi l'on en croit nos Cenſeurs,

Chaque Amant lui coûte une Amie.

J'intrigue peut-être l'époux,
En trouvant l'épouſe ſi belle ;
Ah ! s'il alloit être jaloux
De l'amitié que j'ai pour elle !
Mais non ; notre rivalité,
Après tout, eſt ſans conſéquence ;
Te voir, voilà ma jouiſſance :
A ſon amour, il faut, je penſe,
Un peu plus de réalité.
Ce jour, le dernier de l'année,
Eſt ſa fête : quelques honneurs
Doivent marquer cette journée :
Que d'Amour la main fortunée,
Pour bouquet, lui cueille des fleurs
Dans les jardins de l'Hyménée.
Que dis-je ? à lui faire ſa cour,
Faut-il aujourd'hui qu'on s'apprête ?
Glycere, il te voit chaque jour ;
Chaque jour amene ſa fête.

A MADAME....

En lui envoyant Teliamed.

DES flots, dit cet Auteur, nous ſommes tous venus :
Auriez-vous cru ſortir du ſein des eaux, Mélite ?
Pour moi, j'ignorois qu'Amphytrite
Eût produit plus d'une Vénus.

CHANSON.

Air : *Sur un ſoupçon trop incertain, &c.*

J'AVOIS chanté le Dieu d'Amour;
Mes accords avoient ſçu lui plaire :
O Daphnis, me dit-il un jour,
Qu'exiges-tu pour ton ſalaire ?
Je veux, lui dis-je, être amoureux,
Mais je hais les Amans fidèles ;
Amour, Amour, pour être heureux,
Je n'ai beſoin que de tes aîles.

Léda ſur l'heure, à mon côté,
Vint offrir ſon joli corſage ;
L'Amour reprit ſa liberté,
Et je rentrai dans l'eſclavage.
De mes vœux l'Amour s'offenſa,
La Beauté punit mon offenſe :
Cœurs inconſtans, fuyez Léda ;
Léda guérit de l'inconſtance.

ÉPITRE

A UN NOUVEAU-NÉ D'AMOUR,

Dont je devois être le Parrain.

SANS qu'Hymen ſoit intervenu,
L'Amour, ſans Prêtre & ſans légende,
De ſes faits eſt donc convenu !
Petit marmot de contrebande,
Soyez enfin le bien-venu !

Damis, à l'ombre du myſtere,
A donc oublié ſa fierté ;
Notre Poëte moins auſtere,
A ce nom, par lui mérité,
Unit ceux d'amant & de pere ;
Par fois ſur Pégaſe monté,
Il vole du Pinde à Cythere.
O raiſon, en vain tu défends
Un Rimeur que Vénus réclame ;
Sa verve amoureuſe s'enflâme,
Et ſon cœur veut d'autres enfans,
Qu'un Madrigal, une Epigramme.
Celui qu'on vient de mettre au jour
N'eſt pas un in-promptu, je gage ;
L'Auteur, ſi l'on en croit l'Amour,
Vaqua ſouvent à ſon ouvrage ;
Il fut inſpiré par ſon cœur ;
Auſſi la critique eſt muette ;

Voilà, n'en déplaiſe au Poëte,
Le chef-d'œuvre de ſon Auteur.

O mon filleul! (car tu dois l'être,
Puiſqu'on m'a nommé ton parrain)
Viens, avec moi, trouver le Prêtre;
Qui nous attend, l'aiguiere en main;
Viens laver, par l'eau du Baptême,
Un crime, qui n'eſt plus en moi,
Que tu n'as pas commis toi-même,
Mais qu'un autre a commis pour toi.
Va, la Fortune, que j'atteſte,
Te promet des jours triomphans;
Sois juſte, Amour fera le reſte:
L'Amour a ſoin de ſes enfans.

VERS

Sur le Poëme du Jugement de Pâris.

ON dit, l'autre jour à Cythere,
Qu'en l'honneur des jeux & des ris,
Vénus devoit fonder un Monaſtere:
La regle des mortels chéris,
Admis dans ce lieux ſolitaire,
Sera d'aimer, de jouir, de ſe taire;
Et le Jugement de Pâris
Y ſervira de Bréviaire.

Par M. C.

ÉPITRE

A MONSIEUR BORDEU.

A toi, Bordeu, Maître en l'art de guérir,
Ma mourante Muſe s'adreſſe ;
C'eſt du fond d'une alcove, où je crois voir ſans ceſſe
Les portes du trépas devant moi s'entr'ouvrir.
Un paſſage ſi bruſque étonne ma jeuneſſe,
Et je voudrois, je le confeſſe,
Avoir vécu du moins, avant que de mourir.
D'ailleurs, jaloux d'illuſtrer ma mémoire,
Des enfans d'Apollon j'ai ſuivi le ſentier ;
Et tu le ſçais, pour qui cherche la gloire,
Mourir ſi-tôt, c'eſt mourir tout entier.
Hier, le front chargé de funebres nuages,
Cette idée attriſtoit mon cœur,
Quand le Sommeil, qu'imploroit ma douleur,
Vint tirer le rideau ſur ces triſtes images.
D'un ſonge, il arrive eſcorté ;
Et tandis qu'au repos mon ame s'abandonne,
Des ombres de la nuit, un rayon de clarté
Sort tout-à-coup, s'avance, & m'environne.
Alors j'entends ces mots : » Mortel, raſſure-toi :
» A tes maux un Dieu s'intéreſſe ;
» Je viens pour confier mon ſecret à ta foi ;
» Je ſuis cet Eſculape adoré dans la Grece,
» Et j'exerce à Paris l'art qu'elle apprit de moi. »
Grand Dieu, lui dis-je alors, oui, ta voix me raſſure ;

Mais quel nom te cache ici-bas ?
De quel mortel as-tu pris la figure ?
A ces mots, il s'échappe & ne me répond pas :
Mais j'obſerve des yeux, où s'adreſſent ſes pas :
Il entre en ce réduit, qu'habite ta ſageſſe,
Tribunal, d'où ſortent ſans ceſſe
Des arrêts contre le trépas.
Te voilà donc connu, BORDEU ! le maſque tombe,
Qui ne me laiſſoit voir que l'homme auparavant.
Or déſormais conſerve le vivant ;
Rappelle le mort de ſa tombe :
Sans m'étonner, ton pouvoir en tout lieu,
Pourroit accumuler merveille ſur merveille ;
Il n'eſt rien d'impoſſible aux volontés d'un Dieu.
Mais aux vœux des mortels un Dieu prête l'oreille ;
Viens, j'oſe t'implorer des bords de mon tombeau ;
A des ans trop nombreux ſi je ne puis atteindre,
Ah ! ranime un peu le flambeau
Des mes jours tout prêts à s'éteindre ;
S'il peut être encor rallumé,
Il le ſera par toi ; viens découvrir la cauſe
Du mal qui lentement l'a déja conſumé.
De mon rêve du moins ne ſois pas allarmé :
Je n'ai parlé qu'à toi de ta métamorphoſe.
Si tu prétends encor, jaloux de ton ſecret,
Cacher aux yeux mortels ta ſcience divine,
Viens, je promets d'être diſcret ;
Mais je crains bien qu'on ne devine.

ÉPITRE

A UN POËME SANS GRAVURE.

ALLEZ, mes vers, troupe légere,
Doux enfans de la volupté !
Allez de ma témérité
Trouver la peine ou le ſalaire,
La mort ou l'immortalité.
Vous murmurez ; Dieux, quelle augure !
Mais je devine ; aſſurément
Le burin cauſe ce murmure :
Vous voudriez modeſtement
Emprunter ſa riche impoſture,
Et ſuppléer adroitement
A la beauté par la parure.
O Ciel ! quel air d'auſtérité,
Me direz-vous ! quoi ! ta fierté
Brave tout, juſqu'à l'étiquette !
Mais c'eſt folie, en vérité.
Voit-on une Muſe ainſi faite
Soutenir avec dignité
Et le coup-d'œil de la beauté,
Et le grand jour de la toilette ?
Ah ! quelle affreuſe nudité,
S'écrîra la jeune Coquette !
Quoi, cela parle volupté !
Vite ! emportez-moi ce ſquelette :
J'en ai tout le cœur attriſté.

Souvent, pour fuir un tel outrage,
O mes vers, on ſe pare en vain :
Le Public, pour nous eſt d'airain,
Et Longueil & ſon art divin
Hâtent ſouvent notre naufrage :
Je l'ai vu, ce Public malin,
Perſifler, d'un air inhumain,
Le Graveur, l'Auteur & l'Ouvrage.
Eh ! moins d'apprêt, c'eſt le plus ſage ;
N'allons pas mériter enfin
Son ſuffrage par le burin,
Mais le burin par ſon ſuffrage.
Quand vous aurez ſçu réuſſir,
Sous une parure étrangere
Vous pourrez vous énorgueillir ;
Rien ne meſſied à qui ſçait plaire ;
Quand on déplaît, on a beau faire ;
Et ſe parer, c'eſt s'enlaidir.

QUATRAIN

Pour une jeune Femme, offrant à ſon Mari, le jour de ſa fête, un tableau où elle eſt repréſentée avec ſes Filles.

QUEL plus riche bouquet aviez-vous droit d'attendre ?
Vos filles & leur mere ! Ah ! j'offre, cher époux,
Ce que l'hymen a de plus doux,
Ce que l'amour a de plus tendre.

VERS

A L'IMPÉRATRICE REINE;

A qui l'Auteur envoyoit ſon Recueil de Fables, dédiées à Madame la Dauphine.

TOI, qui fais ſur le trône aſſeoir la bienfaiſance,
Toi qui, par tes vertus, ſçais charmer les rivaux
Que tu ſoumis par ta vaillance,
Qui, même à la victoire enchaînant la clémence,
Joins le cœur d'une mere à l'ame d'un héros,
Grande Reine, aujourd'hui ſi des ſoins de l'Empire,
Un ſeul de tes regards peut-être détourné,
Lis cet ouvrage fortuné,
Que ton auguſte Fille a payé d'un ſourire.
J'y trace maints portraits divers,
Des vertus, qui de l'homme éterniſent la gloire;
Ah! que tu ſçais bien mieux inſtruire l'Univers!
Le ſeul précepte eſt dans mes vers,
Et l'exemple eſt dans ton hiſtoire.
L'Europe, aux champs de Mars, admira tes hauts faits;
Mais ton cœur s'attendrit en lançant le tonnerre:
Ah! qu'il eſt beau d'aimer la paix,
Quand on peut moiſſonner les palmes de la guerre!
Que plutôt par l'hymen s'étendent tes bienfaits!
Fais que l'Europe entiere, à ces auguſtes marques,
Reconnoiſſe ta race & celle de LOUIS;
Qu'il ne regne, en un mot, dans ce vaſte pays
Qu'une famille de Monarques.

L'hymen t'acquiert de nouveaux droits,
Que tu ne tiens que de ta bienfaiſance ;
Tu ſçais régner par la reconnoiſſance,
Au-delà des pays, où tu donnes des loix.
Si de ton ſang, auguſte Reine,
Tu choiſis une épouſe à tant de Potentats,
C'eſt pour conſoler les états,
Dont tu n'es point la Souveraine.

BILLET.

De par Phœbus, le Seigneur ſuzerain
Du Mont-Parnaſſe & des Eaux d'Hipocrene,
Ordre à Lindor de traverſer la Seine,
Par le Pont-neuf, ou la rame à la main.
Pour écouter, en lecture authentique,
Drame tout neuf, d'un acte ſeulement,
Acte fort court ; s'il eſt bon, je m'explique.
Par ce mot *Drame*, on n'entend nullement,
Le long récit, triſte & ſoporifique,
D'une Héroïne ou d'un piteux Amant ;
Nous entendons purement, ſimplement,
Par ce mot *Drame*, une piéce comique.
Peut-être, hélas ! l'Auditeur baillera,
D'ennui peut-être on prendra quelque doſe ;
Mais, ſans pleurer, du moins on ſifflera.
Nous l'avouons, la piéce eſt peu de choſe,
Et même rien, comme bien on verra ;
Mais promettons du moins qu'on ne lira
Nul mauvais vers : car la piéce eſt en proſe.

ÉPITRE AU ROI.

TOI, qu'un arrêt du ſort, garant de nos ſuccès,
Fait aſſeoir, à vingt ans, au Trône des Français,
Reçois de notre amour le tribut volontaire ;
Ainſi que ta couronne, il ſemble héréditaire,
Et déja tout un peuple, amoureux de tes loix,
Te place en eſpérance au rang des plus grands Rois.
Il t'a nommé ſon pere ; & ſi de ta jeuneſſe
Le fidèle avenir acquitte la promeſſe,
Tu feras, ô mon Roi, pour ce peuple chéri
Renaître les beaux jours d'Aſtrée ou de Henri.

Je ne viens point, armé d'une Ode pindarique,
Dépouiller Antonin de ſa couronne antique,
Immoler Marc-Aurele à tes jeunes vertus,
Et ſurcharger ton front des lauriers de Titus ;
Cher Prince, tu le ſçais, qui prétend à leur gloire,
Sur d'immenſes travaux, doit bâtir ſa mémoire.
Si, d'un vers effronté, renverſant leurs autels,
Je préferois ton nom à leurs noms immortels,
Je verrois ta vertu rougir de mon hommage ;
Ta ſageſſe déja, qui devance ton âge,
Diſtingue ſi l'encens, par nos mains apprêté,
A l'odeur du menſonge ou de la vérité.

Je viens mettre à tes pieds, interprete fidèle,
Du Parnaſſe Français l'offrande ſolemnelle.

Lorſqu'à leur nouveau Roi tes Peuples chaque jour
Apportent le ſerment d'un éternel amour,
Il partage, ô LOUIS, la commune allégreſſe;
Mais, pardonne, la crainte a troublé ſon ivreſſe:
Lui ſeras-tu fidèle, en recevant ſa foi?
Et l'adopteras-tu, quand il ſe donne à toi?
En montant ſur le trône, on t'aura dit peut-être;
Que ſans être ſçavant, on peut ſervir un Maître;
Qu'il faut à ce troupeau, que tu dois gouverner,
Montrer l'art d'obéir, & non de raiſonner;
Qu'un Peuple en ſçait aſſez, au fond de ſa Province,
Quand il peut déchiffrer les Edits de ſon Prince,
Et que dans ſon barême, en épellant tout haut,
Il ſçait compter l'argent, qu'il doit pour chaque impôt.

Garde à tous ces conſeils une oreille indocile.
Quel honneur d'aſſervir une terre infertile,
Un ſol toujours couvert de buiſſons hériſſés,
Et d'animaux parlans, ſur deux pieds exhauſſés!
Plutôt que de régner ſur un pareil théatre,
J'aimerois mieux vêtir les haillons d'un vil Pâtre,
Et prenant dans mes mains pour ſceptre un gros bâton,
Régir ſtupidement le ſtupide mouton.
Et ne crois pas que l'homme, encor dans l'ignorance,
De l'animal bélant ait la douce innocence.
Je ſçais qu'on voit ſouvent l'homme brut & groſſier,
Friſſonner d'épouvante, à la voix d'un ſorcier;
D'une carte muette interrogeant l'image,
Un valet en peinture attriſte ſon viſage;
Que, ſur ſa porte, un mort s'arrête avec ſon deuil,
Il ſe croit emporté dans le même cercueil;

Le

Le sel qui se répand, en dînant, l'effarouche,
Et va faire avorter le rire sur sa bouche ;
Que deux couteaux ouverts, l'un sur l'autre étendus,
Figurent une croix, il ne dormira plus ;
Le glaive est sur sa tête ; il tremble ; & s'il arrive,
Au milieu du festin, un treiziéme convive,
De son subit effroi rien ne peut le guérir ;
Le voilà presque mort de la peur de mourir.
Mais cet homme, ô LOUIS, & crédule & stupide,
En est-il moins cruel, pour être si timide ?
Il est foible & féroce. Alors que dans leurs bois
Le besoin rassembloit nos antiques Gaulois,
Lorsqu'Hésus, Dieu barbare, engraissé d'homicides,
Voyoit leurs cœurs fumans, sous le fer des Druides,
Les arts éclairoient-ils leur funébre horizon ?
Avoient-ils un Pigal, un Voltaire, un Buffon,
Un Doyen, un Rameau, l'Amphion de la France ?
LOUIS, la barbarie est sœur de l'ignorance.
Eh ! comment gouverner des peuples ignorans,
Qui verront du même œil leurs Rois & leurs tyrans ?
Sous la loi d'un bon pere ils trouvent l'esclavage.
Les bienfaits sont perdus chez un peuple sauvage ;
Il ne sçaura jamais, quoique prompt à s'armer,
Ni quand il doit haïr, ni quand il doit aimer.
Du crime des saisons le Prince est responsable ;
Dès qu'on est malheureux, il doit être coupable.
Si la vigne périt, on est prêt d'immoler
Un Roi trop indulgent qui la laisse couler.
Ignorant jusqu'au nom des vertus & du vice,
Peut-on, de l'équité, discerner l'injustice ?
Mais si-tôt que les arts renaissent une fois,
Ils enfantent l'honneur, la premiere des loix ;

On distingue un projet, injuste ou légitime,
Et le remords toujours marche à côté du crime.
Voulez-vous être enfin, par de nobles projets,
Grands chez les Etrangers, & chers à vos sujets?
O Rois, par les Beaux-arts cimentez votre gloire.
LOUIS, pour le génie, il est une victoire,
Qui vaut bien des Héros l'homicide laurier;
Par plus d'une conquête, ainsi que le Guerrier,
Il ravit des mortels l'hommage involontaire,
Et le peuple voisin devient son tributaire.
Ramene tes regards vers ces tems glorieux,
Où le vaillant François régna sur nos ayeux;
Où ce digne rival d'Auguste & d'Alexandre
Vit les arts, à sa voix, renaître de leur cendre,
Et le peuple François unir, sous ses drapeaux,
Les palmes du génie aux palmes des Héros?
La France, asyle heureux de la vérité même,
Fut de l'Europe alors le Tribunal suprême.
Attaqué dans ses droits, prêt à les voir juger,
Plus d'une fois alors un Sujet étranger,
Eludant de son Roi la sentence arbitraire,
Aux Tribunaux François, cita son adversaire;
On suivoit leurs décrets, & l'Europe à la fois
Avoit pour Souverains ses Princes & nos loix. *
Vois des premiers Césars la cité désolée,
Des Arts ensevelis superbe mausolée.
Pourquoi, même aujourd'hui, voit-on de toutes parts
Les peuples accourir au sein de ses remparts?

---

* Nos Historiens assurent que les Etrangers vinrent souvent faire juger en France des causes importantes & difficiles.

Son antique Sénat dort dans la nuit profonde,
Rome n'eſt plus la Reine & la terreur du monde.
Non; mais en enchaînant le reſte des mortels,
Rome avoit au génie érigé des autels;
Et l'on croit voir encor errer dans cet aſyle
Les mânes révérés d'Horace & de Virgile;
Les débris des Beaux-arts, cultivés par ſes mains,
Lui conſervent encor l'hommage des humains;
Du Capitole altier on cherche les murailles,
Et ce cirque ſanglant, cher au Dieu des batailles;
Le Germain gravement vient pour la contempler;
Le Français court auſſi la voir, pour en parler;
Et l'Anglais murmurant contre ſes deſtinées,
En médiſant du Pape, y répand ſes guinées.

Pour te faire chérir les enfans d'Apollon,
Je ne citerai point le dixiéme Léon.
Eh! ſans aller ſi loin te chercher un modèle,
N'avons-nous pas le Czar, de mémoire immortelle?
Pour adopter ſon peuple & lui donner la loi,
Il voulut des Sujets plus dignes de leur Roi.
Moderne Prométhée, il créa ſa patrie;
Voyageant pour chercher les arts & l'induſtrie,
Pierre, changeant vingt fois de métier & de nom,
Fut, avant d'être Roi, Charpentier & Maçon.
Dans ſes climats groſſiers, le jour de la ſcience
Diſſipa les brouillards de l'épaiſſe ignorance.
Dès-lors on vit par-tout des hommes éclairés
Y profeſſer les Arts, de ſon peuple ignorés:
L'artere du malade, ou prompte ou rallentie,
Au doigt qui l'interroge apprend ſa maladie;
Le goſier Moſcovite, inſtruit avec ſuccès,

Articule bientôt le Turc & le Français ;
On voit des mains de l'art ſes maiſons exhauſſées,
Contre l'azur des cieux des lunettes dreſſées ;
Et chaque aſtre, en paſſant ſur ce vaſte horizon,
Forcé de révéler ſon ſecret & ſon nom.

Les bienfaits d'un Monarque ont toujours leur ſalaire.
O Muſes, ſi le Czar vous a ſervi de pere,
Vous couvrirez ſon front de lauriers immortels.
Mais malheur aux humains qui briſent vos autels !
Le ſceptre tôt ou tard cede au ciſeau des Parques ;
Mais les Muſes, LOUIS, ſurvivent aux Monarques ;
Leurs Favoris alors font entendre leur voix ;
Au Tribunal de l'homme, ils dénoncent les Rois.
Les humains ſont pour nous, au bout de leur carriere,
Comme le bloc informe, aux mains du ſtatuaire ;
Il en fait à ſon gré ſa cuvette ou ſon Dieu.
Oh ! de combien de Rois le nom vole en tout lieu,
Qui, couchés dans leur tombe, y dormiroient ſans gloire,
S'ils n'avoient honoré les filles de mémoire !
Le ſucceſſeur de Jule, Auguſte eſt révéré ;
Sans les Muſes, LOUIS, il ſeroit abhorré ;
Mais il leur prodigua les honneurs, les richeſſes,
Et la gloire eſt enfin le prix de ſes largeſſes ;
Toujours la renommée eſt prompte à le ſervir,
Et ſous l'ami des Arts cache le Triumvir.

Tu n'attends pas de nous ce fatal miniſtere,
LOUIS, de tes Sujets moins ſouverain que pere ;
Tu ne laiſſeras point de crimes à voiler ;
Mais défends les neufs Sœurs, daigne les conſoler ;

Et qu'à jamais par toi nos lyres fortunées
Célebrent tes vertus l'une à l'autre enchaînées.
J'ai vu, j'ai vu des jours, où le Peuple allarmé
N'écoutoit qu'en tremblant un Edit proclamé:
Son œil craignoit d'y voir un ordre trop ſévere,
Par un nouvel impôt, ſurcharger ſa miſere;
Mais ſon cœur, ô LOUIS, vole au-devant des tiens;
Tous ont porté la joie au cœur des Citoyens.
Pourſuis; & ſi jamais quelque nouveau Miniſtre
Vient offrir les talens ſous un aſpect ſiniſtre,
Crains de lâches projets, dans l'ombre concertés;
Il voudroit s'affranchir d'importunes clartés.
Conſulte ce Mentor, ſi cher à ta jeuneſſe,
Lui, qu'ont blanchi les ans, bien moins que la ſageſſe,
Qui, délivré par toi d'un exil rigoureux,
Veut venger ſa diſgrace, en nous rendant heureux;
Conſulte ce mortel, que la France révere,
Que de ton ſceau Royal tu fis dépoſitaire:
Inſtruits de nos ſecrets, LOUIS, ils te diront,
Que le laurier des Arts doit couronner ton front;
Que la gloire ici-bas, utile enchantereſſe,
Eſt, après la vertu, la premiere richeſſe;
Que l'on ne vit jamais, foulant aux pieds les loix,
Les enfans d'Apollon armés contre les Rois;
Et qu'on a vu ſouvent leurs ames pacifiques
Nourrir, même à la Cour, des vertus héroïques.
Venez, mânes chéris, forcez votre priſon,
Sublime la Fontaine, illuſtre Péliſſon!
Racontez à mon Roi votre immortel courage,
Qui défendit Fouquet, au fort de ſon naufrage;

La fortune, ſon Roi, pour lui tout eſt changé ;
Vous lui reſtez encor ; Fouquet ſe croit vengé.
Ah ! du moins vos écrits, défendant ſa mémoire,
Ainſi que vos vertus, éterniſent ſa gloire. *

---

* On ſçait que Péliſſon & la Fontaine furent fidèles à l'illuſtre Fouquet dans ſa diſgrace ; & qu'ils eurent le courage de le défendre, l'un, par des mémoires éloquens ; l'autre, par la meilleure Elégie que nous ayons en Français.

LETTRE
D'UN ANGLOIS.

Je n'y tiens plus dès aujourd'hui,
Vers toi, je cours en diligence:
En vérité je meurs d'ennui;
Le triſte pays que la France!
On rit toujours. Depuis ſix mois,
Qu'Auguſte leur donne des Loix,
Il faut voir leur folle allégreſſe!
Ce ſont des tranſports! une ivreſſe!....
J'ai vu pourtant, je m'en ſouviens,
Cette Nation ſi légere,
Rêvant beaucoup, ne riant guere,
Devenir grave en maint de rien,
Et preſque conſomptionnaire:
Paſſe encor. J'avois cru, Belton,
Qu'enfin nous allions voir la France
Echappée à ſa longue enfance,
Entrer dans l'âge de raiſon.
J'ai vu juſques à la coquette,
De nos Drames noirs rafoler;
Les crêpes d'Young ſe mêler
Parmi les pompons de toilette.
Pour Young on brûloit l'encens;
On préféroit ſes triſtes chants
A la plus jolie ariette;
En un mot, la jeune Thisbé,

Dont la mode eſt la ſouveraine,
Eut pour Young, quitté ſans peine
Sa chienne & ſon petit Abbé.
Du moins avec de pareils êtres,
On vivoit alors ſans ennui :
Mais bon Dieu ! ce Peuple aujourd'hui
Rit encor plus que ſes ancêtres.
Après un exil de vingt ans,
La folie, en mere fidelle,
Revient pour offrir de plus belle
Sa marotte à ſes vieux enfans.
La cauſe du mal, c'eſt AUGUSTE ;
Et par malheur, mon cher Belton,
Quand on l'adore, on a raiſon ;
Paris eſt ſou, mais il eſt juſte.
Je viens ici pour ma ſanté :
Mais le moyen ? à mon côté,
Sans ceſſe retentit la joie ;
Il faut qu'en ce climat chéri,
Pour mes péchés, le Ciel envoie
Tout exprès un autre Henri !
J'apprends toujours quelque merveille,
Le ſoir, quand je rentre chez moi,
Encor autant quand je m'éveille,
Et d'ennuyeux *Vive le Roi*
Viennent tourmenter mon oreille.
Avec ſes peuples, en effet,
Dans tous les Edits qu'il leur donne,
En bon pere il cauſe, il raiſonne,
Et chaque Edit eſt un bienfait.
Oui, je l'avoue, & puis ; la Reine !
Jamais, ſur les bords de la Seine,

On

On n'a vu, je le parîrois,
Tant de vertus & tant d'attraits
Embellir une Souveraine.
J'en ſuis déſeſpéré, vraiment;
D'ailleurs ſçais-tu l'événement
Dont je fus témoin oculaire ?
Le Monarque a tout récemment
Fini l'exil du Parlement,
Qui, tout franc, ne nous fâchoit guere.
Bref, tu ſçais que notre fierté
Dédaigne aſſez une Couronne,
Qu'un Roi par nous eſt peu gâté :
Eh bien ! AUGUSTE ſur le Trône,
Il eſt Roi ; mais en vérité
Il eſt ſi bon qu'on lui pardonne ;
C'eſt l'amour qui dicte ſes Loix,
Son cœur.... je quitte cette plage ;
Je fuis, Belton, & je le dois :
Si j'y vivois long-temps, je gage,
Qu'il me feroit aimer les Rois.

A MADEMOISELLE LUZZI,

Qui traitoit l'Auteur de fou au parquet de la Comédie Françaiſe.

LUZZI ! cet avis là m'enchante !
Mais le méritois-je ? & par où ?
Vraiment, la réponſe eſt touchante !
Quand je dis : vous êtes charmante,
On me répond : vous êtes fou.

Je ſuis donc fou, quand je répete
Que tour-à-tour ton œil coquin,
A le regard fier ou malin
D'une Reine ou d'une Soubrette ;
Je ſuis fou quand je dis auſſi,
En voyant ta bouche ſourire,
Qu'au ſein de l'amoureux empire ;
L'autre Vénus ſourit ainſi ;
Quand je dis que l'amour malade
Guériroit par un ſeul baiſer
De ta bouche où vont repoſer
Tous les amours en embuſcade ;
Et qu'au moment délicieux
Où ton goſier mélodieux ,
A ton ſouris joint ſes merveilles ;
Le ſourd ſeroit pris par les yeux ,
Et l'aveugle par les oreilles !
Je ſuis fou , lorſqu'à ta Beauté ,
Qui me paroît toujours nouvelle ,
Je trouve un air de nouveauté ;
Quand je te vois toujours plus belle :
Quand je dis que l'œil de tes traits ,
Obſervant l'heureux aſſemblage ,
Voit toujours le même viſage
Et jamais les mêmes attraits !
Si cela s'appelle folie ,
J'ai des complices à foiſon :
Il faudra que de compagnie ,
Tout Paris aille à Charenton.

VERS.

*Extraits d'une Lettre à M. le Vicomte de S.****

AIMEZ des arts les paiſibles douceurs ;
Des Nymphes d'Hélicon recherchez les careſſes.
Vous ſçaurez bien dans vos tendres erreurs
Etre infidèle à vos Maîtreſſes :
Mais ſoyez fidèle aux neuf Sœurs.
Aimez-les pourtant ſans ivreſſe ;
Dans leurs jardins ne cueillez que des fleurs ;
Sur ce point là ſuivez nos mœurs ;
Traitez l'amour des arts, comme on fait la tendreſſe ;
Ayez des goûts & non pas des fureurs.
A nous autres martyrs des Filles de mémoire,
Laiſſez d'un vain travail la pénible lenteur ;
Vicomte, vous pouvez m'en croire,
Plus on s'approche de la gloire,
Plus on s'éloigne du bonheur.
N'attriſtez point le printemps de votre âge :
En attendant que Mars, jaloux de vos loiſirs,
Vous condamne aux lauriers qu'il promet au courage,
Laiſſez errer vos amoureux deſirs :
Sur chacun de vos goûts ſçachez, en homme ſage,
Lever un tribut de plaiſirs.
A la beauté la plus ſévere
L'habit guerrier plaira toujours :
La race du Dieu Mars n'eſt jamais étrangere
Dans la famille des Amours.

REQUÊTE
AU PARLEMENT.

IL luit enfin ce jour proſpere ;
Long-temps veuve, à la fin Thémis
Vous ouvre encor ſon ſanctuaire ;
Vous voilà ſur vos fleurs de lys.
Tandis que dans ces jours de fête,
On bénit votre heureux retour,
Supplions humblement la Cour
D'appointer cette humble Requête.
Tout un Peuple célebre en chœur
Et ſon bonheur & votre gloire :
C'eſt fort bien fait ! &, de grand cœur,
Avec lui je chante victoire.
Mais déja des ſacrés Vallons,
Nos ſubalternes Apollons
Arrivent tout gros de merveilles,
Et leurs diſcordans violons
Me font trembler pour nos oreilles.
A Paris on voit, par eſſaims,
De ces Auteurs adultérins,
Beaux-eſprits, ſurnommés Poëtes,
Petits faiſeurs de vers malins
Et de galantes chanſonnettes ;
Qui, ne faiſant grace ſur rien,
Rimeurs en chef d'une famille,
Chez Eglé chantent auſſi bien
Et la naiſſance de ſa fille,

Et la mort de ſon petit chien.
Ces Meſſieurs, race tyrannique,
Ne manqueroient pas une fois
De fourrer leur nez poétique
Dans les affaires de nos Rois.
Si l'hymen, de chaînes proſperes
Vient lier un de nos Bourbons,
Vîte, leurs Muſes éphémeres
Au Public jettent pour bonbons
Des cornets de vers ſomniferes.
Si quelque Prince nous eſt mort,
Leur verve accourant à notre aide,
Par un infaillible remede,
Pour nous conſoler nous endort.
J'ai vu, quand la mort vengereſſe
Frappa l'héritier des Henris,
Les cataractes du Permeſſe
S'ouvrir pour inonder Paris.
L'Ode vagabonde, emphatique,
Tourmentant ſon char Pimdarique,
Arriva par ſauts & par bonds;
L'Eglogue, au front un peu gothique,
Vint mener paître ſes moutons
Sur la tombe de nos Bourbons.
On vit la dolente Elégie,
De ſes vieux crêpes rembrunie,
Pleurer comme un Drame nouveau;
Ses vers alignés au cordeau,
Parlerent comme on pſalmodie.
Il n'eſt pas juſqu'au vieux Sonnet,
Qui ne fît, en cérémonie,
Larmoyer ſon double tercet.

Si dans Paris on ſe promene,
Vers ſe trouvent là, vers ici;
Sur les parapets de la Seine,
Ballots de vers dormoient auſſi;
En pleine rue, à tous paſſages,
Des vers & puis des vers encor;
Sous votre nez crieurs à gages,
Criant plus haut que feu Stentor,
En faiſoient voltiger les pages.
Bref, nos rimeurs, en plein ſuccès,
Nous aſſaſſinoient à leur aiſe;
Je les ai vus dans leur accès,
Même en parlant de Louis Seize,
Ennuyer des Lecteurs Français.
Or leurs Pégazes anonymes
Sur nous commencent à ruer;
Déja leurs inſipides rimes
Viennent en chœur vous ſaluer.
Voici donc, puiſque la tempête
Nous menace de jour en jour,
Ce que l'on demande *à la Cour*
Par cette importante Requête:
Qu'il ſoit fait, pour notre repos,
Défenſe à tout mauvais Poëte
De venir, en Muſe indiſcrette,
Vous couronner de ſes pavots.
Faudra-t-il voir, quand l'allégreſſe
S'empare de tous les eſprits,
L'ennui s'échappant de la preſſe,
Circuler au ſein de Paris?
Mais peut-être allez-vous nous dire;
Ne liſez pas, laiſſez écrire.

Eh ! qui pourroit voir parmi nous,
Des vers qui nous parlent de vous,
Et n'être pas tenté de lire ?
Tout Paris a plaint vos revers ;
Nous disions, pleurant votre absence ;
Louis, ce Roi plein de clémence,
Ne voudra pas que dans les fers,
Thémis laisse au fond des déserts,
Rouiller son glaive & sa balance.
Pour prix de notre dévoûment,
Ayez pitié de nos oreilles :
Vîte, un Arrêt de Parlement....
Mais il me vient subitement
Une idée, & je crois vraiment
Qu'elle pourra faire merveilles.
S'ils veulent, en dépit de tous,
Rimer leurs pensées politiques,
Ordonnez donc que loin de nous,
Leurs vers, au moins soporifiques,
Ne soient lus que des fanatiques
Qui faisoient des vœux contre vous.
Cet expédient doit vous plaire ;
Chacun y trouve également
Un sort mérité, mais contraire,
Vos ennemis leur châtiment,
Et vos partisans leur salaire.

ÉPITRE

A M. IMBERT.

L'HIVER commençoit à flétrir
Les derniers tréſors de l'automne,
Quand j'entrelaçai la couronne,
Que ma Muſe oſa vous offrir.
Je parcourus les plates-bandes,
Où croiſſent la roſe & l'œillet,
J'en voulois treſſer des guirlandes,
Et n'en pus former qu'un bouquet,
Qu'un petit bouquet inodore,
Nuancé loin des yeux de Flore,
Décoloré, ſemblable aux fleurs
Qu'en des cryſtaux l'art fait éclore,
Et qu'au matin l'humide aurore
N'embellit jamais de ſes pleurs.
Je ſçais qu'au Pinde, ſur vos traces,
On pourroit encore en cueillir;
Mais le goût peut-il aſſortir
Des fleurs qu'ont dédaigné les Grâces?
C'eſt vous qui dirigiez leur choix
A la toilette de leur mere;
On dit qu'à votre douce voix
Elles vous ont pris pour leur frere.
Je m'en doutois quand je vous lis;
C'eſt l'amour que je crois entendre;
Les Muſes ont dû s'y méprendre

Comme les filles de Cypris.

Dans ces beaux jours où la nature
S'éveille, & voit ſur la verdure
Folâtrer les jeux & les ris ;
Quand, par une aimable impoſture,
De ſes vieux charmes rajeunis,
La grâce ſeule eſt la parure,
Comme elle l'eſt de vos écrits ;
Auprès des épines fleuries,
Bordure d'un riant canal,
Dont le diaphane cryſtal
Réfléchit l'émail des prairies ;
Et ſous les berceaux d'un jaſmin,
Où fleurit à côté du thim
Le muguet que la roſe efface ;
Avec vos vers & ceux d'Horace,
Je lis, je rime, & tour-à-tour,
Prenant vos paſtels & ſa lyre,
Je deſſine ce beau ſéjour,
Et je chante ce qu'il m'inſpire.

Soit, lorſqu'au milieu des buiſſons
Les Roſſignols & les Fauvettes,
Mariant leurs ſimples chanſons,
Semblent défier les Poëtes
De moduler d'auſſi doux ſons ;
Soit, lorſque Phébus ſur ma tête,
Annonçant un jour ſans tempête,
Lance au loin ſes premiers rayons,
Et dore le ſuperbe faîte
Des tours, des forêts & des monts ;

M'eſſayant d'une main peu ſûre,
J'imite ces accens ſi doux,
Accens de la volupté pure,
Que les oiſeaux amans, époux,
Tant que le cours du printemps dure,
Goûtent & chantent mieux que nous :
Ou bien, je rends en miniature,
Ces tableaux, dont je ſuis jaloux,
Que vous peignez d'après nature,
Et que j'eſquiſſe d'après vous.
Mais ſouvent lorſque je prélude,
Ma lyre eſt rébelle à mes doigts ;
Le ſon que j'en tire eſt ſi rude,
Qu'il fait peur aux Nymphes des bois ;
Vous qui chantez trois Immortelles,
Vous que les Amours chanteront,
Vous dont la gloire a ceint le front
Des couronnes de nos modèles ;
De grace, apprenez-moi comment
Ma Muſe, à vos conſeils docile,
Peut ſaiſir ce rithme facile
Qui ſuit le ton du ſentiment ;
Comment le vers, ſans qu'on y penſe,
Marche, court, vole avec aiſance,
Et toujours correct, expreſſif,
Rapide ou lent, pompeux ou vif,
Se plie aux loix de la cadence :
Comment on peint avec des mots,
Ici le ſouffle du Zéphire,
Lorſqu'il s'inſinue & ſoupire
Parmi d'harmonieux roſeaux ;
Et là, les concerts qu'aux oiſeaux

L'aurore de l'année inſpire :
Tantôt l'éclat retentiſſant
Du tonnerre qui, dans l'air, gronde ;
Tantôt le fracas effrayant
Des rochers que roule un torrent,
Dans l'horreur d'une nuit profonde,
Lorſque mille affreux ſifflemens
Se mêlent aux mugiſſemens
Du ciel, de la terre & de l'onde,
Et qu'à grand bruit les élémens
Semblent, dans leurs ſoulevémens,
Conſpirer la chûte du monde.
Dites-moi par quel art encor,
On peut, variant les céſures,
Créer de nouvelles meſures,
Pour former un plus bel accord....
Mais quoi ! la nature ménage
Ses biens avec choix diſperſés ;
Mere économe, elle partage
Les dons que vous réuniſſez.

RÉPONSE

DE M. IMBERT A M. BÉRENGER.

QUE votre Apollon gracieux
Sçait avec art débiter ſa fleurette !
Pour l'amour-propre d'un Poëte,
Son doux parler eſt bien inſidieux !
Du premier des humains, quand l'épouſe nouvelle
Mordit à cette pomme indigeſte pour nous,
Le ſéducteur, ſans doute, en haranguant la belle,
Parloit en vers, & parloit comme vous.
Plus d'une fois l'encens, par ſa fadeur extrême,
Exhale des vapeurs d'ennui :
L'eſprit goûte le vôtre, & le cœur avec lui ;
Et vous mériteriez d'être chanté vous-même,
Tout auſſi bien que vous chantez autrui.
Mais quand je veux répondre en Muſe énorgueillie,
Ma fierté rencontre un écueil :
Votre louange enfin m'inſpire de l'orgueil,
Et vos vers de la modeſtie.

Fin du premier Volume.

TABLE
DES PIÉCES
Contenues dans ce Volume.

LE JUGEMENT DE PARIS.

CHANT premier, Pag. 1
Chant ſecond, 15
Chant troiſiéme, 24
Chant quatriéme, 37

ŒUVRES MÊLÉES.

Poinſinet & Moliere, Dialogue, 49
Le Luxe, Ode, 66
L'Ambition, Ode, 71
Lettre de Théreſe Danel à Euphémie, 79
Lettre du Poëte Simonides, 97
Le Conſul Villars, Poëme, 110
Elégie ſur la mort de Piron, 117
La fauſſe allarme, Eglogue, 129
L'Epreuve, Églogue, 134
Epigrammes ou Contes en vers, 139
Couplets Anacréontiques, 145
Caprice, 146

Mes Conditions, Epitre aux Muſes, 147
In-promptu à un ami, 153
Rondeau, 154
*Vers pour être mis au bas du Portrait de Madame V***** ibid.
Lettre d'une Religieuſe à la Reine, 155
A M. Piron, ſur le bruit qui avoit couru de ſa mort, 159
Epitre à M. l'Abbé de B.... 160
Diſtique ſur les alliances de la Maiſon d'Autriche, 161
*Bouquet, à M. de**** 162
*Epitre à M. de**** 163
*Madrigal à Mademoiſelle**** 164
A Zirphé, 165
*A Madame de S**** ibid.
*Epitre à Mademoiſelle G**** 166
A la même, 167
Epitre à M. de Voltaire, 169
A la Fortune, 170
Couplets, 171
Etrennes d'une Femme à ſon amie, 172
A Madame..... en lui envoyant Teliamed, 173
Chanſon, 174
Epitre à un nouveau-né d'amour, 175

Vers ſur le Poëme du Jugement de Pâris, 176
Epitre à M. Bordeu, 177
Epitre à un Poëme ſans gravure, 179
Quatrain, 180
Vers à l'Imperatrice Reine, 181
Billet, 182
Epitre au Roi, 183
Lettre d'un Anglois, 191
A Mademoiſelle Luzzi, 193
*Vers, extraits d'une Lettre à M. le Vicomte de S****, 195
Requête au Parlement, 196
Epitre à M. Imbert, 200
Réponſe de M. Imbert à M. Bérenger. 204

Fin de la Table.

ŒUVRES
POÉTIQUES

ŒUVRES

POÉTIQUES

DE M. IMBERT,

NOUVELLE ÉDITION,

Revue, corrigée & augmentée.

TOME SECOND.

A LA HAYE,

Chez JEAN NEAULME, Libraire.

M. DCC. LXXVII.

AVERTISSEMENT.

Le genre le plus difficile aujourd'hui, c'eſt ſans contredit celui de la Fable. Il ſemble qu'il ſoit permis d'écrire la Tragédie après Corneille & Racine, la Comédie après Moliere, & qu'il ſoit défendu de faire des Fables après la Fontaine. Auſſi le Lecteur pardonne-t-il bien rarement à ceux qui ont l'audace de le tenter. Cependant, à le bien prendre, cette témérité devroit être regardée comme un acte d'humilité ; car je ne crois pas qu'il y ait un ſeul Fabuliſte qui, en prenant la plume, conſerve l'eſpérance, ni même la prétention d'égaler la Fontaine, & qui ne ſoit dans le cas d'un homme qui va combattre, bien aſſuré d'être vaincu. C'eſt du moins dans ces ſentimens que je ſuis entré en lice : en meſurant des yeux mes rivaux, j'ai mis à part la Fontaine ; & j'ai jetté mes armes à ſes pieds, avant de m'en ſervir contre ceux que j'avois à combattre. C'étoit peut-être une ſupercherie de mon amour-

propre, qui, ſe trouvant gêné par la ſupérioté de ce Fabuliſte, ſe dépêchoit, pour ainſi dire, d'en faire un Dieu, afin de laiſſer parmi les hommes la premiere place vacante. Quoiqu'il en ſoit, après m'être engagé dans une carriere où je devois rencontrer la Fontaine, on me pardonnera plus aiſément de traiter aujourd'hui un nouveau genre où il s'eſt encore exercé. Celui des Contes offre moins de dangers à qui veut s'y eſſayer; & l'on nous permet encore d'y réuſſir; ſoit parce qu'il eſt plus gai, qu'il peut être plus piquant, qu'il eſt d'ordinaire plus intéreſſant par le fond, & qu'il eſt plus aiſé par-là de diſtraire ſon Lecteur du ſouvenir de la Fontaine; ſoit parce que la Fontaine, moins parfait dans ce genre, qu'il n'a pas jugé auſſi digne de ſes efforts, préſente aux modernes Conteurs une rivalité moins effrayante. Ce genre d'ailleurs plus facile, mais moins important, eſt jugé avec bien moins de ſévérité. Dans la Fable, le Poëte a un but moral; le Lecteur, qui en eſt averti,

veut, en y allant, trouver la route agréable ; mais il ne veut y mettre qu'autant de temps qu'il en faut pour la parcourir ; il ſonge au but, parce qu'il eſt intéreſſé à y être rendu. Dans les Contes, le Lecteur ne veut que s'amuſer : c'eſt un voyageur, qui ne va que pour ſon plaiſir ; il n'a, pour ainſi dire, aucune affaire qui le preſſe d'arriver ; il ne s'informe gueres où on le mene, mais par où on le mene ; il n'exige rien de ſon guide, ſinon que les chemins ſoient faciles & rians ; & le ſeul accident dont il le rende reſponſable, c'eſt l'ennui.

Ainſi, le Conteur trouve bien plus aiſément grace auprès du Lecteur que le Fabuliſte. (*a*) On voudroit preſque que tout Fa-

(*a*) Tel a été auſſi le ſort de mes Contes, quoique bien des Gens de Lettres leur ayent préféré mes Fables ; ce qui ne m'a point étonné. A mérite égal, ils devoient naturellement les préférer. Les Contes de la Fontaine ne ſont-ils pas mis au-deſſous de ſes Fables ? Mais, dira-t-on, ſes Contes ſont bien moins finis. Je répondrai qu'ils doivent l'être moins auſſi. D'ailleurs l'importance du genre & la difficulté, que l'Homme de Lettres met toujours dans la balance, peuvent le déterminer malgré lui ; &

buliſte reſſemblât à la Fontaine ; parce qu'il ſemble en effet qu'on n'eſt bien, qu'en lui reſſemblant ; mais on permet au Conteur d'être lui-même. J'ai uſé de ce privilége dans ces Contes, comme dans les Fables que j'ai publiées. Je ne me diſois point : écrivons comme la Fontaine ; je ne me diſois pas non-plus : n'écrivons pas comme lui ; mais j'écrivois comme je ſentois. C'eſt par-là, je crois, qu'un Auteur peut parvenir à être ſoi-même ; ou que du moins, bien différent de l'imitateur qui, grimaçant toujours, eſt toujours inférieur à ſon modèle, il devient le rival ou le vainqueur de ceux à qui il reſſemble ; & cela doit-être, parce que, n'ayant point cherché à leur reſſembler, il eſt évident qu'il n'a pas pris leur génie ; mais que leur génie s'eſt trouvé reſſemblant au ſien. C'eſt ainſi que la Fontaine paroît avoir pris la maniere de Paſſerat,

---

ſouvent dans ce cas, ſans s'en appercevoir, c'eſt au genre plutôt qu'à l'ouvrage qu'il a donné la préférence.

ſi l'on en juge par le joli Conte (*a*) qui nous eſt reſté de ce dernier, tandis qu'il n'a fait qu'obéir à l'inſtinct de ſon génie. Il fût demeuré au-deſſous, s'il avoit cherché à l'imiter.

On ne trouvera pas, dans les Contes que j'offre au Public, la même liberté que dans nos Contes anciens; parce que nos mœurs, plus dépravées & plus décentes, s'offenſent d'une expreſſion un peu vive, & qu'il faut reſpecter cette pudeur, puiſque c'eſt la ſeule qui nous reſte.

Ce que j'ai perdu de ce côté-là, (car ce ton un peu libre donne en général plus de facilité pour plaire,) j'ai tâché de le regagner par la variété. Je ſens tout le beſoin que j'ai de ne rien négliger pour me faire lire; dans ce tems ſur-tout où nous deſſéchons ſi bien un ouvrage en le critiquant; où nous ſem-

(*a*) Le *Coucou*, ou *la Métamorphoſe de l'homme en oiſeau*. Qu'on y faſſe attention, il eſt certain que le ton de ce Conte charmant eſt parfaitement le même que celui de la Fontaine.

blons gagner toujours en ſubtilité ce que nous perdons en talent.

Comme j'aime que l'on m'indique les ſources où l'on a puiſé, je me fais une loi d'avertir de celles où j'ai puiſé moi-même. *Le Payſan & ſon Fils*, & *le Baiſer*, ſont imités de M. Gellert; & celui d'*Alnaſcar*, qui avoit déja paru dans l'Almanach des Muſes, eſt tiré des *Mille & une Nuits*.

On a publié un recueil de *Fabliaux*, ou anciens Contes, qui n'étoient pas inconnus à la Fontaine; car il y a puiſé auſſi pluſieurs ſujets, tels que *les Remois*, *le Cuvier*, &c. C'eſt-là que j'ai pris l'idée du Conte que j'ai intitulé : *la Philoſophie en défaut ;* il a pour titre dans l'original : *le Lay d'Ariſtote ;* & M. le Comte de Caylus en a donné un extrait dans un Mémoire qu'il a lu à l'Académie des Inſcriptions, au mois de Juillet 1746. Je l'ai traité à ma maniere, & je me ſuis toujours réſervé le même droit ſur tout ce que j'ai emprunté. C'eſt dans la même ſource que j'ai pris l'idée du *Jugement du*

Loup, & des *trois Aveugles*. Le Spectateur Anglois m'a fourni *Jupiter & la Race humaine*, & *le Fat en bonne fortune*. Enfin, je dois le trait du *Ruban* à M. *Jacobi*, Auteur Allemand; à Desperriers, ceux du *Fou de Qualité*, du *Gentilhomme qui avoit couru la Poste*, & de *la Leçon du Mari*. C'est aussi Desperriers qui m'a fait naître l'idée du Conte intitulé: *trois Maris, trois Cocus*. Voilà tous les sujets que j'ai empruntés d'autres Auteurs. Le reste est composé ou de sujets d'invention, ou de traits qu'on m'a récités, & que j'ai ajustés en Contes.

Je ne me dissimule point, encore une fois, le peu d'importance d'un tel Ouvrage, bien que je m'y sois avisé quelquefois d'être moral; & plus j'en crois le succès facile, moins il est capable de m'énorgueillir. Je sçais qu'aujourd'hui la gloire est à plus haut prix. Autrefois une Epitre légere, un Madrigal heureux, pouvoient fonder une espece de réputation. Aujourd'hui nombre de Poésies fugitives font quelquefois fortune, & ne rapportent jamais rien, pour ainsi dire, à leur Auteur.

La gloire a ſuivi le ſort des choſes de la vie ; il faut plus de frais pour l'acquérir ; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'on eſt devenu plus ſévere. Il eſt ſi facile maintenant d'êrre médiocre ! Les mauvaiſes Tragédies du ſiécle préſent ſont mieux écrites que les premieres piéces de Corneille.

J'eſpere quelque jour prendre un vol plus élevé. J'ai voulu m'eſſayer auparavant dans l'art des vers, qu'on juge ſi ſévérement aujourd'hui, & qu'on fait avec ſi peu de ſoin ; perſuadé que, même le mérite mis à part, l'Auteur, qui a du ſtyle, a un très-grand avantage ſur celui qui n'en a point.

HISTORIETTES,

OU

NOUVELLES EN VERS.

LIVRE PREMIER.

CONTE PREMIER.

LE RUBAN.

TOUJOURS un bon dévot, pour ſortir d'embarras,
Invoque l'un des Saints qu'il ſçait être propice
En pareil cas ;
Le captif, le nocher, au bord du précipice,
S'adreſſe au bon Saint Nicolas.
Fille à quinze ans, qu'en ſon lit ſolitaire
Certain deſir éveille trop matin,
S'en va dévotement, loin des yeux de ſa mere,
Offrir à Catherine un cierge clandeſtin ;

Et le Soldat, près d'égorger ſon frere,
Fait ſa priere à Saint Martin.

Ainſi, ſelon les cas, chacun ſe recommande
A quelque céleſte habitant :
Pour les ſaints du Parnaſſe, amis, j'en fais autant ;
Mais ce Grécourt qu'on prône tant,
Je l'ai rayé de ma légende.
Jamais, enviant ſon deſtin,
Mon Apollon ne le prendra pour maître ;
Ce Conteur ſans doute croit être
Voluptueux, il n'eſt que libertin.

Mais toi, que pour l'amour Nature exprès fit naître,
Toi qui, ſans y penſer, éterniſas ton nom,
La Fontaine, c'eſt toi que je veux reconnoître
Aujourd'hui pour mon ſeul Patron.
Tu ſçais, d'un air ſi naïf & ſi tendre,
Couvrir la volupté d'un voile de candeur,
Que ſouvent on voit la pudeur
S'en approcher & s'y méprendre.
Ah ! verſe en mes Ecrits cette douce gaîté,
Qui déride ſi bien le front le plus ſévere ;
Et prête moi ſur-tout cette gaze légere,
Qui pare encor la nudité.

Dans un hameau, près de Rome nouvelle,
Délie avoit reçu le jour :
On ſçait qu'aux lieux, où la nature eſt belle,
Le cœur eſt plus près de l'amour.
Or un ſonge la nuit, la couvrant de ſon aîle,
Mit un amant à ſes genoux :

Il lui parut ſi beau, ſi naïf & ſi doux,
Qu'ainſi toute ſa vie il eût reſté près d'elle,
Sans qu'elle oſât lui dire : levez-vous.

Mais l'aurore vint, & le ſonge
Prit la fuite avec le ſommeil :
En ſe plaignant d'un ſi bruſque réveil,
Elle eut regret que ce fût un menſonge.
Elle voudroit que ſur ſes pas
La nuit revînt, & retardât l'aurore :
D'un œil plus curieux, obſervant ſes appas,
Elle rougit, & veut les voir encore ;
Inquiete, elle étend les bras....
O ciel! quel eſt ce mal étrange,
S'écria-t-elle ? hier au ſoir,
Je n'étois pas ainſi. L'on ſe leve ; il faut voir
Comme alors ſa toilette change!
Mais elle a grande peine à ranger ſon mouchoir ;
Certain flux & reflux ſans ceſſe le dérange.
Qui lui dira donc en ce jour,
Quel eſt ce mal nouveau pour elle ?
Délie, ah! c'eſt un mal que tout ſent à ſon tour,
Mal ſi charmant, fievre d'amour,
Dont on guérit, quand on eſt belle.
Auſſi Délie en guérit promptement.
Tandis qu'elle rêve à l'amant,
Qu'en ſonge elle entendit prononcer, je vous aime,
Un autre amant ſurvint. Ce n'étoit plus le même ;
Mais il parut au moins auſſi charmant :
C'étoit Zilas. Quoique la Belle
Eût avec lui fort long-temps habité,
Les charmes de Zilas ſembloient choſe nouvelle :

L'œil ne juge bien la beauté,
Que lorſqu'enfin le cœur peut s'enflammer pour elle.

Avec des yeux indifférens,
Zilas auſſi n'avoit point vu Délie.
Comme en un jour elle étoit embellie !
On eſt toujours belle à quinze ans ;
Sans ſes quinze ans, elle eût été jolie.
Ils s'aimoient donc, & s'aimoient tendrement ;
Et cependant Délie encor deſire.
Eh quoi ? ſon cœur ne cherchoit qu'un amant ;
Il l'a trouvé : d'où vient donc qu'il ſoupire ?
Ah ! nous ſçavons qu'on a beau ſe vouer
Au pur amour ; plaire à ce qu'on adore
N'eſt point aſſez : on veut encore,
On veut.... ce qu'on n'oſe avouer.
Délie apprit qu'aux champs, ainſi que dans nos villes,
On ſçait l'art d'appaiſer un amoureux tourment ;
Elle l'apprit bientôt : je le crois aiſément ;
Elle avoit deux maîtres habiles,
Et la nature, & ſon amant.
Son amant, toutefois, la preſſoit vainement
De payer ſa longue conſtance ;
Non qu'au deſir elle impoſât ſilence :
Ainſi qu'au tems de l'âge d'or,
Ce couple heureux avoit encor
Moins de pudeur, que d'innocence.

Enfin l'heure ſonne, & l'amour,
Par un ſonge nouveau qu'il envoya près d'elle,
Lui dit : Délie, il vous faut en ce jour

Rendre Zilas heureux, ou le voir infidèle.
Que faire ? ſe ſoumettre. En effet un matin,
Par Zilas pourſuivie, au ſein de la verdure
Elle s'aſſied, le regarde, & ſoudain
Un ruban, qu'elle paſſe au-deſſous de ſon ſein,
Partage ſes appas, & lui ſert de ceinture :
Vois ce ruban, dit-elle, en ſe tournant vers lui :
Zilas, la moitié de moi-même
Eſt l'unique bien qu'aujourd'hui
Je puiſſe offrir à ce que j'aime.
Interroge ton cœur, choiſis & réponds-moi :
Des deux moitiés, l'une ou l'autre eſt à toi ;
L'amour m'ordonne de me rendre ;
Mais ton choix fait (ſonge bien à cela,)
D'un ou d'autre côté, ton pouvoir va s'étendre
Juſqu'au ruban, pas au-delà.

Zilas balance, & je vous jure
Que je conçois ſon embarras ;
Au-deſſus il voit mille appas :
Oui ; mais il en eſt tant que ſon œil ſe figure !
Ce petit pied, qu'il voit, eſt du meilleur augure
Pour les charmes qu'il ne voit pas.
S'il faut y renoncer, diſoit-il, quel dommage !
Je vais à mes plaiſirs mêler bien des regrets !
Oui, mais auſſi qu'un beau viſage,
Lorſque l'amour l'anime, a de puiſſans attraits !
Ces yeux, qui de ſon cœur expriment le langage ;
Ces bras arrondis par l'Amour,
Et puis ce ſein, que le deſir volage
Souleve, abaiſſe tour-à-tour !
Plus bas peut-être il en eſt davantage ;

Mais quoi ! renoncer à ceci !
Mille tréſors ſont là, je gage ;
Mais le cœur, le cœur eſt ici.
Il s'élance, à ces mots, dans les bras de Délie ;
Ses regrets ſemblent s'appaiſer,
Content des biens qu'il a, vous diriez qu'il oublie
Ceux qu'on vient de lui refuſer :
Il ſe conſole au moins par un tendre baiſer.
Mais l'amante, pour prix d'une flamme ſi pure,
Le regarde plus tendrement,
Et laiſſe le ruban, qui lui ſert de ceinture,
Tomber aux pieds de ſon amant.

CONTE II.

L'ÉVÊQUE MEUNIER.

Au tems, où du ſçavoir on ignoroit le prix,
Un Prélat fort riche en adages
Faiſoit du bruit en France ; il ſembloit avoir pris
Dame Renommée à ſes gages.
Elle épuiſoit, pour le prôner,
Son hyperbolique éloquence,
Et par-tout alloit le donner
Pour un prodige de ſcience.
Il l'étoit en effet ; il entendoit très-bien
Le latin de ſon bréviaire ;
Le liſoit-il ſouvent, ne le liſoit-il guere ?
A dire vrai, je n'en ſçais rien,
Et ce n'eſt pas là mon affaire.

Le Roi régnant, de qui le nom
N'a pas été conſervé par l'hiſtoire,
Chaſſoit un jour près du canton,
Que le Prélat rempliſſoit de ſa gloire.
Et par lui-même il fut tenté de voir,
Juſqu'où de ce Paſteur s'étendoit le ſçavoir.
Il écrivit ces mots : » Prélat, je vous ordonne
» De venir à ma cour, dans quatre jours d'ici,
» Pour y ſatisfaire en perſonne
» Aux trois queſtions que voici :
» Devinez-moi d'abord le point central du monde ;
» Après, ce que je vaux ; enfin,
» Ce que je penſe. » Il eſt certain
Que pour le coup ſa ſcience profonde
Se trouve à ſec. Ce caprice du Roi
L'étonne & le met en cervelle ;
Il frémit : à cette nouvelle,
Plus fin que lui, je penſe, eût reculé d'effroi.
Il avoit beau ſe gratter les oreilles ;
Comment répondre, & répondre ſi-tôt ?
Qui réſoudroit des queſtions pareilles ?
Ah ! que je crains, dit-il, de paſſer pour un ſot !

Comme, ſa lettre en main, aux pieds d'une montagne,
Triſtement il ſe promenoit,
(Il étoit lors à ſa campagne)
Et qu'en ſa tête il tournoit, retournoit
Tous les moyens de ſe tirer d'affaire,
Vint ſon Meûnier. L'Evêque étoit fort populaire ;
Le Meûnier, né plaiſant, avoit l'art de lui plaire,
Et lui parloit ſouvent, même avec liberté.

Monſeigneur, lui dit-il, je lis ſur votre mine
Quelque ſujet d'avoir l'ame chagrine.
Qui vous a donc ſi fort troublé?
Votre rôt, ce matin, a-t-il été brûlé?
Seroit-ce pis? la vigne auroit-elle coulé?
Ah! c'eſt ce papier, je devine,
Qui vous afflige. Oui, juſtement,
Dit l'Evêque: le Roi veut ſçavoir promptement,
En quel endroit eſt le centre du monde,
Le prix qu'il vaut lui-même, & ce qu'il penſe enfin.
Dans quatre jours, mon pauvre Mathurin,
Sur ces trois points, il faut que je réponde.
— Et voilà donc votre chagrin!
On dit bien vrai qu'un rien ſouvent arrête
Un grand génie. Oui, car il eſt certain
Que l'eſprit, Monſeigneur, ne manque à votre tête,
Pas plus que l'eau dans mon moulin.
Vous liſez ſans lunette en un livre latin,
Vous déchiffrez l'écriture de main,
Tout auſſi bien que la lettre moulée;
Et pour ſi peu, votre tête eſt troublée!
En effet, qui la trouble? un chiffon de papier!
Trois mots de queſtion! Moi, je vais parier,
Avec mon peu d'eſprit, de vous tirer d'affaire:
Devenons aujourd'hui, vous, d'Evêque, Meûnier,
Moi, de Meûnier, Evêque; après, laiſſez-moi faire,
Et vous verrez qu'on ſçait plus d'un métier.
Vous m'avez dit un jour que jamais notre Sire
Ne vous a vu; j'irai le trouver ſans façon,
Et, ſauf votre reſpect, quoiqu'il puiſſe me dire,

Je

Je veux être cocu, ſi je ne lui répon.
Ce mot étoit le grand juron
De Mathurin. Le cocuage
Sert au hameau d'épouvantail, dit-on :
Qu'ils ſont enfans, ces maris de village !
Ceux de la ville ont bien plus de raiſon.

L'offre ne fut point dédaignée :
On ſe hâte, & le même jour
Notre Meûnier, la tête enfarinée,
Sous l'habit du Prélat, ſe préſente à la Cour :
Sire, dit-il, je viens pour ſatisfaire
Aux queſtions que Votre Majeſté,
Par ſa lettre, a daigné me faire.
Voyons, répond le Roi, ſi contre l'ordinaire,
La renommée a dit la vérité.
Répondez-donc, Prélat de ſcience profonde :
En quel endroit eſt le centre du monde ?
A ces mots, Mathurin, armé d'un long compas,
Trace un rond à ſes pieds, & calculant tout bas :
Sire, le centre eſt, d'après mon ſyſtême,
Ici : ſi par haſard vous ne m'en croyez pas,
Faites-le meſurer vous-même.

Pour ſçavoir quel eſt votre prix,
C'eſt des trois queſtions la plus embarraſſante :
Jeſus-Chriſt fut vendu jadis
Vingt-neuf deniers.... je vous eſtime trente.
Vous n'avez pas à vous plaindre, je croi ;
Je dois reſpect au trône ; mais en ſomme,
Si l'on paya jadis un Dieu par cette ſomme,
Mettre un denier de plus, c'eſt bien payer un Roi.

Fort-bien, répond le Roi; mais qu'eſt-ce que je
penſe ?
Ce dernier point, ſi j'en crois l'apparence,
Eſt mal-aiſé ? — Pas plus que le premier,
Répondit le Meûnier, toujours ſûr de ſon rôle;
Vous penſez à l'Evêque adreſſer la parole,
Vous ne parlez qu'à ſon Meûnier.

Le Roi s'amuſa fort; il rit de l'aventure
Et des diſcours de Mathurin :
Tu m'as plu, lui dit-il : ta récompenſe eſt ſûre;
Demande un prix, tu l'obtiendras ſoudain.
Sire, dit le Meûnier, je veux pour récompenſe
(Vous pouvez m'accorder ſans appauvrir l'Etat)
Que ſur le ſtratagême on garde le ſilence,
Et que l'honneur en demeure au Prélat.
Le Roi promit, & garda ſa promeſſe;
On publia par-tout qu'à chaque queſtion
L'Evêque avoit parlé, comme eût fait la ſageſſe;
Et ce récit augmenta ſon renom.

L'Evêque ainſi ſauva ſa gloire,
En employant l'eſprit de ſon Meûnier :
Et tel peut-être ici rira de ſon hiſtoire,
Qui s'illuſtre au même métier.
Pourquoi blâmer cette manie ?
Seroit-il donc, en un beſoin urgent,
Défendu d'emprunter de l'eſprit, du génie,
Comme on emprunte de l'argent ?
Cette recette eſt utile & commode;
Dans tous les tems, elle fut à la mode.
Combien, ſans l'acheter par de rudes travaux,

Jouiſſent de la renommée !
Si tout-à-coup, par des ordres nouveaux,
De ces emprunts la banque étoit fermée,
Ah ! que de beaux-eſprits ſeroient changés en ſots !

CONTE III.

LE FLEGMATIQUE.

Du temple où Thémis tient ſon glaive,
Vers la fin du jour, un Voleur,
Côte à côte d'un Confeſſeur,
Sans s'émouvoir, s'en alloit à la Greve.
Il ne traînoit, ni ne hâtoit ſes pas ;
Ni gaî, ni triſte, il avoit l'air de prendre,
Au fond du cœur, peu d'intérêt au cas ;
On eût dit qu'il alloit voir pendre.
Près d'arriver, voyant autour de ſoi,
Que la foule ſe précipite :
Eh ! Meſſieurs, leur dit-il, n'allez donc pas ſi vîte ;
On ne peut rien faire ſans moi.

CONTE IV.

LES DEUX DÉVOTES.

Dans Paris, ſéjour des pervers,
Logeoient deux ſœurs de famille Bretonne ;
Elles paſſoient leurs jours dans cette Babylone,

Comme un Hermite au milieu des déſerts.
On vit d'intelligence, alors qu'on ſe reſſemble ;
Elles avoient mis en ſociété
Un très-bon fonds de piété,
Qu'elles faiſoient valoir enſemble.
Toutes deux à l'Egliſe alloient ſe proſterner,
Quand le jour commençoit à luire ;
Le tems qu'à la priere on ne pouvoit donner,
On l'employoit ſaintement à médire.
Là, chacune attendoit que le jour fût venu
De recueillir le fruit d'une ferveur ſi grande,
Et d'avance avoit retenu
Une place dans la légende.

Vous ſçaurez que l'appartement,
Qu'occupoient lors ces deux ames fidelles,
Avoit jadis logé deux Demoiſelles,
D'un commerce un peu différent.
C'étoit de ces Beautés, qu'Amour place en nos Villes,
Pour ſatisfaire aux deſirs trop preſſans ;
De ces Nymphes aux mœurs faciles,
Qui vont tout bas, rediſant aux paſſans :
Je ſuis jolie, & ſur-tout je ſuis tendre ;
Venez, Monſieur, j'ai du plaiſir à vendre.

Or ces prêtreſſes de l'Amour,
(J'ignore encor pour quelle affaire)
Gardoient de doubles clés, qu'elles avoient fait faire,
Lorſque dans ces logis elles tenoient leur cour ;
Et de ces clés il naquit un bon tour.

Comme, en ſe promenant un jour ſuivant l'uſage,
Du geſte & de la voix, nos Belles ſans façon
Invitoient les gens au paſſage,
Un amateur mordit à l'hameçon.
Elles étoient alors plus loin de leur demeure,
Que de ce dernier logement;
Que croyez-vous qu'en ce moment
Il leur vint dans l'eſprit? On ſçavoit qu'à cette heure
Nos dévotes, loin de ce lieu,
Pour long-temps à l'Egliſe étoient à prier Dieu:
Auſſi-tôt par pareſſe, ou plutôt par malice,
(A ce dernier motif je crois plus aiſément)
Nos Princeſſes mettant les clés en exercice,
Uſent de cet appartement,
Tout comme du leur; & l'Amant,
Sans ſoupçonner le tour, dont il eſt le complice,
Dans ce lieu ſaint entre peu ſaintement.
Au myſtique appareil que ce temple recele,
Il eſt d'abord ſaiſi d'étonnement:
Des bénitiers autour de la ruelle,
Des vierges, des martyrs, en faiſoient l'ornement;
Dévotes de Cypris ont peu communément
Pareils tableaux à leur chapelle.

Qu'eſt-ce donc, cria-t-il? je ne m'attendois pas
A cette pompe. Alors la plus jolie
Sçut, en le careſſant, ſe tirer d'embarras:
Elle cita, dit-on, le ſexe d'Italie,
Fidèle à l'*Angelus*, juſques dans ſes ébats;
Pour dire *Ave*, s'agenouillant bien bas;
Et qu'on voit de plus belle, après courte priere,
Rappellant l'amour dans ſes bras,

Au plaiſir ſuſpendu donner libre carriere.
Je ne vous dirai pas comment
Le Galant répondit à ce docte argument ;
Il en pouſſa d'autre nature ,
Geſticula très - vivement ;
Il n'étoit pas d'une encolure
A reſter court. Mais diſons en deux mots,
Qu'à ces murs étonnés , des termes tout nouveaux
Se font ouïr par intervalle ,
Et que ce lit , jadis témoin d'un ſaint repos ,
D'un bruit peu coutumier fit retentir la ſalle.
La choſe alla ſi loin dans ce réduit ſacré,
Et reſpecté ſi peu par cette race impure ,
(O prodige inoui , mais pourtant avéré)
Que la face d'un ſaint, près du lit encadré ,
Se tourna tout-à-coup & changea de poſture.

Il ſeroit doux qu'on pût aimer toujours ,
Et que la parque , moins ſauvage ,
Ne filât pas une heure inutile aux amours:
Ce lot ſans doute eſt le partage
Des Immortels ! ils ont les jours ,
Nous , les inſtans. Si-tôt que nos deux Belles
Virent l'Amour battre des aîles ,
On appella Bacchus à ſon ſecours.
Tout ſe ranime en ſa préſence ;
Mais ne voilà-t-il pas que certain petit pot ,
Où , pour ſe conſoler de deux jours d'abſtinence ,
Nos Béates avoient enfermé la pitance ,
Qui devoit reſtaurer leur eſtomac dévot ,
S'offre à leurs yeux ! Dieu ſçait ſi l'on condamne
Ce pauvre plat à venir auſſi-tôt

Raſſaſier leur appétit profane !
Dévotes ſœurs, que faiſiez-vous alors ?
A de plus innocens tranſports
Votre ame reſtoit aſſervie ;
Vous ignoriez, dans vos pieux deſſeins,
Que les pécheurs menoient joyeuſe vie,
Et vivoient aux dépens des ſaints.

Notre Galant, tout entier à la fête,
A Bacchus, à l'Amour, partage ſes inſtans ;
C'eſt aſſez de l'un d'eux pour troubler une tête :
La ſienne auſſi n'y tint pas fort long-tems.
A ſa vigueur ſuccede la foibleſſe ;
Ses yeux s'ouvrent à peine à la clarté du jour,
Et ſon cœur déſormais ſe ferme à la tendreſſe :
Lorſque du vin on a ſenti l'ivreſſe,
Adieu l'ivreſſe de l'amour.
Bientôt le tems fuit, l'heure preſſe,
Et le Galant inhabile à marcher,
Se couche, ou, pour mieux dire, il ſe laiſſe coucher.
Mais croira-t-on la fin de mon hiſtoire,
La croira-t-on, quand j'ai peine à la croire ?
Tandis qu'il ronfle avec ſécurité,
Habit, argent, bijoux, ſont rangés par nos Belles ;
Et le tout bien empaqueté,
Sans adieu, s'enfuit avec elles.
Il étoit tems ; tandis qu'elles ſortoient
De ce logis, nos Dévotes rentroient.
Tout en entrant, on cherche, on ouvre
Le vaſe, où repoſoit l'eſpoir d'un bon ſouper
Quelle ſurpriſe, ô ciel ! vient les frapper,

Quand dans ce vaſe on ne découvre
Qu'un vide immenſe, & des os dépouillés.
Figurez-vous deux corps pétrifiés;
Tel ſeroit le maintien d'un époux infidèle,
Au lieu d'un rendez-vous marchant à petits pas;
Et qui, trahi par l'objet de ſa flâme,
Croyant tenir bientôt ſa maîtreſſe en ſes bras,
Se trouveroit dans les bras de ſa femme!

Sans doute quelque chat voiſin
Fut ſoupçonné de la rapine,
Et du mieux que l'on put, ſoudain
On alla réparer ſes torts à la cuiſine.
On finit par un court repas,
Suivi d'une longue priere:
Puis chaque ſœur, priant encor tout bas,
Des deux côtés du lit, s'approche ſans lumiere,
Et fort modeſtement s'enfonce dans ſes draps.
Le dormeur, qui ſoudain s'éveille au milieu d'elles,
Des bachiques brouillards purgé par le ſommeil,
Apparemment ſentit à ſon réveil
Quelque nouveau deſir & des forces nouvelles.
Ah Dieu! s'écrie, en repouſſant ſa main,
L'une des ſœurs que cette main careſſe!
Que fait-là ta main? fi! ma ſœur, l'eſprit malin
T'égare: laiſſe-moi. Comment que je te laiſſe,
Dit l'autre! rêves-tu? mes mains ſont loin de toi.
Mais toi-même, où vas-tu, ma ſœur? que veux-tu faire?
— Moi! rien du tout. — Eh! non parbleu, c'eſt moi,
Cria le Galant en colere,

Sans

Sans peine on devine, je croi,
Que cette voix fut un coup de tonnerre :
Chacune alors s'élance à terre,
Et d'un peu loin tendant avec effroi
Une lampe qui les éclaire :
Ah ! c'eſt le diable aſſurément !
Eau-benite auſſi-tôt de pleuvoir largement ;
Mais à leur grand étonnement,
L'eau-benite pour lui ne fut que de l'eau claire.
C'eſt un homme ! oui, c'en eſt un ! Vierge mere !
Eh ! quelle aventure eſt cela ?
Peignez-vous le Galant à cette ſcene-là.
A leur diſcours il ne peut rien comprendre ;
Et la ſurpriſe a ſuſpendu ſa voix.
Ce fut bien pis, lorſque tout-à-la fois
Epouvanté des cris qu'on vient d'entendre,
Entra le voiſinage. Il faut voir d'un côté
Un homme au lit, muet, déconcerté ;
De l'autre, des femmes troublées,
Dévotes en chemiſe, & preſque échevelées ;
Qui courent à grands cris, ſans pouvoir dire un mot ;
Et les voiſins demandans, — qu'eſt-ce ? qu'eſt-ce ?
Tableau groteſque & digne de Calot.
On s'approche de l'homme, on l'entoure, on le preſſe ;
Pour s'éclaircir, chacun parla :
Qui vous a mis au lit où vous voilà ?
Qui, répond-il, belle demande !
Parbleu, ces deux coquines-là.
Cette apoſtrophe, une rumeur ſi grande ;
Les b. les f. couſus à chaque mot,
Font cent fois au couple dévot

Invoquer tous les saints inscrits dans la légende.
De tous côtés, las de crier envain,
On s'interroge, on se répond enfin,
Et l'on débrouille le mystere.
Les habits emportés sont le pis de l'affaire ;
Le malheureux, plus honteux qu'affligé,
S'excuse gauchement, & demande congé.
La crainte du scandale, en cette conjoncture,
Les inspira fort plaisamment ;
Le sort vouloit couronner dignement
Une aussi burlesque aventure.
D'habits de femme on vous l'empaqueta,
Puis dans un fiacre on le jetta ;
Et dans ce grotesque équipage,
Le Galant chez lui de retour,
Sans habits, sans argent, jura bien d'être sage ;
Je ne sçais trop, s'il le devint un jour.
Amis, à ses dépens ayons de la prudence :
Amandons-nous. Hanter filles d'amour,
C'est s'exposer à maligne influence.
Le prix d'amour est un prix bien flatteur !
Mais l'or en main si vous cueillez la fleur,
L'épine alors est bien près de la rose !
L'obtenir par l'amour, est une douce chose ;
Mais l'acheter, cela porte malheur.

CONTE V.

LE VALET AFFAMÉ.

CHEZ un Seigneur du pays Champenois,
Servoit naguere un jeune Villageois,
Ventre affamé, mangeur impitoyable.
Il faut le voir aſſiéger une table !
En un clin d'œil, dans ſon large eſtomac,
Les plats touchés de ſa dent implacable
Sont engloutis. On le nommoit Verlac.
Viens çà, Verlac, lui dit un jour ſon maître ;
Vois ce poiſſon, de cent livres au moins ;
J'ai parié, qu'ici devant témoins,
Tu vas, toi ſeul, le manger tout. Peut-être
C'eſt riſquer trop. Vois : ſur ton appétit
Puis-je gager ? Alors Verlac regarde
Le gros poiſſon, le ſoulève, & lui dit :
Oui, vous pouvez, Monſieur. — Prends-y bien garde ;
Il n'eſt plus tems bientôt de reculer ;
Mais le pari peut encor s'annuller.
— Non, il eſt bon. Seulement je vous prie,
Auparavant, de me faire ſervir,
Pour m'exciter, là, quelque drôlerie,
Un ou deux plats ; enfin, de quoi m'ouvrir
L'appétit. — Soit ; j'en ferai mon affaire.
Plus ſûr alors, le maître s'en alla.
Ce dernier point néanmoins lui ſembla,
En y rêvant, aſſez peu néceſſaire,

Dangereux même : il vous fit ſans façon,
En pluſieurs plats apprêter le poiſſon,
Qui fut ſervi ſans nul préliminaire.
A table aſſis, Verlac en attendant
Croit préluder ; il donne un coup de dent,
Culbute un plat, puis deux, enſuite quatre,
Revient encor, s'eſcrime, & fait ſi bien,
Sans dire mot, qu'il touche en moins de rien
Au dernier plat. Enfin las de s'ébattre :
Monſieur, dit-il, le poiſſon eſt fort grand :
Ne faiſons point ici d'étourderie.
Pour le plus ſûr, ordonnez, je vous prie,
S'il eſt tout prêt, qu'on le ſerve à préſent.

CONTE VI.

LE PAYSAN ET SON FILS.

QUI vient de loin, peut mentir, c'eſt l'uſage.
Grand voyageur,
Et grand menteur
Marchent enſemble. En mon dernier voyage,
Vous dira-il, j'ai vu, vu de mes yeux.
Eh! qu'oppoſer à pareil témoignage?
Si l'on diſpute, auſſi-tôt ſur les lieux
Il vous renvoye. Un enfant de village,
Épais de corps, & d'eſprit davantage,
Lucas uſoit des droits du voyageur.
Une fois en ſa vie, aux gages d'un Seigneur,
Il avoit fait un court pélérinage ;
C'étoit aſſez : à peine un jouvenceau

A-t-il perdu de vue & le natal rivage,
Et le clocher de ſon hameau,
Qu'il ſe croit un grand perſonnage.
De retour chez ſon pere, il avoit toujours prêt
Un vieux conte, qu'il habilloit
Du titre de nouvelle hiſtoire.
Un jour ſur-tout allant en foire,
Il ne tariſſoit plus: chaque nouvel objet
Avertiſſoit ſa fertile mémoire.
Tout alloit bien, lorſqu'à deux pas
Paſſe un gros chien : tenez, mon pere,
S'écria-t-il, vous ne m'en croirez pas;
Rien n'eſt pourtant plus vrai; je ſuis ſincere.
J'ai vu dans mon voyage un chien....
Chut, attendez : c'étoit tout près de Rome....
Sur le chemin de Paris. — Soit; eh bien?
— Eh bien donc, ce chien-là, je veux être un vaurien
S'il n'étoit pas plus grand qu'un grand cheval de ſomme.

Diable! quel chien! il m'étonne en effet;
J'en crois à peine mes oreilles,
Dit le vieillard. Au reſte, chacun ſçait
Que tout pays a ſes merveilles.
Nous, par exemple, en peu de tems,
Nous allons trouver ſur la route
Un pont funeſte à bien des gens;
Pour le paſſer, quelquefois il en coûte!
On croit que c'eſt un ſort. Tu vas le voir, mon fils;
Nous devons y paſſer. Or voici le myſtere.
Celui qui dans le jour a dit en quelque affaire
Un ſeul menſonge, un rien, une miſere,

Crac, ſur ce maudit pont, quelque ſoins qu'il ait pris,
Heurte contre un pavé, tombe, & le pauvre here,
Avec un bras caſſé, s'en retourne au logis.

Le drôle à ce récit ſe trouble, délibere;
Eh! comme vous courez, dit-il!... le pont n'eſt rien...
Mais pour revenir à ce chien,
Combien vous ai-je dit qu'il étoit gros, mon pere?
Comme un cheval? Ah! c'eſt trop; j'exagere.
A préſent donc, je m'en ſouvien;
Il n'avoit que ſix mois, mais je gagerois bien
Qu'il étoit auſſi grand au moins qu'une géniſſe.

Cependant on s'avance, & le pauvre Lucas,
Rêvant au bras caſſé, chancele à chaque pas,
Et ſemble marcher au ſupplice.
Bientôt il voit un pont ſur un foible ruiſſeau;
Il regarde ſon bras, veut avancer & n'oſe:
Ah! mon pere, avouez que ce chien étoit beau!
Et grand ſur-tout! car je ſuppoſe
Que j'aye encore outré la choſe;
Il étoit bien au moins de la hauteur d'un veau.

Enfin tous deux au pont arrivent en ſilence;
Eh bien Lucas, pauvre Lucas?
Comment ſortir d'un auſſi mauvais pas?
Le pere le premier s'élance;
Mais Lucas le retient: oh! ça de bonne foi,
Mon pere, vous ſentez, je croi,
Que je n'ai jamais vu de tels chiens en ma vie;
Car s'il faut dire vrai, là-bas dans la prairie,
Vous en avez pu voir un grand comme cela?
Eh bien; le mien, je le parie,
Etoit tout juſtement de cette grandeur-là.

CONTE VII.

LE JUGEMENT DU LOUP.

UN ſimple & naïf Villageois,
Quand on parloit de mariage,
A Lamon diſoit quelquefois:
Mon pere, c'eſt trop peu, je crois,
D'une femme dans un ménage.
Oh! ſi jamais je ſuis en âge,
Je veux en avoir au moins trois.
Mon fils, tu n'as tâté d'aucune,
Répond le pere; je le vois.
Trois femmes! je n'en avois qu'une,
Et j'en avois trop. Un matin,
Le bon Vieillard lui dit: Lubin,
Tu connois bien dans le village
La fille du gros Mathurin?
Je te la donne en mariage.
Prends, en attendant, celle-là,
Pour deux, trois mois. Après cela,
Si tu tiens le même langage,
Si tu n'as pas aſſez, mon fils,
D'une femme; alors je m'engage
A t'en avoir deux, quatre, ſix,
Oh! tant que tu voudras. Lubin prit, le ſoir même,
Babet pour femme, & fit ce qu'on fait quand on aime.
Alla grand train, puis s'arrêta;
Dont ſa Babet a la puce à l'oreille,

Et, la nuit, tant & tant l'éveille,
Qu'au pauvre diable il ne reſta
Que la peau ſur les os. Alors dans le village,
Un loup fameux par main ravage
Fut pris, & dans tout le canton
On opinoit ſur la façon,
Dont on devoit punir ſon brigandage.
L'un condamne au feu le glouton;
L'autre, par l'eau veut s'en faire raiſon;
Pluſieurs voudroient l'écorcher tout en vie:
Et toi, mon fils, cria Lamon?
Hélas! dit-il, qu'on le marie.

CONTE VIII. (*)

LE BAISER.

Le jeune Alain, l'Adonis du hameau,
Aimoit Philis, la Vénus des Bergeres.
Bien qu'auprès d'elle aſſemblant ſon troupeau;
Depuis trois mois, il ne la quittât gueres,
(Un pareil don doit-il ſe refuſer?)
Il ne pouvoit obtenir un baiſer.
D'ingratitude il a beau l'accuſer,
Pleurer, gémir; l'ingrate ſans allarmes
Entend ſa plainte, & voit couler ſes larmes;
De baiſer, point. Le Berger, un matin,

(*) Ce Conte paſtoral eſt imité de l'Allemand de M. Gellert.

Porte un ruban, qu'il a choiſi pour elle,
D'un air timide, approche, & de ſa main
Fort tendrement le préſente à ſa Belle :
Prends, lui dit-il, c'eſt un préſent d'amour ;
Prends ce ruban ; mais auſſi je demande,
Chere Philis, un baiſer de retour,
Non ſur le champ, ni même dans le jour,
Le prix ſeroit au-deſſus de l'offrande ;
Mais prends un mois, même deux pour cela ;
Et que du moins, après ce terme-là,
A l'accorder l'amour te détermine.
Lors dans ſa main, Philis, pour en juger,
Prend le ruban, le tourne, l'examine,
Le trouve beau, puis le rend au Berger.

Le lendemain, Alain ſur la pelouſe
Trouva Philis ; il offrit un agneau,
Puis deux, puis trois, puis il en promit douze ;
Enſuite vingt, enfin tout le troupeau.
C'eſt payer cher un baiſer ! la cruelle
Va devenir plus douce qu'un mouton.
Il n'en eſt rien ; car Philis de plus belle
Très-ſéchement ripoſta par un non.
Ah ! c'en eſt trop, dit l'amant en colere !
Toujours prier, pour ne rien obtenir !
Quand ton baiſer viendroit à l'avenir
S'offrir à moi, duſſai-je te déplaire,
Je n'en veux plus. Va, va, dit la Bergere,
Raſſure-toi : je ſçaurai dieu merci
D'un tel refus t'épargner le ſouci.
Tout en colere il part, & l'inhumaine

Semble ſe faire un plaiſir de ſa peine.

Le jour ſuivant, tout près de ſon troupeau;
Elle le voit dormant ſur la fougere :
Quel teint vermeil, dit-elle! qu'il eſt beau!
Mais en effet, quand je le conſidere,
(Par lui du moins ſi je dois en juger)
Il ne faut plus s'étonner qu'un Berger
Puiſſe par fois tenter une Bergere.
Ah! par ſon chien s'il n'étoit point gardé;
Comme j'irois le baiſer ſans rien dire!
Après l'avoir un inſtant regardé,
Philis pourtant triſtement ſe retire.
Mais le deſir la ramene ſoudain :
Son œil craintif regarde autour d'Alain,
Si nul témoin n'eſt caché dans la plaine;
Pour le gagner, elle approche du chien,
Et lui ſourit, & le careſſe bien,
Regarde Alain & demeure incertaine,
Recule, avance, & le cherche & le fuit;
Le goût l'emporte, elle approche ſans bruit,
A petit pas, n'oſant ſouffler qu'à peine,
Sur le Berger ſe penche doucement,
Le baiſe enfin, & revient plus gaîment
A ſes moutons. Quelque charme ſans doute
Tient au baiſer, car un moment après,
Bien moins timide, elle reprit la route
Qu'elle quittoit; elle avance, elle écoute,
Voit le Berger, & vient s'aſſeoir auprès.
Alors Philis le contemple à ſon aiſe,
S'approche encor, s'approche & puis le baiſe;
Mais un peu fort ce baiſé fut donné,

Et le dormeur ſe réveille étonné.

Quoi, lui dit-il ! quoi, cruelle Bergere !
Toi qui me hais, toi qui fais tous mes maux !
A mes côtés, dis-moi, que viens-tu faire ?
M'enviois-tu cet inſtant de repos ?
Ce doux ſommeil, dont je ne jouis guere ?
Moi, dit Philis, je ne t'enviois rien.
Vois, je jouois ſur l'herbe avec ton chien ;
En vérité, s'endormir de la ſorte,
Quand il faudroit veiller ſur ſon troupeau,
Pour un Paſteur, cela n'eſt gueres beau !
Eh bien après, Bergere ? que t'importe,
Lui dit Alain ? & quel motif te porte
A m'éveiller ? — Oh ça ! pour t'appaiſer,
Je vais, Alain, te donner un baiſer.
Oh ! reprit-il, ne ſoyons pas ſi fiere :
Ce tems n'eſt plus, où tu donnois la loi,
Il eſt paſſé ; maintenant c'eſt à moi
A décider tout ce que tu dois faire.
Voici pour lors ce qu'Alain ordonna :
Tu viens m'offrir un baiſer ? non, Bergere ;
Il m'en faut dix.... Et Philis les donna.

CONTE IX.

LE MARGUILLER PRÉVOYANT.

CERTAIN Prélat grondoit un Marguillier :
Quoi ! Saint Martin, le Patron du village,
Vous l'avez peint en ſimple Cavalier !
Le faire Evêque, eût été bien plus ſage,
Puiſqu'il fut tel. C'eſt l'entendre fort mal,
Dit le Payſan ; j'ons la tête encor ſaine ;
Au Cavalier, il ne faut qu'un cheval ;
Six au Prélat ne ſuffiroient qu'à peine.

HISTORIETTES,

OU

NOUVELLES EN VERS.

LIVRE SECOND.

CONTE PREMIER.

ALNASCAR.

Le Dieu des vers permet quelques larcins ;
Pourvu du moins qn'on avertiſſe ;
Dans ſes états par trop républicains,
On peut voler, ſans craindre la Juſtice.
J'en connois, moi, qui volent aſſez bien ;
Mais qui ſur-tout n'en diſent rien.
Ce conte, ſi je m'en ſouvien,
D'Arabie eſt originaire ;
Sçachons le rendre nôtre, au moins par la façon ;
Je crois ce point fort néceſſaire,

Et la Fontaine en eût donné leçon ;
Mais au fait. Alnaſcar, (la Perſe eſt ſa patrie)
Tout jeune encor, de ſon pere hérita
Cent drachmes, dont il acheta
Maint ouvrage de verrerie.
Dans un panier à jour, le tout mis proprement ;
Au fond de ſa boutique, étroite & ſolitaire,
Notre homme aſſis fort gravement,
Le dos contre le mur, & ſon panier par terre,
Attendoit l'acheteur. Là, ſe donnant l'eſſor,
Son eſprit tombe en rêverie,
Tout en couvrant des yeux ſon cher tréſor,
Petit encor,
Mais qui devoit groſſir, Dieu ſçait ! Lors il s'oublie ;
Il parle haut ; un voiſin bijoutier
Retint le monologue, & prit ſoin de l'écrire.
Bon, diſoit-il, le ſort commence à me ſourire ;
Ma fortune eſt dans mon panier.
Oui, les cent drachmes qu'il me conte,
M'en donneront deux cens au moins,
Que j'emploîrai de même, & qui par mêmes ſoins ;
M'en vaudront quatre cens, je n'en fais aucun doute.
Je vais me voir un jour par leur emploi
Quatre mille drachmes, à moi.
Fort-bien ! ſans être trop habile,
De ces quatre mille, je croi,
J'irai bientôt juſqu'à dix mille.
Alors je dis : changeons avec le tems ;
Et ſerviteur aux verreries :
Je me fais jouailler ; j'achete, je revends
Bijoux, perles & diamans,

Et tout genre de pierreries.
Nageant enfin dans l'or, j'acquiers de beaux châteaux,
De grandes terres à la ronde,
Eſclaves, eunuques, chevaux,
Je fais fort bonne chere, & grand bruit dans le monde.
J'attire auprès de moi beaux-eſprits, gens de goût,
Qui loûront mon humeur affable;
Muſiciens, danſeurs, & danſeuſes ſur-tout,
Viendront tous honorer ma table.
Je n'aime point l'argent qui dort;
Je tirerai du mien grands profits, bonnes rentes,
Tant, que j'enfermerai dans un bon coffre-fort
Cent mille drachmes bien ſonnantes.
Oh! pour le coup, m'eſtimant plus qu'un roi;
Je fais dire au Viſir qu'un Grand de bon aloi
Veut bien entrer dans ſa famille,
Que je l'eſtime; enfin, pour moi,
Je lui fais demander ſa fille.
Pour ma premiere nuit, je lui promets en don
Mille piéces d'or; s'il dit non,
S'il ne veut pas que cet hymen s'acheve,
S'il la refuſe enfin, je pars & ſans façon,
Vîte, à ſa barbe, je l'enleve.

Mais il n'en fera rien: j'épouſe. Il ſera bon
De s'élever ſi haut, que nul n'y puiſſe atteindre;
A Madame Alnaſcar je monte une maiſon
De quinze Eunuques noirs, jeunes & faits à peindre.
Habillé comme un Roi, ſur un beau cheval gris,
Chargé d'une ſelle éclatante,

Et d'une houſſe éblouiſſante,
Où l'or aux diamans enchaîne le rubis,
J'irai chez le Viſir ; chargés de beaux habits,
Mes Eſclaves ſuivront ma marche triomphante.
Le grand Viſir viendra me recevoir ;
Il cedera ſa place, & moi, j'irai la prendre ;
Et pour faire honneur à ſon gendre,
Un peu plus bas, il viendra ſe r'aſſeoir.
Deux bourſes d'or que mes gens auront priſes,
Devant lui, par mon ordre, arriveront auſſi :
Ces mille piéces que voici,
Pour ma premiere nuit, je te les ai promiſes ;
Prends-les, Viſir, dirai-je. Outre cela,
Pour prouver que mes dons ſurpaſſent mes promeſſes,
J'en donne mille encore, & les voilà.
Il les prend, & le monde, après ce beau trait-là,
Ne parle que de mes largeſſes.

Avec mes gens rangés à mes côtés,
Dans mon appartement, je retourne en ſilence ;
Jamais du ſien, mon épouſe, je penſe,
Ne ſortira, ſi je n'ai dit : ſortez.
Chez elle ſi mon rang permet que je me rende,
Oh ! oh ! d'un air très-circonſpect,
De ſon ſiége auſſi-tôt il faut qu'elle deſcende,
Et, devant ſon époux, s'incline avec reſpect.
Toujours grave à ſes yeux, ne lui parlant qu'à peine,
A la place d'honneur, je m'étale le ſoir ;
Debout on me la fera voir,
Belle comme la lune, à l'inſtant qu'elle eſt pleine ;
Je la verrai, ſans m'en appercevoir.
Il faudra ſe coucher, elle ira la premiere ;

Près

Près d'elle, ſans rien dire, au lit je me rendrai,
En lui tournant le dos, ſoudain je m'étendrai,
Et ſans parler, pendant la nuit entiere,
En bon mari, je ronflerai.
Prieres, larmes, artifice,
Rien ne ſçaura m'amadouer;
Elle pourra cent fois éternuer,
Que je ne répondrai jamais: Dieu vous béniſſe.

A mon réveil néanmoins, attendri,
Vaincu, j'avoûrai ma défaite;
Je change ma femme en Houri,
Et les Houris, Dieu ſçait comme on les traite.
Dès le matin, je recevrai ma cour;
Ce faquin de Cadi, qui crut pouvoir un jour
M'enlever ma maîtreſſe & me rompre en viſiere,
Viendra pour lors, humble à ſon tour,
De mes pieds baiſer la pouſſiere.
Il ſupplie, il réclame un pardon généreux:
Je refuſe. Il inſiſte; un regard le foudroie;
Un ſoufflet vient enſuite, & d'un pied vigoureux
Je le renverſe au loin.... A ſa colere en proie,
Notre rêveur, du geſte accompagne ces mots;
Il frappe le panier, qui croulant vers la terre,
Briſe & roule à grand bruit le verre,
Dont notre homme a bâti ſes fragiles châteaux.
Ainſi de ſa grandeur, hélas! trop chimérique,
Il vit l'éclat s'évanouir;
Et le gendre du grand Viſir,
Sans femme & ſans ſouper, coucha dans ſa boutique.

CONTE II.

LE VOLEUR A CONFESSE.

BASTIEN ſe confeſſoit : j'ai l'autre jour, mon Pere,
Volé du foin : j'en demande pardon.
— Combien ? deux bottes ? — Deux ! vraiment, belle miſere !
— Comment donc ! quatre ? ſix ? dix ? — Bon !
Plus encor. — Plus encor ! la peſte !
Tout coup vaille, reprit Baſtien,
Mettez la charretée, allons, car auſſi-bien
Ma femme & moi, ce ſoir, allons chercher le reſte.

CONTE III.

LA JEUNE VEUVE.

RIEN n'eſt ſi beau que pleurer ce qu'on aime !
Rien n'eſt ſi doux que de s'en conſoler !
Belles, du moins ce n'eſt là mon ſyſtême ;
Mais on aſſure, à ne vous rien céler,
Que c'eſt le vôtre. Bagatelle !
C'eſt ſans doute une fauſſeté.
Quoi ! vous vous plaindriez d'un amant infidèle ;
Et vous auriez du goût pour l'infidélité !
Ces diſcours, des ingrats ſont l'ordinaire excuſe,
Et qu'on ne me cite aucun trait,
Car les témoins, je les récuſe :
Cela n'eſt point,... Mais quand cela ſeroit,

Là, ſuppoſez. Voyons, quel mal réſulteroit
D'un pareil goût? On vous accuſe
D'oublier net, par exemple, aujourd'hui,
Un mari mort d'hier! Voyez la belle affaire!
Le grand dommage! pour bien faire,
Faudroit-il pas aimer ſes mânes après lui?
D'ailleurs ſans crime on ne ſçauroit le ſuivre;
Du monde ainſi pourquoi ſe retirer?
C'eſt les morts qu'il faut enterrer;
Mais les vivans doivent ſonger à vivre.
Que fait le cocuage alors?
Vit-on jamais époux quitter les ſombres bords,
Pour s'en plaindre à ſa femme? Oh! non, cette miſere
N'eſt que pour nous; & par ma foi, les Morts,
S'ils y penſent, n'y penſent guere.

Dans Paris, un Seigneur, riche propriétaire,
Etoit cité, comme un héros d'amour.
Dans ſes faſtes galans, le premier d'ordinaire
Il écrivoit le nom de la Beauté du jour;
C'étoit à chaque inſtant conquête ſur conquête.
Il étoit brun, l'air preſte & des plus aguerris;
Ses grands yeux noirs brilloient à fleur de tête;
La jambe belle, & le corps des mieux pris.
Notez qu'il uniſſoit le brillant au ſolide;
Pour dire tout, c'étoit un Adonis
Dans un cercle, ailleurs un Alcide.

Etant un jour dans l'un de ſes châteaux,
Fierval (c'étoit le nom du galant perſonnage)
Pour chaſſer dans le voiſinage,

Prit avec lui le Curé du village,
Qui par fois en amour marchoit ſous ſes drapeaux.
Si bien ou mal ils réuſſirent,
Lecteur, peu nous importe, & je n'en dirai rien;
Je ne ſuis pas tenté de vous dire combien
De ſangliers, ou de lievres périrent;
Ce gibier-là n'eſt point du tout le mien.
Quoi qu'il en ſoit, tout alla bien;
A cela près que ſur eux la nuit ſombre,
Comme ils parcouroient maints côteaux,
Traverſoient plus d'un bois, & ſautoient vingt ruiſſeaux,
Tout-à-coup fit tomber ſon ombre.
Surpris de ſon retour ſoudain,
Las, harraſſés, fort loin de leur aſyle,
Trouvant d'ailleurs la route difficile,
Et, qui pis eſt, tourmentés par la faim,
Ils auroient bien voulu s'arrêter en chemin!
Comme ils ſe conſultoient, une foible lumiere
Les avertit qu'en un château voiſin,
Peut-être ils vont trouver enfin
Une retraite hoſpitaliere.
On avance, on arrive & l'on frappe. Auſſi-tôt
Une jeune Soubrette accourt à la fenêtre:
Les Chaſſeurs s'annoncent tout haut,
Et, d'un air triſte, elle dit que le maître
Eſt bien malade, en danger de mourir;
Qu'on ne lui parle plus. Pourtant elle s'empreſſe
D'avertir ſa jeune Maîtreſſe,
Qui ſur le nom ſeul fait ouvrir
Au beau Fierval. D'un air de politeſſe,
Il entre; le haſard voulut

Qu'il eût ailleurs connu ſa belle Hôteſſe.
La Dame met dans ſon ſalut
Moitié grace, moitié triſteſſe,
L'accueille en demi-veuve. Alors maint lieu commun,
D'entrer en jeu : des deux parts, je ſuis vôtre ;
Excuſes d'un côté, ſur l'accueil, & de l'autre,
Sur la néceſſité de ſe voir importun.
Madame, dit Fierval à la Belle affligée,
A cet heureux haſard je ne m'attendois pas ;
Je vous revois plus triſte, & point du tout changée.
En effet, ſes jeunes appas
Réſiſtoient à merveille à ſa douleur mortelle.
On doit, en épouſe fidelle,
Plaindre un époux, mais non pas s'enlaidir :
Le ſexe a, je le ſçais, des devoirs à remplir ;
Mais le premier de tous, c'eſt d'être belle.
Beau ſexe, il ne faut point mentir,
Perdre un époux, c'eſt grand dommage ;
Oui ; mais voir ſa beauté mourir,
C'eſt-là vraiment bien un autre veuvage!
Mais revenons. A peine on fut aſſis, dit-on,
Qu'on fit ſervir, non dans la ſalle,
Trop d'apparat étoit hors de ſaiſon ;
On choiſit, de peur de ſcandale,
Et pour s'accommoder au deuil de la maiſon,
Le boudoir de Madame. Une Belle intéreſſe
Bien vivement, au ſein de la douleur!
Un coup d'œil de Célie alloit juſques au cœur :
Ses yeux voilés par la triſteſſe
Etoient armés d'une douce langueur.
Fierval ailleurs, prêt à lui rendre hommage,

Avoit ſenti près d'elle un aiguillon d'amour
Qui le piquoit ; mais en ce jour
Il le ſentit s'enfoncer davantage.
Pour mieux déſarmer ſa raiſon,
Bacchus vingt fois en leur préſence,
Changeant de couleur & de nom,
Avec l'Amour ſe mit d'intelligence.
Cependant le Curé, fort triſte auparavant,
Commence à dévoiler ſa face ;
Et ſur ſon front, tout en buvant,
A chaque verre, un ride s'efface.
De ſon côté, Célie en tapinois
Lorgne Fierval, & Fierval à Célie
Verſe avec grace un bon vin Champenois.
Mais tandis qu'à table on s'oublie,
Et qu'on s'informe peu ſi l'époux veille ou dort,
La Suivante accourt, & s'écrie :
Monſieur, hélas ! Monſieur eſt mort.
Or vous ſçaurez que ſa chere Compagne,
Quand elle apprit ce revers accablant,
Tenoit en main un verre de Champagne :
Quel coup, ô ciel ! quel coup, dit-elle en le ſablant !
Vint alors du défunt un long panégyrique :
Il étoit bon époux, humain, plein d'amitié ;
Bien que par fois bilieux, fantaſtique,
Il ſe plût à gronder ſa fidelle moitié.
Hélas ! ajouta-t-elle : & la mort ſans pitié
Me l'a ravi ! la mort impitoyable !
Qui l'eût penſé, lorſqu'en train de crier
Ce pauvre époux m'envoyoit tant au diable ;
Qu'il y dût aller le premier !
Ah ! c'eſt le deſtin de la terre,

Dit le Curé, qui dans ce moment-là
Portoit à ſa bouche un plein verre ;
Il nous faut tous paſſer par-là !
Tout en parlant, il l'avala.
Après cette morale ingénieuſe & fine,
On ſe leve, rempli d'amour & de chagrin ;
Et Fierval, lui tendant la main,
Accompagne la Veuve en la chambre voiſine.
Le Curé, diſcret & prudent,
Craint de troubler cette ſage retraite.
Mais, dira-t-on, en attendant,
Reſté ſeul avec la Soubrette,
Que fit ce bon Curé ? Fort bien !
Vous voudriez ouir quelque malice ?
Il fit.... Meſſieurs, il ne fit rien ;
Je hais les curieux ; & les mettre au ſupplice
Me réjouit. Revenons à Fierval ;
Et ſuivons cette Veuve & ſi belle & ſi tendre !
Sur un lit de repos elle vient de s'étendre ;
Fierval eſt à ſes pieds : puiſqu'il étoit ſi mal,
Madame, à ſon trépas vous deviez vous attendre ;
De grace, écoutez-moi ; calmez votre douleur ;
Votre chagrin me déchire le cœur.
Fierval alors prend la main de la Belle ;
La ſerre avec tranſport, la baiſe tendrement ;
Ah ! calmez-vous. Hélas, répondit-elle !
Fierval, votre bon cœur éclate en ce moment ;
Tous mes chagrins ont paſſé dans votre ame !
— Eh ! quel barbare en pareil cas
Seroit inſenſible ? Ah ! Madame !...,
En achevant, il tombe dans ſes bras.

Ah ! Célie ! — Ah ! Fierval ! Il l'embraſſe, il la preſſe ;
Tous deux pouſſent enſemble un ſoupir de tendreſſe ;
Fierval ſoupire encore ; & d'hélas en hélas,
Il ſe trouva faiſant avec Célie
Ce que le mari mort faiſoit pendant ſa vie.
Célie enfin s'éveille, & d'un ton de douceur :
Hélas ! qu'avez-vous fait, barbare ?
— Pardon, Madame ; la douleur,
Vous le ſçavez, nous trouble & nous égare ;
Je n'étois plus à moi. Mais quoi ? le mal eſt fait ?
Soumettons-nous au ſort qui nous domine.
A ces mots, Fierval s'achemine
Pour gagner ſon pardon, par un nouveau forfait.
Tout alloit à merveille : ô revers incroyable !
L'Amour avoit conduit la piéce heureuſement ;
Qui ſe ſeroit attendu que le Diable
Se mêleroit du dénoûment ?
Il s'en mêla pourtant. Le mari de Célie,
Qu'on croyoit mort, n'étoit qu'en léthargie.
Sorti de ce trop court ſommeil,
Trois fois il appelle, il s'écrie.
Enfin las de crier en vain,
Il deſcend du lit, non ſans peine,
Et ſur un gros bâton, qu'il trouve ſous ſa main,
A pas lents & peſans il traîne
Son foible corps, tant qu'à la fin
Il parvient au lieu de la ſcene.
Dieu ſçait s'il troubla les acteurs !
La Dame pouſſe un cri : je vis encor, Madame,
Dit l'époux ; eh ! là, là ! je vois combien votre ame

S'abandonnoit

S'abandonnoit à l'excès des douleurs.
Célie, après un court ſilence,
Revint de ſon étonnement;
Une Belle communément
Conſerve ſa raiſon en pareille occurrence,
Bien mieux que ne fait un amant.
Témoin le fait que je raconte :
Le Cavalier contrit, couvert de honte,
Reſte là planté comme un ſot ;
Mais la Belle ſe dreſſe, & répond auſſi-tôt :
Monſieur, il n'eſt plus tems de feindre ;
Vous avez vu, j'avoûrai tout. Mais quoi !
Parlez ; qu'avez-vous à vous plaindre ?
Vous étiez mort ; eſt-ce ma faute à moi
Si vous reſſuſcitez ? On doit en conſcience
Retenir un époux qui voudroit s'en aller ;
Mais défunt une fois, en tout pays, je penſe ;
Il eſt permis de convoler.
M'en croirez-vous, ajoute encor Célie ?
Faire du bruit, ſeroit grande folie ;
Figurez-vous, pour adoucir le mal,
Qu'au même inſtant, on vous rend à la vie ;
Et que vous épouſez la veuve de Fierval.
Cette Veuve eſt, dit-on, encor jeune & jolie :
C'eſt un parti ; voyez, décidez-vous.
Tout bien conſidéré, l'époux
Fut ſage ; il épouſa. La vengeance aſſoupie
Fit place encore à l'amour conjugal ;
Et cet hymen original
Eut depuis dans Paris mainte & mainte copie.
L'un & l'autre Chaſſeur galamment hébergé,
Dès le lendemain prit congé

Des deux époux. En lisant son office,
Le Curé, quand il s'en alla,
Bénit la chasse; & depuis ce jour-là
Il recommande fort cet honnête exercice.
Pour moi, si j'étois Prince, & qu'on vît chaque jour
Les Chasseurs en même aventure,
Tout bien pesé, je serois, je vous jure,
Plus souvent au bois, qu'à la cour.

CONTE IV.

LA PETITE DOT.

COLETTE avoit du goût pour l'hyménée;
Mais point d'argent; pauvreté fut son lot.
La Dame de l'endroit plaignit l'infortunée,
Et lui promit dix écus pour sa dot.
Elle voulut pourtant voir la figure
Du prétendu; le prétendu paroît,
Tout mal-bâti, bien petit & bien laid:
Ah! ciel, dit-elle! eh! quelle créature
Choisis-tu là? fi! ne me montre plus
Cette figure contrefaite.
Hélas! reprit naïvement Colette!
Eh! que peut-on avoir pour dix écus?

CONTE V.

LA FEMME AVARE.

Un moment, Lecteur, rien ne presse.
Jasons un peu : deux mots, puis deux encor.
Tout conteur est bavard par goût ou par paresse,
C'est son droit ; & ce droit, à mon sens, vaut de l'or ;
J'en use. C'est à vous, Lecteur, que je m'adresse,
Jugez la question : lequel jouit le plus,
Ou l'amant qui possede une belle Maîtresse,
Ou l'avare qui touche & compte ses écus ?
Ces deux plaisirs ont dequoi plaire,
Ont dequoi se faire envier ;
Mais quand je jouis du premier,
Le dernier ne me tente guere.
Ce n'est pas que l'or en effet
Me déplaise ; oh ! non ; je m'explique.
Mais l'enchasser ainsi qu'une relique,
Mais l'aimer pour lui seul, n'est point du tout mon fait.
Que diriez-vous de l'amant d'une Belle,
Qui l'ayant sous sa main, & pouvant faire mieux,
Le jour, la nuit, prosterné devant elle,
Se borneroit à la couver des yeux ?
Voilà pourtant l'avare. Un sage sçait s'y prendre
D'une maniere à ne rien enfouir ;
S'il poursuit la beauté, c'est afin d'en jouir ;
Il cherche l'or, pour le répandre.
Tu veux de l'or, Harpagon, & pourquoi ?
Pour l'enfermer dans ta valise ?

Mais, mon ami, cet or n'eſt rien en ſoi ;
C'eſt l'emploi qui le réaliſe.
Quand la fortune a voulu t'envoyer
Ce cher argent, que tu crains d'employer,
Ce n'étoit là que des lettres de change,
Payables en plaiſirs : quelle manie étrange !
Eh ! pauvre fou, fais-toi payer.
La vie eſt un commerce, où chacun s'intéreſſe :
Argent, billet, voilà ce qu'on voulut choiſir,
Pour repréſenter la richeſſe ;
Or le riche, à mon gré, doit convertir ſans ceſſe
Le papier en argent, & l'argent en plaiſir.

Une femme vivoit, (on la nommoit Harpine)
A qui pareil ſyſtême étoit fort étranger ;
Riche amplement : pour ſa lézine,
Sans l'avoir vue, on n'en ſçauroit juger ;
Elle alloit à l'excès. Peignons notre héroine.
Compter ſon or étoit le premier de ſes ſoins ;
Elle dormoit à peine & mangeoit encor moins ;
Un éternel hiver attriſtoit ſa cuiſine.
Elle jugeoit qu'envers les malfaiteurs
On uſoit de trop d'indulgence ;
Elle blâmoit la Juſtice de France,
Qui ne faiſoit que pendre les voleurs ;
Trop de douceur enhardit la licence.
Par elle l'appétit fut toujours réputé
Une maladie, & cruelle :
La félicitoit-on ſur ſa bonne ſanté ?
Ah ! je la revendrois de grand cœur, diſoit-elle,
Si j'en trouvois ce qu'elle m'a coûté !
Chez elle l'avarice étoit héréditaire.

Notez d'abord qu'elle eut pour mere
Celle à qui Boileau donne un jupon de ſatin,
Tout rapiécé de thèſes de latin,
Et qui fait, derriere elle en très-gros caractere,
Lire, *argumentabor*. Enſuite, elle eut pour frere
Celui qui ſouhaitant être éclairé pour rien,
S'aviſa d'un plaiſant moyen.
Quand la nuit voiloit l'hémiſphere,
Il ouvroit ſa fenêtre au plus fort de l'hiver,
Pour recevoir l'éclat d'un réverbere
Qui vis-à-vis pendoit en l'air.
Celui-là fut encor le neveu de ſa mere,
D'autres ont dit, le mari de ſa ſœur,
Qui fameux dans ſa confrérie,
Reçut viſite un ſoir d'un connoiſſeur,
D'un ſien confrere en ladrerie.
Monſieur, dit l'Etranger, on prétend qu'Harpagon
Auprès de vous dans l'art que je profeſſe,
N'eût été qu'un petit garçon :
Or épris de votre ſageſſe,
Je viens ſous vous prendre leçon.
Frere, dit le premier, ce que nous allons dire,
Le réſultat de l'entretien,
Vous propoſez-vous de l'écrire ?
— Oh ! que non ; je n'en perdrai rien ;
Ma mémoire eſt aſſez docile,
Et très-fidelle. — En ce cas-là,
Cette lampe eſt fort inutile.
En achevant, il la ſouffla.

Eh bien, tous ces héros le cédoient à Harpine.
Elle devint malade un jour, & ſon voiſin

Lui dit qu'il lui falloit enfin
Interroger la Médecine.
Mais ſans argent cet oracle eſt muet:
Or payer eſt-ce une reſſource ?
Elle aima mieux garder le mal qui la tuoit;
Que de laiſſer ouvrir ſa bourſe.
A la fin, par humanité,
Un Médecin, *gratis*, vint de lui-même
La viſiter : Monſieur, en vérité,
Dit-elle au Médecin, ma miſere eſt extrême;
Et j'ai beſoin d'argent autant que de ſanté.
Ménagez donc ma bourſe. Ah! s'il eſt arrêté
Que je touche à ma derniere heure,
De cette maladie autant vaut que je meure,
Que de mourir de pauvreté.
Qu'ordonnez-vous, Monſieur ? Celui-ci dit: j'ordonne
La diete; — A la bonne heure; oui, la recette eſt bonne.
La diete! oui-dà, Monſieur, je n'y manquerai pas.
— Enſuite un purgatif, dont voici l'ordonnance.
— Ah! diable! un purgatif! .... hélas!
Combien coûtera-t-il? — Mais trente ſous, je penſe.
— Trente ſous! ah! cruel! vous voulez mon trépas.
Boire ainſi trente ſous, ô ciel! tout d'une haleine!
C'en eſt trop; non, jamais. On preſſe, on prie en vain.
Et cependant le mal s'accroît le lendemain:
Eh bien, dit-on? la fievre vous mal-mene
Encor plus fort, Madame; arrangez-vous.
Il faut vous décider pour une mort certaine,
Ou pour le purgatif. — Ah! bon Dieu! trente ſous!

Quelle purgation ! mais quoi ! ſont-elles toutes
A ſi haut prix ? — Oui, vîte & tôt ;
Optez. — Eh bien, donnez, puiſqu'il le faut ;
Ah ! maudite ſanté, que d'argent tu me coûtes !
La médecine prête, on courut à l'inſtant
La remettre aux mains de Harpine :
Elle l'obſerve, l'examine ;
Quoi ! dans ce verre il tient trente ſous ! - tout autant.
— Trente ſous ! tout mon ſang ſe ſouleve à ſa vue ;
Plus que le mal, ce remede eſt cruel.
Non ; Je ne puis. Otez cet objet qui me tue,
Je croirois offenſer le ciel.
Soudain de ſe coucher, ſans vouloir rien entendre.
Deux jours après, comme on vit bien
Qu'à menacer on ne gagneroit rien,
Le Voiſin, prié de deſcendre,
Vint s'aſſeoir près du lit. Voici leur entretien :
Mot à mot, je vais vous le rendre.

LE VOISIN.

Bon jour, voiſine.

HARPINE.

Ah ! bon jour mon voiſin.

LE VOISIN.

Eh bien, comment allez-vous ce matin ?

HARPINE.

Mal.

LE VOISIN.

Vous calculez faux, ou bien je n'y vois goutte,

HARPINE.

Quoi ? je calcule faux ?

LE VOISIN.

Sans doute ;
Vous allez le toucher au doigt ;
Vous voulez épargner, on le peut, on le doit ;
L'argent vaut bien qu'on y regarde ;
L'argent, c'eſt notre ſang. Mais ſans y prendre garde,
Quand vous croyez épargner trente ſous,
Vous mangez votre bien, voiſine ;
Oui, vous vous ruinez.

HARPINE.

O ciel ! je me ruine !
Voiſin, parlez ; expliquez-vous.

LE VOISIN.

Soit. Au lieu de payer des ſecours néceſſaires,
Vous aimez mieux vous réſoudre à mourir ?
Fort bien ; mais vous ne ſongez gueres
Qu'il va vous en coûter plus en frais funéraires,
Qu'il ne vous faut d'argent aujourd'hui pour guérir.

HARPINE.

Vous croyez ? . . . .

LE VOISIN.

Oui, je crois ; & ma preuve eſt fort claire.
Calculez d'une part l'argent qu'emportera
Votre Curé, puis le Vicaire,
Puis le deuil, puis la croix, puis le drap mortuaire ;
La ſonnerie & *cætera*.
De l'autre part, comptez ce qu'il faudra
A la Garde, à l'Apothicaire,
Au Médecin. Sçachez après
Additionner & ſouſtraire,
Et prenez le parti qui coûte moins de frais.

Fort bien, dit en entrant ſur l'heure une voiſine,
Qui la trouva rêvant à tout cela !
Vous avez donc laiſſé gâter la médecine ?
Il faut la jetter ; & voilà
Ce que votre chere lézine
Vous a valu. Quoi ! dit Harpine,
Elle ſe gâte ! apportez-la.
On la lui porte : eh ! vîte, eh ! vîte,
Ajouta-t-elle en la prenant ;
Si je perds trente ſous, au moins que j'en profite.
Elle l'avale incontinent.
Pas une goutte n'eſt reſtée ;
Mais la voiſine avoit raiſon :
La médecine étoit gâtée.
Qu'arriva-t-il ? la liqueur empeſtée
S'eſt déja dans ſon ſein convertie en poiſon ;
Elle en mourut. On ne la plaignit guere ;
Un avare peut-il inſpirer la pitié ?
Peut-on le plaindre en ſa miſere,
Lui dont jamais le cœur ne connut l'amitié ?
Non, jamais. J'en ai vu, de qui l'humeur cynique
N'accordoit rien à leurs deſirs ;
Se priver de tous les plaiſirs,
C'étoit là leur plaiſir unique.
Et vous voulez qu'on ſoit humain,
Quand on s'eſt fait pareil ſyſtême ?
Ceux que l'intérêt force à ſe haïr eux-même,
Pourroient-ils aimer leur voiſin ?

CONTE VI.

LA DAME ET SON CHIEN.

Si chez les animaux, par la métempſicoſe,
Il falloit un jour m'enrôler,
Comme l'un d'eux, ou ramper, ou voler,
Et qu'à mon gré ſe fît la choſe;
Du Perroquet babillard
Je n'envîrois point le plumage,
Ni le bel-eſprit du Renard,
Ni la force du Tigre, ou du fier Léopard;
Ni l'œil du Sphinx, ni le ramage
Du Roſſignol; je ne ſerois
Ni le Phénix de mémoire immortelle,
Ni le Prince des airs, ni le Roi des forêts;
Mais le petit chien d'une Belle.
Quel rang eſt plus doux ici-bas?
Sa Maîtreſſe, avec complaiſance,
Le fait, la nuit, repoſer dans ſes bras;
Il voit.... & que ne voit-il pas?
Jamais la Belle, en ſa préſence,
Ne cherche à voiler ſes appas;
Car il a le bonheur d'être ſans conſéquence.
Le matin, frais & repoſé,
Quand, les rideaux tirés, le jour commence à luire,
On le réveille, &, même avant de lire
Les billets-doux, il eſt baiſé.
Il faut, à ſes côtés ſi l'amour vous appelle,
Être agréé par lui, pour réuſſir près d'elle,

C'eſt l'étiquette ; ſon Amant
Doit avoir dit qu'il eſt charmant,
Avant d'oſer lui dire qu'elle eſt belle.
Mais ſur ce point, c'eſt diſcourir aſſez,
Et même trop. Ça, Muſe, au fait, ſans plus attendre.
L'un de ces bienheureux, Titon, gai, vif & tendre,
Ne fut pas des moins careſſés.
Il eut preſqu'en entier le cœur de ſa Maîtreſſe ;
Je dis preſqu'en entier ; Damon
Eut quelque part à ſa tendreſſe,
Car il faut bien aimer, ſoit par goût, ſoit par ton.
Enfin Chloé (c'eſt ainſi qu'on l'appelle)
Eût pour le fortuné Titon,
Cédé l'amant le plus fidèle.
Un Merveilleux dira : paſſe pour un époux ;
Mais un amant, Belles, y penſez-vous ?
Ce goût fut apperçu de tout ſon domeſtique,
Et ſur-tout d'un certain Jeanot ;
Ce Jeanot-là, dit-on, avoit tout l'air d'un ſot ;
Mais ſon air niais & ruſtique
Cachoit un fin matois. Chez elle encor nouveau,
Le drôle, fin ſous le manteau,
Affectoit pour Titon une humble complaiſance ;
Dès qu'il le rencontroit, il ôtoit ſon chapeau,
Et ſoudain grande révérence.
Mais il ſe gardoit bien de prendre un ton railleur :
Il dit un ſoir, d'un air de bonhommie :
A quelle heure demain, Madame, je vous prie,
Faudra-t-il entrer chez Monſieur ?
Chez qui, Monſieur, dit-elle avec ſurpriſe ?
— Mais chez Titon.— Quoi ! c'eſt ce Monſieur-là !
Et de rire de ſa bêtiſe ;

Ah ! le bon Jeanot que voilà !
Mais un beau jour enfin, Chloé, d'un ton colere ;
Grondoit ſur le caffé : Jeanot, y penſe-t-on ?
Il étoit fort mauvais ; qu'on ſonge à le mieux faire,
— Mauvais, Madame ! eh ! mais, Titon
En a pris cependant, & l'a trouvé fort bon.
Mais voyez ce butor ! quelle épaiſſe ignorance !
Le ſot, s'écria-t-elle ! eh ! quoi !
Il ne ſe forme point. Entre une bête & moi,
Il eſt peut-être un peu de différence.
Une bête, dit-il ! ce Titon ſi fêté !
Pour qui Madame enfin montre autant de bonté ;
Qu'une mere en a pour ſa fille !
Pardon, Madame, en vérité,
Je le croyois de la famille.

CONTE VII.

LA NOUVELLE PERRETTE.

PERRETTE tenoit ſous ſon bras
Son pot au lait : gageons, lui dit Colette,
(Les champs étoient alors tapiſſés de verglas)
Que ſur ta tête, ainſi, tu ne le portes pas,
Là-bas,
Sans le caſſer. Pourquoi non, dit Perrette ?
On dépoſe ſur l'heure. Alors Perrette met,
Sur ſa tête, ſon couſſinet,
Et par-deſſus, ſon pot au lait ;
Puis de trotter. Trotter ! doucement, s'il vous plaît,
Et n'outrons rien. Perrette, en fille ſage,

Craint les faux pas, chemine lentement ;
Et c'eſt prudemment fait ; on prétend qu'à cet âge,
Le pied gliſſe fort aiſément.
Rien ne troubloit ſa contenance.
Le pied ne poſoit point, ſans que l'œil eût d'avance
Choiſi l'endroit. Perrette a ſi peur de gliſſer,
Qu'elle eût vu ſon Seigneur paſſer,
Et n'eût point fait la révérence.
Néanmoins Perrette un moment
Sent que ſon pot au lait ſur ſa tête chancelle :
Défenſe d'y porter les mains ; or que fait-elle ?
A droite, à gauche doucement,
Sa tête, qui penche à meſure,
De ſon pot ébranlé ſuit chaque mouvement,
Lui rend l'équilibre & l'aſſure ;
Dont Colette tout bas ſe dépite & murmure :
Ah ! c'eſt fait ; elle arrivera.
Si cette pierre !.... Bon ! elle l'appercevra.
Eh ! la voilà paſſée. Ainſi Colette,
De crainte en eſpoir s'en alloit ;
Tout ſon corps ſuoit, travailloit ;
En ſecouant la tête, il lui ſembloit,
Que de la tête de Perrette
Elle feroit tomber le pot au lait.
Enfin la courſe étoit preſque finie.
Perrette aimoit Lubin, Colette le ſçavoit ;
Et la voilà tout-à-coup qui s'écrie :
Lubin ! Perrette, au cri, ſe détourne ſoudain ;
Adieu le pot au lait, il tombe, & la pauvrette
Perd la gageure, & ne voit pas Lubin.

CONTE VIII.

LES TROIS AVEUGLES.

TRois Aveugles, ſans guide, alloient le grand chemin ;
Paſſe auprès d'eux un homme en train de rire :
Tenez ; j'avois fait vœu, ſe prit-il à leur dire,
De donner un louis. Chacun d'eux tend la main,
Et ſans leur rien donner, l'étranger ſe retire ;
Buvez, leur cria-t-il, tous trois à ma ſanté.

Chacun alors de ſon côté,
Croyant que l'autre a reçu cette aubaine,
S'écria, d'aiſe tranſporté :
Allons nous réjouir dans la cité prochaine.
On marche ; & l'Inconnu, qui ne les quitte pas ;
Pour être témoin de la ſcene,
Au cabaret arrive ſur leurs pas.

Les Aveugles entrés à peine,
A l'Hôte s'annoncent gaîment :
Eh ! vîte & tôt ! qu'on nous appréte
Dequoi manger & boire largement.
Bien que vêtus peu richement,
Nous avons là dequoi nous faire fête ;
L'ami, donnez du bon. Tous les trois auſſi-tôt
Vont dans la ſalle attendre qu'on les ſerve :
Et l'Etranger, qui les obſerve,
Se fait ſervir auſſi, près d'eux, ſans dire mot.

Sur l'heure on perce une feuillette :
L'un d'eux alors : Garçon, holà ?
Quel vin nous apportez-vous là ?
— De bon vin. — Oui, vraiment ! dites de la piquette.
Croyez-vous qu'on ne voit pas clair ?
Donnez-en d'autre, allez, mon cher ;
Et du meilleur, comme pour un malade.
Arrive un meilleur vin, eux de boire à rasade ;
Et de manger à l'avenant.
Jamais aucun des trois ne vit orgie égale.
On se ravise. — Or maintenant,
A la santé de qui régale ;
Garçon, du vin. On boit d'autant ;
De santés en santés, sans cesse ils se provoquent.
A chaque minute on entend
Le bruit des verres qui se choquent ;
Puis les bons mots, puis les contes gaillards ;
En longs éclats le rire se déploie ;
Tout alla bien ; nos égrillards,
Pour convives, avoient l'appétit & la joie.
Mais tout doit finir ici-bas,
Plaisir, richesse, honneurs ; ainsi fait leur repas ;
Au regret de chaque convive ;
Et l'un des trois, dès que la carte arrive,
Compte avec l'Hôte, & ne marchande pas :
Fort-bien, dit-il ; oh, ça, brave homme,
On aime l'argent blanc, les louis plus encor :
Nous allons vous payer en or ;
Vous nous rendrez le restant de la somme.
On se tait, & chacun des trois
Attend que l'autre ouvre son escarcelle ;

Mais du louis point de nouvelle.
Nul ne bouge. Alors tous de crier à la fois :
Eh bien ? payez-donc le Bourgeois.
Même réponſe. Eſt-ce toi, dis, la Brie ?
— Qui ? moi ? point. — Jacques, c'eſt donc toi ?
Allons, Meſſieurs, je vous en prie,
S'écrioit l'Hôte, on attend après moi.
C'eſt aſſez, dit l'un deux ; il n'eſt plus tems de rire ;
Donnez-lui ce louis ; c'eſt l'un de vous qui l'a.
Bon, dit l'autre ! c'eſt toi, je gage. — Qu'eſt-ce à dire ?
Ce n'eſt pas moi. — Ni moi. — Ni moi non-plus.
— Oh ! ça,
Meſſieurs, cria l'Hôte en colere,
Vous moquez-vous de moi ? vous ne ſortirez pas
Que je ne ſois payé. L'auteur de ces débats
Se vit alors prêt à rire aux éclats.
Quelque tems encore on bataille ;
De gros jurons on ſe chamaille,
Et l'on finit par en venir aux coups ;
Les trois Aveugles en courroux,
Vont frappant l'un ſur l'autre, & l'Hôte ſur eux tous.
Mais l'Etranger, à leur furie,
Craint de voir ce jeu-là triſtement terminé ;
Il paya ſans regret, & la piéce finie,
Il trouva que l'argent donné
Ne valoit pas la comédie.

HISTORIETTES,

OU

NOUVELLES EN VERS.

LIVRE TROISIÉME.

CONTE PREMIER.

LA PHILOSOPHIE EN DÉFAUT.

On médira du ſexe, amis, tant qu'on voudra,
On y revient toujours : un merveilleux dira
Que le ſexe eſt foible & volage,
Capricieux.... tout ce qu'il vous plaira ;
Mais il eſt charmant, mais je gage
Que tôt ou tard, quiconque en médira,
Finira par lui rendre hommage.
Nature, qui jamais n'enfante ſans deſſeins,
Pour le bonheur du monde a formé chaque Belle ;
Or toujours une Belle, inconſtante ou fidelle,
Fait les délices des humains.

Toujours ? Oui, la preuve en eſt claire :
Qu'une Belle ait comblé nos vœux,
Jamais, ſi ſa flâme eſt légere,
Elle ne changera, que pour faire un heureux.
Toi, que Liſe a trahi, qui murmures contre elle ;
S'il ſe peut, raiſonne avec moi ;
Si cette charmante Infidelle
N'eût été volage envers toi,
Envers un autre, elle eût été cruelle.
Tout eſt bien comme il eſt, amis ; ſoumettons-nous.
Pourquoi, contre le ſexe, exhaler ſa colere ?
Il peut, demain, nous voir à ſes genoux :
On a toujours raiſon, quand on ſçait plaire.

Le Prince des Guerriers, cet Alexandre enfin,
Qui voloit triomphant, de rivage en rivage,
Sembla vouloir un jour ſuſpendre le ravage,
Et faire grace au genre-humain.
Qui, des mains de ce Dieu, fit tomber le tonnerre ?
Une jeune Indienne, arrêtant ſes exploits,
Epargnoit des pleurs à la terre ;
L'Amour eſt un enfant nud, ſans arme, & ſa voix
Fait taire devant lui les foudres de la guerre.
Dès-lors ce Roi, vainqueur de tant de Rois,
Lorſqu'il ſe rend auprès de ce qu'il aime,
Laiſſe en un coin & ſceptre & diadême,
Pour ne garder que ſon amour.
Il ne put échapper aux regards de ſa Cour :
Un Roi peut-il jamais cacher une foibleſſe ?
L'œil de ſes Courtiſans, attentif nuit & jour,
Compte juſqu'aux baiſers qu'il donne à ſa Maîtreſſe.

Bien eſt-il vrai que pendant ces ébats
Tout alloit mal ; il négligeoit l'Empire.
Et la Cour & l'Armée en murmuroient tout bas,
Ariſtote ſur-tout y trouvoit à redire.
Ce Sage, qui ſuivit en vingt climats divers
De ſon Eleve-Roi la courſe vagabonde,
Voyant qu'enfin tout alloit de travers,
Vint pour laver la tête au Souverain du monde.
Il le prenoit par fois ſur le ton magiſtral,
Ton, chez les Rois, alors plus à la mode ;
Le ſtyle franc d'un Cenſeur peu commode,
Naïf alors, nous ſembleroit brutal :
Qu'ai-je appris, lui dit-il? quoi! Seigneur Alexandre,
Vous, qui des Dieux vous prétendez l'égal,
Juſqu'à l'Amour vous avez pu deſcendre!
A ces taureaux qui vont paiſſans,
Laiſſez l'Amour parler en maître ;
Lorſqu'un homme eſt, comme eux, eſclave de ſes ſens,
Il faut, comme eux, le mener paître.
(Le terme eſt un peu fort, je crois ;
Et néanmoins il le dit ſans déplaire :
Aux Courtiſans je ne conſeille guere
D'aller donner de tels avis aux Rois.)
Vous n'avez nul ſouci de votre renommée,
Et s'il faut le dire tout haut,
Qui vous fait négliger & la Cour & l'Armée?
Une.... Ariſtote alloit trancher le mot,
Le Roi l'interrompt ſans colere :
Maître, vous parlez mal. Puis il court auſſi-tôt
Conter à ſa Maîtreſſe avec quel ton ſévere
Ariſtote le gourmandoit.
Quoi, dit-elle! Ariſtote a de l'humeur! il gronde!

Quoi ! pour tuer des gens qui ne vous ont rien fait,
Il vous permet d'aller courir le monde,
Et ce beau Docteur, en ce jour,
Trouve mauvais que vous faſſiez l'amour !
Ah ! de grace ! à l'Amour il faut une vengeance ;
Daignez vous en fier à moi.
Alors de ſon projet elle avertit le Roi,
Qui lui promit d'être d'intelligence.

Sous les murs épais d'une tour,
Qui ſervoit au Prince d'aſyle,
S'étendoit un jardin & brillant & tranquille ;
Flore & Pomone y régnoient tour-à-tour.
Or la jeune Indienne, (on la nommoit Orphale)
Dès que l'aurore matinale,
D'une robe de pourpre, eut vêtu l'Orient,
S'y rendit ſeule. On prétend que Céphale
Eût pris le change, en la voyant.
On diroit de la jeune Flore
Légérement vêtue, en habit de matin,
Qui vient rendre grace à l'Aurore
D'avoir embelli ſon jardin.
Ce matin, la ſeule nature,
De ſa toilette fit les frais,
Et ſes quinze ans & ſes attraits
Compoſoient tout ſeuls ſa parure.
Vous la verriez ſur la verdure,
Courir, trotter d'un pied menu,
Sans la fouler. Tantôt ſa chevelure
Deſcendoit, à flots d'or, juſques à ſa ceinture ;
Tantôt ſur ſon ſein, demi-nu,
Elle flottoit à l'aventure.

Mais, dira-t-on, quel projet, ſi matin,
Dans ce verger la fait deſcendre ?
Vous allez voir quel étoit ſon deſſein.
Le cabinet du Maître d'Alexandre,
Du Cenſeur des amours, s'ouvroit ſur ce jardin.
Avant que l'aube eût commencé de naître,
Il étoit là cloué ſur ſes livres moraux ;
Lorſqu'une voix mêlée au concert des oiſeaux,
Par de tendres accens l'appelle à ſa fenêtre :
Qu'apperçoit-il ? Orphale. A ſes regards, dit-on,
Femme jamais ne fut ſi belle ;
Elle cueilloit alors, ſur un banc de gazon,
Une roſe moins fraîche qu'elle,
Et lui chantoit cette chanſon :

Venez, gentille fleurette,
Vous repoſer ſur mon cœur ;
Vous allez, par votre odeur,
Embaumer ma collerette.
Bien qu'en vous, gente fleurette,
Soit parfum délicieux,
Il faut, à cœur de fillette,
Paſſe-tems plus gracieux ;
Venez, gentille fleurette,
En attendant qu'en ces lieux
Je cueille fleur d'amourette.

Feignant de ne voir pas le curieux Docteur,
Qui s'amuſoit à la voir faire,
Orphale chante encore, & d'une main légere,
Elle a déja cueilli la fleur.
Puis ſouriant, d'un gracieux ſourire,

Ses doigts vont placer à tâtons
Cette roſe entre deux boutons :
C'eſt ſur ſon ſein que je veux dire.
Ce n'eſt pas à la fleur que s'attachoient les yeux
Du Docteur, déja moins ſauvage ;
Il obſervoit le brillant aſſemblage
De tant d'attraits, en proie à ſon œil curieux.
Elle étaloit, dit-on, aux yeux du perſonnage
(Telle qu'une Beauté, qui ſe croit ſans témoin)
Ses charmes peu voilés ; aſſez pourtant, je gage,
Pour laiſſer au deſir le ſoin
D'en imaginer davantage.
Lors il la voit en un moment,
Sous un chapeau de fleurs, ranger ſa chevelure ;
Et courir ſe placer ſur un lit de verdure,
Qui ſe trouvoit tout juſtement
Sous ſa fenêtre. O ſageſſe, ſageſſe !
Son œil épris plonge ſans ceſſe
Sur deux globes.... l'albâtre eût paru terne auprès ;
Charmans jumeaux, captifs ſous des lacets ;
Qui, pour l'irriter davantage,
Sans ceſſe émus, ſemblent toujours tout prêts
A ſortir d'eſclavage,
Et n'en ſortent jamais.
Orphale, ſous ſes yeux, belle avec négligence,
Et ſe parant d'un déſordre affecté,
S'étendoit avec nonchalance :
Un pied charmant, loin de l'autre jetté,
Tendoit, à ſa vieille innocence,
Les piéges de la volupté.
Son cœur s'y laiſſa prendre. Une flâme ſoudaine
Pénétre dans ſon ſein, & court de veine en veine.

Oh! oh! dit-il, qu'eſt-ce donc que je ſens?
Quel feu ſecret ſe gliſſe dans mes ſens?
Quoi! maintenant que gràces & jeuneſſe
M'ont dit adieu; que l'aride vieilleſſe
N'a laiſſé ſur mon front que quatre cheveux gris,
J'irois pouſſer des ſoupirs de tendreſſe!
Non ferai, traître Amour! mes ſens m'avoient
ſurpris;
Viens; que de cette nuit ton flambeau me délivre,
Sageſſe! Alors il ouvre un livre,
Qu'il referme auſſi-tôt; Ariſtote voit bien
Que tous les livres n'y font rien.
Enfin làs de lutter contre un feu qui s'irrite,
Vaincu d'amour pour la premiere fois,
Auprès d'Orphale, il court, ſe précipite,
Tombe à ſes pieds & demeure ſans voix:
Orphale alors de jouer la ſurpriſe:
Ah! Dieux, qu'eſt-ce donc que je voi?
Ariſtote à mes pieds! Oui, répond-il; c'eſt moi.
Peut-être que déja votre orgueil me mépriſe,
Vieux que je ſuis! j'ai fait des efforts ſuperflus,
Pour me dompter; hélas! je ne m'appartiens plus;
Je ſuis tout vôtre. O ciel! me ſerois-je mépriſe?
Quoi, dit-elle! Ariſtote aimeroit à ſon tour?
— Oui, c'en eſt fait, oui, je brûle d'amour;
Je meurs d'amour. — Mais quoi! votre ſageſſe?
— J'y renonce à jamais. — Votre âge? — Ah! dans
ce jour,
Vous pouvez, je le ſens, me rendre ma jeuneſſe.

Doucement, s'il vous plaît, dit-elle; un tel aveu,
Maître Ariſtote, étant croyable à peine,

Sans en avoir preuve certaine,
On a droit d'en douter un peu.
Ça, voyons; un amant fait tout pour ce qu'il aime:
Il me prend une envie extrême
De chevaucher un peu sur votre dos;
Mais pour bien faire, il seroit à propos
De vous laisser mettre une selle.
Le Philosophe, au discours de la Belle
Ne répond que ces quatre mots:
Je suis tout vôtre: eh, puis-je mettre obstacle,
Orphale, à votre volonté?
Le projet s'exécute: ô le plaisant spectacle,
Que de voir un Sage bâté!
Voilà donc Aristote, en nouvelle posture,
Et selle au dos, & bride au cou,
Qui, de ses quatre pieds, va foulant la verdure:
Comme aisément tu fais d'un Sage un fou,
Amour! par toi le formidable Alcide
Fait tourner des fuseaux sous ses doigts fainéans,
Et par toi, Nymphe de quinze ans
Mene Aristote par la bride.
Sur son dos, à califourchon,
Le gentil Cavalier doucement se promene,
Et pour le payer de sa peine,
Lui répete cette chanson.

Ainsi va, qui laisse prendre
Son cœur aux filets d'Amour.
Si vous échappez un jour,
Un autre, il sçait vous surprendre:
Il ne perd rien pour attendre,
Chacun le paye à son tour.

On

On a beau fuir chaque Belle,
Beau porter barbe au menton;
Amour, plus fort que raiſon,
Fera gente Jouvencelle
Chevaucher ſur un Barbon.

Ainſi va, qui laiſſe prendre
Son cœur aux filets d'Amour.
Si vous échappez un jour,
Un autre, il ſçait vous ſurprendre:
Il ne perd rien pour attendre,
Chacun le paye à ſon tour.

Cependant ſur l'herbe légere,
Notre Sage, qui ne l'eſt guere,
Cheminoit avec gravité;
En ſongeant au ſalaire, il ſouffroit ſans rien dire;
Quand tout-à-coup, par un éclat de rire,
Son flegme fut déconcerté.
Oh! comme il ſe trouva ſurpris, épouvanté,
Quand d'un berceau touffu, comme d'une embuſcade,
Il vit ſortir le Roi, qu'on avoit là poſté
Pour être le témoin de cette cavalcade.
Après l'avoir un inſtant regardé:
Quel eſt donc, dit le Roi, ce burleſque équipage?
Quoi! vous! un Philoſophe! un Sage!
Vous voilà tout ſellé, bridé!
Qui, ſous cet attirail, pourroit vous reconnoître?
Vous avez oublié peut-être
Les ſermons un peu durs, que ſur l'amour ici
Vous m'avez faits hier? Quoi! Maître,

Vous vous laiſſez monter ainſi!
C'eſt donc vous, qu'il faut mener paître!

A ce diſcours, un peu vif & preſſant,
Ariſtote ſe dreſſe, & la Belle deſcend:
Oui, raillez, lui dit-il; je rougis, Alexandre,
De ce travers, ſans vouloir le défendre.
Mais que ma faute au moins vous ſerve de leçon.
Jugez par-là ſi j'ai, hors de ſaiſon,
Voulu contre l'Amour armer votre jeuneſſe,
Puiſqu'à cet excès de foibleſſe
Il a pu forcer ma raiſon;
M'avilir, moi, qui dans toute la Grece
D'un Philoſophe ai le renom;
Moi, qu'armoient à la fois les ans & la ſageſſe!
Il s'éloigne, & le Roi rend grace à ſa Maîtreſſe
Du joli tour, qui vient de le venger;
Il ne l'aima qu'avec plus de tendreſſe,
Bien que d'amour il eût vu le danger.
Pour Ariſtote, il garda le ſilence,
Et cet amour par lui ne fut plus combattu;
Mais le dégoût bientôt ſuivi la jouiſſance,
Et le Roi crut devoir peut-être à ſa vertu,
Ce qu'il faiſoit par inconſtance.
Il quitta ſon Orphale un jour.
L'Amour met un bandeau ſur nos yeux; à ſon tour,
C'eſt quelquefois la raiſon qui nous l'ôte;
Mais pour guérir du mal d'amour,
Le tems en ſçait plus qu'Ariſtote.

CONTE II.

LA BALANCE, OU LE DIABLE PUNI.

De l'autre monde, un mort voit-il encore
Ce qui ſe paſſe en celui-ci ?
Comme bien d'autres, je l'ignore ;
Mais je voudrois que cela fût ainſi.
Ce vieux martyr de l'avarice,
Qui ſouffrit, chargé d'or, & la ſoif & la faim,
Verroit ſon fils verſer à pleine main
Cet or, jadis ſa joie, aujourd'hui ſon ſupplice.
Le Prince vertueux, dont les ſages bienfaits,
Même après ſon trépas, conſolent ſa patrie,
S'amuſeroit dans l'autre vie
A compter ici-bas les heureux qu'il a faits.
Quel paradis ! qu'il eſt digne d'envie !
Si tel eſt leur deſtin, que le tien, cher Piron ;
Doit être heureux ! tu vois par-tout la gloire
Avec éclat faire voler ton nom,
Et les gens vertueux adorer ta mémoire.
Peut-être en ce moment, regardant ici-bas,
Ton amitié, du haut de la voûte immortelle,
M'obſerve.... Ah ! ce coup d'œil ne m'allarmeroit pas ;
Va, je te ſuis toujours fidèle.
J'ai payé mon tribut de pleurs,
Quand la Mort ſur tes yeux répandit ſes ténebres ;
Et ma Muſe, en habits funebres,
Vint ſur ta tombe exhaler ſes douleurs.

Daigne ſourire à ce nouvel hommage ;
Permets que ton nom protecteur
Vienne parer ce léger badinage :
D'un fait aſſez plaiſant je veux tracer l'image :
Que n'as-tu pu toi-même en être le conteur !
Comme ton rire de candeur
Eût ſans peine égayé l'ouvrage !
Ce n'eſt point ce ſouris, connu ſeul aujourd'hui,
Dans les murs qu'arroſe la Seine ;
Ce ſouris languiſſant, qui voiſin de l'ennui,
Sur nos levres qu'il touche à peine,
Meurt, ſans laiſſer nul veſtige après lui ;
C'eſt ce rire qui ſe déploie,
Qui de l'ame échappé, rend le front radieux,
Et ſur la bouche & dans les yeux,
Laiſſe encore après lui quelques rayons de joie.
Ce rire fut le tien. Auſſi ton Apollon,
Indépendant, ami de la Nature,
Garde par-là certain air de roture,
Qui ne plaît guere aux amis du bon ton.
Le bon ton ! Mais dis-moi, ſçais-tu par aventure
Quel Dieu Paris adore ſous ce nom ?
C'eſt lui qui fit périr notre gaîté folâtre ;
Lui qui ride nos fronts, quinze ou vingt ans plutôt ;
C'eſt par lui qu'une Muſe attriſte au premier mot ;
C'eſt par lui qu'on bâille au Théatre.
Mais alte-là. Piron, je m'apperçoi
Que je m'oublie, en cauſant avec toi ;
Au fait. Un Saint, par ſa fenêtre,
Vit un Diable.... Et comment le diſtinguer là-bas,
Car ſous le maſque il devoit être ?
Amis, les yeux d'un Saint ne s'y méprennent pas ;

Tandis que nous, mondains, nous voyons ſur nos pas
Tant de Diables, ſans les connoître!

Celui-ci trottoit & couroit:
De quelque grand deſſein il ſembloit ſe repaître;
Le Saint l'appelle; on ſçait, lorſqu'un Diable paroît,
Qu'un Saint peut lui parler en maître;
Ne me chicanez pas, Lecteur; tels ſont ſes droits.
Le Diable, au cri du Saint, ſecoue en vain la tête:
Il cherche à s'eſquiver; un ſecond cri l'arrête.
Holà! hé! venez-vous?.... Vous avez vu par fois,
Lorſqu'un Maître en colere appelle à haute voix
Son chien pour le fouetter, comme à cette menace,
Le chien, ſur quatre pieds tremblans,
Ventre à terre & l'oreille baſſe,
Vers ſon Maître arrive à pas lents?
Tel obéit, jurant entre ſes dents,
Le Diable, qui ſoudain, pour être plus agile,
Se fait oiſeau, s'élance, & va, d'un air docile,
Se poſer ſur le doigt du Saint.

Humblement alors il ſe plaint
Au Saint, qui ne l'écoute gueres;
Lui dit qu'il n'a que peu d'inſtans;
Que c'eſt bien mal prendre ſon tems,
Qu'il lui fait manquer ſes affaires.
Le Saint l'interrompt: réponds-moi:
Où cours-tu de ce pas? — Un Roi du voiſinage
Va rendre l'ame. — Ah! bon! j'entends. Et toi,
Tu vas tâcher de la rafler, je gage.
— Oui, c'eſt cela. — Mon cher Diable, je croi,

Vous en ſerez pour les frais du voyage.
Quoiqu'il en ſoit, allez ; mais après ſon trépas,
Vous viendrez ſur le champ m'en donner des nouvelles ;
Entendez-vous ? n'y manquez pas.

Le Diable alors, en déployant ſes aîles,
Fuit comme un trait emporté par les vents ;
Et diſparoît. Après quelques momens,
Etant encore à ſa fenêtre,
Le Saint vit le Diable paroître,
Mais tout défait, morne, abbattu ;
Il vouloit fuir encore, il détournoit la tête ;
Mais le Saint de crier : Hem ? allons donc ? viens-tu ?
A ſa voix, le Diable s'arrête.
Se voyant forcé d'obéir,
Tout en grondant, il vient ſubir
Un nouvel interrogatoire :
D'ou viens-tu ? réponds ? — Eh ! je vien, ...
Je viens de chez ce Roi. — Bon ! il eſt mort ? eh bien ?
Que s'eſt-il paſſé là, conte-moi cette hiſtoire ;
Détaille-moi bien tout cela.
Je ſuis furieux, dit le Diable !
En vérité, cela n'eſt pas croyable.
J'arrive ; Michel étoit là.
Il devoit plaider pour le Prince ;
Moi, contre. Il a d'abord cité
Et mis dans la balance un acte d'équité ;
Le ſalut de mainte Province ;
De ſon épargne un peuple ſoulagé ;
L'impôt de l'État allégé ;

Une guerre évitée un jour par ſa prudence ;
Contre l'homme puiſſant, le foible protégé ;
Sa prompte exactitude à punir la licence,
Et plus d'un innocent vengé.
Tout cela, mis dans la balance,
Faiſoit un poids. De mon côté,
J'oppoſe alors pluſieurs genres de crimes :
Des attentats contre la liberté,
Bien des guerres illégitimes ;
De perfides conſeils reçus avidement,
De ſages leçons rebutées ;
Des vices payés largement,
Et des vertus perſécutées.
Et je ne plaidois pas en vain ;
Je voyois, par degré, deſcendre mon baſſin,
Et celui de Michel remonter à meſure.
J'ajoute alors mainte impoſture,
Des traités captieux ; tant, que tous deux enfin
Sont de niveau. Je joins des dépenſes outrées,
Des familles déshonorées ;
Et mon baſſin perd auſſi-tôt
Un peu d'équilibre. Tout haut
J'allois ſoudain chanter victoire ;
Quand Michel a pris à deux mains
Un gros paquet de parchemins ;
(Vit-on jamais une action ſi noire ?)
C'étoit là les titres écrits
De trente Moinēs, bien nourris,
Qu'avoit fondés le Prince. Il prend ſon tems, s'avance ;
D'un peu haut, ſon paquet ſoudain
Très-lourdement tombe dans la balance,

Et je vois en l'air mon baſſin.
Après cela Michel s'écrie :
A moi l'ame ! Et l'ame & Michel,
A ma barbe montent au ciel :
Que dites-vous de la ſupercherie ?
L'ame a bien fait de s'envoler,
Reprit le Saint ; mais c'eſt l'échapper belle.
Lors plus joyeux, il lui permit d'aller
A Belzébut en porter la nouvelle.
Il le voit auſſi-tôt partir d'un air fâché,
Pour regagner le ſombre gîte ;
Et dans ſon bénitier il va plonger bien vîte
Le doigt que le Diable a touché.

CONTE III.

JUPITER ET LA RACE HUMAINE.

PAR un hommage volontaire,
Muſe, il eſt temps de s'acquitter ici.
Viens m'inſpirer ; je t'invoque, ô Voltaire !
Si je te plais, j'ai réuſſi.
Pour qui me connoît bien, cet hommage authentique
Pourroit être de quelque prix :
Autres que des défunts, par moi ne ſont inſcrits
Dans mon calendrier, d'ailleurs fort laconique.
Non que je ſois l'ennemi des vivans ;
Les bouder tous, eſt très-grande ſotiſe :
On peut louer ceux que l'on priſe ;
Mais ce n'eſt pas mon fait, que d'invoquer les gens.

En ce point, j'imite l'Egliſe,
Qui bénit les mortels à ſa loi conſacrés,
Mais jamais ne les canoniſe
Que bien & dûment enterrés:
Tel eſt la loi qu'adopta ma franchiſe,
Et je m'y tiens. Mais lorſque tout ici
A ſon exception, ne t'en devrois-je aucune?
Ah! puiſqu'en te formant, Nature en a fait une,
Je peux bien en faire une auſſi.
Et tu peux croire à mon hommage:
Simple, mais fier, mon Apollon
Ne vendit jamais ſon ſuffrage;
Je te louois, devant Piron,
Et vois combien je ſuis ſincere;
Demain, ſi j'avois à le faire,
Devant toi, je loûrois Fréron.
Du moins ce gothique langage
Eſt peu ſuſpect, ne le dédaigne point;
Sans avoir l'humeur d'un Sauvage,
Je le ſuis un peu ſur ce point.
Jaloux d'entrer au temple de mémoire,
Je veux que le talent vienne ſeul me l'ouvrir.
Je ne dis point aux gens: donnez-moi de la gloire;
Mais je tâche d'en acquérir.
Toujours ſans bruit, je lance mon ouvrage,
Sur ce vaſte Océan, hériſſé de cenſeurs;
Et pour le ſauver du naufrage,
Je ne fais point manœuvrer les prôneurs.
O toi, qui de la gloire amant toujours fidèle,
Connois tous les chemins qui menent auprès d'elle,
Daigne m'ouvrir au moins une route aujourd'hui:
Enſeigne moi cet art, où tu ſers de modèle,

De moraliſer ſans-ennui.
Prête-moi ce pinceau, dont la touche rapide,
Sous le maſque du rire a caché la raiſon;
Qui trace, en ſe jouant, les malheurs de Candide;
Ou les ſotiſes de Memnon.
Pour le tableau que je prépare,
J'en ai beſoin. Un jour le genre-humain
Murmuroit contre le deſtin,
Le trouvoit injuſte & barbare....
Ce tic fut de tout tems. Chacun de ſon côté;
Contre le ciel, crie & murmure:
Non, il n'a jamais exiſté
D'homme plus malheureux que moi, dans la nature;
Alors le Monarque des Dieux,
Pour réfuter leurs cris injurieux,
Vint annoncer deux arrêts à la Terre.
Or voici le premier, qu'il fit, du haut des cieux;
Publier au ſon du tonnerre:
Jupiter vous permet de venir dépoſer
Tous vos fléaux, chagrin, douleur ou peine:
Vos larmes viennent d'appaiſer
Sa Divinité ſouveraine.
Le lieu du rendez-vous fut une immenſe plaine.
Oh! comme à cet arrêt nouveau
Tous les humains ſont en campagne!
Chacun au même endroit vient poſer ſon fardeau,
Et le tout, mis en un monceau,
Forme dans un moment une énorme montagne.
Que je vis tomber ſur ce tas
De maux divers, tant vrais qu'imaginaires!
Ah! diſois-je en moi-même, (& je n'en doutois pas)

Nous ſerons pour le coup plus heureux que nos peres !
Tout va changer de face, & ſans doute ici-bas
On ne ſe plaindra plus des humaines miſeres !

L'un, triſtement empaqueté
D'un vieux manteau, près du grand tas ſe coule,
Cachant bien le fardeau qu'il avoit apporté,
Laiſſe tomber la pauvreté,
Recule & ſe perd dans la foule.
Un autre vient tout eſſouflé,
Marquant par des ſoupirs le trouble de ſon ame,
Jetter un lourd paquet, dont il ſemble accablé;
Or, devinez ? C'étoit ſa femme.

Je vis alors, ſur le monceau,
Plus d'une Belle ſurannée
Jetter les rides de ſa peau,
Et de jeunes Beautés, leur couleur baſanée.
Soudain vient en courant & parlant un peu haut,
Un Ecolier, fort ennuyé de l'être,
Qui jette là Deſpautere & Reſtaut,
Et, s'il en eût été le maître,
Le Précepteur lui-même eût fait le ſaut.
Je me détourne, & je vois là derriere,
Une homme fait d'une étrangere maniere,
Sandale aux pieds, barbe au menton,
Mal affublé d'une étoffe groſſiere,
Que ſurmontoit un large capuchon.
Je l'obſerve ; & j'avois à peine
Diſtingué ſa mine & ſon air,
Que je vis barbe, & robe & ſandales en l'air,

Et mon homme auſſi-tôt fuyant à perdre haleine.
Un petit homme alors montre dans le lointain,
Par-deſſus ſon épaule, un fardeau qui fait rire,
Court, ſe démene, approche enfin,
Arrive tout boſſu, ſe baiſſe, & ſe retire
Tout auſſi droit que ſon voiſin.

Ainſi de maux de toute eſpece
Le tas croiſſoit, & mes regards ſans ceſſe
S'y promenoient avidement.
Mais quel fut mon étonnement,
Lorſque de tous côtés, j'y cherchai vainement
Quelque vice, où quelque foibleſſe!
Tel en étoit farci, qui fort ſoigneuſement
Les conſervoit, comme on fait la richeſſe.
Arrive-t-il des ſcélérats?
J'obſerve leur paquet; ils jettent leur mémoire.
Je penſe en voyant des ingrats,
Qu'ils vont ſe corriger; je me plais à le croire....
Point du tout; ils ne mettent bas
Qu'un reſte de ſcrupule. Auſſi-tôt dans l'eſpace
A retenti l'autre Edit annoncé.
Ordre à chacun de prendre un paquet, à la place
De celui qu'il avoit laiſſé.

A cet arrêt, on enviſage
Tous les ballots l'un ſur l'autre giſſans:
L'imagination ſe mêle du partage;
Oh! que je vis de trocs divertiſſans!
Un bon vieillard, au front mélancolique,
Arrivé preſque le dernier,
Et ſe plaignant d'être ſans héritier,

S'étoit défait au moins de ſa colique.
A la faveur de ces ordre nouveaux,
Il prit un enfant que ſon pere
Avoit jetté, dans ſa colere,
Sur la montagne des fléaux.
A peine à ſes côtés, le drôle, ſur l'arene,
L'alloit traîner, malgré ſes cheveux gris:
Holà, crioit le vieillard hors d'haleine,
Rendez-moi ma colique, & gardez votre fils!
Un Forçat avoit pris la goutte & la richeſſe
D'un Financier, que je ne puis nommer;
Grace, s'écrioit-il ſans ceſſe!
Jupiter, laiſſe-moi ramer.
De ſes pâles couleurs s'étant défaite à peine,
La coquette Chloé choiſit en même tems
Une tête vermeille, avec l'air de quinze ans....
La voilà qui s'agite à grands cris dans la plaine,
Pour un horrible mal de dents.
Un pauvre prend l'habit, les titres, le domaine
D'un homme tout doré, qui s'en étoit démis;
Soudain de créanciers une troupe inhumaine
Vient le prendre au collet, malgré ſes beaux habits,
Et dans un cachot on l'entraîne.
Je ne ſçais ſi nos maux enfin
Sont plus légers par l'habitude,
Mais lors chaque mortel, en changeant ſon deſtin
Contre celui d'autrui, le trouva bien plus rude.
De tous côtés, en un moment,
Plus malheureux chacun murmure,
Le monde entier paroît à la torture,
Et ce n'eſt bientôt plus qu'un ſeul gémiſſement:

Tant, que laſſé de leur plainte importune,
Jupiter exauça leurs vœux,
Et chacun ſe crut fort heureux,
De recouvrer ſa premiere infortune.

CONTE IV.

LE DIVORCE.

Deux vulgaires amans, (c'eſt Liſe & la Forlére)
Couple au Dieu d'hymen fort dévot,
Mirent dans leur ſecret le Prêtre & le Notaire;
Chacun des deux avoit pour dot
Beaucoup d'amour & beaucoup de miſere;
C'eſt trop d'une moitié. Cet hymen proſpéra;
Tout un grand mois, on s'adora;
La nôce, chaque jour, ſembloit renouvellée;
Mais au deuxiéme mois, l'amour prit la volée,
Pauvreté ſeule demeura.
Dieu ſçait lors ſi l'ennui, du logis s'empara!
Que le jour luiſe, ou que le jour s'efface,
S'ennuyer l'un de l'autre, & ne poſſéder rien,
D'un tel emploi, Dieu vous gard', gens de bien!
Enfin las de gémir tout bas de leur diſgrace,
Nos deux époux, dans un triſte maintien,
Les bras croiſés, ſe regardant en face,
Eurent un jour cet entretien:

LA FORLERE.

Eh bien, Liſe?

LISE.

Eh bien, la Forlére?

LA FORLERE.

Nous voilà donc ſans argent ?

LISE.

Oui.

LA FORLERE.

Et mariés !

LISE.

Hélas ! oui.

LA FORLERE.

Dis, ma chere ;
Tu n'en as pas, je crois, le cœur plus réjoui ?

LISE.

Hélas ! non. Mais qu'allons-nous faire ?

LA FORLERE.

Ma foi, je n'en ſçais rien.

LISE.

Comment !
Tu n'en ſçais rien ?

LA FORLERE.

Eh non, vraiment.

LISE.

Tu n'en ſçais rien ! ainſi donc ma jeuneſſe
Va dépérir dans le chagrin,
Traître ! ainſi donc, en recherchant ma main ;
Tu te jouois de ma foibleſſe !
Au portrait que tu m'en faiſois,
J'eſpérois, ſcélérat, une plus douce vie !

LA FORLERE.

Eh ! mon enfant, dis-moi donc, je te prie ;
Sçavois-je ce que je diſois ?

On perd la tête, alors qu'on se marie.
J'avois promis que la fin de mes jours
Seroit la fin de mes amours ?
Telle promesse est un peu téméraire ;
Car il faudroit sçavoir, avant que d'oser faire
Le serment de s'aimer toujours,
Si l'on sçaura toujours se plaire.
Quand tu tenois mon cœur, que ne l'as-tu gardé ?
C'étoit là, je crois, ton affaire.
Je fis encore un serment hasardé :
Je te promis de t'enrichir bien vîte.
Mais que veux-tu ? je ne soupçonnois pas,
Que pour toujours la fortune ici-bas
Fût brouillée avec le mérite.

LISE.

Et tu crois donc en être quitte,
En me disant, je me trompois ?
Nous n'avons bientôt plus de gîte.
Que deviendrons-nous, traître ?

LA FORLERE.

Eh ! de grace, la paix !

LISE.

Comment ! la paix, quand je me meurs, infâme !

LA FORLERE.

Oui, j'ai quelques torts, j'en convien.

LISE.

Ah ! que tu mériterois bien....

LA FORLERE.

Oui, ma femme.

LISE.

Hem ! si ce n'étoit le blâme,

Je

Je devrois ſur l'heure....

LA FORLERE.

Oui, ma femme.
Oh ! ça, dis-moi, parlons raiſon.
Il eſt ſûr que notre maiſon
Eſt un enfer : la grace nuptiale
Nous laiſſe, hélas ! dans un triſte abandon ;
Ah ! ſi je ne tenois à la foi conjugale !....

LISE.

Oh ! je t'en diſpenſe.

LA FORLERE.

Oui ? Parles-tu tout de bon ?

LISE.

De grand cœur.

LA FORLERE.

Je puis donc te faire confidence
D'un bon tour, que j'ai projetté.
Seconde mes deſſeins, & de la pauvreté,
Nous allons ſur le champ paſſer à l'opulence.

LISE.

Quels ſont donc, s'il vous plaît, ces projets importans?
Quelques beaux châteaux en Eſpagne ?

LA FORLERE.

Ecoute: Tu ſçais bien que le Marquis du Tems,
Qui me protege fort, que j'ai ſervi long-tems,
Eſt pour ſix mois à la campagne ?
Et qu'il m'a confié les clés de ſa maiſon ?

LISE.

Oui.

LA FORLERE.

Je m'en vais tous les soirs, sur la brune,
Prendre ses beaux habits, & paré d'un grand nom,
Je cours en divers lieux, pour tenter la fortune.

LISE.

Eh bien ? après ?

LA FORLERE.

Un moment ; tu vas voir.
Dans l'une des maisons, où j'étale le soir
Tout mon appareil de noblesse,
J'ai trouvé certaine Comtesse....
Devines-tu le reste ?

LISE.

Non, ma foi.

LA FORLERE.

Elle a goûté mes airs, ma politesse ;
Enfin elle est folle de moi.
Je la crois riche.

LISE.

Soit. Que me fait sa richesse ;

LA FORLERE.

Hem ! avec moi, peut-être tu pourrois
Hériter de la bonne Dame.

LISE.

Moi ! comment cela ?

LA FORLERE.

Je voudrois....

LISE.

Tu voudrois ?

LA FORLERE.

Je voudrois, ma femme....

LISE.

Eh! parle donc.

LA FORLERE.

L'épouſer.

LISE.

Toi?

Mais tu perds la tête, je croi!
Deux femmes à toi ſeul? n'eſt-ce pas aſſez d'une?

LA FORLERE.

Si-fait, mon cœur; c'eſt déja trop. Mais voi:
Cet autre hymen, pour nous, eſt un coup de fortune.
De ſes biens, en ſecret, nous jouirons tous deux.

LISE.

Nous jouirons, à la bonne-heure.
Mais peux-tu convoler, dis, avant que je meure?

LA FORLERE.

Je le pourrai, ſi tu le veux.
Tu n'as qu'à garder le ſilence
Sur le contrat, dont nous ſommes liés;
Le Prêtre nous a mariés,
Nous nous démarîrons.

LISE.

Eh, mais oui, quand j'y penſe....
En effet, ſe démarier,
Cela doit être drôle.

LA FORLERE.

Oh! je vais parier
Que rien n'eſt ſi plaiſant.

LISE.

Oui ; mais quel perſonnage
Joûrai-je auprès de toi, pendant ce mariage ?

LA FORLERE.

Un très-bon rôle, aſſurément :
Tu redeviendras ma maîtreſſe.

LISE.

Sçais-tu bien que vraiment, ton projet m'intéreſſe?

LA FORLERE.

Quand je te dis qu'il eſt charmant ?
Que ſçait-on ? notre amour peut-être,
Par ce nouvel arrangement,
Plus fort que jamais, va renaître.
Oh ! comme nous ſerons ſurpris !
Nous allons nous aimer. Nos yeux, avec ivreſſe,
Vont ſe chercher, & s'enflammer ſans ceſſe.

LISE.

Plus de débats, de haine, de mépris.

LA FORLERE.

L'un, dans le ſein de l'autre, épanchera ſon ame.

LISE.

Nous apprendrons encore à ſoupirer.

LA FORLERE.

Oh ! comme je vais t'adorer,
Quand tu ne ſeras plus ma femme !
Tiens ; je ſens le charme opérer ;
Déja je te trouve embellie.

LISE.

Et déja tu me parois mieux.

LA FORLERE.

Viens ; embraſſe-moi, Liſe.... Ah! Dieux!
Non, je ne cueillis de ma vie
De baiſer plus délicieux !

LISE.

Adieu, mon cœur !

LA FORLERE.

Adieu, ma douce amie !

Là finit l'entretien. A ces tendres adieux
Succede encore un baiſer de tendreſſe ;
Puis on s'en va ; le cœur plein d'allégreſſe ;
La veille de leur nôce, ils étoient moins joyeux.
La Forlére, en Marquis, va revoir ſa Comteſſe,
Plus hautement, fait parler ſon amour ;
Propos d'hymen ; il ſoupire, il la preſſe ;
Tout fut d'accord, & l'on prit jour
Pour terminer. Cependant la Forlére
Voit-il d'un créancier le front triſte & ſévere ?
Il le tire à part, & tout bas,
Il lui dit, d'un air de myſtere,
Qu'il va ſe marier. Quoi ! vous ne l'êtes pas,
Lui dit-on ? — Chut ! parlons bas, je vous prie :
La pauvre fille, hélas ! ſçaura bien aſſez tôt
Qu'on m'immole, qu'on me marie.
J'en ai regret ; mais il le faut.
J'épouſe de grands biens, & femme aſſez jolie.
On eſt prêt à ſigner. Adieu donc, mon très-cher ;
Après la nôce. Arrive la journée
Qui doit à la Comteſſe unir ſa deſtinée ;
Dans un char élégant, en Marquis du bel-air,

Il la conduit aux autels d'hyménée ;
Et tandis que tous deux prononcent à genoux
Un oui ſolemnel, authentique,
Un habile Traiteur, averti par l'époux,
Prépare un banquet magnifique.

Déja nos époux orgueilleux
Arrivent au banquet, précurſeur de la danſe :
Tout annonçoit le faſte & l'opulence ;
Et notre Marquis radieux
Egaya la magnificence
Par ſes bons mots. A la fin du repas,
Le bal s'ouvrit avec fracas :
Le mari gai, comme on peut croire,
Y danſa maints ballets nouveaux ;
Puis on les mene au lit. On tira les rideaux ;
J'en fais autant, pour abréger l'hiſtoire.
Ça, vous croyez que l'or roule dans la maiſon
Du faux Marquis ? Point du tout. Le fripon,
Tout juſtement épouſe une friponne,
Qui n'a de fortune & de nom,
Que le titre & les biens que ſon mari lui donne.

Le Traiteur, dès le lendemain,
Arrive, un papier à la main :
Ah ! bon-jour, mon cher la Rémoire :
Votre repas étoit exquis.
— Je venois, Monſieur le Marquis,
Vous porter mon petit mémoire.
— Eſt-il calculé ? Bon, cela.
Mon ami, je ſuis en affaire.
Madame la Marquiſe eſt là ;

De ma part, allez, priez-la
De vous payer cette misere.
A ces mots, la Rémoire part,
Aborde la Marquise : Ah ! mon cher, lui dit-elle,
Monsieur le Marquis, de ma part,
Vous paîra cette bagatelle.
Il revient à Monsieur ; Monsieur, sur nouveaux frais,
Le renvoie à Madame. Or un moment après,
Survint un Ouvrier ; même cérémonie.
Tous deux, chez elle enfin il les conduit exprès :
Ah ! payez-donc ces gens-là, je vous prie.
Eh, dit-elle ! Marquis, que ce soit vous ou moi ;
Cela devient égal, je croi.
— Il est vrai ; mais je vous annonce
Que dès ce jour-ci je renonce
A tous ces détails de maison,
Absolument. Vous paîrez tout. — Moi ? non ;
Je ne paîrai rien, je vous jure.

Chacun des deux bientôt, devina l'enclouure :
A part ils rêvent un moment,
Sans se parler ; puis le Marquis de dire :
Revenez dans deux jours, Messieurs. Fort humblement
L'un & l'autre alors se retire.
Eux partis, on convint du tout ingénûment :
Tous deux, de bon accord, délogerent : Madame
Alla tâcher de duper quelque Amant,
Et Monsieur, tout honteux, retourna vers sa femme.

CONTE V.

QUI A JOUÉ JOUERA.

Au jeu d'amour, un Officier naguere
Trop aſſidu, perdoit ſon embonpoint,
Dépériſſoit, & ſouvent ſur ce point,
Certain Docteur, ami du Militaire,
Le ſermonnoit : vous ne m'en croyez point,
Ce goût vous tue ; il faut vous en défaire.
Mais quoi ! Docteur, faut-il abſolument,
Dit l'Officier, m'en ſevrer pour la vie ?
— Pour toujours ! non ; ce n'eſt pas mon envie ;
Mais il faudroit en uſer ſobrement.
Vous y courez, tant que le jeu vous flatte ;
Voilà le mal : tout calculé, je dois
Par mois, au plus, vous l'accorder trois fois.
Trois fois, dit-il ! ah ! mon cher Hipocrate,
S'il vous plaiſoit de m'avancer le mois ?

CONTE VI.

L'ONCLE ET LE NEVEU.

D'amour un jeune Candidat,
Qui des premiers deſirs ſentoit l'inquiétude,
(Nous avons tous paſſé par ce pénible état)
Maudiſſoit de ſon lit la triſte ſolitude,
Et trouvoit que le célibat
Etoit le métier le plus rude

Qu'on

Qu'on pût choisir. Le petit scélérat,
Un jour sur-tout, faisoit le diable à quatre :
Me voilà, disoit-il, un homme fait, je croi ;
Pourquoi suis-je garçon ? pourquoi ?
Mariez-moi, mon Oncle, ou.... battez-moi.
Mon neveu, j'aime mieux vous battre,
Dit l'Oncle d'un air grave : eh ! mon cher, au menton
Tu n'as encor que le premier coton,
Et tu veux une femme ? Ah ! crois-moi ; l'on se lasse
De tels joujoux en peu de tems :
Regarde-moi : je n'ai que soixante ans,
Et tu vois pourtant, je m'en passe.
Fais comme moi. Je dois vous dire ici,
Que le Vieillard, qui sermonnoit ainsi,
Avoit une Laïs en ville :
C'étoit un Procureur, d'ailleurs assez habile.
Il craignoit tant l'éclat, qu'amant toujours sans bruit,
Inconnu presqu'à sa Maîtresse,
Dans deux appartemens il la logeoit sans cesse,
Le jour, dans l'un, & dans l'autre, la nuit.

Tous les soirs, la Belle discrette
(On la nommoit Clarice) alloit assidûment
Dans ce dernier appartement,
Où bientôt le Vieillard se rendoit en cachette.
Ce n'étoit pas l'unique soin
Qu'il se donnât pour n'avoir nul témoin
De ses amours. Si-tôt que sans escorte
Il arrivoit en-bas, caché sous son manteau,
Des doigts il cherchoit un anneau,
Caché dans la muraille, à côté de la porte.
Cet anneau, par un fil qui finement conduit

Suivoit au ſein du mur une route ſecrette,
Ebranloit certaine ſonnette,
Qui ne rendoit qu'un petit bruit
Au chevet de la Belle. Elle étoit fort alerte;
A ce bruit que nul n'entendoit,
Sans lumiere elle deſcendoit,
Et la porte à peine entr'ouverte,
Tous deux montoient à petits pas,
Sans dire mot, ou ſe parlant tout bas;
Puis entrés dans leur chambre, & toujours ſans chandelle,
Ils faiſoient.... ou ne faiſoient pas
Ce qu'un amant fait auprès de ſa Belle.

Therville un jour auſſi de ſon côté,
(C'eſt le nom du Neveu) fit choix d'une maîtreſſe;
Mais, ſans le Sacrement, la ſévere Beauté
Jura de n'accorder jamais à ſa tendreſſe
Le prix d'amour. Dès le moment,
Il revient à ſon Oncle, & de nouveau le preſſe
De le mettre en ménage; il preſſe vainement:
Fais comme moi, répondoit-il ſans ceſſe.
Mais le Neveu s'apperçut à la fin
Que ſon Oncle, la nuit, s'eſquivoit d'ordinaire,
Et le voyant rentrer dès le matin,
Conclut que de ſes draps ſans doute il n'uſoit guere.
Dès le ſoir même il le ſuivit,
Et la lune qui le ſervit,
Fit réuſſir ſon ſtratagême.
Il voit ſon Oncle aller, courir
A la porte du gîte, où l'attend ce qu'il aime;
Tirer l'anneau, puis la porte s'ouvrir,

Tout doucement, & ſe fermer de même.
Le lendemain, le perfide Neveu,
Auprès de lui, compoſant ſon viſage,
Cache ſa découverte, & Dieu ſçait ſi dans peu
Il ſe promet d'en faire uſage.
Il n'eut pas long-tems à chercher
L'occaſion. Soit vérité, ſoit feinte,
Son Oncle, ce jour-là, ſe plaignit d'une atteinte
De je ne ſçais quel mal, & voulut ſe coucher.
Le Neveu croit alors pouvoir aller ſans crainte
A la ſonnette. Il y court en effet,
Sous une redingote brune;
Un voile de nuage avoit lors tout-à-fait
Caché la face de la lune.
Arrivé ſous la porte, il cherche pluſieurs fois
Le cordon, qui là-haut fait parler la ſonnette;
A la fin l'anneau ſous ſes doigts
Se fait ſentir; il tire, & lors tout en cachette
Clarice vient; la porte, ſans crier,
S'entrouvre, & lui, ſans ſe faire prier,
Se remet aux mains de la Belle.
Elle le guide, & lui parlant tout bas:
Mon ami, doucement! bien doucement, dit-elle!
Tous les voiſins ne dorment pas.
Cette démarche étoit un peu hardie;
Car il devoit s'attendre à ſe voir reconnu.
Sçavoit-il qu'en ce lieu l'uſage étoit venu
De n'employer jamais chandelle ni bougie?
Oh! que jeuneſſe eſt étourdie!
Bien plus heureux que ſage, ce jour-là,
A ſes deſirs tout fut propice.
En tâtonnant, il monte, & le voilà

Dans la chambre, & bientôt dans les bras de Clarice.

Arrêtons-nous. Je vous le donne en cent,
Lecteur ; devinez à préſent,
Quelle eſt cette Beauté ſi ſvelte & ſi légere,
Si bien au fait des manéges d'Amour.
C'eſt juſtement la naïve Bergere,
Qui pour Therville étoit ailleurs ſévere ;
Qui vouloit épouſer, le jour,
Et qui, la nuit, ſe paſſoit de Notaire.
Oh ! qu'Amour là fit un bon tour !
Therville ignore que ſa Belle
Le rend heureux en ce moment,
Et qu'à la fois il punit l'infidelle :
Ah ! qu'il eſt doux pour un Amant
De ſe venger ainſi d'une cruelle !
Privé de l'uſage des yeux,
Il négligea celui de la parole,
Mais Dieu ſçait s'il agit ! le drôle
Etoit neuf en amour, & n'en valoit que mieux.
Bien aiſément on peut ſe peindre,
Clarice, ton étonnement.
Comme un ſeul jour a changé ton amant !
Elle n'eut garde de s'en plaindre.
Dans ſon ivreſſe, elle s'écrie : hélas !....
Comme vous êtes jeune ! Elle ne mentoit pas.
De moment en moment, augmentoit ſa ſurpriſe ;
L'Aurore en avoit moins, dit-on,
Quand le ſort dans ſes bras eut rajeuni Titon.
Mais voici bien une autre criſe !
Tandis qu'elle étoit là, ſous ſon obſcur rideau,
D'étonnement & de plaiſir muette,

Le fil, ébranlé de nouveau,
Fit de nouveau retentir la ſonnette.
Du coup elle faillit mourir
Subitement. Bien moins étonné qu'elle,
Therville froidement lui dit : Mademoiſelle
Allez vous-en donc vîte ouvrir
A mon Oncle. Paſſons les diſcours de la Belle,
Et ceux du jeune homme ; auſſi-bien
L'Oncle, ſonnant encor, rendit court l'entretien.
Dans un cabinet ſolitaire,
Vide alors, & qu'on n'ouvroit guere,
On ſerra le Neveu, pour y paſſer la nuit ;
Elle le pria de ſe taire,
Et de nouveau courut ſans bruit
Ouvrir la porte. Elle n'eut pas grand'peine
A s'excuſer ſur le retard ;
Auroit-on pris, pour tromper le Vieillard,
L'heure où de ſon retour Clarice étoit certaine ?
Rien n'eſt moins vraiſemblable; auſſi de nul ſoupçon
Sa flâme ne fut allarmée.
Sur les pas de la Belle il monte ſans façon,
Pour prendre au lit ſa place accoutumée.
Monſieur, lui dit-elle en entrant,
Vous reſte-t-il quelque parent ?
— A moi ? d'où vient, ma toute belle,
Cette demande ? eh ! mais, dit-elle,
C'eſt par l'intérêt qu'on y prend.
— Il me reſte un neveu. — Bon ! eſt-il déja grand ?
— Oh ! très-grand. Le fripon me coûte
De l'argent.... Preſqu'autant que toi !
— Vous me l'aviez caché ; pourquoi donc avec moi
Ce myſtere ? — Oh ! pour rien. Ce neveu-là, je croi,

Doit être un verd galant, dit-elle ! car ſans doute
Il tient de vous ? n'eſt-ce pas ? — Oui, ma foi.
Tu me ravis ! tiens, ma pouponne,
D'un mot, tu m'enflâmes d'abord ;
Je me ſens tout en feu ! Viens-ça, viens-ça, friponne !
Et ſoudain avec elle il ſe couche.... & s'endort.
Juſqu'au matin dura ſon ſomme.
Le jour l'éveille ; & preſſé de partir,
Il reprend ſes habits. Comme il alloit ſortir,
Voilà-t-il pas que le jeune homme,
Qui s'étoit enrhumé la nuit,
S'aviſe de touſſer : Qu'eſt-ce, Mademoiſelle,
Dit le Vieillard ſurpris ? Je n'entends rien, dit-elle.
— Le bruit vient de-là. — Bon ! ce bruit
Eſt dans vos oreilles ſans doute.
Clarice a peur, Therville écoute :
Voyons, dit le Vieillard ; (il s'approche pour lors
Du cabinet) quelqu'un là-dedans, je parie....
Lors tout-à-coup mon étourdi s'écrie :
C'eſt moi, mon Oncle ; & le voilà dehors.
Oh ! quelle ſcene, Amour, ta malice traîtreſſe
Fit ſoudain jouer en ce lieu !
Therville, en ſe montrant, reconnoît ſa Maîtreſſe,
Clarice, ſon Amant, & l'Oncle, ſon Neveu :
Que faites-vous ici, cria l'Oncle en colere ?
Eh ! mais, je.... je fais comme vous,
Dit le Neveu. L'on éclaircit l'affaire ;
Et l'Oncle prudemment réprima ſa colere :
Bientôt même, filant plus doux,
Il le conjura de ſe taire.
Va, je te marîrai, dit-il, crainte de pis.
Clarice reſta ſeule ; & malgré ſon adreſſe,

Des deux côtés ſes projets ſont trahis.
J'ai vu jadis pareille enchantereſſe :
Le jour, c'étoit une Lucrece,
La nuit, c'étoit une Laïs.

CONTE VII.

LA PARTIE REMISE.

AVEC Liſette, Oronte vouloit faire....
Quoi ? ce qu'on fait avec jeune tendron.
Oui ; mais vouloir n'eſt tout en cette affaire ;
Plus d'une fois, chez un octogénaire,
Le cœur dit oui, quand le reſte dit non.
Pour accomplir ce doux myſtere,
Il uſe en vains efforts ſa vigueur éphémere ;
Liſe ſe prête & fait tout pour le mieux.
Mais, ô diſgrace ! au fond du ſanctuaire
Le feu ſacré s'éteint ; plus d'encens pour les Dieux.
Liſe tout bas peſtoit contre les hommes,
Quand celui-ci, ſe rajuſtant ſans bruit :
Mon cœur, dit-il, marquez où nous en ſommes ;
Je reviendrai pour finir cette nuit.

HISTORIETTES,

OU

NOUVELLES EN VERS.

LIVRE QUATRIÉME.

CONTE PREMIER.

LE FAT EN BONNE-FORTUNE.

UN de ces héros de ruelles,
Qui ſont l'idole & le fléau des Belles ;
Qui toujours prêts à coqueter,
Ne logent l'amour qu'en leurs têtes,
Et ne cherchent dans leurs conquêtes
Que le plaiſir de s'en vanter ;
Lorval (c'eſt ainſi qu'on le nomme)
Paſſoit la ſaiſon de l'été,
Dans le château d'un riche Gentilhomme,
Que l'on diſoit avoir été
Des plus galans. Deux femmes du grand monde

Dans ce château ſe trouvoient avec eux :
L'une étoit brune, & l'autre blonde,
Mais charmantes toutes les deux,
Coquettes par-deſſus. Entre elles
Le choix étoit difficile & douteux ;
Que fit Lorval, auprès de ces deux Belles ?
Car, dira-t-on, ſans doute il voulut faire un choix ;
Il lui falloit une bonne fortune.
Bel embarras vraiment ! n'en pouvant choiſir une,
Il les choiſit toutes deux à la fois ;
Il aima la blonde & la brune.
Aimer, c'eſt dire trop ; du moins
Il leur parla d'amour, il leur donna des ſoins.
Tour-à-tour à chacune il rediſoit ſans ceſſe :
Je vous adore, & n'adore que vous.
Peut-être même ſon adreſſe
Eût remporté ce prix ſi doux,
Et qui n'eſt dû qu'à la tendreſſe.
Mais de ſes beaux projets l'une enfin s'apperçut ;
A ſa rivale elle en fit confidence,
Et dès l'inſtant même, on conçut
Le projet d'en tirer vengeance.

Comme il étoit un ſoir près de ſe mettre au lit,
Dans ſa chambre entrent nos deux Belles :
Si vous nous ſecondez, Lorval, lui dirent-elles,
Nous allons jouer cette nuit
Un tour plaiſant au Vicomte d'Arbelles,
Un tour unique. Alors vint le récit
D'un conte ſi gai, que d'avance
Le premier lui-même il en rit,
Tant le récit avoit de vraiſemblance.

Soit ; diſpoſez de moi, leur dit-il galamment ;
Vous regarder, c'eſt vous rendre les armes ;
De vos plaiſirs que je ſois l'inſtrument,
Comme je ſuis le martyr de vos charmes.

Après ce rendre compliment,
A leur diſcrétion le Galant s'abandonne :
On ſe ſaiſit de ſa perſonne ;
Dans une longue robe on vous l'emmaillota,
Fortement on l'y garrota ;
Pour rendre de ſon corps chaque membre inutile,
Une bande vingt fois l'entoure ; après cela,
Au milieu de la chambre, on vous le plante là
Droit ſur ſes pieds, mais immobile.
Meſdames, leur dit-il, en leur criant merci !
Ah ! finiſſons ; car, à vrai dire,
Je ne ſuis pas à l'aiſe ici.
Pour réponſe il reçut un grand éclat de rire.
Tout eſt fait, lui dit-on ; le Vicomte en ceci
N'a rien à démêler, beau ſire.
On ſçait vos projets amoureux ;
Nous avons cru que le devoir des Dames
Etoit de céder à vos vœux ;
Et qu'après tout, pour rendre un homme heureux,
Ce n'étoit pas trop de deux femmes.
Qui fut bien ſot ? ce fut Lorval :
Etourdi que je ſuis, diſoit-il en lui-même !
Ah ! crioit-il encor, voilà, pour qui vous aime,
Un procédé bien peu loyal !
Quoi ! lui répondit-on, vous trouvez-vous ſi mal ?
Vous allez être mieux ; l'heure du Berger ſonne.
Au premier ſignal qu'on leur donne,

Quatre Valets officieux
Emportent le captif. Nos Belles en perſonne
Accompagnent ſa marche, & d'un air gracieux,
Attachent des pompons au ſac qui l'empriſonne.
Bientôt il ſe voit tranſporté
Sur un lit, ou le goût allie
Tout ce que, de nos jours, le luxe multiplie
En faveur de la volupté.
Sur ce lit, bien plus doux que des lits de fougere,
Et qu'enfle mollement le duvet le plus fin,
Brillent des draps moëlleux faits du plus noir ſatin,
Dont la couleur, dans l'amoureux myſtere,
Fait reſſortir l'albâtre d'un beau ſein.
Des flambeaux diſperſés au tour de la ruelle
Y doubloient les rayons du jour,
Et des glaces, que l'art ſuſpendit tout autour,
Rendoient, du moindre geſte, une image fidelle;
Aſyle magique, où l'Amour
Eût trouvé ſa Pſyché plus piquante & plus belle.
C'eſt là que le Galant voit ces jeunes Beautés,
Sous une irritante parure,
Entrer négligemment, s'étendre à ſes côtés;
Tant d'attraits demi-nus & tant de privautés
Mettent ſes ſens à la torture.
Eh bien, dit l'une? enfin vous voilà mieux!
Vous pouvez maintenant nous rendre un libre hommage;
Et pour parler votre langage,
Lorval, oh! pour le coup vous voilà dans les cieux!
Dans les cieux, leur dit-il! ah! quelle barbarie!
Dites plutôt, en enfer. Et ſoudain
Elles de répliquer par mainte agacerie:

Serez-vous ſi cruel ? ou depuis ce matin,
Nos traits ſont-ils changés ? Alors il ſe conſume
En combats vains & douloureux ;
Et tous les feux que le deſir allume
Vont dévorer le Tantale amoureux.
Même ſur le minuit, pour ſortir de ſa chaîne,
Il fit de ſi rudes efforts,
Que l'une & l'autre à ſes tranſports
Sentit une frayeur ſoudaine ;
On s'élance du lit, on crie à perdre haleine :
Ciel ! je ſuis perdue. A la fin
Ayant vu par leurs yeux qu'il s'agitoit envain,
Elles rentrent au lit, où malgré ſa priere
La nuit ainſi ſe paſſa toute entiere.
Qu'elle fut longue ! Le matin
On le quitte : là, là, reſtez, lui dirent-elles ;
Il eſt encor matin. Adieu.
Quand on vient de paſſer la nuit entre deux Belles,
On a beſoin de repoſer un peu.
De vous, nous allons rendre un fort bon témoignage.
Au lit, ma foi, vous n'avez point d'égal.
Nous vous laiſſons. Bientôt, ſi vous voulez, Lorval,
Ne pleurer pas, être bien ſage,
Une Nymphe au joli corſage
Viendra vous délivrer. A ces mots de tirer
Leur révérence au pauvre Solitaire.
On croit bien qu'il ne dormit guere ;
Mais trois heures après, vint pour le délivrer
Une vieille ſans dents & preſque octogénaire ;
Nouveau motif pour enrager.
Il perdoit par cette malice
Juſqu'au deſir de ſe venger

De tant d'affronts ſur ſa Libératrice,
Qui hardiment s'expoſoit au danger.
Il eut enfin liberté toute entiere :
De ce tour, diſoit-il, on recevra le prix,
Et je ſçais de quelle maniere.
Où ſont ces Dames ? Où, dit la belle Geoliere
Mais. . . . ſauf tout accident, elles ſont à Paris.
Adieu les projets de vengeance ;
Il fallut dévorer ſes affronts en ſilence.
Mais il ſe tut en vain ; le tour fut ébruité
Par ſes deux malignes Maîtreſſes :
En couplets même il fut chanté ;
Et depuis, quand ſa vanité
Oſoit citer encor de nouvelles proueſſes :
Monſieur, lui diſoit-on, étiez-vous mailloté ?

CONTE II.

LE PÉNITENT QUI MARCHANDE.

COMPERE Blaiſe, au grand Pénitencier,
De ſes péchés faiſoit la confidence.
Lors celui-ci : Blaiſe, pour pénitence,
Vous jeûnerez un mois entier.
Blaiſe ſe leve : un mois ! c'eſt trop, mon pere :
Huit jours. Voilà pour vous tout ce que je puis faire.
Il s'éloigne un inſtant, puis revient ſur ſes pas,
Hem ? voulez-vous ? huit jours. C'eſt toute une ſemaine.
— Mon cher enfant, ici l'on ne marchande pas.
Tu n'as pas la tête bien ſaine ;

Tu crois être à la foire. — Eh bien!
Puiſque vous le voulez, je vais encor vous mettre
Deux jours: ça fera dix; mais je n'y mets plus rien.
Oui, ou non. Si le cas avoit pu le permettre,
Le Paſteur volontiers eût ri de l'entretien.
Mais prenant un grave maintien,
Il le menace alors de lancer quelque foudre,
(Foudre ſpirituel, s'entend,)
L'étonne & l'intimide tant,
Qu'il le fait conſentir à ſe laiſſer abſoudre.
Enfin puiſqu'il le faut, reprend le Villageois,
Vous voudrez bien qu'au moins je choiſiſſe le mois;
Or Février fera mieux mon affaire.
Car de deux maux, il faut prendre toujours
Le moindre. — Soit; mais, dis: pourquoi ce mois?
— mon pere,
C'eſt que ce mois eſt moins long de deux jours.

CONTE III.

LE FOU DE QUALITÉ.

AH! le bon meuble que l'eſprit!
J'ai lu dans certain vieux écrit
Les geſtes dignes de mémoire
D'un Poitevin fort amuſant;
Si vous voulez, chemin faiſant,
Je vais vous conter ſon hiſtoire.

Mon héros, (Roſelle eſt ſon nom)
Fils d'un Grand, reçut en partage

Des biens, des titres à foiſon ;
Mais pas une vertu, dit-on,
Ne ſe trouva dans l'héritage.
D'ailleurs quand Nature entreprit
De le former à notre image,
Au limon que ſa main paîtrit
Elle avoit bien, pour ſon uſage,
Fait des pieds, des mains, un viſage ;
Elle avoit oublié l'eſprit.
Sa tête frêle & lunatique,
N'enfermoit pas plus de raiſon,
Que celle d'un coq méchanique
Sorti des mains de Vaucanſon. (*)
Tel étoit notre perſonnage ;
Et chez les Grands, il ſe peut bien
Qu'on puiſſe en trouver un plus ſage ;
Mais un plus fou, je n'en crois rien.

Un jour, il alloit en voyage,
Dans le Maine, à pied, ſans bagage ;
Car plus d'une fois ſans façon
Il congédia ſa maiſon,
Et vendit tout ſon équipage.
Il ſuivoit un bois par haſard,
Où des voleurs avoient naguere
Commis un meurtre ; il étoit tard ;
Le Prévôt, bouillant & ſévere,
Le trouva, mis en vrai Soudard.

(*) Célebre par pluſieurs Ouvrages de méchanique, entr'autres, par des Oiſeaux qui digerent, & par un Automate qui joue de la flûte.

Les

Les Prévôts ſont peu débonnaires ;
Il cria d'un ton de courroux :
D'où venez-vous ? De mes affaires,
Dit-il ; que vous importe, à vous ?
— Que m'importe ? Alors Dieu ſçait comme
On l'accueille ! Où tendent vos pas ?
Répondez tôt : n'êtes-vous pas
Un des meurtriers de cet homme ?
— De quel homme ? — Hom ! de pardieu,
On pourroit bien ici vous prendre,
Dit le Prévôt, pour en apprendre
Des nouvelles en temps & lieu.
— Me prendre ? — Oui-dà ; ſaufà vous rendre.
— Me prendre, moi ? — Vous, dès ce ſoir.
— Parbleu, je voudrois bien le voir !
Vous ſeriez payé de la peine !
Sans plus marchander, le Prévôt
Gaillardement le prend au mot,
Puis au collet, & vous l'emmene.

Ah ! Monſieur le Prévôt du Maine,
Diſoit en allant devant ſoi
Notre Noble, mis à la chaîne !
Ah ! vous vous prenez donc à moi !
Fort bien ; je vous ai laiſſé faire.
Nous verrons au bout de l'affaire,
Qui des deux rira le dernier,
Du Prévôt, ou du Priſonnier.

Le Prévôt croit, à ce langage,
Qu'il le menace des efforts
De ſes compagnons & conſorts,

Embuſqués dans le voiſinage ;
Il double ſa garde, & pour lors
Il le mene au prochain village.
Sur la ſellette il vient s'aſſeoir :
Le Prévôt, tout vêtu de noir,
L'interroge d'un air capable :
Quel eſt ſon nom, *& cætera.*
Oh ! dit-il, on vous l'apprendra,
Mon nom. — Mais êtes-vous coupable ?
— Oui, oui. Pendez-moi vîte & tôt ;
Je vous le conſeille. A ce mot,
Le Prévôt prononce lui-même :
Arrêt de mort. Dès que tout haut
On a lu cet Arrêt ſuprême :
Ah ! dit-il, Monſieur le Prévôt,
Vous pendez les gens ! Auſſi-tôt
Le Confeſſeur vient, l'heure ſonne,
Et Monſeigneur marche en perſonne
Droit au gibet. Il avoit l'air
De triompher de l'aventure ;
Pas un ſeul reproche, un murmure ;
Il s'avançoit joyeux & fier :
Ah ! votre pendu, je vous jure,
Diſoit-il, va vous coûter cher !
Onc vous n'aurez pareille aubaine.
Roſelle arrive en même temps
A l'échelle : il la voit à peine,
Qu'il monte & dit entre ſes dents :
Ah ! Monſieur le Prévôt du Maine,
Vous pendez les gens ! Mais voilà
Qu'un des témoins, qui le regarde,
Le reconnoît & crie : Holà !

Prévôt, que faites-vous donc là ?
C'eſt Monſieur un tel. Prenez garde.

A cette voix qui le trahit,
Roſelle s'arrête & lui dit :
Chut ! paix donc, de par tous les diables !
Laiſſez faire, & qu'à ſes dépens
Il apprenne à pendre les gens.
Garde, Archer, démons intraitables,
Sont exorciſés à ce mot.
On prie humblement de deſcendre
Le faux coupable, qui bientôt,
Les bras croiſés vers le Prévôt,
S'écrie : Ah ! vous vouliez me pendre !
Hom ! Monſieur le Prévôt, je crois,
Vous ne l'auriez pas fait deux fois.
Puis ſe tournant avec colere
Vers celui qui vient de parler :
Bavard, pourquoi me déceler,
Dit-il ? Que ne laiſſois-tu faire ?

Voyez comme il étoit malin !
S'aller faire pendre à deſſein,
Pour punir, après, cette offenſe !
Cependant humble en ſa préſence,
Le Prévôt craignoit d'être enfin
Mal payé de ſon imprudence.
Sur l'heure il tombe à ſes genoux,
S'excuſe ſur ſon ignorance,
Et Mirbelle enfin, ſans courroux,
Lui cria : Prévôt, levez-vous.

A vos pleurs je veux bien me rendre.
Vous avez appris mon ſecret ;
Rendez bien grace à l'indiſcret,
Car ſans lui je me laiſſois pendre.

CONTE IV.

LE VOLEUR SCRUPULEUX.

PLUS ſcrupuleux qu'on ne l'eſt d'ordinaire
Dans ſon métier, un honnête Voleur,
Le Vendredi, ceſſoit ſon miniſtere,
Et dans ſes vols, toujours plein de douceur ;
Il ne gardoit que moitié pour ſalaire.
Un homme, un jour, ſuivoit le grand chemin ;
Il court à lui : votre bourſe, bon homme ?
L'homme obéit ; le Voleur tend la main,
Voit ſept écus, & toujours plus humain,
En prenant trois, lui rend la même ſomme.
Mon dieu, dit-il ! il faudroit trente ſous
Pour l'autre écu ; mon cher, les avez-vous ?
Eh ! non, gardez, répond le pauvre here....
Chut, attendez, reprit l'autre, j'avois....
Oui, les voilà ; tenez, j'ai votre affaire :
Le bien d'autrui ne me tente jamais.

CONTE V.

LE TAMBOURIN. (*)

DANS ce pays, que l'on nomme Provence,
Pays que j'aime (Amour ſçait bien pourquoi;)
Plus qu'en aucun lieu de la France,
Le plaiſir regne, & l'Amour fait la loi.
Traits charmans, beaux yeux, tendres ames,
Eſprit vif & doux entretien,
Nature accorde tout.... Amis, j'entends, aux femmes:
Pour les hommes, je n'en dis rien.
Il faut voir, là, Nymphe au tendre ſourire
Aux jupons courts, aux pieds légers,
Danſer en chœur dans des bois d'orangers,
Qui parfument l'air qu'on reſpire.
L'œil qui la voit folâtrer & courir,
Sur les gazons, où la fleur vient d'éclore,
Croiroit en elle voir Zéphir
S'il n'y trouvoit le viſage de Flore.

Dans un hameau de ces climats,
Et filles & garçons, comme on fait en Provence,
Fête & Dimanche, alloient brouiller leur pas,
Au ſon du tambourin, qui marquoit la cadence.
Or il ſurvint un terrible embarras:

(*) On ſçait que cet inſtrument eſt une eſpece de Tambour, ſur lequel on s'accompagne de la main droite, en tenant un Flageolet de la gauche. Cet inſtrument eſt fort analogue à la danſe vive & animée des Provençaux.

Le Curé, qui ne danſoit pas,
Voulut interdire la danſe.
Contre elle, un jour, au prône il enfila
Un long diſcours, bien lamentable:
Il diſoit que ce plaiſir-là
Etoit impur, inventé par le Diable;
Que ſe mêler ainſi fille & garçon,
C'étoit au ciel faire une offenſe;
Que rien n'étoit, pour l'innocence,
Plus dangereux qu'un rigaudon.
Il ajouta, que toujours en ſilence,
Par-là rodoit l'eſprit malin;
Que l'uſage établi de ſe donner la main
Accoutumoit à la licence;
Que d'ailleurs devant les garçons,
Le ſeul mouvement de la danſe
Faiſoit toujours un peu remonter les jupons,
Qui déja n'étoient pas trop longs:
Comme Paſteur de ce village,
Cria le ſaint homme à la fin,
Je viens vous défendre l'uſage
De la danſe & du tambourin.
Du tambourin; oui. Car toute la vie,
Malgré moi, malgré vous, ſans en avoir envie,
(Je vous connois) tant que vous entendrez
Le tambourin, vous danſerez;
J'en ſuis ſûr. Or je te commande,
Comme ton Paſteur, Mathurin,
De brûler ce ſoir ou demain,
Ton tambourin.
Le Sermonneur, après ſa réprimande,
Vous laiſſe là tout ſon monde étonné,

Et conſterné.
A voir leur triſteſſe profonde,
Las! il ſembloit que pour le lendemain,
Dans cette chaire, un Prophete divin
Leur eût prédit la fin du monde.
Enfin chacun s'eſt retiré,
Plongé dans un morne ſilence;
Et Mathurin ſe jette aux genoux du Curé,
Pour le prier d'annuller la ſentence.
Par ſes regrets n'ayant pu le toucher,
Les yeux baiſſés, la triſteſſe dans l'ame,
Il va livrer l'inſtrument à la flâme,
Et de ſes pleurs arroſe le bûcher.

Le lendemain, quel air ſombre au village?
Le deuil le couvrit tout entier.
Ce fut bien pis, quand le calendrier
Vint annoncer un Saint, qu'on étoit dans l'uſage
De bien chommer! Quelle fête, grand Dieu!
Le rire alors déſerta ce rivage,
Et l'ennui fut Seigneur du lieu.
L'Amour s'enfuit auſſi. Ce fut très-grand dommage;
Car le travail ruſtique alla plus froidement.
Un peu d'amour donne cœur à l'ouvrage;
Vienne l'indifférence, & vous verrez, je gage,
Arriver le déſœuvrement.
Quel accident a donc changé la face
De ces beaux lieux? un tambourin brûlé;
Le plaiſir de la danſe en étoit exilé;
Bientôt Bacchus a pris ſa place.
On ne va plus ſous l'orme; on reſte au cabaret,
La piété non-plus n'y gagna guere;

Car à l'Egliſe on ne paroît
Pas plus ſouvent qu'à l'ordinaire :
Tel parfois s'y rend aujourd'hui,
Qui rempli de ferveur, bien moins que de triſteſſe,
Vient offrir à Dieu ſon ennui :
Le beau préſent ! L'une & l'autre jeuneſſe
Prioit ainſi tous les matins :
Mon Dieu ! donnez-nous donc un Curé juſte & ſage,
Qui chériſſe bien ce village,
Qui prenne ſur nos blés, nos huiles & nos vins,
Ce qu'il lui faut, pas davantage,
Qui du ſalut nous montre les chemins,
Et nous laiſſe nos tambourins.

Vint le Seigneur. Surpris de leur mine défaite,
Et pénétré du récit qu'on lui fit,
Il pria le Curé de lever l'interdit,
Et d'un beau tambourin, pour eux, il fit l'emplette.
Lui-même, quoique déja vieux,
Voulut ouvrir le bal de la fête nouvelle ;
Le Villageois s'y remit de plus belle ;
Il danſa, fit l'amour, & tout n'alla que mieux.
Laiſſez danſer le Peuple : à quoi bon de ſa vie
Irez-vous attriſter le cours ?
Vous y perdrez, car le Peuple a toujours
Moins de vertus, quand il s'ennuie.

CONTE

CONTE VI.

LES SINGES ET LE PAYSAN.

GRÉGOIRE, naïf perſonnage,
N'avoit pas vu de Singe encor, bien que par l'âge
Ses cheveux, jadis noirs, fuſſent déja tous gris.
Lecteur, n'en ſoyez pas ſurpris ;
Il ne ſortoit jamais de ſon village.
Un panier à la main, le bon-homme au Château,
Pour offrir au Seigneur quelque fruit aſſez beau,
Arrive un jour, en fort humble poſture.
Or le Seigneur avoit par aventure,
Amené deux Singes fort grands,
Tous deux fort laids, tous deux charmans,
Elégamment vêtus & chargés de dorure.
Grégoire les rencontre, en montant l'eſcalier ;
On ſçait qu'un Singe a l'air fort cavalier,
Qu'en ſon commerce il met beaucoup d'aiſance,
Et que dès l'abord, familier,
Il a bientôt fait connoiſſance.
Les voilà tous les deux autour du Villageois,
Qui les voyant dorés, & vêtus d'importance,
S'y méprend, s'incline trois fois ;
Alors ſur le panier ils font jouer leurs doigts,
Le Vieillard les regarde & fait la révérence.
Puis de fouiller par-ci, par-là,
Puis de goûter au fruit qu'on épluche avec grace :
Par plus d'un tour de paſſe-paſſe,

Du préſent de Grégoire un bon tiers s'en alla ;
Puis le payant d'une grimace,
En gambadant, ils vous le plantent là.
Au Maître enfin parvint Grégoire :
Voilà, dit le Seigneur, une ſort belle poire !
Monſeigneur, reprit-il, c'eſt de notre eſpalier.
— Mais quelqu'un au panier a touché, ce me ſemble?
— Ah ! c'eſt que j'ai dans l'eſcalier,
Trouvé Meſſieurs vos fils, qui s'amuſoient enſemble;
Ils ont mangé ce qui manque au panier.

CONTE VII.

LES AMANS CORSAIRES,

OU *L'HEUREUX STRATAGÊME.*

FAUT-IL cent fois que l'on vous le rediſe ?
Gêner femme ou maîtreſſe, eſt fort mal calculé.
Ce qu'on céde à l'amour, ſouvent il le mépriſe ;
Mais il brûle d'avoir ce qu'on tient ſous la clé.
Vous aurez beau, peur de méſaventure,
Veiller jeune tendron & le claquemurer,
Le Dieu fripon, qu'alleche la clôture,
Si par la porte on lui défend d'entrer,
Se gliſſe à travers la ſerrure ;
Il faut qu'il entre. Oui ; mais dans ces momens,
Dit le jaloux, quel parti prendre ?
Aucun. Tous tes verroux pourront bien te défendre
Des Voleurs, mais non des Amans.

Prouvons par un exemple. (*) Antibe a vu naguere
Deux amis ; le cadet étoit ſexagénaire.
Chacun de gente Ménagere
Devint époux, mais époux à l'excès,
Grondeur, jaloux ſur-tout. On les dit nés Français;
Si-tôt que j'aurai vu leur extrait-baptiſtaire
Je le croirai. Le matin, quand les clés
Ont fermé leur triple ſerrure,
Nos deux Hiboux, maſqués d'une humaine figure,
Vont ſe trouver, & tout ſeuls bien célés,
Se content leurs exploits : quelque nouveau ſyſtême
De tyrannie ; un ſtratagême
Pour ne promener ce qu'on aime
Qu'en des lieux écartés, en des tems pluvieux;
Un moyen de fermer l'entrée
De ſa maiſon aux voiſins curieux ;
De nouvelles cloiſons, une porte murée.

Eh bien, ſe diſoient-ils tout bas, qu'en penſez-vous ?
Le trait eſt-il d'un homme ſage ?
Par quel trou meſſir cocuage
Pourroit-il donc entrer chez nous ?
Frere, n'allons jamais gager des ſentinelles ;
Ils ſe vendroient à qui les paîroit mieux :
De bonnes clés, & de bons yeux,
Sont les Argus les plus fidèles.

(*) Antibes, patrie du fameux Théologien Tournély, eſt une ancienne Ville maritime de la Provence ; elle a un Port de mer, & un Fort, à qui ſa figure carrée a fait donner le nom de *Fort-carré*. Elle eſt ſituée à l'oppoſite de Nice, ſur les confins du Piémont.

Mais malgré ces Argus, le desir néanmoins
Entra dans le cœur des deux Belles :
Puis on prit deux Amans, on les choisit du moins ;
Et déjà maint baiser donné, rendu par elles,
Les payoit de leurs tendres soins.
J'entends de ces baisers, que sur sa main discrete,
Une jeune Beauté pose amoureusement,
Et qu'en soufflant légérement
Elle fait voler en cachette
Vers les levres de son Amant.
Car pouvoit-on les donner autrement ?
Mais, hélas ! à la fin sans doute
Tous ces baisers, quoique charmans,
Envoyés d'un peu loin, refroidis sur la route,
Soulageoient peu nos deux amans.
On fit diverses tentatives,
Toujours sans fruit ; mais on sçut à la fin
Que nos Jaloux, sur mer, devoient un beau matin
Promener leurs belles Captives,
Soudain nos Amans réunis
Arment une galere, enseigne de Tunis.
Avec plusieurs amis, complices nécessaires,
Le front sous le turban, munis d'armes légeres,
Ils viennent sur ces bords voguer le même jour,
Et voilà nos Amans Corsaires :
Ce métier-là sied assez à l'Amour.

Bientôt sur leur chemin paroît l'humble nacelle,
Où chacun des Jaloux couve des yeux sa Belle :
Les voilà ! les voilà ! mes amis, armons-nous !
Ce mot seul les enflâme tous.
Le glaive nud, dans l'air, lance mille étincelles.

La vague s'ouvre en écumant,
Et rame & voile en mouvement
A la nef ont donné des aîles.
On dit qu'un bataillon de ſoldats emplumés,
Planant alors ſur la galere,
Croiſoit des flambeaux allumés,
Et formoit ſur leur tête un dôme de lumiere.
On fond ſur les Vieillards: Rendez-vous. A ce mot
La troupe, avec des cris de joie,
Saute dans la nacelle, & les Chefs auſſi-tôt,
Les armes à la main, courent ſaiſir leur proie.
Les Belles, dit l'hiſtoire, ignoroient le complot:
D'effroi d'abord leurs membres treſſaillirent;
Mais ſi-tôt qu'à travers l'habit Algérien
On reconnut l'amant, leurs cœurs ſe réjouirent:
Ces Dames néanmoins en uſerent très-bien,
Et décemment elles s'évanouirent.

Le Chef des vainqueurs cependant,
A la voix haute, à l'œil ardent,
En hériſſant ſa mouſtache guerriere,
Comme le Jupiter d'Homere,
Frongoit ſon foudroyant ſourcil:
Eſclaves, à genoux, dit-il!
Subiſſez la loi du Corſaire.
Oui, s'écrioient les deux époux,
Oui, nous tombons à vos genoux;
Mais pour vous implorer. Grace! — Paix! ſaint
Prophete!
Je vois là deux jolis Tendrons:
A très-grand prix nous nous en déferons;
Cette taille eſt, ma foi, parfaite

Pour meubler un Serrail: c'eſt pour le Grand-Seigneur.
Il la paîra très-bien, ſur mon honneur.
— Quoi! nos femmes? — Paix donc! Regardez, je vous prie,
Cet œil fripon qui brille auprès de moi:
Le Grand-Seigneur les aime à la folie.
Je vois, ſous ce fichu, certain je ne ſçais quoi
Qui va, vient.... Voilà, je parie,
Qui vaut de l'or. Hélas! eh, que deviendrons-nous,
Diſoient les Vieillards? — Oh! pour vous,
Leur ſort a décidé du vôtre,
Et vous allez ſervir d'Eunuques l'un & l'autre.
— D'Eunuques! ciel! quel arrêt effrayant!
Eh! ne pourroit-on pas.... en payant.... — En payant?
Mais ſi la ſomme étoit honnête....
Au fond, l'or d'un faquin vaut bien celui d'un Grand.
— C'eſt bien aſſez de cent piſtoles? — Cent!
Je ne ſçais qui retient mon glaive, qu'à l'inſtant
Il ne faſſe voler à vingt pas votre tête!

Long-tems encore on marchanda;
Mais à la fin pourtant on s'accorda;
Car tel étoit le but du ſtratagême
Des deux Amans. Soit; vous allez avoir,
Reprirent les Vieillards, votre argent dès ce ſoir;
Nous courons le chercher nous-même.
Oui; mais quel ſera cependant
Le garant du retour? On demanda des gages,
Et l'on convint qu'en attendant
Ils laiſſeroient leurs femmes pour ôtages.

Oh ! comme le départ de ces ſombres époux
Donne à tout des faces nouvelles !
L'amour a pris ſoudain la place du courroux ;
Mouſtaches, glaives nuds ſont aux pieds des deux Belles,
Et les Corſaires à genoux.
On ouvrit les yeux. Ah ! ſans doute
L'Amour, ſans arme, eſt bien plus dangereux !
Quand il menace, on fuit ; quand il flatte, on l'écoute.
Chaque Belle fit un heureux.
Eh ! ſans avoir l'ame inhumaine,
Belles, auriez-vous pu réſiſter en ce jour ?
Pour vos Amans vous aviez tant d'amour,
Et pour vos Epoux tant de haine !
C'étoit trop de moitié. Comme un prochain retour
Ne laiſſoit déſormais qu'un inſtant à leurs flâmes :
Jamais inſtant ne fut mieux employé.
Enfin avec leur or, en rouleau bien ployé,
Arrivent les vieillards, pour racheter leurs femmes.
L'un des Amans alors, le front plus égayé,
Les tire à part, & leur livrant ces Dames :
Gardez votre or, dit-il ; vos femmes ont payé.

CONTE VIII.

LE SAINT DU VILLAGE.

DANS un village, qu'on appelle....
(Je viens d'en oublier le nom)
Un Curé deſſervoit jadis une Chapelle,
Dont Saint George étoit le Patron.

Or il advint, la veille de ſa fête,
Que debout, ſur l'Autel, notre Saint exhauſſé,
Par un choc imprévu, très-rudement froiſſé,
A ſes pieds vit tomber ſa tête.
Le bon Curé, déconcerté
Par cette aventure cruelle,
Craignit que ce revers dans l'ame du fidèle
Ne refroidît la piété.
En rêvant à cette infortune,
Il vit, devant ſa porte, un pauvre homme arrêté;
Qui lui parut avoir la couleur brune,
Et tous les traits du Saint décapité.
C'étoit un étranger. Bon! voici mon affaire,
S'écria-t-il; mon Saint eſt réparé.
Pour une ſomme légere,
Des vêtemens du Saint, l'Étranger accoutré,
Vint recevoir, ſur l'Autel bien paré,
Les vœux du peuple: Ah! Dieu! la belle face;
S'écrioit-on! il eſt parlant!
Par fois une mouche en volant
Le pique, & malgré lui le Saint fait la grimace.
Ah! Dieu! voyez le donc, comme il a l'œil brillant!
On diroit qu'il remue! A ces mots, le pauvre homme
Tremble, & de ſon marché dans le cœur il ſe plaint;
Il eût donné la moitié de la ſomme,
Pour n'être pas devenu Saint.
Enfin, en enrageant, il ſouffroit ſans rien dire,
Quand par haſard un cierge dérangé
Vers ſon pied nud, bien dirigé,
Fait tomber, goutte à goutte, une brûlante cire.
Pour le coup, bien que réſigné,
Vaincu par la douleur, d'une voix effroyable,

Notre Saint, criant comme un Diable,
Saute au milieu du peuple conſterné.
De l'Egliſe il franchit la porte,
Et vient dire au Curé, qu'être Saint de la ſorte,
C'eſt être encor pis que damné.

CONTE IX.

TROIS MARIS, TROIS COCUS.

ON dit que garder une fille
Eſt difficile, & je le crois.
Jadis pourtant un pere de famille,
En a ſans peine gardé trois.
Il eſt vrai qu'il ſembloit charger la Providence
De ce ſoin là. Les jeux & Bacchus & la danſe,
Pour rendez-vous, avoient pris ſa maiſon;
Toujours grande chere; & Carême
Jamais, chez le joyeux Patron,
Ne montra ſon viſage blême.
Auſſi ſes trois filles & lui
Vivoient en bonne intelligence.
Il leur laiſſoit quaſi l'indépendance;
Qui chérit ſes plaiſirs, pour les plaiſirs d'autrui
D'ordinaire a de l'indulgence.
Il voyoit ſans courroux venir le Damoiſeau;
Pourvu qu'on eût un rang digne de ces trois Belles,
Du linge blanc, un fin manteau,
Et qu'en voyant le pere, on ôtât ſon chapeau,
On pouvoit librement converſer avec elles.
Ce n'étoit pas, comme vous jugez bien,
Propos de guerre, de finances,

Ou tel autre objet d'entretien ;
Mais bien propos d'amour, mais douces confidences.
Et ce ne fut long-tems en vain :
Ces Belles étoient loin d'avoir un cœur d'airain.
Dailleurs quand un Amant ſe voit dans la diſgrace,
Il ſe jette à vos pieds, & pour vous attendrir,
Il pleure, il crie, il vous menace
de ſe tuer, devant vous ſur la place ;
Voulez-vous le laiſſer mourir ?

Chez elles donc, il ne mourut perſonne ;
Chacune des trois ſœurs avoit l'ame trop bonne.
Mais, au jeu d'amourette, on s'excrima ſi bien,
Que le corſet de la gente Lucrece,
Qui lors ſans doute uſoit du droit d'aîneſſe,
Se rétrecit en moins de rien.
Et déja, quoique la pauvrette
Se buſquât bien en ſe levant,
On voyoit ſa jupe indiſcrete
Remonter un peu pardevant.
Bien fallut-il au pere en faire confidence :
Quel pénible récit ! l'on tombe à ſes genoux ;
Pleurs de couler en abondance,
Et le pere auſſi-tôt de ſe mettre en courroux.
On fit du bruit ſuivant l'uſage,
Puis on finit par s'attendrir :
Pour ſi peu, notre perſonnage
N'étoit pas homme à ſe laiſſer mourir ;
Il connoiſſoit ce proverbe ſi ſage,
Que les maux qu'on ne peut guérir,
La patience les ſoulage.
Il le mit en pratique : après, ſon premier ſoin

Fut de couvrir le fait des voiles du myſtere ;
Un ami Médecin ſe mêla de l'affaire,
Et dit que, pour un tems, Lucrece avoit beſoin
De changer d'air. Mais tandis que la Belle,
Reléguée en d'autres climats,
Voit le neuviéme mois finir ſon embarras,
Même embarras ſurvient à ſa ſœur Iſabelle.
Au pere il fallut bien conter auſſi le cas :
Bon ! Dieu ſoit loué, dit le pere !
Le monde croît. Allons. Et de ce pas
Il ſe rend chez la ſœur cadette,
Qui n'avoit pas encor la taille rondelette ;
Mais qui déja s'étoit miſe en devoir
De l'arrondir. Comment vous portez-vous, Lucette ?
Comme vos ſœurs, dit-il, allez-vous me pourvoir
L'un petit-fils ? Lucette avoit moins d'aſſurance ;
Ce que veut cacher ſon ſilence,
Sa rougeur le laiſſe entrevoir.
Ah ! bon, dit-il ! j'entens la réticence :
Il n'eſt pas fait encor ; mais vous êtes après.
Pour la troiſiéme fois, je vais être grand-pere :
Si le monde finit jamais,
On n'aura, dieu-merci, nul reproche à me faire.
En effet Lucette un beau jour,
Pour imiter ſes ſœurs, donna vîte après elles
Un nouvel enfant de l'Amour.

Le tems, comme on ſçait, a des aîles ;
Il galopoit nos Demoiſelles,
Et de les marier on conçut le deſſein.
Mais qui s'en chargera ? le fait de ces Donzelles
Etoit ſçu de plus d'un voiſin.

Les donner aux Faiſeurs étoit bien le plus ſage;
Mais qui fut foible, avant le mariage,
Peut l'être après; ils n'oſoient s'y fier.
Peut-être auſſi que plus d'un ouvrier
Avoit mis la main à l'ouvrage.
Peut-être que les mains étoient à Nicolas,
La tête à Jean & les pieds à Guillaume;
Car qui ſçait comment vont les choſes d'ici-bas?
Pour le plus court, le pere en habile homme
Se réſolut à changer de climats.

On diſtingua bientôt les belles Etrangeres:
Le pere voit, dans ſa maiſon,
Arriver gendres à foiſon;
Et ſon choix tombe ſur trois freres,
Riches de fortune & de nom.
Les deux aînés, encor dans le bel âge,
Etoient des merveilleux, qui faiſoient étalage
De leurs proueſſes en amour;
Grands railleurs, daubant tout le jour
Sur les martyrs du mariage.
Ils prétendoient avoir appris
A diſcerner aux mains, au cou, ſur le viſage,
Si l'Epouſée, en fille ſage,
Avoit gardé la fleur, que cherchent les maris,
Qu'on nous vend ſi cher à Paris,
Et que pour rien l'Amour donne au village.
Le cadet, Monréal, plus ſimple en ſon langage,
Plus ſage qu'eux, ne ſe donna jamais
Le ton d'un connoiſſeur, ni les airs d'un volage.
Ses deux freres auſſi lui décochoient des traits
De ce qu'on nomme aujourd'hui perſiflage.

Dès qu'on les propoſa, le pere un peu bavard,
Prit ſes trois filles à l'écart,
Et puis leur tint ce diſcours débonnaire ;
Pour chacune des trois, mes filles, il me vient
Jeune mari ; mais il convient,
Pour cette fois, d'avertir un Notaire.
N'allez pas encor l'oublier.
Seulement, s'il ſe peut, ſongez à pallier
Adroitement votre veuvage.
Eh ! pourquoi non ? allons, courage !
Il faut ſauter, à pieds joints, le foſſé,
N'ayez nulle peur du paſſé :
Tout ſe fera de nuit ; la nuit on ne voit goutte,
Tout ira bien. Au fond ſi l'on s'en doute,
Tant-pis pour eux. Raiſonnons entre-nous.
Répondez-moi, les aimiez-vous,
Quand ſe paſſa votre aventure ?
Toutes en ſouriant, répondent non. — Eh bien ?
Vous n'avez donc fait nulle injure
A leur amour ; vous ne leur deviez rien.
Bref, chacune des trois, en diſpoſant du ſien,
Ne fut pour eux ingrate ni parjure.

Après ce beau diſcours, qu'il alloit récitant,
Comme s'il liſoit dans un livre,
Il ſe retire tout content,
De voir que l'hyménée à la fin le délivre
D'un fardeau qui lui peſoit tant.
Vinrent les mariés ; tout parut très-ſortable.
Puis le contrat, le banquet le ſuivit ;
Je ne veux point, Lecteur, vous aſſeoir à leur table,
Et compter avec vous tous les plats qu'on ſervit.

Les épouſes avoient un air modeſte & ſage,
Qui promettoit mille douceurs.
Et les freres aînés, ces doctes connoiſſeurs?
Oh! pour le coup, les ſignes du viſage
Furent menteurs; car tous les deux
S'attendoient à trouver dans l'objet de leurs vœux
Cet embarras charmant, qui ſuit l'apprentiſſage.
Mais voici le diable. Un jaloux,
Qui ne ſçavoit qu'un tiers de cette hiſtoire,
Par un billet diffamatoire
Voulut tourmenter les époux.
Près de ſa couche nuptiale,
Chacun trouve en paſſant un écrit ſur ſes pas,
Et par ces mots, qu'il lit tout bas,
Il ſent mourir ſon ardeur conjugale:

» Vous êtes trois: chaque mari
» S'apprête à cueillir une roſe:
» Hymen propoſe, Amour diſpoſe,
» Et l'un de vous n'aura qu'un roſier défleuri.
» Sans riſque, on peut le reconnoître
» Dans cette confrérie, où l'Amour l'agrégea;
» Tous les trois le feront peut-être,
« Mais, à coup ſûr, l'un des trois l'eſt déja.

Non, ſur la ſcene dramatique,
Jamais billet inattendu
Ne fit un effet plus tragique.
Commençons par l'aîné: muet & confondu,
On le croiroit frappé d'un ſommeil léthargique.
Puis tout-à-coup avec effroi:
Ciel, dit-il! que viens-je d'apprendre?

Eſt-ce un de mes freres, ou moi?
Tremblante à ce diſcours, qu'elle ne peut comprendre,
L'épouſe crie: Ah Dieu! d'où vous vient ce courroux?
L'époux lui tend la lettre. Or jugez de la criſe,
Où la jette ce billet-doux!
Mais ſecouant enfin ſon trouble & ſa ſurpriſe:
Epoux, mon cher époux! jurez d'être diſcret,
Dit-elle d'un ton lamentable,
Et je vous dis cet important ſecret.
(Il le promit.) Eh bien, l'avis eſt véritable.
L'une de nous trois en effet
A l'honneur a déja forfait.
— Ciel! eh quelle eſt donc la coupable?
— Lucette. De ce trait, la croiriez-vous capable?
Elle eſt mere. Ah! dit-il, en eſſuyant ſon front,
Que Dieu ſoit béni! je reſpire.
Notre frere eſt-là; qu'il s'en tire:
Et, puiſqu'il l'a voulu, qu'il boive ſon affront.
Sur ſa cadette ainſi la maligne Lucrece
Rejettoit tout; tandis qu'au même inſtant,
Par haſard, Iſabelle uſoit de même adreſſe.
Puis l'un & l'autre époux content,
Se met au lit. Soit que ſur ces matieres
Ces Merveilleux euſſent peu de lumieres,
Malgré leurs explois ſi vantés;
Soit que l'on eût déja l'art d'effacer la trace
Des furtives maternités;
Fier de ſon lot, chacun d'eux rendit grace
Au Dieu d'hymen. Mais, direz-vous,
Que faiſoit cependant Lucette?
En qualité de ſœur cadette,

Elle avoit eu Monréal pour époux ;
Même billet, partant même courroux :
Du côté de Lucette auſſi même ſurpriſe ;
Mais Lucette eut plus de franchiſe ;
Elle avoua le tout ingénûment,
L'hiſtoire de ſes ſœurs, & ſa faute paſſée ;
Il faut la voir, hors du lit élancée,
Tremblante, à deux genoux, s'accuſer tendrement!
Lucette oublie en ce moment
Le déſordre de ſa parure :
Par haſard, de ſa chevelure
Deux boucles d'or battent négligemment
Un cou d'albâtre, un cou charmant.
Sa paupiere étoit demi-cloſe,
Et les larmes qu'elle verſoit
Arroſoient deux boutons de roſe,
Que laiſſoit échapper un mobile corſet.
Ainſi Lucette, en s'avouant coupable,
Les bras vers Monréal tendus languiſſamment,
Attend l'arrêt d'un juge inexorable,
Ou la grace d'un tendre amant.
Quel eſt le Turc, ou le Sauvage,
Qui n'eût ſenti déſarmer ſon courroux ?
Sa beauté, ſa candeur attendrit ſon époux :
Votre franchiſe a réparé l'outrage,
Lucette, dit-il, levez-vous.
Il falloit néanmoins, pour calmer la pauvrette,
Que le plaiſir eût ſcellé ſon pardon.
Le pardon fut ſcellé ; mais la tendre Lucette
Croyoit avoir peu de raiſon
De s'en flatter. Par excès de tendreſſe,
Elle craignoit qu'à ſa foibleſſe

On

On n'eût pardonné qu'à demi :
Raſſure-moi, mon doux ami ;
Raſſure-moi, diſoit-elle ſans ceſſe.
Monréal de prouver que ſon reſſentiment
Le cede pour jamais à l'amour qui l'inſpire.
Qu'un cœur tendre eſt timide & s'allarme aiſément!
Elle craignoit toujours ; c'étoit à tout moment
Nouveaux ſcrupules à détruire.
Mais la nouvelle aurore enfin commence à luire,
Et chaque frere aîné, qui brûloit de ſçavoir,
Si l'autre avoit reçu la même confidence,
Dès le matin, pour l'aller voir,
Du lit s'échappe en diligence.
L'un devant l'autre, les voilà :
Mon frere, eh bien, quelles nouvelles ?
— Ah! vraiment j'en ſçais de fort belles.
N'eſt-ce pas un billet, dit l'autre ? — Oui, c'eſt cela.
Ne l'avions-nous pas dit qu'il finiroit par-là ?
Et ſa diſgrace eſt bien complette.
Le pauvre Caton ! oh ! ma foi,
La petite mere Lucette
N'auroit trompé, ni vous ni moi.
Vraiment, dit l'un d'eux, je le croi.
Parbleu, le plaiſant de l'affaire
Seroit qu'il n'eût rien apperçu !
Il en eſt bien capable au moins, notre cher frere,
Entre nous, cela n'a rien vu.
Je voudrois voir, dans ſon petit ménage,
La mine qu'il fait aujourd'hui ;
D'avance je m'en fais une plaiſante image ;
Allons le voir. On va chez lui,

Et l'on trouve ſur ſon viſage
Les traces du plaiſir, & non pas de l'ennui.
On ſe méprit néanmoins à ſa vue :
D'un air embarraſſé, diſtrait, on le ſalue,
On héſite à parler, puis on dit à la fin :
Bon-jour, mon frere ; & puis on continue :
En vérité.... le tems eſt fort beau ce matin !
Fort beau, dit Monréal. — Regardez ſa figure,
Diſoient les deux freres à part ;
Comme il eſt fait ! ſans doute il ſcait ſon aventure.
Et puis tout haut : Sçauriez-vous par haſard....
— Oui, je ſçais tout. — Dès lors l'amitié nous engage
A conſoler, du mieux que nous pourrons,
Votre douleur. Nous eſpérons
Que vous prendrez la choſe en homme ſage.
Il faut de la prudence enſemble & du courage ;
Et nous ſçavons combien vous en avez.
Et puis, voulez-vous qu'on vous diſe ?
Quand on eſt ce que vous ſçavez,
Il faut ſe taire, ou l'on vous timpaniſe :
L'être, c'eſt un malheur ; le dire, c'eſt ſotiſe.

Mais, dit l'aîné, comment, à l'âge où vous voilà,
Avez-vous pu, mon frere, en regardant Lucette,
Ne pas voir ſur le champ que vendange étoit faite ;
Il ne falloit que la regarder là.
Oui, demandez à notre frere,
Cela ſautoit aux yeux. Fort bien, dit le cadet ;
Et vous n'avez pas vu, comme choſe fort claire,
Que même ſort vous attendoit ?
— Même ſort ? Oh ! laiſſez-nous faire ;

Nous y veillerons, nous. Ce ſera notre affaire.
— Ah ! vous y veillerez ! fort bien ; il en eſt tems.
Et vous êtes donc ſort contens
De votre lot ? — La demande eſt fort bonne !
Ah ! vous y mettez de l'aigreur !
Si vous avez eu du malheur,
Vous ne devez, je crois, vous en prendre à perſonne :
Mon petit frere, point d'humeur ;
Et profitez des conſeils qu'on vous donne.
Monréal, à ces mots, jugea très-fermement
Que les deux ſœurs avoient, d'intelligence,
Chargé Lucette ; & par un bon ſerment
Il ſe promit une prompte vengeance.
Sans lui confier ſes deſſeins,
Il apprit d'elle en quelles mains
Etoient les trois Poupons, iſſus de ces trois Dames :
Et ſans laiſſer rien ſoupçonner,
Un jour il invite à dîner
Ses deux freres avec leurs femmes.
On trouva ſomptueux le feſtin qu'il donna,
Mais le deſſert les étonna.
L'enchanteur Monréal donne un coup de baguette,
Et dans la ſalle arrivent à l'inſtant
Les trois Poupons, famille grandelette,
Qui, ſuivant la leçon qu'à tous trois on a faite,
Trote autour de la table, & s'en va répétant :
Papa ! maman ! A cette ſcene,
Tous furent ſtupéfaits, comme vous jugez bien :
Ça, que chacun ſe donne ici la peine,
Dit Monréal, de reprendre ſon bien ;
Car en vertu du conjugal lien,
Le bien de nos femmes eſt nôtre.

Mon frere aîné, cette fillette eſt vôtre ;
Ce garçon eſt à vous ; cet autre, c'eſt le mien.
Meſdames, dit-il à leurs meres,
Les reconnoiſſez-vous ? (Il fallut convenir)
De vos récits, trop peu ſinceres,
Pardon, ſi j'oſe vous punir.
Vous voyez qu'entre nous, tout eſt égal, mes freres.
Le plus court eſt, je crois, d'agréer comme un don
Cette famille un peu précoce:
Mes freres, ces joyaux ſont le préſent de nôce ;
Au fond chacun de nous y gagne la façon.
Auprès d'eux, Monréal, content de ſa vengeance,
Pérora tant, que tout fut pardonné ;
(Bacchus d'ailleurs diſpoſe à l'indulgence)
Et d'après le conſeil, qu'il leur avoit donné,
Tous vécurent dès-lors en bonne intelligence.
Une Beauté, qui fit brêche à l'honneur,
Veut, par ſa complaiſance, en effacer le blâme ;
Une Belle trop ſage a par fois de l'humeur :
Belphégor paya cher la vertu de ſa femme.

CONTE X.

LA LEÇON DU MARI.

POUR avoir vêcu plus long-tems,
L'homme ſouvent n'eſt pas plus ſage.
Un Vieillard, las de ſon veuvage,
Voulut, malgré ſes ſoixante ans,
Tâter encor du mariage,
Et prit, à beaux deniers comptans,

Jeune Houri, pour ſon uſage ;
L'Hiver, avec de l'or, épouſe le Printems.
Pour réparer les torts de ſa figure,
Il fourniſſoit à ſa Moitié
Le néceſſaire au moins : j'entends pour la parure,
Car pour le reſte, hélas ! c'étoit pitié.
Si peu de jours étoient pour elle
Des jours de fête, qu'un matin,
La diſette obligea la Belle
D'aller aux emprunts ; car enfin
Il faut que chacun vive. Un Gars, de bonne allure,
Avec des fonds ſe préſenta,
Et, ſur ſon air d'heureux augure,
Ce fut à lui que Glycere emprunta.
L'Epoux diſoit ſouvent, d'un ton civil, honnête ;
Mon Cœur, je ſuis bien vieux ! l'Amour, à tes beaux ans,
Réſervoit plus jeune conquête.
Eh ! mon Dieu, diſoit-elle ! ici dans tous les tems,
Rien ne me manque. — Oui, pompons & rubans ;
Mais entre les pieds & la tête,
Autre choſe eſt. — Non, croyez, cher Epoux,
Que, ſans en avertir perſonne,
Je paſſe des momens bien doux ;
Et que mon cœur eſt content, près de vous,
Des plaiſirs que l'Amour me donne.
Elle diſoit plus vrai qu'il ne penſoit. La nuit,
Tandis que ſon époux dormoit, ſéparé d'elle,
L'Amant, ſans lumiere & ſans bruit,
Alloit veiller pour lui, dans le lit de la Belle.
A cet Amant, un autre ſuccéda,
Sans le chaſſer : a tous les deux fidelle,

De tous les deux elle s'accommoda ;
Et bientôt des Amans la foule devint telle,
Qu'ils ſe gênoient l'un l'autre. Un parent ſoucieux
Vint avertir l'époux des travers de la Dame ;
Mais bien loin d'éclater en tranſports furieux,
Il jugea qu'il valoit bien mieux
Corriger que de punir ſa femme.
Au Serrurier il commanda ſix clés,
Pour une porte de derriere,
Et devant ſes parens, qu'il avoit aſſemblés,
Il tint ce diſcours à Glycere :
Sur vos Galants, Madame, on commence à crier ;
Mettez dans vos plaiſirs un peu plus de décence,
Devant tous vos parens, je viens vous en prier.
La porte de derriere eſt grande aſſez, je penſe :
Dites à ces Meſſieurs, Madame, dès ce jour,
D'entrer par-là, ſans bruit, & chacun à ſon tour,
Pour ſauver au moins l'apparence.
Voilà ſix clés ; ſi ce n'eſt point aſſez,
Le Serrurier vit encor. Sur la Belle,
La leçon fit effet. Dès ce jour-là, par elle,
Tous les Amans furent chaſſés.
Le Vieillard avoit cru que le pis de l'affaire
C'étoit l'éclat ; il avoit bien raiſon.
Telle, qui d'un époux a bravé la colere,
Eût écouté peut-être une ſage leçon.

CONTE XI.

LE GENTILHOMME QUI AVOIT COURU LA POSTE.

UN Seigneur dès long-tems étoit loin de ſa Dame:
Le deſir de la voir le prit un beau matin ;
Voilà notre époux en chemin,
Dieu le mene en paix vers ſa femme !
Tout en allant, le bon-homme rêva
A ſes attraits, elle en avoit ſans doute :
Il prit la Poſte, au milieu de la route,
Pour arriver plutôt ; enfin il arriva.
Il étoit nuit ; aucun meſſage
Ne l'avoit annoncé ; Madame étoit au lit :
Jeunes gens, qui rêvez ſans ceſſe cocuage,
Vous gageriez déja qu'il trouva cette nuit
Quelque vice-mari, jouant ſon perſonnage ?
Non, duſſiez-vous en crever de dépit,
Elle étoit ſeule. Il vient, ſe couche en diligence ;
Notre Belle crut qu'à l'inſtant
Monſieur alloit payer comptant
Sa bien-venue ; oh ! la maudite engeance,
Que les maris ! Il étoit las, ſi las,
Qu'elle avoit beau s'exrimer de tendreſſe ;
Lui prodiguer doux propos & careſſe,
S'étendre, ſoupirer ; à ſes côtés, hélas !
L'époux étoit .... comme s'il n'étoit pas.
Pauvre hymen, tu n'eus pas la plus petite offrande ;

Jeûne complet. Pardon de l'état où je ſuis,
Lui dit-il ; en venant, tant ma joye étoit grande,
J'ai couru la poſte deux nuits.
Je ſuis rompu, mamour. Adieu. Bon ſoir. La Dame
Fit la grimace, & puis ſur le côté
Se retournant, s'endort ; mais dans ſon ame
Le ſouvenir en eſt long-tems reſté ;
Sans ceſſe un tel affront vit au cœur d'une femme.

Deux ans après, Monſieur, à la pointe du jour,
S'amuſoit à voir les goguettes
Du Sultan de ſa baſſe-cour,
Coq charmant, qui ſans ceſſe agaçoit les poulettes,
Les agaçoit & puis les laiſſoit là.
Tantôt il les frappoit de ſon aîle légere,
Tantôt du bec, & rien après cela ;
Enfin il faiſoit tout, hors ce qu'il devoit faire.
Madame cria-t-il, ſi je m'y connois bien,
Notre coq eſt mauvais, malgré ſon beau maintien ;
Il ſemble toujours prêt à faire une proueſſe,
De Belle en Belle il court ſans ceſſe,
Conte fleurette, & ne fait rien :
Peut-être il eſt trop vieux pour occuper ce poſte ;
Qu'on le change dès aujourd'hui.
Eh ! Monſieur, dit la Dame alors, pardonnez-lui ;
Toute la nuit, peut-être il a couru la poſte.

Fin des Nouvelles en Vers.

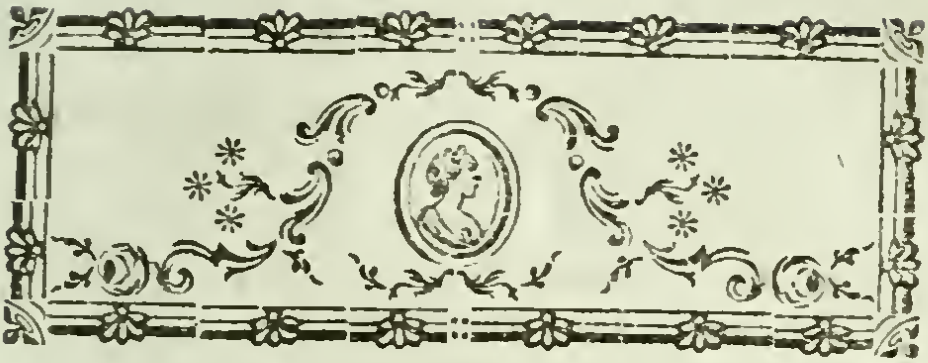
FABLE

FABLES

NOUVELLES,

DÉDIÉES

A MADAME LA DAUPHINE.



A MADAME

LA DAUPHINE.

PRINCESSE, il eſt donc vrai que d'un regard propice
Par vous mon livre eſt accueilli,
Votre nom va parer ſon humble frontiſpice ;
O comme il eſt enorgueilli !
Un Auteur, (je ſçais qu'au Parnaſſe
Les loix ainſi l'ont arrêté)
D'un peu d'encens galamment apprêté
Doit ſaupoudrer ſa dédicace ;
Mais des loups, des brebis ma Muſe a pris les tons,
Comment vous rendre un digne hommage ?
Si je m'y connois bien, le parler des moutons,
De la Cour n'eſt pas le langage.
La Fable eſt en habits de Cour
Ce qu'eſt ſous le rubis la naïve Bergere ;
Sa beauté, qui ſans art eſt piquante & légere,
Perd ſa grâce en changeant d'atour.
Souffrez que ma Muſe en ce jour
Reprenne ſon ſtyle ordinaire ;

M'y voilà. Sous un ciel toujours chéri des Dieux,
Vivoit tranquille & glorieux
Un oiſeau du ſexe des Belles,
Et de qui la race en cent lieux,
Etendant ſes antiques aîles,
De nids ſans nombre avoit peuplé les cieux.
De loin, un Aigle-roi députe un jours vers elle
Le ſuperbe oiſeau de Junon,
La douce & tendre tourterelle,
Un ſanſonnet, très-beau parleur, dit-on,
La ſage & prudente hirondelle,
Enfin le Pélican, oiſeau paîtri d'amour,
Qui donne à ſes petits ſon ſang pour nourriture:
Eh! bien, dit l'Aigle à leur retour,
Qu'en penſez-vous? là, parlez ſans détour:
Eſt-ce un prodige de nature?
Se dit-elle bien noble? — Non;
Elle n'en parle point, dit le paon; mais je gage
Qu'elle eſt, ma foi, de haut parage;
Je la croirois de ma Maiſon.
Elle eſt ſi belle! Oh! oui, répond la tourterelle;
Mais c'eſt à nous qu'elle appartient, je croi,
Elle eſt ſi bonne! Et je parirois, moi,
Que vous vous méprenez tous deux, dit l'hirondelle:
Je ſçais qu'elle a certain je ne ſçais quoi
De vif, de gracieux..... même ſans être belle,
Elle ſeroit charmante; mais ma foi,
C'eſt en ſageſſe qu'elle excelle..
Que diriez-vous, interrompt ſanſonnet,
Si cette Belle étoit de ma famille?
J'ai de l'eſprit, eh! bien, elle en pétille;
En honneur, elle m'étonnoit.

Paix, dit le pélican après un long ſilence!
Elle tient (ſi le cœur décele la naiſſance)
Aux pélicans; & je ſoutiens ici
Que ſi de quelque Reine elle eût rempli la place,
Tout ce que je fais pour ma race,
Pour ſes ſujets elle l'eût fait auſſi.
Eh! bien, répond le Roi, je le veux, je l'ordonne,
Elle aura des ſujets un jour.
Pour épouſe alors il la donne
A l'aîné des Aiglons, l'appui de ſa couronne,
Et de l'Etat l'eſpérance & l'amour.
Le récit des oiſeaux ſur la belle Etrangere
Parut bientôt fidèle aux yeux du jeune Aiglon:
Chacun d'eux en parloit de diverſe maniere,
Et chacun d'eux avoit raiſon.

Conſultez ceux que la naiſſance
Et votre choix ont placés près de vous;
Princeſſe, ils diront comme nous:
Cette fable n'eſt pas ſi fable que l'on penſe.

A LA FONTAINE.

O TOI, l'ami des Nymphes du Parnaſſe,
Deſcends, & viens m'encourager.
Inſpire-moi; tu le peux ſans danger,
Tu ne crains point que l'on t'efface.
J'invente mes ſujets, ſans régler mon eſſor
Sur celui d'aucun Fabuliſte;
Et je crains bien qu'on ne nous prenne en
Toi, pour le créateur, & moi, pour le copiſte.

FABLES

NOUVELLES.

LIVRE PREMIER.

FABLE PREMIERE.

LE ROSSIGNOL ET LE SERIN.

OUI, je l'ai lu, relu, ce charmant la Fontaine. —
Et tu veux faire encor des fables? — Eh! mais oui.
— Ça, répete, ai-je bien oui?
Des fables? --Juſtement. --La chûte en eſt certaine.
— Soit. Je veux auſſi m'en mêler;
Je veux paſſer une ſi douce envie.
Non, que je penſe l'égaler,
Oh! non; je n'ai fait de ma vie
D'auſſi beaux rêves, dieu-merci.
Mais, pour le couronner, il a fallu l'entendre,
Le lire; or, moi, j'oſe prétendre
Que, pour me condamner, il faut me lire auſſi.
J'apporte mon encens au divin la Fontaine;

Il eut ſur ſes rivaux une victoire pleine ;
Le prix lui demeura : mais je ne puis ſouffrir
Qu'on vienne écrire aux portes de l'arene :
DÉFENSE A TOUS DE CONCOURIR.
Avant lui Phédre acquit une gloire immortelle.
Mais, dira-t-on, l'on va d'abord
Vous comparer. — On aura tort.
Je ſçais que la blonde Iſabelle
A mille appas ; eh bien ! après ?
Me direz-vous que déſormais,
Sans être blonde, on ne peut être belle ?
Cenſeur, je vous démentirois,
Et hardiment : il eſt au monde
Une Zirphé, qui n'eſt pas ſans attraits,
Et Zirphé pourtant n'eſt pas blonde.
Une fable, Lecteurs, me vient à ce propos ;
Je l'aurai dite en peu de mots :
Ecoutez. Les oiſeaux, du haut d'un chêne antique,
A l'aigle leur monarque alloient, tout le printems,
Donner concert ; on ſçait que ce peuple en tout tems
Fut grand amateur de muſique.
En préſence du Prince & de toute ſa cour,
Le roſſignol, au goſier harmonique,
Y fit des merveilles un jour ;
Et chacun de crier : ce chanteur eſt unique,
Inimitable. On avoit bien raiſon,
Jamais un ſi beau chant, une voix ſi parfaite.
Néanmoins un ſerin, à qui, dans ſa priſon,
Quelques leçons de ſerinette
Avoient appris mainte chanſon,
Vint débuter. Il chantoit à merveille ;
Mais où le roſſignol avoit déja chanté,

Quelle voix n'eût bleſſé l'oreille ?
A peine fut-il écouté.
De grace, crioit-il d'une voix ſuppliante,
Ecoutez-moi.-- Fi donc ! ah ! le ſot ! comme il chante!
Vainement ſa voix s'élançoit. —
Ah ! bon dieu ! quel maigre fauſſet !
Vive le roſſignol ! qu'il vienne.
Le ſerin recommence une & deux & trois fois.
Fi ! fi ! le roſſignol. Ce n'eſt pas là ſa voix.
Eh ! non, Meſſieurs, diſoit-il, c'eſt la mienne,
Ecoutez, de grace. Il fait tant
Qu'on l'écoute à la fin ; & bientôt plus content,
On dit: mais... cette voix eſt loin de la premiere ;
Le roſſignol vaut mieux... oui... celui-ci pourtant
Chante, non pas ſi bien, mais d'une autre maniere:
C'eſt un plaiſir de plus. La Cour s'accoutuma
A ſon ramage : on fit plus, on l'aima.
Sans vaincre ſon rival, il plaît : chacun s'empreſſe
Pour l'écouter ; & l'aigle enfin
Dans ſes concerts voulut avoir ſans ceſſe
Le roſſignol & le ſerin.

J'entends déja crier : quel orgueil ! oh ! ma foi,
C'eſt ſe donner au moins pour le ſerin. -- Qui ? moi !
Non, Meſſieurs, je ne crois pas l'être ;
Mais je cherche à le devenir.
Au reſte, concluons, car il faut bien finir ;
Devant vous, tel qu'il eſt, mon livre va paroître.
Si vous le trouvez long (j'en connois, ſur ce point,
A qui les vers ſemblent fort longs à lire)
D'après Rouſſeau, je n'ai qu'un mot à dire :
Faites-le court, en ne le liſant point.

FABLE II.

LA GIROUETTE ET LE MOULIN.

La Girouette d'un vieux château,
Qui pour lors étoit immobile,
Gourmandoit un moulin, tournant au gré de l'eau.
Hé, finis donc, maudit nid d'étourneau!
Tu ne fais que tourner, finis donc, imbécile.
Regarde-moi; j'ai bien changé de ton.
Le monde me prenoit pour une tête folle:
Fi! cela tourne à tout vent, disoit-on.
Il n'en sera plus rien, j'en donne ma parole;
Mes ressorts, dieu merci, sont rompus ou rouillés;
Et sans flotter au gré d'Eole,
En personne sensée, aujourd'hui je m'assieds.
Les miens sont bons, dont au ciel je rends grace;
Dit le moulin. Au point du jour,
Le maître vient sur sa terrasse,
Et chacun d'eux de lui faire sa cour.
L'un s'écria: je tourne encore;
L'autre dit: je ne tourne plus.
Le maître alors: tais-toi, pécore;
Quelles sont donc aujourd'hui tes vertus?
Je vous mis là tous deux, si j'ai bonne mémoire,
Lui, pour moudre du bled, toi pour marquer le vent:
Quoi! tu n'avois que ce talent;
Et de l'avoir perdu, tu te fais une gloire?
Hors d'ici! Le maître soudain
Abattit la girouette, & garda le moulin.

FABLE III.

LES CHEVAUX DE CARROSSE.

DEUX chevaux attelés enſemble dans Paris,
Traînoient un char : oh ! voilà, ce me ſemble,
Deux bons amis, dit un âne ſurpris !
Comme ils s'aiment tous deux ! ils vont toujours enſemble.
Va, ſçache, dit l'un d'eux, qu'on peut en tout pays,
Etre enſemble attachés, ſans être plus unis,
N'avoir rien de commun qu'une chaîne pareille.

L'époux de la jeune Cloris
Me dit hier même choſe à l'oreille.

FABLE IV.

LA CARPE.

CERTAINE carpe encor vivante
Dans la poële un jour fit le ſaut,
Dans la poële où grondoient les flots d'une huile ardente :
Le bain lui parut un peu chaud.
La voilà qui combat, s'agite, ſe tourmente ;
Il faut la voir vingt fois ſe replier ;
Sa queue, en bondiſſant, bat la vague écumante
De l'huile, qui jaillit au front du cuiſinier.
La douleur croît, & la pauvrette encore,

Par de nouveaux efforts luttant & ſautillant,
S'élance, & tombe en frétillant,
Dans un braſier qui la dévore.

Au malheur qui va redoublant,
L'homme bien ſouvent fait la guerre :
Vains efforts! c'eſt un nœud coulant ;
Il veut le rompre, il le reſſerre.

FABLE V.

LE TIGRE ET LES DEUX LIEVRES.

UN tigre, ſeigneur d'importance,
Soit par ennui, ſoit pour quelques deſſeins,
L'hiſtoire ſur ce point a gardé le ſilence,)
Un beau matin fit connoiſſance
Avec deux liévres ſes voiſins.
Ces bonnes gens, aux lieux de leur naiſſance,
Toujours ſolitaires, peureux,
Vivoient loin du grand monde, & bornoient leur ſcience
A brouter l'herbe, à s'aimer bien tous deux.

Amis, dit le tigre, il me ſemble
Que vous voilà d'un commerce aſſez doux :
Puiſque tous trois ici le haſard nous raſſemble,
Je veux me lier avec vous ;
Nous pourrons quelquefois dîner, ſouper enſemble.
Les nuits d'hiver, je m'en ſouvien,
Sont par fois de longue durée ;
Nous les abrégerons par un doux entretien ;

Nous paſſerons enſemble la ſoirée.
Je vous veux du bien. Mais il faut
Toujours garder la bienſéance ;
De vous à moi grande eſt la différence,
Et pour aller à vous, je deſcends de bien haut.
Que chez vous le reſpect entre dans chaque phraſe
Toujours un peu ; car, en deux mots,
Je ſuis noble. Nos maîtres ſots,
A ce mot prononcé ſans doute avec emphaſe,
S'inclinent juſqu'à terre : ils ne l'entendoient pas ;
Mais ils croyoient qu'alléguer ſa nobleſſe,
C'étoit tout dire ; & qu'ici bas
Pareilles gens étoient d'une autre eſpece.

Comme ils ſe promenoient un ſoir
Que le tigre, ſelon l'uſage,
Venoit de faire à la cour un voyage.
Amis, dit-il, je voudrois bien m'aſſeoir ;
Je me ſens fatigué, reſtons ſous cet ombrage.
Surpris de ce diſcours, qu'ils ne concevoient pas,
Nos deux liévres croyoient entendre des merveilles,
Et dreſſant leurs longues oreilles,
Tout en ſe regardant, ſembloient dire tout bas:
Un noble ! un noble eſt ſi-tôt las !

Au palais de leur camarade
Un autre jour allant tous deux,
Ils le trouvent au lit malade & bien goutteux :
Ciel ! que vois-je, cria l'un d'eux !
Hé quoi ! vous êtes noble, & vous êtes malade !

Deux mois après il mourut : oh ! ma foi,

Vous euſſiez, pour le coup, vu nos deux imbéciles
Glacés de ſurpriſe & d'effroi :
Je ne connois plus rien à tout ce que je voi,
S'écrioient-ils ſtupéfaits, immobiles.
Hé, ſi le noble eſt ſi ſemblable à nous,
Et que nous le voyons ſans ceſſe
Naître, vivre & mourir, comme nous faiſons tous,
A quoi donc lui ſert ſa nobleſſe ?

FABLE VI.

LE LIMAÇON.

UN limaçon traînant lentement ſa maiſon,
Vit dans les airs roder la gent qui vole :
Les étourdis, diſoit le limaçon!
Oh ! comme cela va! qu'une allure auſſi folle
Annonce peu de jugement !
Aller ainſi toujours au gré du vent !
Je n'ai pas, dieu-merci, cet air léger, frivole,
Et je vais toujours lentement.

L'homme eſt ainſi fait d'ordinaire;
On le voit fort exactement
Condamner ce qu'il ne peut faire.
Un vieux Major, jadis des plus malins,
Que chacun de ſes ſens déſormais abandonne,
Voit maint jeune officier ſuivre un peu les feſtins,
Et pour Laïs quitter Bellone :
Sont-ce là, dit-il, libertins,
Les exemples que je vous donne ?

FABLE VII.

LE MARRONNIER D'INDE ET LE FRAISIER.

DANS un enclos, un épais marronnier,
Qui menaçoit les cieux de ſa tête ſuperbe,
Par haſard à ſes pieds dans l'herbe,
Apperçut un humble fraiſier.
Outré d'un pareil voiſinage :
Oh ! oh ! cria-t-il, qu'eſt ceci ?
Que fait donc là-bas ce viſage ?
En vérité, le maître eſt un grand ſot ! j'enrage !
Quoi ! m'avoir compromis ainſi !
Ah, Dieux ! tranſplantez-moi ſur quelqu'autre rivage ;
Les rangs ſont confondus ici.
Frere, dit le fraiſier, car vous avez beau faire,
Duſſiez-vous tout à l'heure en crever de dépit,
Bien eſt-il vrai que vous êtes mon frere.
La ſeule choſe en quoi l'un de l'autre differe,
C'eſt que vous êtes grand, & que je ſuis petit.
Or, mon grand frere, ayons moins d'arrogance,
Je ne ſuis pas ſi vil, je croi ;
N'ai-je pas mon fruit ? — Oui, ma foi !
Beau fruit, vraiment ! une excreſcence,
Un bouton frêle & ſpongieux,
Qui ſans ſa couleur rouge, échapperoit aux yeux !
Qu'eſt-il près de ce fruit, que ma tête balance,
Et qu'un ſuperbe étui, de cent pointes armé,

Comme un bijou, ſemble avoir enfermé ?
Contemple ſa groſſeur ; va, ſur toi, quand j'y penſe,
Si quelqu'un de mes fruits alloit choir une fois,
Tu périrois, écraſé ſous le poids.
Un paſſant, qui ſurvient, interrompt leur querelle ;
Il découvre une fraiſe, approche, & de ſes doigts,
La cueille en diſant : qu'elle eſt belle !
Quel parfum ! qu'il eſt frais & pur !
Quel incarnat ! c'eſt le teint du bel âge.
Puis il voit des marrons épars ſur ſon paſſage,
Et d'un pied dédaigneux, les range auprès du mur.
Hé bien ! qu'en penſes-tu, mon frere,
Dit le fraiſier d'un ton railleur ?
Tu vois pourtant que l'on me conſidere !
Ton fruit pour être gros, eſt-il jugé meilleur ?

Entre nous, cette réprimande
A nous autres Auteurs peut ſervir de leçon.
Pourquoi tant pulluler ? amis, y gagne-t-on ?
Qu'un livre paroiſſe, on demande,
Non s'il eſt gros, mais s'il eſt bon.

FABLE VIII.

L'HYMEN ET LA MORT.

O MORT, diſoit l'hymen ! moi, je fais naître ; & toi,
Tu fais mourir : tu me hais bien peut-être.
Moi te haïr, dit la mort ! eh ! pourquoi ?
Va, tu me ſers trop bien, ami ; quand tu fais naître,
Tu ne travailles que pour moi.

FABLE

FABLE IX.

LES DEUX OISEAUX.

UN oiſeau mal niché vouloit déménager;
Il dit à ſon voiſin : changeons de nid, mon frere,
Pour t'obliger au moins; je dis pour t'obliger,
Car mon nid eſt fort mon affaire,
Et j'y ſuis logé comme un roi.
Eh ! bien, dit l'autre : Ami, tu peux mieux faire :
C'eſt, puiſqu'il eſt ſi beau, de le garder pour toi.

Damon prône ſa fille, & ſon bon caractere,
Et ſes vertus & ſes appas :
Mon cher, lui dis-je hier tout bas,
Tu me la vantes bien ! voudrois-tu t'en défaire ?

FABLE X.

LE LION CONQUÉRANT.

UN lion de ſang altéré,
Voulut ennoblir ſa mémoire :
La belle choſe que la gloire !
S'écria-t'il, oh ! j'en aurai.
Vîte, vîte, entaſſons victoire ſur victoire.
Il ſe prépare, il hâte les momens
Que doivent ſignaler de ſanglantes conquêtes;
Il eut bientôt fait tous ſes armemens :
Griffes & dents ſont bientôt prêtes.

De ſa queue il ſe bat les flancs ;
Déja ſes longs rugiſſemens,
Des animaux ont glacé le courage.
Il part, s'élance, il fond ſur eux.
Il n'épargna ni le ſexe ni l'âge ;
Deux cerfs, nouveaux époux, alloient combler leurs vœux,
Et conſommer leur mariage ;
Le farouche lion les envoya tous deux
Faire l'amour au noir rivage.
Plus il buvoit de ſang, dit-on,
Plus ſa ſoif redoubloit. Bref, tel fut le carnage,
Que des hôtes des bois deux tiers à ſon paſſage
Furent culbutés chez Pluton ;
L'autre s'enfuit, & ce fut le plus ſage.
Alors notre héros regarde autour de ſoi ;
Le beau déſert, dit-il ! ſeul ici je reſpire ;
Oh ! pour le coup, de ces lieux j'ai l'empire,
Et je puis y donner la loi.
Quel plaiſir ! j'ai vaincu, la gloire eſt mon ſalaire.
De ce calcul bientôt il rabattit :
Le ſoir, contre ſon ordinaire,
A ſon ſouper un peu trop ſolitaire,
Il ſent mourir ſon appétit.
Le lendemain, ſon domicile
Lui parut vaſte ; & puis, bien qu'on ſoit tout puiſſant,
Parler toujours en même ſtyle,
Toujours en monologue, eſt peu divertiſſant.
Enfin, ſi l'on en croit l'hiſtoire,
Ne voyant plus qu'un vide autour de lui,
Un jour, au comble de la gloire,
Sire lion mourut d'ennui.

FABLE XI.

LE PILOTE ET LE VAISSEAU.

PLACE! place! ouvre-moi tes ondes,
S'écrioit un vaiſſeau, de la rade élancé;
Allons, partons, je ſuis preſſé;
Je vais faire un tour aux deux mondes.
Emporte-moi vîte, mais mollement;
Que devant moi tes flots s'abaiſſent
Tout doucement:
Enfonce tes rochers, de peur qu'ils ne me bleſſent.
De ſes diſcours le pilote un peu las,
Diſoit: mais finis; quelle rage!
Paix; ton éternel verbiage
M'étourdit; on ne s'entend pas.

L'inſtant d'après, nouveaux murmures:
L'un, dès que l'autre a parlé haut,
Parle plus haut encore; on s'emporte, & bientôt
Des plaintes on paſſe aux injures.
Les matelots tumultueux
Viennent d'abord écouter en ſilence;
Puis hautement protegent l'un des deux,
Et laiſſent à la Providence
Le ſoin de manœuvrer pour eux.
Mais, pendant ces débats, un ténébreux orage
Noircit la ſurface de l'eau;
La foudre gronde, & le naufrage

Engloutit, avec l'équipage,
Et le Pilote & le vaiſſeau.

Tel, quand l'Etat ſe livre aux diſcordes civiles,
L'étranger trame ſes projets;
Il accourt, envahit nos villes,
Et met aux fers le Prince & les ſujets.

FABLE XII.

L'OURS MAITRE D'ÉCOLE.

CERTAIN ours, ſçavant perſonnage,
Voulut endoctriner le peuple des forêts,
Et de ſes glorieux projets
Il fit part au ROI TRÉS-SAUVAGE.
Il diſoit que des arts allumer le flambeau
Etoit plus utile & plus beau,
Que de voler de conquête en conquête:
Le Prince, approuvant ſa requête,
De ſa griffe royale y poſa ſon grand ſceau.
L'ours ayant, en lycée, arrangé ſa demeure,
A chaque arbre on affiche: un tel jour, à telle heure,
Meſſire ours, maître-ès-arts, docteur & cætera,
A fort bas prix, Dieu l'aidant, ouvrira
Un cours d'étude. En très-haute perſonne,
Le même jour, ſa majeſté lionne
A ſes leçons aſſiſtera.
Ce n'étoit pas le ſtratagême
D'un Charlatan, tel qu'on en voit ici:

L'Ours ſçavoit bien ; s'il eût montré de même,
A merveille il eût réuſſi.
Mais il étoit ours de naiſſance ;
Il y parut. Toujours criaillant & grondant,
Même les griffes ou la dent
Marchoient toujours avec la remontrance :
Chez lui, ſes écoliers ne trouvoient que l'ennui ;
En allant chercher la ſcience ;
Ils n'apprenoient qu'à trembler devant lui.
Eh ! quoi ! dit le lion, c'eſt là ton ſçavoir faire ?
Eh ! vîte, eh ! vîte, ſauve-toi,
Si tu ne veux ſentir le poids de ma colere
Tu ſçais peut-être ; mais je croi
Qu'enſeigner n'eſt pas ton affaire.

Ce Lion-là parloit bien, ſelon moi.
De ſes ſujets mieux valoit l'ignorance ;
Si c'eſt un mal, on en guérit du moins ;
Mais le maître, par de tels ſoins,
Leur eût fait, à coup ſûr, déteſter la ſcience.

FABLE XIII.

LE CHAT PEUREUX.

Au fond d'une obſcure priſon,
Logeoit un rat, d'une groſſeur inſigne ;
L'âge d'abord l'avoit rendu griſon,
Puis auſſi blanc que la plume du cygne,
Ou peu s'en faut. C'étoit, parmi les rats,
Pour l'âge un vrai Neſtor, pour la force un Achille ;

Tant, qu'il glaçoit d'effroi le plus hardi des chats,
Qui, devant lui, demeuroit immobile.
Lecteur, peut-être avez-vous déja cru
Qu'un rat pareil ne put jamais éclore
Que dans ma tête ; erreur : plus d'un témoin l'a vu ;
Peut-être même eſt-il vivant encore.

Quoiqu'il en ſoit, un chat Pariſien,
Qui l'avoit vu, mais qui ne ſçavoit guere
L'art d'élever un fils, diſoit toujours au ſien,
Quand il ſe mettoit en colere :
Coquin, pendard, que fais-tu là ?
Je te fais manger, prends-y garde,
Par le gros rat ; il nous regarde :
Hem ! veux-tu bien ?.... encore ! holà,
Gros rat ; venez : bon, le voilà :
Emportez-moi ce chat, qui n'eſt pas ſage.
De ce gros rat enfin ſon pere, en tous les cas,
L'effraya tant dans ſon jeune âge,
Que ſans ceſſe depuis, changeant de perſonnage,
Ce chat fuyoit devant les rats.

Sans ſa nourrice & ſemblable menace,
Tel, qui mourut en lâche, eût pu vivre en héros :
Meres, ſongez-y bien ; dans de jeunes cerveaux
Tout ſe grave & rien ne s'efface.

FABLE XIV.

LE TIGRE ET LE HIBOU.

A la cour du lion fut un jour préſenté
Un tigre, de haute naiſſance,
Et plus fameux encor par ſa beauté :
Autour de lui ſoudain grande affluence ;
Il y plut fort, il fut goûté.
Chaque belle s'y laiſſoit prendre,
Et le galant méritoit en effet
Qu'on s'arrangeât pour lui. Le corps haut & bien fait,
L'œil vif & bien fendu, le regard noble & tendre,
La peau ſur-tout, la plus belle des peaux,
Tachetée à ravir, telle que nos Vanloos
N'auroient pu rendre un ſi parfait modèle ;
Et nature jamais, d'une étoffe auſſi belle,
N'habilla, dit l'hiſtoire, aucun des animaux.
Le Roi l'aimoit d'une amitié fidelle ;
Nul courtiſan ne l'éclipſa,
Et, beau comme le tigre, en proverbe paſſa.
Toujours jugeant, quoiqu'un peu bête,
Un jour certain hibou le meſuroit des yeux,
Tournoit autour de lui d'un air ſilencieux,
Et notoit chaque trait, des pieds juſqu'à la tête.
A force d'éplucher tous ſes charmes divers,
Il découvre un défaut de grande conſéquence ;
Un ongle courbé de travers.
Lors il triomphe, & d'un air d'importance :
Oh ! oh ! dit-il, quoi ! c'eſt donc là

Cet animal ſi beau, qu'on vante en ſi haut ſtyle ?
Et ſiez-vous après cela
Aux jugemens du vulgaire imbécile ;
Le voilà bien ! A quelques pas,
Il rencontre un ſien camarade :
Ami, dit-il, tu ne ſçais pas ?
Ce bel animal de parade,
Ce tigre, dont par-tout on vante les appas,
— Je ſçais ; eh bien ? — C'eſt incroyable.
A ſon pied gauche, j'ai vu, moi,
Moi qui te parle, un lourd défaut ! — Eh ! quoi ?
— Un ongle de travers — Oh ! diable !
Dis-tu vrai, mon frere ? — Oui, ma foi.
C'eſt un monſtre ! Soudain ce bruit, ſelon l'uſage,
Courut par-tout ; le ſage en rit ;
Le nouvelliſte à ſon voiſin l'apprit,
Et la beauté du tigre y perdit maint ſuffrage.

J'ai vu, de ce juge inſenſé,
Maint critique chez nous jouer le perſonnage :
Dès que ſon œil, ſur nos vers exercé,
Trouve un foible hémiſtiche, un terme déplacé,
Il crie au monſtre, & proſcrit tout l'ouvrage.

FABLE

FABLE XV.

L'IN-FOLIO ET L'ALMANACH.

UN livre in-folio, le nom n'importe guere,
Des faſtes des Gaulois obſcur dépoſitaire,
Ouvert ſur un bureau, s'étaloit gravement :
Tout près, un almanach, de Liége apparemment,
Diſputant avec lui, crioit d'un ton colere :
Tais-toi, pédant, avec ton ſot orgueil ;
Qu'es-tu donc, pour t'en faire accroire ?
Un plat bouquin, triſte recueil
De contes bleux, ſous le titre d'hiſtoire.
Apprends, & ſonge à retenir,
Qu'il eſt entre nous deux un intervalle immenſe ;
Ton gothique jargon retrace au ſouvenir
Quoi ? le paſſé ! grande ſcience !
Oh ! moi, j'annonce l'avenir.
Aux élémens je parle en maître ;
Je dis aux vents : ſoufflez ; les vents ſoufflent ſoudain :
Tout m'obéit ; & le jour qui doit naître
Prend mes ordres, pour être orageux ou ſerein.
Paix, dit l'in-folio ſur un ton flegmatique,
Atôme vain, baiſſe la voix.
On ſe moque aujourd'hui de ce ton prophétique,
Et ton art ſe réduit à dire quelquefois
Le ſaint du jour, le quantiéme du mois.
Mais ton ſort me prépare une prompte vengeance ;
Nous nous reverrons : ta ſcience

Se borne à l'an, qui s'ouvre d'aujourd'hui;
Avec lui ton regne commence,
Tu vas, dans le néant, t'engloutir avec lui.

Cet avis étoit assez sage:
O! jeunes Auteurs, n'allez pas
Attacher votre gloire à la mode volage,
Au succès du moment, dont on fait tant de cas;
Portez la vue au-delà de votre âge,
Ou vous aurez le sort des almanachs.

FABLE XVI.

LE LION AMI DES ARTS.

UN lion avoit beaucoup lû,
(Du moins si l'on en croit l'histoire)
Et plus d'un siécle révolu
Etoit logé dans sa mémoire.
Un siecle! c'est peu, dira-t-on.
Oui, pour un des docteurs qu'en Sorbonne on révere;
Mais c'est assez pour un lion:
Tous ces messieurs là d'ordinaire
Sont peu sçavans. A ses sujets
Celui-ci dit un jour: j'ai de vastes projets;
Ecoutez: la gent helvétique,
Les Gaulois, les Francs, les Germains,
Et les Bretons & les Romains,
Ont poli tour-à-tour leur naturel rustique
Par les beaux-arts; enfin, voici le jour,
Où je dois, en bon politique,

Civiliſer mes ſujets à leur tour.
On applaudit. Soudain, faiſant ſa révérence,
Un ours, qui muſelé venoit de parcourir,
Toujours danſant, l'Allemagne & la France,
Sur ſes deux pieds vint pour s'offrir
A profeſſer l'art de la danſe.
Le roſſignol, au bec mélodieux,
Devoit enſeigner la muſique;
Et Jeanot, ſinge induſtrieux,
Veut tenir en tout genre une école publique.
Ce ſinge étoit fort curieux;
Suivant toujours l'homme à la piſte,
Il avoit appris à la fois
L'hiſtoire, le blaſon, l'art de l'Économiſte,
Sciences & métiers; bref, c'étoit dans les bois
Un petit encyclopédiſte.

Tout alloit bien. Déja ſa majeſté
Donnoit bal en cérémonie;
Dans ſon Palais, en grande ſymphonie,
Déja deux fois on avoit concerté;
Et maint pédant, de ſcience encrouté,
Sçavoit, par un diſcours bien long, bien ergoté,
Endormir une Académie.
Mais c'eſt en vain qu'on donne à ſon eſprit
Un beau dehors & le vernis qu'on aime;
Si le fond eſt toujours le même,
Ce n'eſt là que changer d'habit.
Or, tandis que la république
S'épuroit au flambeau des arts,
Chemin faiſant, noſſeigneurs les renards,
Dans des accès de fievre famélique,

Croquoient des poules. Maint agneau
Eut, ces jours là, ſuivant l'uſage antique,
Le ventre d'un loup pour tombeau.
Ainſi du reſte ; en un mot, à s'inſtruire
Chaque ſujet bornoit ſes ſoins,
Et le lion trouva, dans ſon empire,
Des lumieres de plus, pas un vice de moins.
Oh ! oh ! s'écria-t-il, quels mêlanges bizarres !
Si, comme vos eſprits, je ne changeois vos cœurs ;
Vous ſeriez à la fois policés & barbares.
Il donna des loix ſur les mœurs ;
Et rendit à l'Etat de notables ſervices.
Que ſert-il en effet de bannir les erreurs,
Si nous gardons toujours les vices ?

FABLE XVII.

LE COQ ET LE LINOT.

Un coq, dont la vigueur égaloit le courage,
(On ſçait ce qu'eſt un coq) faiſoit fort bon ménage
Avec ſix poules à la fois :
Eh ! quoi ? dit un linot, ſix belles à ſon choix !
Qu'a donc ce conquérant de ſi rare en partage ?
Une crête ? une belle voix ?
Qui fait l'amant ? Ce n'eſt pas le ramage.
Pourquoi donc, ce qu'il peut, ne le pourrois-je pas ?
Je fais fort bien tous mes repas ;
Je ſuis à la fleur de mon âge,
Gai, vif, tendre..... Oh ! nous allons voir.
Notre linot prit dès le ſoir

Sept linotes en mariage.
Sept femmes ! bon dieu ! quel époux !
C'étoit dequoi, je penſe, employer la journée !
Notez que ce linot, de ſa gloire jaloux,
Etoit, ſur le fait d'hyménée,
Plus ſcrupuleux qu'on ne l'eſt parmi nous ;
Il étoit exact tributaire
Du dieu d'hymen ; & chacune trouva
Qu'un tel époux étoit fort exemplaire.
Qu'en arriva-t-il ? Pour trop faire,
Il fit ſi bien, qu'il en creva.

Il avoit tort. Quelle folie extrême !
Prendre un coq pour modèle ! oſer autant que lui !
Il faut conſidérer, non ce que fait autrui,
Mais ce qu'on peut faire ſoi-même.

FABLE XVIII.

LE LION QUI S'ENNUIE.

UN Roi lion s'ennuyoit, (car on dit
Que quelquefois un Monarque s'ennuie)
L'allarme au loin ſe répandit ;
Mais tout fut vain contre ſa maladie ;
Médecins, Charlatans y perdoient leur crédit.
Ses favoris, qui régnoient à ſa place,
Lui donnoient, chaque jour, des ſpectacles nouveaux :
Tantôt, fouetté devant la populace,
Quelque ſinge expiroit ſous le fouet des bourreaux,

Pour l'amuſer par ſa grimace ;
Tantôt un cerf, à ſes yeux préſenté,
Etoit écorché vif, avec cérémonie,
Afin que de ſes cris la touchante harmonie
Fît rire un peu ſa majeſté.
A pareils jeux, longs à décrire,
Chaque jour étoit employé ;
Tous ces amuſemens, au monarque ennuyé
Arrachoient à peine un ſourire.
Un vieux renard fut par lui conſulté ;
Le doyen des renards, un philoſophe, un ſage,
Qui toujours de la vérité,
Même aux yeux de ſon Prince, empruntoit le langage :
Je connois votre mal, dit-il ; prenez de moi
Une recette ſalutaire :
Ne faire rien, ſire, eſt je croi
Plus fatiguant, que de trop faire.
Eh ! renoncez à tous ces jeux ;
Occupez-vous à régner par vous-même ;
Jamais l'ennui ne ſuit le diadême,
Quand on fait un peuple d'heureux.

Il le fit, & fit bien. Rois, que ce mal poſſede,
Uſez du remede, il eſt bon :
Si le mal réſiſte au remede,
Je n'attends plus de guériſon.

FABLE XIX.

LE RAT CURIEUX.

GENS par trop curieux, liſez. Un jeune rat
Au milieu d'un champ peu fertile,
Où des François campés attendoient le combat,
Avoit, ſous une pierre, élu ſon domicile.
S'il étoit bien ou mal logé,
S'il y vivoit avec femme ou maîtreſſe,
Veuf ou garçon, je ne ſçais : le tems preſſe ;
Or pourſuivons. Sous ſa pierre hébergé,
Il y vivoit dès ſa jeuneſſe.
Il étoit beau, l'œil vif & pétillant,
Grand pour ſon âge, une fort bonne allure,
Le poil aſſez doux & brillant,
Une queue, ah ! ſuperbe, & de telle meſure,
Qu'elle pouvoit, deux fois ſe repliant,
En un beſoin, lui ſervir de ceinture.
Tel fut notre héros ; & même en ces bas lieux,
Si l'eſprit ſeul rendoit heureux ſon maître,
A ce titre il auroit pu l'être ;
Mais gens d'eſprit ſont curieux ;
Il le fut trop. Au lever de l'aurore,
Un jour, qu'aſſiégé par le bruit,
Il n'avoit pu repoſer de la nuit,
Les yeux gros de ſommeil encore,
Au bord de ſon manoir il vient, tend ſon muſeau,
Pour prendre l'air autour de ſa demeure ;
Mai par terre ſon œil voit un objet nouveau :

Un caſque. Il le voit, & ſur l'heure
Voilà mon curieux élancé comme un fou,
De ſon trou.
Il erre autour de ce caſque immobile,
Dehors, dedans prend ſes ébats,
Quand tout-à-coup, ſurpris par des ſoldats,
Et ne pouvant regagner ſon aſyle,
Tout à travers, il s'enfuit à grand pas.
Soudain ſur ſon paſſage un grand ſabre ſe dreſſe,
Et retombant ſur lui tranche inhumainement
Sa queue : ô ciel ! ſa queue ! un ſi bel ornement,
Dont il étoit tout auſſi fier qu'un Grand
L'eſt de ſes titres de nobleſſe !
Sa queue, hélas ! y demeura,
Et le pauvret ſe retira,
Triſte & honteux, comme on peut croire.
La leçon étoit bonne ; eh bien, vous gageriez
Qu'il en garda longue mémoire :
Ne gagez pas, vous perdriez.
Le lendemain, faiſant fort griſe mine,
Il apperçoit, de ſon nouveau manoir,
Un canon tout braqué vers la cité voiſine:
Oh ! oh ! dit-il, quelle machine !
Diable ! je voudrois bien ſçavoir.....
Tout ceci me pique ; il faut voir.
Il ſort, va, tourne autour, conſidere, examine,
Saute en-haut ; parbleu ! nous verrons.
Voici la porte ; elle eſt ouverte ; entrons.
Il entre. Eh ! mais ceci me paroît drôle ;
Courage, voyons juſqu'au bout.
Tandis qu'au fond du bronze il obſerve, il contrôle,
Blâme ou loue à ſon gré, dit ſon avis ſur-tout,

Dans ſon aſyle une flâme ſoudaine
Survient, & loin du camp françois,
Le ſalpêtre allumé qui part, tonne, & l'entraîne;
Va l'écraſer ſur le front d'un Anglois.

FABLE XX.

LE JEUNE CHIEN.

UN chien jeune, étourdi, comme on l'eſt à ſon âge,
Et qui, ne ſçachant rien de rien,
Croyoit avoir la ſcience en partage,
Dans un ruiſſeau vit un jour ſon image,
Et crut d'abord y voir un autre chien.
Le voilà qui, marquant la place,
A ſa mere s'en va conter ce qui ſe paſſe:
Ma mere, crioit-il avançant à grands pas,
Si vous ſçaviez ce que j'ai vu là-bas!
J'ai vu dans l'eau quelqu'un de notre race;
Comment peut-il donc loger là?
Il doit avoir bien froid! Venez voir. Il l'entraîne;
La mere accourt au bord de la fontaine,
S'approche: Ah! dit-il, le voilà!
Oh! oh! ſa mere auſſi! la plaiſante aventure!
Il y vit en famille. — Eh! non, va, je t'aſſure,
Tu t'es mépris; ce que tu vois n'eſt rien,
N'exiſte point. — Oh! je vous jure
Qu'il exiſte; je le vois bien.
— C'eſt notre image — Allons, chimere;
Je vous dis, moi, que c'eſt un chien;

Je me connois en chiens, ma mere.
— Crois donc, mauvaiſe tête, à ce que je ſoutiens
J'ai plus d'expérience — Il eſt vrai, j'en conviens,
Plus que moi ; mais le tems, je gage,
A gâté vos yeux : — Dis que l'âge
N'a pas encore ouvert les tiens.
— Eh ! non, non ; l'erreur vient des vôtres.
— Mon fils, tu n'es qu'un ſot. L'eau réfléchit nos traits,
Parce qu'elle eſt tranquille ; & ſi je la troublois,
Tu n'y verrois plus rien. — A d'autres ;
Me prenez-vous pour un enfant ? — Fort bien.
Dans l'eau, dont rien encor ne troubloit la ſurface,
Elle jette une pierre ; auſſi-tôt tout s'efface,
Et l'étourdi ne voit plus rien.

Nous voilà, jeunes gens ! l'homme, dès ſon aurore,
Croit ſçavoir tout, préciſément
Parce qu'il ne ſçait rien encore.
La vieilleſſe, à l'entendre, ou ſe trompe, ou nous ment.
Amis, nous pouvons bien l'accuſer d'impuiſſance ;
Mais elle a vu, c'eſt un fort argument ;
Et le plus beau raiſonnement
Ne vaut jamais l'expérience.

Fin du premier Livre.

FABLES
NOUVELLES.
LIVRE SECOND.

PROLOGUE.

A ÉSOPE.

ÉSOPE, de la Fable es-tu le créateur ?
As-tu trouvé cette innocente ruſe,
Par qui le moraliſte, agréable enchanteur,
Corrige l'homme qu'il amuſe ?
Ah ! de cet art divin ſi tu n'eſt point l'auteur,
Tes écrits, où la force à la grace eſt unie,
En ont donc fait oublier l'inventeur :
Je te ſalue, aimable précepteur,
Et je rends grace à ton génie.
Si ta Muſe en proie à l'oubli
N'eût point percé la nuit des âges ;
L'art peut-être avec tes ouvrages
Seroit encore enſeveli.
Mais ta Muſe eſt née immortelle,
Et notre charmant *Fablier*,
En l'imitant, a vaincu ſon modèle,
Et ne l'a point fait oublier.
Sçais-tu combien ton art, Éſope, a ſçu dans l'homme
Guérir de vices & d'erreurs ?
Sçais-tu que l'apologue un jour changea les cœurs
Des Romains armés contre Rome, (*)
Et les ſauva de leurs propres fureurs ?

(*) On ſçait que le peuple Romain s'étant révolté contre le Sénat, Ménénius le fit rentrer dans le devoir, par l'apologue des *Membres* & de l'*Eſtomac*, que la Fontaine a mis en vers.

Fable, ô fille du ciel, quels bien tu fais éclore !
Ta leçon plaît toujours, eſt toujours de ſaiſon :
Par toi l'enfance écoute la raiſon,
Et par toi la raiſon devient plus ſage encore.
Le deſpote dans tous les tems
Eut pour la vérité la haine la plus forte ;
La vérité jamais n'entre chez les Sultans,
Sans prendre ton voile à la porte.
L'eſclave ainſi peut enſeigner les Rois.
Tu le ſçavois, Éſope ; & ton heureuſe adreſſe
Aux Princes même a ſçu donner des loix ;
Sans l'ennuyer, tu prêchois la jeuneſſe,
Et le vieillard plus d'une fois
Prit, chez tes animaux, des leçons de ſageſſe.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE SECOND.

FABLE PREMIERE.

LE CONSEIL D'ÉTAT DU LION.

Un lion, monarque puiſſant,
Voyant divers abus attaquer ſon empire,
Réſolut d'en couper la racine en naiſſant;
Car, diſoit-il, le mal empire,
En vieilliſſant.
Rendons l'état plus floriſſant,
J'en ſerai plus heureux. La maxime étoit belle.
Ce lion-là diſoit encore ainſi :
Que mes ſujets ſoient plus heureux auſſi,
Car plus on eſt heureux, & plus on eſt fidèle.
Par lui donc il fut arrêté
Que chacun des Etats vaſſaux de la couronne,
Au grand Conſeil, ſe rendroit en perſonne,
Ou tout au moins par député.
Le jour dit, on s'aſſemble. Un diſcours débonnaire
Du Prince annonce les projets :
Je veux, dit-il, rendre heureux mes Sujets;

Mais je demande un conſeil ſalutaire
Sur les moyens. Je viens m'en informer ;
Or que chacun de vous s'explique ſans myſtere ;
Que dois-je dans l'Etat créer, ou réformer ?

Sire, un grand deſſein, dit l'abeille,
Peut ſe loger dans un petit cerveau.
Dès long-tems je redige un projet aſſez beau ;
Et qui, je crois, feroit merveille.
Que font dans nos forêts, debout ſoir & matin,
Ces grands arbres qu'en ſon chemin
On trouve toujours là plantés ſans vous rien dire ;
Que font-ils là ? Je voudrois, ſire,
Que de tant de forêts on ne fît qu'un jardin ;
Là, du moins on pourroit, pour le miel & la cire,
Amaſſer un riche butin.

Le loup alors ſe leve & ſecouant la tête,
Sur ſes pieds de derriere aſſis fort gravement :
Sire, dit-il, permettez qu'humblement
Je vous préſente une utile requête.
Il m'eſt venu, ſur les moutons,
Un grand projet facile à ſuivre :
Uniſſons-nous, allons & combattons
Ces coquins de Bergers, armés de longs bâtons,
Pour empêcher les gens de vivre.
Si de cette canaille, après pluſieurs combats,
Nous pouvons purger la campagne,
Vous ſentez comment vos Etats
Vont devenir un pays de cocagne.....
Eh ! non, laiſſez, dit un vieux rat ;
Leur mort ne fait rien à l'Etat,
Et ces Bergers d'ailleurs ne font que ſe défendre ;

Mais

Mais les chats, ces coquins à pendre;
Ces maudits chats, qui, depuis trois mille ans,
Vivent du ſang des innocens,
Leur avons-nous fait quelqu'injure?
Que nous reproche enfin ce peuple ingrat?
Vit-on jamais un rat manger un chat?
C'eſt donc bien méchanceté pure.

Le Prince alloit répondre à ces conſeils divers,
Lorſqu'une mouche, à la tête vermeille,
Du milieu du conſeil s'élança dans les airs,
Et ſur le bout de ſon oreille
Vint ſe poſer & dit: ſire, je crois
(S'il m'eſt permis, par grace ſinguliere,
De dire mon avis au plus juſte des Rois)
Qu'il faut à Jupiter faire une humble priere,
Pour que ce dieu forme l'année entiere
D'une ſaiſon; qu'il en ſupprime trois,
Et que l'été s'allonge de neuf mois.
Car pourquoi cet hiver qui toujours nous amene
Au moins la fievre & le friſſon?
On eſt malade, on meurt; & je conçois à peine
Comment ce dieu, qu'on dit ſi bon,
A pu créer une telle ſaiſon.
Fort bien, dit le lion en ſecouant l'oreille!
J'entends. Oh! que chacun s'en retourne chez ſoi;
Vous me conſeillez à merveille;
Mais c'eſt pour vous & non pour moi.

Donneurs d'avis, ſouvent l'intérêt vous inſpire,
Quand vous nous étalez un zèle officieux;
Ce qui vous ſert, voilà le mieux;
Ce qui vous nuit, voilà le pire.

FABLE II.

LA ROSE ET LE BOUTON.

UNE roſe, l'orgueil de Flore,
Railloit un verd bouton près d'elle tout confus:
Tu n'es pas né, dit-elle; allons, tâche d'éclore.
La roſe ſe flétrit dès la prochaine aurore,
Le bouton devint roſe. Eh! que ſont devenus
Tous ces attraits, dit-il? ton front ſe décolore;
Hier tu n'étois pas encore,
Ma ſœur, aujourd'hui tu n'es plus.

FABLE III.

LA PLUME D'UN BEL ESPRIT.

UN livre parut, & la France
Le trouva bon. L'étoit-il? je ne ſçais.
Il eſt ſouvent un intervalle immenſe
Entre la gloire & le ſuccès.
La plume de l'Auteur (à peine on va m'en croire)
Croyoit avoir ſa place au temple de mémoire.
Sur le bureau placée un beau matin,
Elle en parloit au fauteuil ſon voiſin,
Et de ſes longs travaux lui racontoit l'hiſtoire.
Mon cher, il faut le confeſſer;
Ah! qu'on a de peine à percer,
Diſoit-elle! le jour & la nuit ſans relâche,

Sur le papier j'ai labouré :
Vingt fois écrit, & vingt fois raturé....
Grace au ciel, j'ai rempli ma tâche.
Mais quand la gloire, ami, fuit nos travaux,
Nous l'avons bien payée. Il ſurvient à ces mots
Un étranger ; ſoudain la belle
Croit recueillir un compliment flatteur ;
Mais on ne parle qu'à l'Auteur,
Puis on s'en va. L'impertinent, dit-elle !
Mon maître a l'encens, & moi rien !
Autre viſite, encor même entretien.
O ſiecle ingrat, ajouta l'étourdie !
Un autre a les honneurs qui n'étoient dûs qu'à moi !
Pauvres talens, comme on vous humilie !
Bavarde éternelle, tais-toi,
Dit gravement le fauteuil qu'elle ennuie.
Tu ne fais qu'obéir toujours aveuglément,
A la ſtupidité ne joins pas l'inſolence.
Vit-on jamais peſer dans la même balance
Et l'ouvrier & l'inſtrument ?

A ce propos j'ai ſouvenance
Du diſcours de certain bedaud
Tout auſſi ſot ;
En deux mots, je vais vous le rendre.
Tout un auditoire étonné
Vantoit un beau ſermon que l'on venoit d'entendre :
Meſſieurs, dit le bedaud, c'eſt moi qui l'ai ſonné.

FABLE IV.

LE SINGE ET LE LÉOPARD.

Un léopard de très-haute naiſſance
Tenoit table, on dînoit chez lui ;
Paraſites d'aller, comme par-tout en France
Cela ſe pratique aujourd'hui.
Le ſinge vint, d'un air fort lamentable ;
Ses entrailles à jeun crioient déja bien haut :
Mon cher, lui dit d'un ton capable
Le léopard, je t'admets à ma table ;
Mais il faut payer ton écot.
On te donne par-tout, & je le crois ſans peine ;
Pour un drôle fort amuſant ;
Amuſe-moi : çà, vîte, un bout de ſcene.
Le ſinge croit pour le préſent
Payer d'une grimace ; allons, un tour plaiſant :
Saut pour le Roi, ſaut pour la Reine.
En enrageant le ſinge ſe démene,
Saute par-ci, ſaute par-là :
Bien, diſoit-on ! bon ! c'eſt cela.
Ça, le cerceau. Soudain, faiſant laide grimace ;
Notre farceur, en jurant tout ſon ſou,
Dans le cerceau, paſſe & repaſſe ;
Un tour mal fait, il faut qu'il le refaſſe ;
C'étoit à ſe rompre le cou,
Et le patron de rire comme un fou.
Il eſt charmant, on en rafole :
Tien, mange, prends cette cuiſſe d'oiſeau ;

Il approche, & le maître ajuſte ſon muſeau
De la plus verte croquignole.
Croquignole de léopard
Doit être lourde ; il ſe déſole :
Mais quoi ! ſi juſqu'au bout il n'eût joué ſon rôle ;
Il eût d'un bon dîner abandonné ſa part.
Il fit mieux ; il reprit courage :
Après maint autre tour enfin le perſonnage
Vint s'aſſeoir à table, & l'on dit
Qu'il y fit très-bien ſon office.
Je le crois ; à moindre exercice
On peut gagner de l'appétit.

Auprès des Grands, c'eſt ainſi qu'on s'avance ;
L'art du ſinge eſt aſſez commun ;
Mais j'aurois, à coup ſûr, eu moins de complaiſance,
Et je ſerois encore à jeun.

FABLE V.

LA FEMME ET SES POULES.

L'HISTOIRE de nos goûts divers
Fourniroit plus d'un gros volume :
Tel, de ſes faits guerriers veut remplir l'univers ;
Tel prône ſon épée, & tel vante ſa plume.
L'un veut n'être que fou, l'autre plus ſérieux
Prétend philoſopher, & n'en eſt pas plus ſage ;
Un autre ſe dévoue au plus jeune des Dieux ;
Et ce goût-là me plairoit davantage.
Toujours de quelqu'objet on remplit ſes loiſirs ;

Cœur de femme ſur-tout jamais ne ſe repoſe :
Celle que l'âge, hélas! triſte métamorphoſe!
Vient ſevrer des humains plaiſirs,
Porte au ciel ſes tendres deſirs,
Pour aimer toujours quelque choſe.

La femme qu'ici tu verras,
Lecteur, quoiqu'avancée en âge,
Prenoit encor ſes plaiſirs ici-bas,
Sans ſcandale pourtant; mais tout le voiſinage
En a ri, dit-on, plus d'un jour.
Elle avoit dans ſa baſſe-cour
Des poules, nombreuſe famille,
Qu'elle adoroit; c'étoit ſes dernieres amours.
Aucun autre intérêt n'occupoit ſes diſcours:
Lui parloit-on de marier ſa fille?
Elle parloit de ſes poules; toujours
Sur ce chapitre elle babille.
Elle n'aime, n'entend & ne voit que cela;
Et mes poules par-ci, puis mes poules par-là.
Dans un fin tablier voiturant leur pitance,
Elle venoit dès le matin
Les appeller, faire pleuvoir le grain;
Plus d'une mangeoit dans ſa main;
Auſſi les œufs venoient en abondance.
Mais ce grain, qu'à toute heure on alloit leur porter,
Engraiſſa tant cette troupe ſi chere,
Qu'elle ceſſa de pondre, & ne fit que chanter.

De nos gens à talens c'eſt le ſort ordinaire;
Sans récompenſe, ils ne ſçauroient bien faire;
Mais trop payés, ils ceſſent d'enfanter.

FABLE VI.

LE LOUP-MOUTON.

UN jeune loup, honteux des vices de ſon pere,
Dit un jour : les moutons ſont de fort bonnes gens ;
Chacun les aime ; allons, ſoyons leur frere.
De la peau d'un mouton, ſans crainte d'accidens,
Il s'habille, & ſe met à paître la fougere.
Lors un gros loup ſurvient, l'attaque & ſous ſes dents
Fait périr en mouton notre loup débonnaire.

Il eſt pour la bonté des périls évidens,
Si la prudence ne l'éclaire.
N'oublions jamais que chez nous,
Les moutons ſont mangés des loups.

FABLE VII.

LES DEUX CHIENS.

DEUX chiens, Raton, Lubin, tous deux tendres, charmans,
Vivoient unis dès leur jeune âge ;
On croyoit voir dans leur ménage,
Non deux amis, mais deux amans.
En amitié, de ce couple fidèle
Et Caſtor & Pollux auroient pris des leçons ;
Et les chiens à leurs nourriſſons
Les donnoient toujours pour modèle.

Si Raton prend quelque chagrin,
Lubin ſur l'heure eſt en allarmes;
Et ſi Lubin verſe des larmes,
Sans demander pourquoi, Raton pleure ſoudain.
Tous les matins, ils ſe diſoient: mon frere,
Cette nuit as-tu bien dormi?
Lors chacun d'eux ſe faiſoient une affaire
De raconter ſon rêve à ſon ami;
Et ſi les ſonges qu'on rappelle,
A l'un préſagent quelque ennui,
L'autre ſe range près de lui,
Et tout le jour fait ſentinelle.

Un jour comme ils jaſoient entr'eux
Dès le matin, ſuivant l'uſage,
Lubin dit à Raton: l'on m'a dit qu'à notre âge
On devient par fois amoureux.
Ah! ſi de l'être un jour il te prenoit envie,
Hélas! tu m'en aimerois moins;
L'amour ſeul auroit tous tes ſoins;
Mon cher Raton, n'en ayons de la vie;
Jurons. L'un & l'autre jura;
Le même ſoir parut Griſette,
Et l'un & l'autre l'adora.
Elle eſt tendre, jeune & bien faite;
En voyant un joli minois,
A quoi ſert un ſerment? on l'oublie; on l'ignore.
Je m'étois promis bien des fois
De n'aimer plus, & j'aime encore.
Dès-lors ce couple ſi conſtant
Se refroidit: enſemble ils n'avoient rien à faire,
Enſemble ils ſe trouvoient l'air triſte & mécontent;

Si

Si Lubin s'en alloit plutôt qu'à l'ordinaire,
Raton le voyoit bien, mais ne s'en plaignoit guere ;
C'eſt que Raton en vouloit faire autant.
D'abord ſurvint la méſintelligence,
Puis les duels. Raton ſçait que Lubin
Eſt aimé de Griſette ; il court à la vengeance,
Et le tendre Raton n'eſt plus qu'un aſſaſſin.
Il cherche alors Griſette, & conçoit l'eſpérance,
Puiſque Lubin n'eſt plus, de ſe voir préféré !
Mais las ! on le voyoit avec indifférence,
Maintenant il eſt abhorré.

S'en prendre à ſes rivaux ! quelle folie extrême !
Dès qu'une belle, ami, refuſe de t'aimer,
Eſperes-tu la déſarmer,
En la privant de ce qu'elle aime ?

FABLE VIII.

LE PAPILLON ET LA MOUCHE.

UNE mouche un peu trop friande
Voletoit ſur les bords d'un verre de liqueur.
Elle s'y laiſſa choir : la ſottiſe étoit grande ;
Fuyons la friandiſe, elle porte malheur.
La voilà priſe : ô l'étourdie,
S'écrie alors un papillon léger !
On ne m'y prendroit pas ; autour de ma bougie,
J'aime bien mieux courir & voltiger !
Il voltige à ces mots ; bientôt la flâme avide
Touche ſon aîle & le fait trébucher ;

Il tombe, & ce foyer perfide
A l'inſtant lui ſert de bûcher.

Plus qu'il ne vaut, toujours l'homme ſe priſe ;
De ſa ſageſſe il fait toujours grand cas.
Il parle bien ; mais obſervez ſes pas :
Tout en moraliſant, il fait une ſottiſe.

FABLE IX.

L'OURS PÉNITENT.

CERTAIN ours fut long-tems libertin conſommé,
Puis il vint à réſipiſcence.
Au fond d'une cellule un beau jour enfermé,
Il ſe voué à la pénitence.
Pour remplir un ſi beau deſſein,
D'abord le pieux ſolitaire
S'étoit ſevré du ſang humain ;
Notez ce point, il eſt fort exemplaire.
Il n'étoit bruit que des auſtérités
Du bon hermite. Honneurs & dignités
De ſon ſalut ne pouvoient le diſtraire.
Dans ſa cabane & tout autour
Retentiſſoit la diſcipline,
Dont le pénitent chaque jour
Se meurtriſſoit les reins & la poitrine.
Des médiſans ont dit que cet ours peu fervent
Frappoit, en ſoupirant, les murs de l'hermitage,
Comme une veſtale ſouvent
Fouette un mur mitoyen, qui n'en peut davantage.
On crut à ces diſcours. Que les gens ſont malins !

Des mondains, on le ſçait, l'envie eſt le partage,
Et l'on en veut toujours aux pauvres ſaints.
Sa pénitence étoit d'une rigueur extrême,
A ſes goûts il n'accordoit rien ;
Mais il aimoit autrui, comme il s'aimoit lui-même ;
C'eſt-à-dire, en deux mots, qu'il le haïſſoit bien.
Le récit des malheurs, ou l'aſpect des miſeres
Rien ne put jamais l'attendrir ;
Il diſoit qu'ici-bas tous les êtres ſont freres,
Mais tous pécheurs, partant faits pour ſouffrir.
Le lion vint trouver l'incivil ſolitaire,
Et, briſant ſa cellule, il lui dit : hors d'ici ;
Qui t'a donné le droit de t'iſoler ainſi ?
Fuis, ou redoute ma colere.
Tu nâquis mon ſujet, je ſerai ton appui ;
Mais ſois utile & change de ſyſtême ;
Il vaut mieux ſe traiter un peu moins mal ſoi-même,
Et traiter un peu mieux autrui.

Que de gens vivant comme lui,
Penſent louer l'être ſuprême !

FABLE X.

LES FOURMIS ET LE CLOPORTE.

DANS les champs, une fourmilliere,
Déja de tout genre de grains
Avoit, pour ſon année entiere,
Fourni ſes vaſtes magaſins.
Certain cloporte un jour, faiſant un long voyage
A deux cens pas de ſon manoir,

Succombant à la faim, leur demande au paſſage
De quoi ſe rafraîchir le ſoir :
Vraiment, répondit-on, c'eſt bien là notre affaire !
Vous tombez mal, nous n'avons rien céans.
Oui ; nous travaillerons, ferons mauvaiſe chere,
Pour bien nourrir des fainéans !
Paſſez votre chemin, mon frere,
On n'a rien à donner. Vous me traitez ainſi,
Dit le cloporte ! prenez garde,
Jupiter eſt là-haut ; il voit tout, dieu-merci.
— Nous le ſçavons ; mais nous ſçavons auſſi
Que de bon œil il nous regarde.
Ce dieu, qui voit tout ici-bas,
N'a jamais vu de fourmi pareſſeuſe ;
En un mot, la fourmi, vous ne l'ignorez pas,
Ne ſçait nuire à perſonne, & n'eſt jamais oiſeuſe.
De nos vertus Jupiter fait grand cas.
— Ah ! ces vertus ne ſont guere héroïques,
Si vos cœurs ſont pour moi ſourds à l'humanité.
Sans les vertus de la ſociété,
Le ciel ne bénit point les vertus domeſtiques.

FABLE XI.

LA TÊTE ET LES PIEDS.

LAS d'aller, d'un pas de coureur,
De promenade en promenade,
Les pieds contre la tête avoient pris de l'humeur,
Et lui faiſoient mainte incartade.
C'eſt une choſe affreuſe en vérité,

Diſoient-ils ! quoi ! toujours obéir à la tête !
Le jour, la nuit, l'hiver, l'été,
Dès qu'elle parle, il faut que l'on s'apprête
A trotter, à courir de-çà, de-là, par-tout!
Au moindre ſigne il faut être debout !
Se voir empriſonné, ſouvent à la torture,
Dans un étui mal-ſain, cachot où l'on endure
Sans ceſſe ou le froid ou le chaud ;
Tandis que madame là-haut
Fait l'agréable, ſe balance,
Contrôle à ſon gré les paſſans,
Regarde à droite, à gauche, & d'un air d'importance
Parle de pluie & de beau tems !
Je vous trouve plaiſans ! quel eſt donc ce murmure,
Dit, ſans daigner les regarder,
La tête qui s'échauffe ? eh ! mais ſi la nature
M'a placée au-deſſus, c'eſt pour vous commander.
Fort bien, reprit l'un d'eux ; mais du moins je te prie,
Il faudroit être ſage ; & Dieu ſçait tous les jours
Si nous ſouffrons de ton étourderie !
Mais que cela ſoit dit une fois pour toujours.
Si vous avez le droit d'ordonner à votre aiſe,
Chacun de nous, la belle, a celui de broncher ;
Et tout en cheminant un jour, ne vous déplaiſe,
Peut vous briſer contre un rocher.

Ceci de ſoi-même s'explique
En y rêvant. Qu'en penſez-vous ?
Lecteur, cette fable, entre nous,
Reſſemble aſſez à l'état deſpotique.

FABLE XII.

L'OURS AILÉ.

NE calomniez plus, rigoriſtes cenſeurs
De nos goûts & de nos uſages.
Des animaux, moi, j'obſerve les mœurs ;
Dans leur ſociété j'ai trouvé quelques ſages.
Oui ; mais enfin ils ont auſſi leurs fous ;
Chez eux il eſt auſſi quelques frivoles têtes :
Allons, allons ; ne ſoyons plus jaloux,
Car tout peſé, ma foi, les bêtes
Ne ſont pas plus ſages que nous.
Témoin l'ours de ma fable. Un jour, ſous une treille,
Il vit un vieux corbeau couché ſans mouvement :
Il dort, dit-il, aſſurément.
En effet, il dormoit, & bien profondément,
Car il étoit mort dès la veille ;
Et lorſqu'ainſi l'on dort, jamais on ne s'éveille.
Tels accidens font rêver ; il rêva :
Or quand on rêve, d'ordinaire,
Du triſte au gai l'eſprit s'en va,
Et du chemin qu'il fait il ne s'apperçoit guere.
Il voloit, dit-il, ce corbeau ;
Cet art me paroît aſſez beau,
Sur-tout commode, & je trouve fort ſage
D'aller ainſi ſoir & matin.
Par cette voiture on voyage
Vîte & ſans frais ; toujours fort beau chemin ;
Jamais des tas de pierre ou de neige au paſſage.
J'aimerois bien à voyager ainſi.

Mais pourquoi voloit-il ? C'eſt qu'il avoit des aîles.
Donc ſi j'en avois, moi, je volerois auſſi.
Mais n'en pourrois-je avoir ? eh! ſi fait, en voici !
J'en trouve là deux des plus belles.
Ajuſtons-les & promptement.
Après ce beau raiſonnement,
Des aîles du défunt librement il diſpoſe,
Grimpe ſur un grand arbre, & là,
A chaque épaule il vous les poſe
Adroitement. Oh ! oh ! comment cela,
Dira quelque cenſeur ? — Fort bien, nous y voilà.
Faut-il dire ſi c'eſt de fil ou d'autre choſe
Qu'il ſe ſervit ? Après, voudroit-on pas ſçavoir,
Car il faut bien qu'un cenſeur toujours gloſe,
Si le fil étoit blanc ou noir ?
Le fait eſt que notre ours des aîles ſe balance ;
Puis, orgueilleux de ſon nouveau deſtin,
L'oiſeau quadrupede s'élance
Pour voler ſur l'arbre voiſin.
Je vous laiſſe à penſer quel ſort eut ſon audace,
Et s'il vola bien haut. Il tombe, il ſe fracaſſe
Plus d'une côte : or, après ce revers,
Il jura de grand cœur de reſter à ſa place,
De ne jamais voyager dans les airs.

Dame nature a dit à chaque créature :
Voilà ton rôle. Sans danger
Nul ici-bas ne ſçauroit le changer,
Mortel ; obéis ſans murmure.
Voudrois-tu voler par haſard ?
Tes aîles doivent être un don de la nature,
Et non pas un œuvre de l'art.

FABLE XIII.

L'HABIT ET L'OREILLER. (*)

Un habit faſtueux & d'ambre ſaupoudré,
(C'étoit l'habit d'un petit-maître)
De la garde-robe tiré,
Sur un lit attendoit ſon maître,
Qui ce jour-là couroit un bal paré.
Avant que par la voix de l'agile ſonnette ;
Monſieur dès long-tems éveillé
Eût annoncé l'inſtant de la toilette,
Et qu'il lui plût d'être habillé,
Que fit l'habit ? Ennuyé, ſolitaire,
Sur ce lit ne ſçachant que faire,
Il ſe met lors à babiller.
Babiller ! quoi ? tout ſeul ? Non, avec l'oreiller.
Çà, lui dit-il, jaſons, mon frere,
Parlons de notre maître. Ah ! le joli ſeigneur !
C'eſt tous les jours jouiſſances nouvelles.
Je le ſuis en tous lieux ; témoin de ſon bonheur,
Je puis en donner des nouvelles.
De toilette en toilette il faut voir chaque jour,
Son agréable ſuffiſance
En folâtrant parler d'amour.
Etalant aux ſoupers ſes airs, ſon élégance,

(*) Cette fable eſt imitée de M. Lichtwer. Celle du Papillon & de la Mouche, page 179, eſt imitée de M. Gellert. Mais la moralité n'eſt point la même.

Il eſt toujours joyeux, tendre & vif tour à tour,
Parle toujours, jamais ne penſe;
Voilà ce qui s'appelle un ſeigneur d'importance,
Un véritable homme de cour.
Pour lui Paris eſt la cocagne;
Mais j'aime ſa gaîté ſur-tout.
Qu'il joue, il n'eſt jamais à bout;
Quand il perd, on diroit qu'il gagne.
Cet homme a le cœur net, ou je perds mon honneur;
Et s'il n'a trouvé le bonheur,
Il eſt bien, ma foi, ſur la route.
Oui, ton récit eſt fidèle ſans doute,
Dit l'oreiller plus inſtruit, moins parleur;
Je veux t'en croire, mais écoute:
Explique-moi ceci. Quand le matin bien las,
Près de ſon lit on le ramene,
Il ſe couche & ne s'endort pas:
Il ſoupire, gémit, s'agite, ſe démene;
Je ſuis toujours ou trop haut ou trop bas.
Tantôt il ſort du lit, puis à grand pas
Seul dans ſa chambre il ſe promene.
Et même un jour de lanſquenet,
Tempêtant, jurant de plus belle,
Entre nous, j'ai vu ſa cervelle
Preſqu'à deux doigts du piſtolet.
Hem! qu'en dis-tu? — Que l'apparence eſt vaine;
Que ſon témoignage eſt trompeur.
Qui veut bien connoître un acteur,
Doit l'obſerver hors de la ſcene.

FABLE XIV.

LE POIRIER ET L'ABRICOTIER.

DANS un verger faiſoient leur promenade
Des jeunes-gens. Un vieux poirier
Se mit à converſer avec ſon camarade,
Son bon ami l'abricotier.
Toujours unis dès leur naiſſance,
Ils mettoient en commun & plaiſir & ſouffrance,
L'un ſans l'autre jamais ne fut triſte ou content;
En un mot, ils vivoient enſemble dès l'enfance,
Sans s'ennuyer l'un de l'autre un inſtant:
Quels amis, parmi nous, pourroient en dire autant?
Ami, dit le poirier, écoute. Quand j'y penſe,
Nous ſommes de grands ſots! vois-tu ces gens là-bas
Aller, venir, & ſur leurs pas
Cueillir nos fruits? & moi, je garde le ſilence!
Et moi je ſuis ici planté pour reverdir!
Comme eux pourtant je vis, je ſens, je puis grandir;
Grace au ſoleil, je ne ſuis point malade;
Je voudrois bien, là, pour me dégourdir,
Faire, comme eux, un tour de promenade.
Qu'en penſes-tu? ne vaudroit-il pas mieux
Nous donner un peu d'exercice?
La ſanté veut que l'on agiſſe;
Au lieu que reſter là, toujours aux mêmes lieux,
Eſt auſſi mal-ſain qu'ennuieux.
C'eſt fort bien dit, reprit l'autre; oui ſans doute.
Nous nous promenerons: même hors du jardin

Nous pourrons chercher une route ;
Nous irons voir quelque voiſin. —
Quelque voiſin, dis-tu ! Fi ! ſi nous ſommes ſages,
Nous ſortirons d'ici pour voyager ;
Moi, j'ai du goût pour les voyages.
Nous irons voir le pays Etranger ;
Nous apprendrons les mœurs & les uſages.
Nous ne ſerions ici que de vrais idiots ;
Çà, vîte, un court pélérinage,
Et nous voilà ſçavans ; prêts à traiter de ſots
Tous les arbres du voiſinage. —
J'y conſens ; allons. Les voilà,
Secouant, agitant leur tête
Pour s'élancer ; mais leurs pieds reſtent-là.
Un écureuil, témoin de cette fête,
Qui les voyoit ſe tourmenter en vain,
Leur dit : fous ! étourdis ! béniſſez le deſtin
Qui, par les pieds, en ces lieux vous arrête.
Pauvres benêts ! où voulez-vous courir ?
Cette terre, qui vous fit naître,
Vous empêche auſſi de mourir :
Mais ſi vous la quittez, qui vous fera donc craître ?
Qui prendra ſoin de vous nourrir ?
Retenez bien ce que je vais vous dire,
Et cependant demeurez en ces lieux :
Fort ſouvent on eſt bien, on veut chercher le mieux,
Et l'on ſe voit réduit au pire.

FABLE XV.

LES METS D'OR. (*)

UN roi, fort amoureux de l'or,
Ne croyoit pas qu'en ſes entrailles
La terre fît jamais germer d'autre tréſor :
Avec l'or, diſoit-il, on bâtit des murailles ;
C'eſt avec l'or qu'on gagne des batailles,
Qu'on leve des ſoldats prêts à vous ſecourir ;
Il oublioit qu'il les falloit nourrir.
Ses peuples, chaque jour, exploitoient quelque mine ;
On ſe moquoit de la bonne Cérès,
Et l'abandon de ſes guérets,
De tout l'état annonçoit la ruine.
Je le crois bien ; cet or, ſi plein d'attraits,
Ne guérit point de la famine.
En pareil cas, le riche en vain,
Près de ſon coffre-fort amené par la faim,
Y cherche dequoi ſe repaître ;
L'or peut bien acheter le bled, devenu pain,
Mais il ne le fait jamais croître.
L'état alloit périr ; quand la reine, en ſecret,
Fit chez l'orfévre (ainſi l'a dit Plutarque)
Fondre en or des poiſſons, des pains, maint autre met,
Puis les fit ſervir au monarque.

(*) Le fond de cette fable eſt pris dans Plutarque, & la ſuivante eſt imitée de M. Lichtwer.

Son œil charmé les admire un moment ;
La faim bientôt vint le diſtraire,
Et dîner des yeux ſeulement
Lui parut un peu maigre chere.
Il demanda des mets plus propres à nourrir.
Voilà les ſeuls qu'on ait à vous offrir,
Dit la Reine auſſi-tôt ; pourroient-ils vous déplaire ?
La terre, qui jadis payoit ſi largement,
Refuſe maintenant ſes tributs à l'automne.
L'or eſt le ſeul fruit qu'elle donne ;
Il faut bien déſormais qu'il ſoit notre aliment.

Le Roi connut enfin, par cette remontrance,
Que ce métal n'eſt pas le plus riche tréſor ;
Et qu'on peut bien, lorſque moins on y penſe,
Être pauvre & nâger dans l'or.

FABLE XVI.

LE FUSIL ET LE LIÉVRE.

D'un orme épais un chaſſeur ombragé
Dormoit couché ſur une gerbe ;
Tandis que ſon fuſil chargé
A ſes pieds repoſoit ſur l'herbe.
Sautant & gambadant en ſes bonds inégaux,
Près d'eux paſſe un lievre timide ;
Il voit l'arme fatale, & faiſant trève aux ſauts,
S'enfuit moins gai, mais plus rapide.
Il s'arrête un peu haraſſé,
Derriere un arbre enfoncé dans la plaine ;

Et de ſes quatre pieds l'un ſur l'autre preſſé,
Blottit ſon corps en boule ramaſſé,
Ecoute & retient ſon haleine.
Mais bientôt curieux, enhardi de nouveau,
Sur le cou l'oreille étendue,
Tout doucement allongeant ſon muſeau,
Vers le fuſil il dirige ſa vue.
Bon, ſe dit-il en ſoi! quoi, c'eſt-là ce qui tue!
Il ne dit mot! il ſemble mort!
Pour tuer, il faut qu'il remue.
Mais il ne bouge point. Oh! oh! le maître dort.
Lors il haſarde un pas, puis deux, puis quatre;
Puis il court au fuſil, prend un ton cavalier,
Le heurte même, & d'un air familier
Près de lui commence à s'ébattre.
Fuis, atôme imprudent & d'orgueil enivré,
Dit le fuſil, qui s'ennuie & ſe laſſe!
Ignores-tu que je puis à mon gré
T'envoyer aux enfers expier ton audace?
Le tigre carnacier, le lion belliqueux
Tremble au ſeul bruit des foudres que j'enſerre,
Nul ne ſe joue à mon tonnerre;
Plus foible, au moins ſois auſſi ſage qu'eux.
Va, ce bruit, dit le liévre, envain frappe l'oreille;
Nous ſçavons tous quel pouvoir eſt le tien.
Nous te craignons, tant que ton maître veille,
Dès qu'il s'endort, tu n'es plus rien.

A quoi ſervent les loix, appui du citoyen,
Lorſque le magiſtrat ſommeille?

FABLE XVII.

LES DEUX TORTUES.

Qui l'eût penſé ? qui ne ſeroit ſurpris ?
Une tortue & ſa commere,
De la courſe un beau jour ſe diſputoient le prix ;
Des juges avoient été pris
Pour couronner la plus légere.
Bientôt las, ennuyé, le tribunal bâilla ;
Puis, ſans mot dire, il s'en alla.
Elles couroient encore, (autant qu'une tortue
Peut courir) ſi tout près, la linote abattue
N'eût crié par deux fois : holà !
Arrêtez, arrêtez donc là.
Vos Juges ont quitté l'arène ;
Voulez-vous donc, vous, y coucher ?
Croyez-moi, reprenez haleine ;
Mais avant de courir, apprenez à marcher.

FABLE XVIII.

LE NOUVEL AMPHION.

Certain badaud..... quelques malins eſprits
Diront peut-être, étoit-il de Paris ?
Non, il ſortoit du fond d'une province.
Or ce badaud, d'un ſçavoir aſſez mince,
Liſoit pourtant quelques écrits.

Les ſots liſent auſſi les livres qu'on publie ;
Ils en font même quelquefois.
Sa ſottiſe à la fin s'accrut, devint folie.
Il avoit lu qu'Amphion dans les bois,
Faiſant parler jadis la flûte ſous ſes doigts,
Aux arbres étonnés donnoit l'ame & la vie.
Que l'ours, le loup, le tigre, au bruit de ſes chanſons,
Le ſuivoient, mariant leurs pas à la cadence ;
Que la pierre à ſon gré ſe mêlant à leur danſe,
Sans architecte & ſans maçons,
Se bâtiſſoit en ville. Quand j'y penſe,
Cet art me plaît aſſez, dit-il. Il veut ſoudain
Ouvrir, dans le bois de Vincenne,
Un bal pareil, & bâtir vers la plaine
Au moins une maiſon ayant cour & jardin,
Remiſe & cætera. Le voilà, flûte en main,
Qui ſouffle & ſouffle à perdre haleine.
Mais chez les animaux, pas un ne l'entendit,
Et l'écho ſeul lui répondit.
Ce prodige l'étonne ; il ne peut le comprendre.
Il admiroit, ſans ſe laſſer,
Que pas un rocher ne fût tendre,
Que pas un cerf ne ſçût danſer.
Il remet dans ſa poche une flûte inutile,
Puis tout chagrin s'en retourne à la ville :
Ah ! c'en eſt fait, diſoit-il confondu ;
Nature, tu n'es plus ; les ans t'ont pervertie.
Pauvre Amphion, que dirois-tu ?
Rien n'eſt ſenſible à l'harmonie ;
Tout a changé, tout eſt perdu.

Combien de gens, que l'on croit ſages,

Sont

Sont le portrait du fou que j'ai cité !
L'auteur, dont le public a ſifflé les ouvrages,
S'en va criant que le goût s'eſt gâté.
Doris, qui touche à la vieilleſſe,
Crie à ſon tour que la jeuneſſe
Eſt injuſte envers la beauté.

FABLE XIX.

L'ABEILLE. (*)

JE te vois au haſard ſans ceſſe voltiger,
Diſoit une jeune glaneuſe ;
Petite abeille, il eſt dans ce verger
Plus d'une plante vénéneuſe.
Oui; mais mon art, dit l'abeille, eſt certain.
Je ne ſuis point un aveugle caprice;
Dès qu'une fleur m'entrouvre ſon calice,
J'en pompe le nectar, j'y laiſſe le venin.

(*) Cette fable eſt imitée de l'allemand de M. Gleim.

FABLE XX.

LE PÊCHER.

En ſon pays nul n'eſt prophete,
Pas même ſaint. En Perſe étoit
Un jardinier qui viſitoit
Des vergers dont la veille il avoit fait emplettes.
Dans un recoin il trouva par haſard
Un pêcher tout honteux, né ſans doute en cachette,
Et qui ſembloit végéter à l'écart.
Un pêcher! ciel! un arbre abhorré d'âge en âge
Chez les Perſans. Le jardinier, je crois,
S'il eût été chrétien, ſoudain ſur ſon viſage
Eût fait un grand ſigne de croix.
Mais il étoit payen; il jura: quelle audace,
Cria-t-il! quoi! vil ſauvageon!
Arbuſte empoiſonné! tu viens montrer ta face
Dans cet enclos, y verſer ton poiſon?
A l'inſtant qu'on m'en débarraſſe;
Que la hâche s'apprête à m'en faire raiſon.
Le pêcher, à cette menace,
De toutes ſes feuilles tremblant,
S'humilie & demande grace:
Bon Jardinier, dit-il, mon crime eſt grand;
Je confeſſe mes torts, mais ſoyez moins ſévere.
Ne pourrai-je vous attendrir?
Me traiter, moi, ſi jeune, avec tant de colere!
A peine je ſuis né, faut-il déja mourir?
Laiſſez-moi vivre ici; j'y tiens ſi peu de place!

Sans nuire à mes voiſins, je vivrai dans mon coin;
Je retiendrai mes branches avec ſoin;
J'empêcherai, pour prendre moins d'eſpace,
Que ma racine enfin n'aille trop loin.
Souffrez, hélas! que je demeure,
Et que je meure
Où je ſuis né.
Survient un étranger, curieux perſonnage,
Pourchaſſant des ſecrets de rivage en rivage.
Pour la rançon de l'arbre condamné
Il offre de l'argent, & l'on conclut ſans peine;
Au premier mot l'arbre eſt lâché:
On fait toujours fort bon marché
D'un meuble inutile ou qui gêne.
Avec ſon arbre empaqueté
Le voyageur fait voile vers la France;
Il arrive, & bientôt dans un lieu de plaiſance
Voilà le pêcher tranſplanté.
Il prend, grandit, fleurit, & les fruits de paroître;
La pêche enfin mûrit: ah! le beau fruit, dit-on!
Quel teint! quelle fraîcheur! heureux l'arbre & le maître!
Voilà ma foi, ſi le fruit en eſt bon,
Le roi des arbres.... Qu'il proſpere!
Ça, dit le maître, il en eſt tems enfin,
Voyons ſi ce pêcher conſerve ſon venin
Au ſein d'une terre étrangere.
Il fait l'eſſai; ſur qui? je n'en ſçais rien:
Ou ſur un homme, ou ſur un chien,
Lequel des deux n'importe guere.
La pêche enfin, à qui l'oſa manger,
Donna du plaiſir ſans danger.

Le bruit en eſt ſemé : quoi ! ſi bonne & ſi belle !
C'eſt un prodige ; on court ſoir & matin ;
Toujours ambaſſade nouvelle.
Heureux qui peut dans un feſtin
En offrir une au moins, tant chétive ſoit-elle !
L'arbre dès-lors eſt bien paliſſadé,
Bien arroſé, bien choyé, bien gardé,
Et l'on craint encor l'eſcalade.
On tremble à chaque inſtant : s'il étoit à l'étroit !
S'il avoit ſoif ! ah ! s'il étoit malade !
Au mois d'Août on craint qu'il n'ait froid.
Cet arbre enfin, qu'en Perſe on humilie,
Cher à la France, eſt par-tout propagé.
Tel acquiert des vertus en quittant ſa patrie ;
Qui n'eût été qu'un ſot, s'il n'eût pas voyagé.

Fin du ſecond Livre.

FABLES
NOUVELLES.
LIVRE TROISIÉME.

PROLOGUE.

OH ! que mon cœur ſe plaît & s'intéreſſe
A faire converſer les brebis & les loups !
Que cet emploi me ſemble doux !
Et qu'il ſied bien à ma pareſſe !
Le fabuliſte aſſortit ſes couleurs
A ſon caprice, il inſtruit & s'amuſe ;
Dans le champ du travail, pour lui naiſſent les fleurs,
De l'une à l'autre il voltige, & ſa Muſe
Enfante au moins ſans de longues douleurs.
Vers la nature alors je retourne en ſilence,
Je redeviens enfant, je charme mes loiſirs ;
De l'enfance j'ai les plaiſirs,
Je crois en avoir l'innocence.
Tu l'avois, la Fontaine ; auſſi tes vers heureux,
Cadencés par la négligence,
Ont un charme, qu'alors on ignoroit en France,
Et que n'auront point tes neveux.
Oui, c'eſt par-là qu'échappés à ſa veine
Ses vers doux, ingénus, font aimer ſes leçons :
Je crois voir ce bon la Fontaine,
Auſſi ſimple que ſes moutons,
Sentir leur joie & partager leur peine !
Je crois l'entendre dire : hélas ! jeanot lapin
N'eſt plus chez lui ; la belette le chaſſe.
Que va-t-il devenir ? & ce pauvre robin,
Robin mouton : quelle diſgrace !
On ne le trouve plus : le loup l'aura mangé ;
Ainſi lui-même il paroît affligé

Des maux dont il trace l'image ;
Sans bien ſentir, ah ! peindroit-il ſi bien ?
Si l'ame n'a part à l'ouvrage,
L'eſprit tout ſeul ne finit jamais rien.
De cet homme immortel je n'aurai point la gloire ;
Pourtant j'oſe par fois lui diſputer le prix ;
Et quand de ſon côté ſe range la victoire,
Je me conſole en liſant ſes écrits.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE TROISIÉME.

FABLE PREMIERE.

LE MAITRE ET L'ESCLAVE.

Un merveilleux, un homme unique,
Tel qu'à Paris on en voit par eſſain ;
Folâtre chez autrui, chez ſoi dur, tyrannique ;
Pour tout dire, uniſſant enfin
Le convive charmant & le maître inhumain,
Sur un cabriolet, en fort leſte équipage,
Rouloit; quand ſon cheval, cheval de haut parage,
Qui depuis très-long-tems trottoit & galopoit,
Las & foible, arrive au paſſage
D'un petit pont ſans parapet.
Le maître fouette encor l'animal hors d'haleine ;
Qui ſoufflant, haletant, rendu,
Chancele, tombe, & ſur l'arene,
Les pieds levés, reſte étendu.
Le trajet étoit court, mais preſqu'impraticable,
Il n'avoit avec lui qu'un négre eſclave-né ;

Qu'euſſiez-vous fait en cas ſemblable ?
Sur vos deux pieds, je crois, bien ou mal réſigné,
A petit pas, vous auriez cheminé,
Donnant le char & le courſier au diable.
C'étoit bien le plus ſage ; auſſi
Notre fat n'en fit rien. Ce deſpote endurci,
Cœur revêtu d'une triple cuiraſſe,
Appelle ſon laquais : viens te ranger ici,
Lui dit-il, & traîne à ſa place.
Accoutumé dès long-tems à ſouffrir,
Le valet obéit, épuiſe force, adreſſe,
Sent des flots de ſueur ſur ſes membres courir,
Traîne toujours ; &, loin de s'attendrir,
Le maître accuſe ſa pareſſe.
Tout alloit bien encore, & pour le ſecourir,
Ce zélé ſerviteur rappelloit ſon courage ;
Mais à la barbarie il ajoute l'outrage,
Et le traitant comme un des animaux
Qu'il remplaçoit : vas-donc, vîte, au rivage,
Dit-il. Et de ſon fouet accompagner ces mots,
Il le frappe avec violence.
Le valet ſe redreſſe, & d'un front irrité :
Barbare, c'en eſt trop, dit-il ; ta cruauté
Vient de fatiguer ma conſtance.
Meurs, tu l'as mérité. Soudain
Il alloit dans les flots lancer avec furie
Et le maître & le char : grace, rends-moi la vie,
S'écrie alors le maître, en lui tendant la main.
Le ſerviteur s'arrête à cette humble priere,
Et plus humain que lui : je ſuis aſſez vengé,
Dit-il ; vous m'avez outragé ;
Mais vous avez vaincu ma haine & ma coiere.

Puiſſai-je vaincre auſſi votre inhumanité !
Un maître, en nous payant, nous enchaîne & nous brave :
Mais ſouvenez-vous bien que, malgré ſa fierté,
Le tyran dépend de l'eſclave.

FABLE II.

LE CERF-VOLANT ET LA COMÈTE.

Un cerf-volant illuminé,
Qui ſe croyoit au moins une planete,
Vit ſur ſa tête un jour une ardente comete,
De ſon corps lumineux fendre l'air étonné.
Attends ma ſœur, attends, cria-t-il; c'eſt ton frere.
Je ſuis à toi; je monte au haut des cieux;
Je ſuis auſſi moi-même un aſtre radieux;
De nos feux réunis enflàmons l'atmoſphere.
Alors, aidé du vent, il trace maints ſillons,
Monte, & rompant enfin le fil qui le ſeconde,
Le nouvel aſtre, en un marais immonde,
Va pour jamais éteindre ſes rayons.

Mes amis, plaignons ſa ſottiſe;
L'orgueil qui le perdit eſt auſſi notre écueil;
Et j'ai toujours vu que l'orgueil
Etoit voiſin de la bêtiſe.

FABLE III.

LES ÉCUREUILS.

Deux écureuils, pour vol, ou d'autres cas
honteux
Qui portoient coup à leur gloire paſſée,
Avoient perdu leur queue; ils s'en alloient tous deux,
L'œil moins vif, la tête baiſſée.
Cette queue arrachée, en les rendant hideux,
Rappelloit leur ignominie;
Ainſi toujours en compagnie,
Ils menoient un témoin qui dépoſoit contre eux.
Ils devinrent amis: un couple malheureux
Ne tarde pas long-tems à l'être.
Bien réſolus de s'aimer juſqu'au bout:
Nous voilà pour toujours hors d'état de paroître,
Se diſoient-ils! patience. Après tout,
On vit ſans queue. Un écureuil cauſtique,
Comme ils philoſophoient, ſurvient à leur côté,
Et, les apoſtrophant d'un grand rire affecté,
Il déconcerte un peu l'humeur philoſophique.
Enfin pour eſquiver la cenſure publique,
Au plus épais du bois ils courent s'enfoncer.
Là, chacun d'eux un jour ayant vu trépaſſer
Son pere: ami, dit l'un, il me vient une idée:
Ces deux morts ont leur queue; ils l'ont aſſez gardée.
D'ailleurs ſans peine un mort peut s'en paſſer.
Qu'en feroient-ils dans l'autre monde?
Parons-nous en dans celui-ci.
Ma foi, c'eſt mon avis auſſi,

Dit l'autre ; allons, le haſard nous ſeconde.
Qui doit hériter d'eux ? c'eſt nous aſſurément.
Aux défunts ſur l'heure ils arrachent
La queue, & fort adroitement
Au dos l'un de l'autre ils l'attachent.
Comme alors chacun d'eux s'enfuit de ſa priſon,
Fier de ſa parure nouvelle !
Fier ! c'eſt bien de quoi, dira-t-on !
Une queue. — Ils l'avoient fort belle.
— Oui ; mais d'emprunt. — Belle raiſon !
Le grand malheur ! quoi, ſur pareilles choſes
Pourroit-on ſe formaliſer ?
Moi, je vois tous les jours, ſans me ſcandaliſer,
De beaux cheveux, des dents, & des lis & des roſes
D'emprunt auſſi. Quand les marchands
Se trouvent payés, ou contens,
Qu'avez-vous donc à dire aux gens ?
Rien. Nos deux écureuils, côte-à-côte marchans,
Dans le monde oſent reparoître.
Vous euſſiez vu chacun prêt à les reconnoître,
Les accueillir. On ne ſe ſouvient plus
De leurs revers, de leur triſte aventure ;
En recouvrant leur antique parure,
Ils ont repris leur gloire & leurs vertus.

Lorſqu'un frippon tombe en diſgrace,
On applaudit, on rit de ſes malheurs :
Viennent les biens & les honneurs,
Auſſi-tôt la honte s'efface.
Je n'outre rien. J'ai connu maint larron,
Qu'il n'eſt pas beſoin que je nomme :
Deſcendoient-ils ? on crioit : le frippon !
S'ils remontoient : ah ! l'honnête homme !

FABLE IV.

LE BŒUF.

UN gros bœuf, fils unique, héritier d'un grand nom,
D'une race des mieux titrées,
Qui, par ſa condition,
Avoit les grandes entrées
A la cour du roi lion :
Ce bœuf, dis-je, dès ſon enfance,
Reçut une éducation
Conforme à ſa haute naiſſance.
Afin qu'il pût un jour honorer ſa maiſon,
On avoit meublé ſa mémoire
D'idiomes divers, de phyſique, d'hiſtoire,
De morale, & vous pouvez croire
Qu'on n'avoit pas négligé le blaſon.
Mais ſur-tout enflammé par les vertus ſublimes,
Il s'étoit enrichi des plus belles maximes
D'héroïſme & de probité ;
Enfin le grand, le beau, l'honnête,
Il vous avoit tout dans la tête,
Par ordre & bien étiqueté.
Il faiſoit plus, il pratiquoit lui-même
Les vertus qu'il prêchoit. Il parut à la cour,
Qui lui ſembla dans moins d'un jour
Peu conforme à ſon beau ſyſtême.
Il y voyoit les vices reſpectés ;
Il les fronda, combattit le ſcandale.
Il s'en alloit ſemant de tous côtés

De très-longs discours de morale,
Toujours beaux, mais fort peu goûtés.
Avec candeur, mais avec peu d'adresse,
Il censuroit toujours : ami, prends garde à toi,
Lui dit un courtisan. L'on te hait. Je confesse
Qu'il est fort beau d'inspirer la sagesse ;
Oui, mais pour nous, pour toi-même, je croi,
Tu devrois la produire avec moins de rudesse.
Si tu veux qu'on l'écoute, il faut la faire aimer.

Netre Caton, bien loin de s'allarmer,
Rit du conseil & poursuit son ouvrage.
Tant & si bien prêcha le personnage,
Qu'après un mois, de la sorte écoulé,
La cour n'en devint pas plus sage,
Et le prêcheur fut exilé.

Censeurs, n'effarouchez personne ;
Une leçon, telle enfin qu'elle soit,
Sera toujours, si rien ne l'assaisonne,
Inutile à qui la reçoit,
Et dangereuse à qui la donne.

FABLE V.

LES TROIS LIONS.

De trois freres lions, tous trois du sang royal,
Un seul devoit succéder à son pere.
Tandis que sur le choix le peuple délibere,
A l'assemblée accourt chaque rival.

L'un dit : je vous rendrai favoris de Bellonne.
L'autre : au ſein de la paix je vous enrichirai.
Le dernier dit : moi, je vous aimerai :
Le dernier obtint la couronne.

FABLE VI.

L'OIE ET LE LOUP. (*)

DANS un étang, d'herbes embarraſſé,
Une oie, agreſte priſonniere,
Alongeant ſon long cou, hors des ondes hauſſé,
Crioit d'une voix rauque & fiere :
Une oie a ſauvé du vainqueur
Le capitole & Rome entiere ;
Qu'on nous diſpute la valeur.

Au bord des eaux, un loup, dans un pieux caprice,
Diſoit d'un ton doucereux & benin :
Une louve, honorée en plus d'un ſacrifice,
Jadis du fondateur Romain
Fut la douce & tendre nourrice ;
Et qu'on nous diſe après, qu'un loup eſt inhumain !
Qu'on eſt ingrat, reprenoient-ils encore !
Voilà l'homme, il eſt ainſi fait.
Nous le ſervons, il jouit du bienfait,
Et nos vertus, il les ignore.
Néanmoins, ô mortels jaloux,

(*) Cette fable eſt imitée de l'Allemand de M. de Hagedorn.

Quoique votre orgueil en décide,
La nature a fait, malgré vous,
Les loups humains, l'oie intrépide.
Un milan plane alors près du vaillant oiſeau ;
Soudain avec un cri, qui de ſon bec s'échappe,
Le héros emplumé ſe plonge au fond de l'eau.
D'autre part ſurvient un agneau ;
Le tendre loup vole & le happe.

Méfiez-vous de qui prône ſans fin
Une ombre de vertu, voile heureux & propice :
Vienne l'occaſion, vous reverrez ſoudain,
Ou ſa foibleſſe, ou ſa malice.

FABLE VII.

L'HOMME ET L'ESPALIER.

UN mal-adroit particulier
Avoit, dans un enclos fertile,
Des arbres qu'il vouloit unir en eſpalier.
Mais ſi-tôt qu'il trouvoit une branche indocile,
Il la coupoit ſur l'heure, au lieu de la plier.
Enfin ſa ſerpe indiſcrette
Coupe tant ſoir & matin,
Qu'il voit bientôt mourir ſes arbres qu'il regrette,
Et qui pouvoient ſans peine embellir ſon jardin.

Tous ces rameaux, que du tronc il ſépare,
Que l'étourdi vient arracher ;
Avec nos paſſions, lecteur, je les compare ;
Il faut les diriger, & non les retrancher.

FABLE VIII.

L'OURS ET LE SINGE.

L'OURS vint trouver le ſinge, & lui dit : on aſſure
Que vous prenez fort bien les airs de cour.
Vous avez, dit-on, nuit & jour
Fait une fort belle figure
Dans le grand monde ; or je voudrois auſſi
Être au courant, fréquenter la nobleſſe,
Me former ; & je viens ici
Faire ſous vous un cours de politeſſe.
Le ſinge l'entreprit. Voilà, matin & ſoir,
L'ours apprentif dans l'art du petit-maître,
Auprès du ſinge, il faut le voir
Prendre leçon : allons donc, tâchez d'être
Vif & léger ; prenez l'air cavalier,
Diſoit le maître à l'écolier.
Regardez-moi, ſouriez avec grâce,
Et d'un air un peu familier.....
O ciel ! quelle horrible grimace !
Parlez, perfifflez-moi. Bon dieu, quel ton groſſier !
Pendant ſix mois, n'ayant ni paix, ni treve,
L'ours prit leçon, & le maître ſurpris,
Après ſix mois renvoya ſon éleve
Tout auſſi ſot qu'il l'avoit pris.
Va, lui dit-il, je me ſens incapable
De te façonner de mes jours ;
Lorſque tu ceſſeras d'être ours,
Tu pourras devenir aimable.

FABLE IX.

LA TOILE D'ARAIGNÉE.

UNE araignée, avide insecte,
Tendit sa toile à des lambris;
Au nouveau labyrinthe un moucheron surpris
Servit au déjeuner du perfide architecte.
A sa toile un gros taon s'enlace; vain effroi!
Il sçait, pour s'esquiver, la briser d'un coup d'aîle.

C'est ainsi que le foible est vaincu par la loi,
Quand le puissant triomphe d'elle.

FABLE X.

LE JEUNE LION.

LES animaux avoient élu pour maître
Un jeune lion, fils de roi;
Mais à ses courtisans avant d'ajouter foi,
Il voulut un beau jour les sonder, les connoître.
Voici comme il s'y prit. Amis, dit-il, je veux
Remercier le ciel du sceptre qu'il me donne:
Il est juste qu'un jour où j'obtiens la couronne
Soit solemnisé par des jeux.
Je vais donner des prix; mais je prétends moi-même,
Concourir & les disputer.
Commander, pour les rois sans doute est l'art suprême,
Mais les talens sont-ils à rejetter?

Non, je fais très-grand cas d'un pareil avantage.
Peut-être faudroit-il qu'un monarque en effet,
Dans ſes états eût le plus beau viſage,
Fût le plus fort, le plus grand, le mieux fait,
Comme il doit être le plus ſage.
C'eſt mon avis. Flatteurs de le bénir cent fois.
Les jeux s'ouvrent alors. Pour courir dans l'arene
Avec le prince, on a fait choix
D'un vieux cerf ſe traînant à peine,
Et de qui la tête incertaine
Gémit, chancele ſous le poids
De ſon bois.
A mi-chemin il tombe ſans haleine,
Et le lion reſte vainqueur.
Quel coureur, cria-t-on! comme il brûle la plaine!
Le cerf, auprès de lui, ne va qu'avec lenteur.
Le chant a ſuccédé. Près de lui vient ſe rendre
Le roſſignol au modeſte maintien,
Qui, comme bon muſicien,
Se fait long-tems prier, puis fredonne un air tendre.
Le bois doucement retentit;
Après lui, du lion la voix ſe fait entendre;
Il chante, en bon françois c'eſt dire qu'il rugit.
Dieu ſçait ſi l'on cria victoire;
Que cette muſique a d'appas!
Quelle voix mâle! il brille en tout genre de gloire.
Le roſſignol ſiffle, il ne chante pas.
Et de ces vils flatteurs le lion rit tout bas.
La lutte vient enfin. Un loup, gros de malice,
Auteur fameux de cent aſſaſſinats,
Et dont le roi, ſûr de ſes attentats,
S'étoit promis de ſe faire juſtice,

Arrive pour lutter, dont il tremble à part ſoi.
Le lion le ſaiſit, l'embraſſe,
L'étouffe en le ſerrant, & l'étend ſur la place.
Et la cour de crier *vivat* : oh ! par ma foi,
C'eſt un Hercule ; quelle grâce !
Comme il l'a tué ! le bon roi !
Ah ! c'en eſt trop, dit-il ; fuyez, vils perſonnages ;
Je ne veux point de flatteurs à mes gages.
Sçaurois-je diſcerner, en vous donnant la loi,
Le bien du mal, ſi l'un & l'autre en moi
A même droit à vos ſuffrages ?
Il chercha des amis, & leur dit : qui ne ſçait
Répondre que des oui, ne fait pas mon affaire.
Oſez, quand je fais mal, me dire c'eſt mal fait,
Si vous voulez que j'apprenne à bien faire.

FABLE XI.

LE VRAI SÇAVANT.

L'ORGUEIL ſuit la ſcience : erreur. Je le ſoutien ;
Plus ſouvent l'ignorance, amis, le fait éclore.
L'ignorant ſe loue, il fait bien ;
Sans lui, qui le loûroit ? Le ſçavant ne dit rien ;
Il eſt modeſte, & c'eſt mieux fait encore.
Vîte, à la preuve. Oui-dà, j'y vien.

Dans des climats inconnus au vulgaire,
(Le fabuliſte ſeul a droit d'y voyager)
Il étoit un lycée, aſyle ſolitaire,
Où s'inſtruiſoient ceux qu'on vouloit charger

D'élever la jeuneſſe ; important miniſtere.
Certain vieillard, homme ſage & bon pere,
Dont le fils étoit déja grand,
Y vint chercher un maître ; il arrive : en entrant,
Docteurs de ſe lever ; on l'entoure, on approche.
A peine eut-il dit ſon projet,
Qu'il entendit crier à droite, à gauche :
Je ſçais tout. Dans un coin, un docteur plus diſcret
Diſoit : je ne ſçais rien. Lors plus d'un pere achete
Ces gens qui ſçavoient tout ; mais par notre vieillard
Ce dernier fut mis à l'écart,
Et chacun rit de ſon emplette.
Mais au fait : lequel de ces lots
Fut le meilleur ? On l'apprit par l'uſage.
Ces grands ſçavans n'étoient que de grands ſots ;
Ce dernier fut un homme ſage.

FABLE XII.

LE LOUP VISIONNAIRE.

DANS un châtel abandonné,
Tapiſſé de vieilles peintures,
Un loup entra ; le mur étoit orné
D'animaux peints, dont les figures
Lui ſembloient reſpirer : bon, dit-il étonné !
Je craignois de trouver dans cette galerie
Race d'hommes : oh ! non ; j'y vois,
Dieu-merci, bonne compagnie ;
Ce ſont des animaux. Du geſte & de la voix
Le loup alors, pour faire connoiſſance,

Fait mainte & mainte révérence,
Pas une n'eſt rendue. Oh ! diable ! ces gens-là
Sont un peu fiers, dit-il ! Après cela,
Dans la toile il vit d'aventure
Un objet qui le conſola.
Quelques moutons paiſſant ſur la verdure
En peinture ;
Or le voilà
Qui ne ſe ſent pas d'aiſe ; il jure
D'en faire au moins plus d'un gala.
Le premier paroît maigre, il lorgne le deuxiéme ;
Sa patte alors s'étend, s'allonge ; mais ſoudain
Il voit plus bas qu'un pâtre étrangle à chaque main
Un loup, & ſous ſes pieds en étouffe un troiſiéme.
Dieu ſçait s'il perdit l'appétit ;
Sans demander le nom du berger, il partit,
Délogea vîte ſans trompette.
Puis il va racontant qu'il a vu près du bois
Un prodige ; un berger, qui, ſans chien, ſans houlette,
Etrangle trois loups à la fois.

Il le croyoit, peut-être il le fit croire.
Il diſoit : oui, j'ai vu ceci.
Défions-nous toujours d'une incroyable hiſtoire ;
Les yeux peuvent tromper auſſi.

FABLE XIII.

LE POMMIER ET LE MYRTHE.

UN myrthe verdoyant ſe moquoit en hiver
D'un pommier ſon voiſin, flétri par la froidure;
Te voilà beau, diſoit-il! ſans verdure,
Pâle, défait, nud comme un ver.
Regarde : autour de moi la nature eſt ſtérile,
Que dis-je, morte; eh! bien, je vis ſur ſon tombeau.
Oui, répond le pommier, je te vois toujours beau;
Toujours charmant, jamais utile.
Moi, j'enfante des fruits dans la ſaiſon fertile,
Et j'épuiſe ma ſeve exprès
Pour les nourrir, car j'aime à les voir croître.
J'en ſuis malade enſuite, & j'en ai moins d'attraits?
Mais j'ai nourri ce que j'avois fait naître.

O meres, nourriſſez l'enfant qui vous doit l'être,
Fuſſiez-vous moins belles après.

FABLE XIV.

L'ÉLEPHANT.

QUI voit un homme, les voit tous.
Oui; le dehors ſans doute ſe reſſemble;
Mais les eſprits? il en eſt, ce me ſemble,
De plus ſages, ou de moins ſous.
Tels ſont les animaux. L'élephant a la gloire
D'être

D'être prudent ; mais aujourd'hui
De l'un deux je conte une hiſtoire,
Qui dépoſe un peu contre lui.
De ſa trompe volumineuſe
Il ſe plaignoit un jour amérement.
C'étoit, à ſon avis, un fort ſot ornement
Qui le déshonoroit. Traîner à tout moment
Une maſſe informe & hideuſe,
Qui s'allonge ſans grâce & tombe lourdement!
Jupiter avoit bien affaire
De l'affubler ainſi! Quel poids! ſous le ſoleil,
S'écrioit-il avec colere,
Vit-on jamais un nez pareil?
Jupiter qui voit tout, du ſéjour du tonnerre
L'entend, l'exauce; au même inſtant
L'animal ſent tomber à terre
Ce lourd fardeau, dont il ſe plaignoit tant.
Qu'arriva-t-il? bientôt dame nature
Lui demanda quelque aliment.
Mais où trouver un inſtrument
Qui juſqu'à ſon palais portât la nourriture,
Comme ſa trompe? Il ſent enfin
La ſottiſe qu'il vient de faire.
Hélas! comment s'y prendre? avec la faim
Nous ſçavons tous qu'on ne raiſonne guere;
Il s'agit de la ſatisfaire,
Ou d'en mourir: or un matin
Il en mourut dans ſon triſte repaire.

L'œil des dieux voit plus loin que nous.
C'eſt nos deſirs qu'il nous faut craindre;
Si le ciel les exauçoit tous,
Nous ſerions, je crois, bien à plaindre.

FABLE XV.

LE PRIX DISPUTÉ PAR LES ANIMAUX.

A LA fortune on demande avec zèle
Des honneurs, de l'or & de l'or ;
Moi, je laiſſe courir après cette infidelle.
Je n'ai pas ſix luſtres encor,
J'ai vu pourtant, j'ai vu comme on traite avec elle.
J'ai vu par quel chemin elle vous fait monrer,
Meſſieurs les favoris ; faites ſans moi la route.
En ſoi, l'or, les grandeurs ſont fort bons, oui ſans doute,
L'homme ſage par ſois peut ſe laiſſer tenter ;
Il s'informe du prix, & le prix l'en dégoûte.
Et que peuvent ſervir d'innombrables valets ?
Que ſont des toîts dorés, ſi l'on n'y vit en maître ?
En pareil cas, tel qu'il puiſſe être,
Un chez-ſoi vaut mieux qu'un palais.
Chez ſoi! quel mot! qu'il eſt doux à l'oreille!
A la mienne du moins. Si votre avis, lecteurs,
N'eſt pas le mien ; ſi dans vos cœurs
Le deſir des grandeurs s'éveille,
Liſez ; ma fable vous conſeille ;
Voici la route des grandeurs.

Sur les bords d'une plaine immenſe,
Sa majeſté lionne un jour
Fit planter un poteau, puis il dit à ſa cour :
Je vais parler, faites ſilence.
Je veux donner des jeux. Celui qui, plein de cœur,

Sçaura, ſous les yeux de ſon prince,
S'élancer vers ce but, y toucher en vainqueur,
Aura pour prix une province.
Ce prix n'eſt pas à remporter
Auſſi facile qu'on peut croire;
Or voici quel obſtacle il faudra ſurmonter
Pour s'emparer de la victoire.
Chacun des concurrens doit s'ouvrir un chemin
A travers ſes rivaux attroupés au paſſage,
Qui vont, pour l'arrêter ſoudain,
Employer tout, force, adreſſe & courage.
Il dit. Les rangs ſont fixés par le ſort.
Le lievre part, & le ſinge d'abord
S'arme d'un long bâton, puis l'attend en ſilence;
Il guette, prend ſon tems, & tandis qu'il s'élance
De bonds en bonds vers le poteau,
Dans les jambes du lievre il paſſe
Son gros bâton, le coureur s'embarraſſe,
Chancele, tombe, & du muſeau
Frappant la terre, il fait laide grimace.
Spectateurs d'applaudir au mal,
Et de rire, dieu ſçait, du chétif animal.

Après lui le cerf entre en lice;
Mais le renard, tout paîtri de malice,
Lance une corde avec un nœud coulant;
Le nœud s'accroche au bois du cerf déja tremblant,
Coule, ſe reſſerre, l'entraîne;
L'animal cede & va roulant
A ſes pieds tomber ſur l'arene.

Loin d'effrayer les concurrens,

Sa chûte enhardit leur courage ;
D'autres déja ſont ſur les rangs ;
La force & l'art ſuccombent au paſſage.
Mais à l'animal terraſſé
Un autre ſuccede ſans ceſſe ;
L'art, par la force eſt repouſſé ;
La force l'eſt par la fineſſe.
Mais tandis qu'à grand bruit on s'arrache le prix ;
Le ſerpent ſous l'herbe ſe gliſſe ;
Ne ſiffle point, mais s'allonge en longs plis,
Circule, avance, arrive ; & par cet artifice,
On ſonge à peine à ce rival nouveau,
Qu'il a déja, de ſa tête dreſſée,
De ſon corps tortueux, embraſſé le poteau,
Dont il figure un caducée.

La ruſe du ſerpent, qui fit un ſi beau tour,
Sert toujours, n'eſt jamais uſée ;
Doutez-vous ? s'éclaircir eſt choſe fort aiſée ;
Demandez à nos gens de cour.

FABLE XVI.

LE LION ET LE CHIEN.

UNE lionne étoit fort belle ;
Elle mourut ; Belles ont ce ſort là :
Ah ! la beauté devroit être immortelle !
Le lion veuf gémit, puis il ſe conſola ;
Puis vint une flâme nouvelle,
Et puis enfin il convola.

Chacun des courtiſans, par diverſes largeſſes,
Se ſignala pour faire honneur
A cet hymen ; un coq, lâche flatteur,
Courut offrir au prince une de ſes maîtreſſes.
L'autruche, (ſans frémir peut-on l'imaginer ?)
Egorgeant ſes petits, mere lâche & cruelle,
D'elle-même vient les donner ;
Afin que le monarque eût, graces à ſon zèle,
De la volaille à ſon dîner.
Cela prit fort ; c'étoit un crime
Contre nature ; on le ſçait bien ; mais quoi !
C'étoit toujours aimer ſon roi
Plus que ſon propre ſang ; ce trait parut ſublime ;
Maint pere en fit autant, & je le croi.
Nous autres bonnes gens, nés dans l'ombre des villes,
Nous reſtons à ces traits effrayés, confondus ;
Placés trop bas, nos ames viles
Ne ſont point au niveau de ſi hautes vertus.
On ſent mieux à la cour les efforts héroïques ;
Conſolons-nous. Sans faſte & ſans apprêts,
Un gros chien des plus pacifiques
Vint s'offrir ſeulement pour garder ſon palais.
Flatteurs de l'accuſer : quoi, ſire, oſer ſe rendre
Près de vous, la main nette ! ah ! c'eſt vous outrager.
Sa race encore eſt pourtant jeune & tendre ;
Cela doit faire un aſſez bon manger.

Vils flatteurs, dit le roi ! penſez-vous donc me plaire
Par les tributs d'un cœur dénaturé ?
Lorſqu'à ce chien ſa race eſt toujours chere,
De ſon zèle pour moi c'eſt un gage aſſuré !

Qu'attendre d'un cœur ſanguinaire ?
Ah ! dès ce jour je compte ſur le ſien ;
S'il offroit ſes petits, il ſeroit mauvais pere,
Sans être meilleur citoyen.

Quiconque a pu du ſang étouffer le murmure,
Pour toute autre vertu doit être ſuſpecté ;
Par quelles loix ſera donc arrêté
Celui qui peut braver les loix de la nature ?

FABLE XVII.

LE SUISSE.

UNE princeſſe mit au jour
Un fruit d'hymen ; je ne ſçais gueres
Si l'on peut dire, un fruit d'amour ;
L'amour, dit-on, parmi nos gens de cour,
Laiſſe l'hymen tout ſeul vaquer à ſes affaires.
Elle avoit à ſa porte un ſuiſſe, vieux griſon,
Epais de corps, & d'eſprit aſſez mince.
On court l'interroger : eſt-ce une fille ? — Non,
Répond-il. — Ah ! c'eſt un garçon.
-- Eh ! non, vous dis-je. -- Oh ! oh ! qu'eſt-ce donc ?
-- C'eſt un prince.

FABLE XVIII.

LE VAISSEAU INJUSTE.

La tempête agitoit les flots,
Et préſentoit la mort aux matelots....
On n'attend pas que, je m'arrête
A la décrire; aſſez d'autres, je croi,
Bien ou mal l'on fait avant moi;
Quel poëme n'a ſa tempête?
Tandis que le pilote agit avec ardeur,
Le vaiſſeau hargneux & grondeur,
Loin de rendre grace à ſon zèle,
S'en prend à tout; il clabaude, il querelle:
Le beau tapage que voilà,
Crioit-il! mal-adroit pilote!
Si nous allons mal, c'eſt ta faute.
Viens donc ici, va donc par-là!
Ainſi toujours, en lui rompant la tête,
Il s'en va grondant, criaillant,
Et le pilote, en travaillant,
Croit triompher de la tempête.
Hélas! trop inutile effort!
Contre elle il uſe en vain ſa force & ſon courage;
Vaincu par la fatigue, accablé, preſque mort,
Il céde, il tombe..... il fait naufrage.
Et que dit le vaiſſeau, fracaſſé, loin du port,
En proie au vent qui le baſote?
La tempête ſeule avoit tort;
Il abſout la tempête, & maudit ſon pilote.

Rois, je n'envîrai point vos pénibles emplois!
Du peuple malheureux l'injuſtice eſt commune;
Il confond les fautes des rois
Avec les torts de la fortune.

FABLE XIX.

LE TAUREAU ET LE MOUTON.

AVEC un taureau, Jean mouton
Alloit chez le boucher; dieu ſçait pour quelle affaire.
Eh! bien, dit-il, nous mourrons donc, mon frere.
Lors le taureau: mon frere! oh! oh! me parle-t-on?
De quoi s'aviſe ici ce téméraire?
Quoi! traiter avec moi de pair à compagnon!
Eh! mais, dit l'autre, pourquoi non?
Quand nous mourons tous deux, votre orgueil s'évertue?
Parbleu, mon beau monſieur, je croi
Que ſi tout-à-l'heure on vous tue,
Vous ſerez mort tout auſſi bien que moi.
Hélas! ajouta-t-il avec un doux langage,
Ton orgueil te ſuit donc par tout!
C'eſt un bien triſte perſonnage!
Qui pourroit adoucir ton cœur dur & ſauvage,
Si le malheur n'en vient à bout?

FABLE XX.

LA MOUCHE ET LE FOURMI-LION. (*

UNE mouche leſte & fringante,
Vit un fourmi-lion ; parmi les animaux,
Fourmi-lion eſt des moins beaux,
Et notre mouche étoit une belle arrogante.
Ciel ! dit-elle d'un ton railleur,
Que vois-je là dans la pouſſiere ?
Quelle ébauche ſale & groſſiere !
Cet inſecte fait mal au cœur.
Voyez un peu cette taille légere !
Mais c'eſt un embrion manqué ;
Quel eſt donc le pere & la mere

(*) Le fourmi-lion eſt un inſecte qui reſſemble aſſez au cloporte par ſa forme, & à l'araignée par ſes mœurs; il vit comme elle de mouches & de fourmis. C'eſt le plus redoutable ennemi de ces dernieres : de-là vient ſon nom de fourmi-lion, le lion des fourmis. Il marche à reculons. Sa couleur eſt d'un gris ſale, avec de perites taches noires. Il a deux perites cornes crochues qui ſe rejoignent par le bout quand il veut ſerrer ſa proie ; & il la prend avec une adreſſe curieuſe à obſerver. Après avoir fait dans le ſable, avec beaucoup de propreté, un trou figuré comme un entonnoir, il ſe place dans le fond, caché ſous le ſable, les deux cornes tendues en haut. La mouche ou la fourmi, qui s'approche du bord, eſt entraînée par le ſable qui s'éboule, ſans qu'elle puiſſe ſe ſervir de ſes pieds ou de ſes aîles pour ſe ſauver. Elle tombe entre les deux cornes du fourmi-lion, qui la ſaiſit, la ſerre étroitement, en ſuce le ſang dont il ſe nourrit, & enfin, ſans déranger ſon trou, la rejette à quelque diſtance, pour n'être pas incommodé par les cadavres.

Qui l'ont auſſi mal fabriqué ?
Ah ! dieu préſerve une femelle
Dont on attend un nouveau-né,
De regarder cette face nouvelle !
Elle ſeroit, d'après ce beau modèle,
Un petit monſtre bien tourné!
Deux jours après, la demoiſelle
Voit ſur le ſable un trou, qui s'ouvre en entonnoir;
Tandis que ſur les bords elle accourt pour le voir,
Le ſable qui roule avec elle
L'entraîne au fond de ce triſte manoir.
Qui l'habitoit ? Fourmi-lion : bon ſoir,
Lui cria-t-il ; c'eſt moi, la belle.
Fort à propos ici je vous revoi,
J'avois grand appétit. La réſiſtance eſt vaine ;
Et je veux déſormais vous épargner la peine
De voir des gens ſi mal bâtis que moi.

Railler, eſt une fantaiſie
Souvent funeſte à ſon auteur :
Combien de fois la raillerie
Va retomber ſur le railleur !
Un de nos rois, rival de l'Angleterre,
Raille ſur l'embonpoint du prince des Anglois ;
Un bon mot alluma la guerre,
Qui faillit renverſer le trône & les ſujets.

Fin du troiſième Livre.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE QUATRIÈME.

PROLOGUE.

A PHÉDRE.

PHÉDRE, tu fis chez les Romains
Revivre Ésope, & de ſes mains
Le goût poſa ton buſte au temple de la gloire ;
Permets que ma Muſe en ce jour
Vienne payer à ta mémoire
Un tribut d'eſtime & d'amour.
Abondante & jamais diffuſe,
La fable uſe chez toi des richeſſes de l'art,
Mais jamais elle n'en abuſe ;
Pour tout dire, en un un mot, tu permets à ta Muſe
La parure & jamais le fard.
Ne crois pas que pourtant je te nomme au Parnaſſe
Avant tes deux rivaux, le Grec & le Français ;
Le Grec t'a prévenu, le François te ſurpaſſe ;
C'eſt après eux que déſormais
La gloire a dû marquer ta place.
Mais c'eſt aſſez qu'on diſe : il fut chez les Romains
Ce qu'Ésope fut à la Grece ;
Comme lui ſes adroites mains
Des habits de la fable ont paré la ſageſſe ;
Il fut le précepteur & l'ami des humains.
Sans doute ton pays, fertile en grands courages,
Et connoiſſeur en beaux-eſprits,
Goûtoit, chériſſoit tes écrits ;
Mais à Rome, dis-moi, jugeoit-on vos ouvrages
Ainſi qu'on nous juge à Paris ?
Trouvoit-on de ces gens que le ſuccès éveille,

Dont l'eſprit voit toujours très-bien,
Dont le cœur ne ſent jamais rien,
Et qui médiſent à merveille ?
Des gens qui, diſent-ils, ne peuvent juſqu'au bout
Lire un ouvrage poétique ?
De ces hommes blaſés ſur-tout,
Qui prennent leur triſte dégoût
Pour la raiſon, pour la ſaine critique.
Qu'un livre paroiſſe à leurs yeux,
Leur orgueil rend ſoudain la ſuprême ſentence;
Et le plaiſir de dire : ah! qu'il eſt ennuyeux!
Fait leur unique jouiſſance.
Je gage que nos bons ayeux,
Avec plus de génie, avoient plus d'indulgence.
L'homme qui ne ſent plus, loin d'en être ſéduit,
Quand il voit la beauté, la critique ſans ceſſe,
Celui qu'anime encor le feu de la jeuneſſe,
La ſent d'abord, il s'enflâme & jouit.
Eh, de grace, moins de fineſſe!
L'eſprit juge-t-il ſeul ce que le cœur écrit?
Non, c'eſt à l'ame à ſentir le génie;
Mais nos meſſieurs ont tant d'eſprit,
Tant d'eſprit que tout les ennuie.
Phédre, daigne entendre aujourd'hui
Une fable analogue à leur intolérance;
Tu l'entendras peut-être ſans ennui;
Qui n'a pas beſoin d'indulgence,
D'ordinaire en a pour autrui.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE QUATRIÉME.

FABLE PREMIERE.

L'HOMME DÉGOUTÉ.

UN gourmet fut malade, & ſon vieil appétit
Se rallentit,
Puis en dégoût ſe convertit.
Je vous laiſſe à penſer ſi dans telle aventure
Un gourmet fait triſte figure.
C'étoit le temps des petits pois :
Qu'on m'en ſerve demain, dit-il, j'aurai du monde.
On obéit. Hélas ! pour la premiere fois,
Tout lui ſemble mauvais ; il ſe dépite, il gronde ;
Il faut le voir contrôler, blâmer tout :
Quelle volaille ! ah ! le maudit ragoût !
Le cuiſinier a donc perdu la tête !
Quoi ! pas un ſeul plat à mon goût !
Le lendemain, pareille fête ;
Il ne mange de rien : parbleu, je ſuis à bout,
S'écria-t-il ; qu'on le mette à la porte.

— Il a fait de ſon mieux ; peut-être Monſeigneur
N'eſt pas bien diſpoſé. — Si fait, ſi fait ; qu'il ſorte.
Je veux un cuiſinier, non un empoiſonneur.
Le cuiſinier ſortit. Un autre le remplace :
Le maître eſt, lui dit-on, difficile à l'excès.
Il fait effort, il ſe ſurpaſſe,
Le tout en vain ; car dès le premier mets
Monſeigneur vous fait la grimace.
Or ce dégoût dure encore aujourd'hui :
Quant aux cuiſiniers, il en chaſſe
Tant qu'il en vient auprès de lui.
A ſon palais tout ſemble fade ;
Sans connoître ſon mal, il gronde à chaque plat ;
Hélas ! il ſe croit délicat ;
Le pauvre homme ! il n'eſt que malade.

FABLE II.

LES HABITS.

PENDUS au croc chez un frippier,
Pluſieurs habits jaſoient enſemble :
L'un d'eux, habit brodé, coudoya le premier
Un habit de livrée, & lui dit : il me ſemble
T'avoir vu quelque part. Je ne me trompe pas.
Au reſte, ajouta-t-il en lui prenant le bras,
Lions-nous d'amitié. Je penſe
Qu'on va peut-être ici long-temps nous étaler :
Vivre ainſi côte-à-côte, & ne point ſe parler,
N'eſt pas fort amuſant. Faiſons donc connoiſſance,
Tout-à-l'heure, mon cher voiſin,
Tu parlois d'un grand Limouſin.....

A ce portrait, je ſçais comme il ſe nomme,
J'ai long-tems ſervi ce pauvre homme.
Hélas ! dis-moi, comment il vit :
Chez cet infortuné, dis-moi, qu'allois-tu faire ?
— Parbleu, ce que fait un habit,
L'habiller. - Qui ? lui-même ? - Oui. - C'eſt une autre affaire.
Que me dis-tu ? Mais je n'en reviens point.
Ami, j'en ai l'ame navrée.
Comment ! il eſt réduit au point
De prendre l'habit de livrée !
Pluſieurs valets jadis ſervoient chez lui,
Maintenant il ſert chez autrui !
Eh ! pourquoi non ? cela peut fort bien être,
Répond un autre habit, témoin de l'entretien ;
Grand miracle vraiment ! le ciel l'avoit fait naître
Pour être maître ; il eſt valet ; eh ! bien !
C'eſt le train du monde. Le mien
De valet eſt devenu maître.

FABLE III.

LE CHIEN.

FIDÈLE étoit un chien d'une douceur extrême,
Malgré ſon petit œil frippon ;
Digne en tout d'un ſi joli nom,
Il aimoit ſa maîtreſſe encor plus que ſoi-même.
Par mille tours il l'amuſoit,
Il la baiſoit,
La careſſoit ;

Un amant près de ce qu'il aime,
Souvent fait moins qu'il ne faiſoit
Pour ſa maîtreſſe. Aſſis près d'elle,
Tout à l'entour il regardoit;
Si vous faiſiez ſemblant, pour éprouver ſon zèle,
De la frapper, il vous mordoit,
Et juſqu'au ſang; auſſi fidèle
Etoit chéri par-tout, chacun en faiſoit cas;
Hors les amants, qui le donnoient au diable
Plus d'une fois, en enrageant tout bas,
Car de la Belle il gardoit les appas,
En ſurveillant impitoyable.
Nul n'approchoit, & je le crois.
L'hiſtoire néanmoins rapporte
Que la Belle plus d'une fois
Le fit ſortir. Mais il n'importe;
Pourſuivons. Ce beau-chien prit un jour mal aux dents,
Et la douleur en fut ſi forte,
Qu'il lui ſurvint la rage en même tems.
Qui peut répondre, hélas! de ſa ſageſſe?
A quoi tient un bon naturel!
Ce Fidèle ſi doux & ſi plein de tendreſſe,
Tout-à-coup perfide & cruel,
Un matin mordit ſa maîtreſſe.

Aimer eſt doux; mais il ſe mêle un jour
A ce doux ſentiment un peu de frénéſie;
Les careſſes du chien, amis, voilà l'amour;
Sa rage, c'eſt la jalouſie.

FABLE IV.

LE LION ET LE LOUP. (*)

SIRE lion, roi juſte & ſage,
Aux pieds d'un roc, de chênes couronné,
Siégeoit un jour, environné
De ſon ruſtique aréopage.
C'étoit dans ces beaux jours, reſte de l'âge d'or,
Où régnoit moins de faſte, avec plus d'innocence;
A leurs ſujets les rois encor
Se laiſſoient voir & donnoient audience.
Ainſi ce roi pieux & guerrier à la fois, (**)
Dans la forêt de l'antique Vincenne,
Sans garde, aux pieds d'un chêne, interprétant nos loix,
Décernoit à chacun le ſalaire ou la peine.

Notre lion, maître en l'art de régner,
Prêtoit à ſes ſujets une oreille propice:
Son œil ſur tous les fronts épioit l'artifice,
(Le crime quelquefois ſe laiſſe deviner)
Et ſans Avocat, ſans épice,
Châtiant à regret, cherchant à pardonner,
Il leur faiſoit prompte juſtice.

La vache, à pas appeſantis,

(*) Cette fable eſt imitée de M. Lichtwer.
(**) Louis IX.

Arrive en pleurs ; elle a perdu ſon fils :
Oui, ſire, cette nuit, (le ciel puiſſe confondre
Cet ennemi fourbe & jaloux !)
On m'a ravi mon fils ; j'embraſſe vos genoux ;
Vous êtes roi, vous devez m'en répondre,
Vous le devez, & je m'en prends à vous.

Le roi parcourt des yeux l'aſſemblée inquiéte :
Sire, ce n'eſt pas moi, dit le loup auſſi-tôt ;
J'en jure par vous-même ; eh ! demandez plutôt ;
Un mal depuis trois jours me condamne à la diéte ;
Si j'étois criminel, je l'avoûrois tout haut.
J'ai mangé maint agneau jadis par aventure ;
Mais, dieu merci, ce n'eſt plus mon défaut !
J'en ſuis bien revenu, ſire ! &, je vous le jure,
Certainement ce n'eſt pas moi.
C'eſt toi, dit le lion ; ta harangue étourdie
M'éclaire & te trahit ; c'eſt toi.
Vîte à l'inſtant qu'on l'expédie.
Auſſi-tôt ſur le loup tremblant,
Et de la griffe & de la dent
L'ours exécuta la ſentence ;
Et dans ſon eſtomac le veau trouvé ſanglant,
Du roi lion confirma la prudence.

Le crime fait ſouvent un ſot du plus ruſé,
Tant ſon embarras eſt extrême ;
S'excuſer ſans être accuſé,
C'eſt dépoſer contre ſoi-même.

FABLE V.

L'AMANDIER.

BORÉE, au retour du printems,
Ceſſoit de voiturer neige & grêle à ſa ſuite;
Il ſe taiſoit, & les arbres contens,
Comme il ne ſouffloit plus, le croyoient mis en fuite.
Un amandier crioit: ſoleil, mon pere! ah! vien!
Fais qu'aucun fruit n'arrive avant le mien!
On l'exauce. De fleurs ſa tête ſe couronne;
Mais Borée apperçoit ſes tréſors reproduits;
Il revient ſur ſes pas, ſon ſouffle l'environne,
Le brûle; & ſans fleurs & ſans fruits,
L'amandier tout honteux fut ſurpris par l'automne.

Hâte-toi lentement, ſi tu veux réuſſir.
Fruit précoce aiſément ſe gâte.
L'homme ſouvent ſe repent à loiſir
De ce qu'il a fait à la hâte.

FABLE VI.

LE FOU ET LE BATEAU.

UN fou vit ſur la ſeine une barque flotter:
Le voilà qui des bords lance un bateau fragile,
En ordonnant au flot de l'emporter
Vers ſa ſource. Dieu ſçait comme l'eau fut docile.
Il jure, il crie; armé d'une branche d'ormeau,
Il veut, nouveau Xercès, fouetter l'onde rébelle;

L'onde, ſans ſe troubler, à ſa pente fidelle
Fuit, roule, & dans ſon cours emporte le bateau.

En riant de ce fou, ſouvent de la nature
Nous voulons, comme lui, forcer le libre eſſor;
Vœux impuiſſans; les flots iront encor
De leur ſource à leur embouchure.

FABLE VII.

JUPITER, LES RATS ET LE CHAT.

JUPITER donnoit audience,
Et là chacun des animaux
Sollicitoit ſa providence,
Qui donne les biens & les maux.
Les rats s'écrioient : roi du monde,
Perdez les ennemis des rats;
Exterminez leur race immonde.
Il eſt cruel de n'oſer faire un pas,
Sans riſquer à chaque minute
De ſe voir manger par les chats :
Ah! faites qu'à leur dent on ne ſoit plus en butte.
Lors un grot chat, double renard,
Roulant ſes yeux d'un air myſtique,
Adouciſſant ſa voix & ſon regard,
A pas lents, d'une marche oblique,
S'approche & dit d'un ton caffard :
Tu vois, grand Dieu, comme on nous traite!
Mais nous leur pardonnons; pardonne-leur auſſi;
C'eſt la faveur que reclament ici

Les chats dont je ſuis l'interprête.
Ils viennent t'implorer pour des pleuples ingrats;
Conſerve, ah! conſerve les rats.
J'entends, dit Jupiter, je vois comme on les aime;
Vous voulez les ſauver par moi,
Afin de les croquer vous-même.

Pareille charité, je croi,
De bien des gens eſt le ſyſtême.

FABLE VIII.

LE SINGE DIRECTEUR DE TROUPES.

J'ai lu dans un certain auteur,
Du peuple des forêts annaliſte fidèle,
Qu'il parut d'hiſtrions une troupe nouvelle,
Dont le ſinge étoit directeur;
Directeur excellent; toujours prudent & ſage,
Il avoit grand ſoin que l'acteur
Fût analogue au perſonnage.
L'ours jouoit le ſçavant, le lourd commentateur;
La marmote, le ſénateur;
Le papillon, tête légere & folle,
Faiſoit le petit maître; & l'agile ſerpent,
Qui ſçait ſi bien mordre en rampant,
Du courtiſan prenoit le rolle.

L'ouverture eut un ſort heureux,
Grands applaudiſſemens & recette abondante;
Par ce ſuccès qui paſſoit ſon attente,
Le ſinge s'enhardit, prend un vol dangereux,

Et vous affiche dans ſes jeux
La ſatyre la plus mordante.
Nouveaux ſuccès. Il voit ſa gloire s'aggrandir,
Et, qui plus eſt, ſa bourſe s'arrondir;
Chacun toujours prêt d'applaudir
Ne tarit plus ſur les éloges,
Et même il fallut élargir
En peu de jours le parterre & les loges.

A ſes bons mots rien n'échappoit, dit-on.
Rien! j'excepte les Grands, on le croira ſans peine;
Mais le plus vertueux, le ſage du canton,
Au moins une fois la ſemaine
Paſſoit par les ſifflets, & prenoit ſur la ſcene
L'habit d'un ſot ou d'un frippon.
L'enthouſiaſme alloit juſqu'à la frénéſie,
Et le tréſor du ſinge alloit toujours croiſſant,
Lorſqu'un beau jour il lui prit fantaiſie
De jouer un fourbe puiſſant.
Il paya cher cette bruſque ſortie.
A peine a-t-il la nuit repoſé dans les bras
De l'actrice la plus jolie,
Qu'il trouve à ſon réveil ſa demeure inveſtie,
Ses tréſors confiſqués, & ſon théatre à bas.

Le ſort du cenſeur eſt à plaindre,
Quand le vice en crédit eſt par lui combattu;
Il n'aura jamais rien à craindre,
S'il ne s'en prend qu'à la vertu.

FABLE IX.

FABLE IX.

CHRISTOPHE COLOMB. (*)

Il eſt des flatteurs, on le ſçait;
Il en eſt trop. Bien des gens au contraire
Ne loûront que ce qu'ils ont fait;
L'œuvre d'autrui ne leur plaît guere.
Si vous les entendez jamais
Approuver quelque fait dont on cite l'hiſtoire,
Ils ont toujours des *ſi*, des *mais*;
Oui, diront-ils; il s'eſt couvert de gloire,
Mais ſans péril, car rien ne l'a croiſé.
Ou bien: c'eſt au haſard qu'il faut en rendre grace;
Son mérite eſt au fond de s'en être aviſé,
Car vous & moi l'euſſions fait à ſa place.
Or c'eſt ainſi que plus d'un beau parleur
Traitoit un jour Colomb; la croyance publique
Etoit que ce grand voyageur
Avoit découvert l'Amérique.
Le beau prodige que voilà!
En voguant, diſoient-ils, de rivage en rivage,
Le haſard l'a jetté par-là!
Il aura vu cette nouvelle plage,
Il ne falloit que des yeux pour cela.
Diroit-on pas, à ſon langage,
Qu'il vient de faire éclore un nouvel univers?
Qu'a-t-il créé? de tous ces beaux déſerts

(*) Ce trait eſt arrivé en effet à Chriſtophe Colomb.

Pas un caillou n'eſt ſon ouvrage.

Oui, dit Colomb, cela s'entend ;
Tout autre en auroit fait autant,
C'eſt ſeulement un haſard remarquable.
Mais vous, meſſieurs, qui ſçavez tout,
Apprenez-moi comment on peut ſur cette table
Faire, ſans l'étayer, tenir cet œuf debout
Sur ſa pointe. Eſſayez. L'un d'eux tente la choſe ;
Mais ſur ſa pointe envain doucement il le poſe,
L'œuf à peine lâché tombe & fuit en roulant.
Un ſecond le ratrappe ; & plus ſage ou plus lent,
Pour faire mieux, il fait moins vîte ;
Dans ſes doigts il tient l'œuf, & ſemble tâtonner,
Le quitte, le reprend, le quitte,
Toujours ſans trop l'abandonner.
Puis ſe croyant aſſez ſûr de lui-même,
Le lâche tout-à-fait, & l'œuf roule à l'inſtant.
arbleu, reprit Colomb, ma ſurpriſe eſt extrême!
Quoi, vous renoncez! ah! pourtant
Ce miracle eſt aſſez facile.
Donnez. A ſon tour il le prend ;
Puis ſur ſa pointe il le poſe en frappant ;
Caſſe le bout, & l'œuf reſte immobile,
Droit ſur ſa pointe : eh! bien, il eſt debout.
Oh! çà, meſſieurs, en conſcience,
Vous ſemble-t-il, pour en venir à bout,
Qu'il ait fallu grande ſcience ?
N'oubliez pas le propos d'aujourd'hui.
Souvent ce qu'on voit fait, paroît facile à faire.
Raiſonnez moins à la légere,
Et ne chicanez plus ſur la gloire d'autrui.

FABLE X.

LA PIE ET LE SOURICEAU.

DES animaux avoient un jour
Porté les arts dans leur patrie.
Ils avoient mainte académie ;
Or une pie,
Jeune, étourdie,
Qui faiſoit aux muſes ſa cour,
Loin de chercher les palmes du génie,
Entreprit de juger ſes juges à leur tour.
Fiere de cet effort de goût & de courage,
Elle alla voir un ſouriceau,
Qui logeoit dans ſon voiſinage :
Ami, dit-elle, du nouveau ;
A tous nos beaux-eſprits je vais lire un ouvrage
Où chacun eſt tancé..... viens, j'y vais à préſent ;
Cet ouvrage d'ailleurs a de quoi ſatisfaire
Ton amour-propre ; il eſt ma foi plaiſant,
Et pourtant
Je crois fort qu'on n'en rira guere.
Au ſénat littéraire ils s'avancent tous deux,
A grands cris auſſi-tôt la pie
Lit cet ouvrage, où, cités & jugés,
Les beaux eſprits, par un arrêt impie,
Etoient honnis & même fuſtigés ;
La ſcene étoit un peu hardie.
On cria beaucoup à ce trait.
Deux lignes plus bas il couronne
Le ſouriceau, bonne perſonne,

Mais qui n'avoit encor rien fait,
Ou preſque rien. On rit un peu. Que faire?
Ce n'étoit pas tout-à-fait ſans raiſon.
La lecture finie : eh ! bien, cher compagnon,
Dit la pie ; ah ! ma foi, c'eſt te traiter en frere!
Hélas ! que t'ai-je fait pour me traiter ainſi,
Répond le ſouriceau tout honteux de la fête?
— Parbleu; de beaux lauriers j'ai couronné ta tête,
Et tu te plains ! — Ah ! grand-merci.
A ce cadeau je ne m'attendois gueres.
Quand nos maîtres ici ſont fuſtigés par toi,
Ne vois-tu pas bien que c'eſt moi
Qui reçois ſeul les étrivieres?

FABLE XI.

LA CHATTE.

OUI, de vous ſeul dépend mon ſort;
Vous pouvez me tuer; mais vous m'avez vû naître!
Vous vous reprocheriez ma mort.
C'eſt ainſi qu'une chatte, illuſtre en friandiſe,
Tâchoit un jour d'amadouer
Son maître, prêt à la tuer
Pour avoir fait quelque ſottiſe.
En longs regrets elle traînoit
Sa voix ſi douce & ſi caline!
Non, diſoit-elle, c'en eſt fait;
Je n'irai plus à la cuiſine.
J'eus le malheur d'être friande un peu;
Je l'avoûrai; mais je parie,

Et j'en mettrois ma patte au feu,
Que pour jamais j'en ſuis guérie.
Oh! oui, je le ſens bien. Tenez, là, je verrois
Les meilleurs mets,
Euſſai-je été deux jours ſans manger & ſans boire,
Loin d'y toucher, ah! vous pouvez m'en croire,
Je mourrois de faim tout auprès.
(Tout en parlant, la maligne femelle
Sur ſon ventre abbaiſſé vers ſon maître marchoit,
Et tout en parlant s'approchoit
D'un plat qui lors étoit près d'elle.)
Je n'eus jamais que ce défaut,
Et dieu merci m'en voilà corrigée.
Comme elle prononçoit ce mot,
Sa patte avec grâce allongée
Saiſiſſoit, emportoit le rôt.
Ce diſcours n'étoit point un nouvel artifice;
Mais à l'aſpect du précipice
L'impérieux penchant la force d'approcher.
Dès qu'une fois on tient au vice,
On ne peut plus s'en détacher.

FABLE XII.

LES LAPINS.

Un lapin fut aſſez heureux,
Pour ſauver de quelque embuſcade
Un ſien voiſin, un camarade;
Ce haſard les unit tous deux.
Le premier, fier de ce ſervice

Toujours exigeant, ombrageux,
Le fit payer par maint caprice.
A ſon dire, tout eſt mal fait;
Même un jour il eut l'injuſtice
De lui reprocher ſon bienfait.
Cruel, dit l'autre avec colere!
Je te dois le jour qui m'éclaire;
Mais tu me le rends odieux:
Je ne te dois rien. Furieux,
Il fuit alors & pour la vie.
O bienfaiteurs, peu délicats!
C'eſt vous, c'eſt votre tyrannie
Qui bien ſouvent fait les ingrats.

FABLE XIII.

LE CHARDONNERET.

RIEN de plus ſot, que l'oiſeau dans la cage.
Un chardonneret néanmoins
Chantoit au mieux, quoique dans l'eſclavage;
Le maître du logis lui donnoit tous ſes ſoins.
Bien choyé dans ſon hermitage,
Il avoit tout, on prévenoit ſes vœux:
Chere-lie, & dans ſon ménage
Douce femelle; auſſi par ſon ramage
Il charmoit ſes voiſins; c'eſt qu'il étoit heureux.
Mais à ſon maître il prit envie
De le former à plus d'un joli tour;
Et pour l'inſtruire, chaque jour
On changeoit ſon genre de vie.

Toujours nouveau travail. Tantôt à déjeuner,
On cache ſa pitance en la chambre prochaine ;
Il faut qu'il la déterre, & l'on croira ſans peine
Qu'il eſt ſouvent à jeun à l'heure du dîner.
Tantôt en l'air, comme il voltige,
On lance le manger, & ſur l'heure on l'oblige
D'aller l'attraper en volant.
Une autre fois on ſouſtrait ſa femelle ;
Il va par-tout la rappellant,
Et perd ſa peine à courir après elle.
L'oiſeau malheureux ſent toujours
Quelque beſoin qu'il ne peut ſatisfaire ;
Toujours quelque nouvelle affaire
Pour le manger, ou bien pour ſes amours.
Qu'arriva-t-il ? Dès-lors plus de muſique.
A ſes beſoins tout entier il s'applique ;
En ceſſant d'être heureux, il ceſſe de chanter,
Ou chante mal : oh ! oh ! j'ai peine à t'écouter,
Toi, qui chantois ſi bien ! qu'as-tu, lui dit le maître?
Hélas ! je chantois mieux, répond-il ; je le crois.
J'étois heureux & j'ai ceſſé de l'être ;
Le malheur m'a gâté la voix.

Ainſi parlent ſouvent les chantres du permeſſe.
Rois, verſez vos bienfaits ſur eux,
Si leur talent vous intéreſſe ;
Chante mal, qui n'eſt pas heureux.

FABLE XIV.

LA FEMME ET SON MIROIR.

UNE coquette un jour conſultoit ſon miroir,
Qui lui diſoit en ſon langage :
Ta beauté ſe flétrit. Tu n'es plus au bel âge.
Vois cette ride. Chaque ſoir
Une grâce te quitte. Il eſt tems d'être ſage.
Un merveilleux à ſon côté
L'accuſoit d'impoſture : une fraîcheur nouvelle
Chaque jour, diſoit-il, pare votre beauté ;
Vous ne fûtes jamais ſi belle.
Il traita ſi ſouvent le miroir d'impoſteur,
Qu'un jour en rendant grâce au vil adulateur,
On briſa la fidelle glace.

Tel à la cour, détruit par un lâche flatteur,
L'honnête homme ſuccombe, & meurt dans la diſgrace.

FABLE XV.

LE POISSON D'AVRIL.

POUR corriger, il faut s'y prendre bien.
Sans cet art-là, beaux diſcours n'y font rien ;
Rien n'y fait la douce éloquence.
Et pour réuſſir, je prétends
Que ſçavoir le foible des gens

Sera

Sera toujours la ſuprême ſcience.
Que d'hommes à qui la raiſon
Ne peut jamais rien faire entendre !
J'en connois un : le bruſque-t-on ?
C'eſt un lion.
Sçachez le prendre
Par l'endroit foible, il deviendra mouton.

L'entêtement peut-être n'eſt pas vice ;
Mais quel défaut ! Un Picard entêté
Etoit malade, & l'exercice
Devoit lui rendre la ſanté.
Mais comment faire ? Il avoit projetté,
Par goût, peut-être par caprice,
De ne bouger. Or un projet,
Une fois entré dans ſa tête,
Plus n'en ſortoit.
Je l'ai mis là, répondoit-il ; c'eſt fait.
Le Médecin n'eſt qu'une bête.
Que répondre à cela ? Lecteur,
Il faut vous dire que notre homme
Etoit le plus friand mangeur
Qu'on ait vu de Paris à Rome.
Friand ſur-tout de fin poiſſon.
Un jour arrive en ſa maiſon
Un inconnu, qui lui dit à l'oreille :
Monſieur, grande nouvelle ! on pêche près d'ici
Un gros poiſſon inconnu juſqu'ici,
Mais d'un goût..... C'eſt une merveille.
Jamais poiſſon n'eut une chair pareille.
Ah ! dieu ! pourriez-vous bien, dit-il, m'en procurer ?

— La choſe eſt un peu difficile.
Il en vient ce mois-ci, dit-on ; mais dans la ville
Il faudroit l'empêcher d'entrer :
Car s'il entre une fois, c'eſt une affaire faite,
Les princes en feront l'emplete ;
Le roi peut-être auſſi va-t-il s'en emparer.
— S'en emparer ! ô ciel ! comment s'y prendre ?
Quel ſtratagême ?.... — Il en eſt un certain :
C'eſt d'aller vous-même l'attendre.
— Où l'attendre ? — Sur le chemin.
— Oh ! j'irai. Quand vient-il ? — Demain,
Après-demain ; quant au jour, on l'ignore ;
Mais c'eſt dans ce mois. — Oh ! j'irai,
Et palſembleu j'en goûterai.
Il tint parole. Dès l'aurore,
Au-devant du poiſſon il court le lendemain ;
Avril étoit venu, la feuille alloit éclore.
Les champs n'étoient point ſans appas,
Mais de leur renaiſſance il ne s'occupoit gueres ;
Ce n'étoient point-là ſes affaires,
C'eſt le poiſſon qu'il appelle tout bas,
Et le poiſſon n'arrive pas.
Suivant toujours la même route,
Le jour d'après, dès le matin,
Il vient encore ; encore en vain.
Deux fois, trois fois de même ; il enrageoit ſans doute,
Mais l'eſpérance abrégeoit le chemin.
Long-tems ainſi dura la promenade.
Pas le moindre poiſſon ; mais l'exercice enfin
Avoit guéri tout-à-fait le malade,
Quand ſur ſa route un jour parut ſon médecin.

Oh ! oh ! dit celui-ci, vous avez bon visage !
Qu'attendez-vous sur ce rivage ?
— Un poisson fort exquis, dit-on ;
Mais on l'aura mangé, je commence à le croire.
— Un poisson ? j'en connois l'histoire ;
C'est un poisson d'avril ; il est de ma façon.
Vous ne m'en voudrez point, j'espere,
Pour vous l'avoir servi ; car c'est par ce mets-là
Que votre guérison s'opere.
Du poisson il se consola.
Grand-merci de ce bon office,
Lui dit-il, sans cet artifice,
On eût en vain tenté ma guérison.
Je sens que l'homme, en sa vieille saison,
Est souvent un enfant, qu'il faut tromper de même ;
Et qu'un innocent stratagême
Peut sur lui plus que la raison.

FABLE XVI.

LE CHEVAL D'AMÉRIQUE.

L'Espagnol, en voguant sur les plaines de l'onde,
Emmena jadis avec lui
Plusieurs chevaux, qui vivent aujourd'hui
Dans les forêts du nouveau monde.
L'un d'eux fut pris un beau matin
Par un colon de l'Amérique ;
Et d'animal sauvage enfin
Devint animal domestique,

De nouveau laiſſé dans les bois,
Le voilà libre enfin ; mais il gémit de l'être :
Ne pouvant vivre ainſi, ſans recevoir des loix,
Il lui fallut chercher un maître.

Une ame avilie une fois,
A la vertu ne peut renaître.

FABLE XVII.

L'OURS PHILOSOPHE.

UN ours, qui n'avoit vu les livres qu'en paſſant,
Voulut s'inſtruire ; un ours eſt bien d'étoffe
A faire un ſçavantas ; il eſt triſte & peſant.
Son goût s'accrut en s'inſtruiſant ;
Il voulut être philoſophe,
Et même il le devint bientôt ;
Cela s'apprend. Il eut pour lot
Beaucoup d'orgueil, mais beaucoup de ſageſſe.
L'étude l'occupoit ſans ceſſe,
Et ſon tems ne fut point perdu.
Il diſtinguoit au mieux l'individu,
Même le genre de l'eſpece.
Ses regards ſaiſiſſoient de l'eſpace habité
Les rapports & la contexture ;
Son œil avoit déja compté
Tous les chaînons de la nature.
Aſſidûment il avoit épié,
Surpris tous les ſecrets échappés à ſes maîtres,
Enfin point d'échelon à l'échelle des êtres

Où mon ſage n'eût mis le pié.
Sur-tout en morale il abonde,
Il eſt très-profond ſur ce point;
Les faux honneurs, les vanités du monde
Sont à ſes yeux comme s'ils n'étoient point.
Demandoit-il aux animaux en place,
Aux miniſtres quelque faveur?
Il ne donnoit jamais du monſeigneur;
Et jamais, ſi par lettre il briguoit une grace,
Au bas il n'eût écrit: votre humble ſerviteur.
Faquin, dit le lion; au rang, à la nobleſſe
Tu ne donnes donc rien? non, dit-il, & je vaux
Ceux qu'illuſtra le rang ou la nobleſſe;
Car tous les êtres ſont égaux.
La nature l'ordonne, & c'eſt lui faire injure
Que d'enfreindre l'égalité.
— Oui, c'eſt-là, j'en conviens, la loi de la nature,
Mais non la loi de la ſociété;
Suis ſes décrets, ou vas en liberté
Philoſopher tout ſeul dans ta caverne obſcure.

Il parloit bien. Le vrai ſage en un mot
Doit reſpecter les rangs; voilà ſa tâche:
Ramper chez les Grands eſt d'un lâche;
Mais les affronter eſt d'un ſot.

FABLE XVIII.

LE LION TYRAN.

A L'UN de ſes ſujets, ſage, franc & ſévere,
Un roi lion diſoit : je ſuis bien malheureux !
Car j'aime mes ſujets, & je me vois par eux
Forcé de vivre en tyran ſanguinaire.
— Jamais, ſire, aucun cas ne fit bon gré malgré ;
D'un bon roi qu'on aimoit, un tyran qu'on abhorre.
— Mais on me hait. — C'eſt donc ta faute encore,
Car il ne tient qu'à toi de te voir adoré.

FABLE XIX.

LE MOUTON.

ALLONS, allons ; vous vous moquez de moi.
Être ſans ceſſe à la liſiere,
Comme un enfant ! Le beau plaiſir, ma foi !
Il faut au bout de tout avoir l'ame un peu fiere.
(Ainſi parloit un trop jeune mouton)
Je ſuis dans l'âge de raiſon :
Qu'ai-je beſoin qu'avec un ton de maître,
On vienne me dire : allez là ;
Buvez ceci, mangez cela.
Je ſçais ce qu'il me faut peut-être.
Voyez ce beau berger, ſon bâton à la main,
Planté là, toujours prêt à battre !
Sçait-il mieux que nous le chemin ?

Qu'a-t-il de plus ? deux pieds ? moi, j'en ai quatre.
Oh ! c'eſt ſur-tout ce maudit chien,
Qui me chiffonne. Il ne ſe paſſe rien,
Qu'il n'y fourre ſon nez. Sont-ce là ſes affaires ?
De quoi ſe mêlent-ils tous deux ? Ils ſont plaiſans ;
Il faut laiſſer libres les gens ;
Cette façon de vivre auſſi ne me plaît gueres,
Et ſûrement j'en changerai
Au plutôt, ou je ne pourrai.
En effet un beau jour d'automne,
Il s'eſquive dès le matin,
Sans prendre congé de perſonne :
Le voilà maître du terrein,
Et dieu ſçait lors comme il s'en donne !
De tous côtés il va broutant,
Gambadant, courant ou trottant :
Ah ! bon ; je ſuis mon maître ; & ſi l'on m'y ratrappe,
Que ce repas, dit-il, ſoit mon dernier repas.
Siffle, berger ; & toi, chien, jappe ;
Je m'en moque à préſent ; je ne vous entends pas.
Comme il parloit encore, un loup ſurvient, le happe,
Le charge ſur ſon dos, & s'enfuit à grands pas.

Loin d'imiter ce jeune téméraire,
Peuples, gardez vos ſénats ou vos rois.
Si la liberté vous eſt chere,
Cédez-en ſagement une partie aux loix,
Ou vous la perdrez toute entiere.

FABLE XX.

LA FEMME QUI CRAINT D'ENGRAISSER TROP.

TAILLE légere ſied aux Belles;
Mais ſur-tout nos femmes de cour
En ſont grand cas. Une d'entre elles,
Pour ne pas engraiſſer un jour,
Ne mangeoit point, du moins ne mangeoit guere.
Bélinde étoit charmante : une taille légere,
Un fin ſourire, les yeux doux;
De mille amans qui cherchoient à lui plaire
Elle n'en aimoit qu'un, mais vouloit plaire à tous.
C'eſt la regle. Le bien ſuprême,
Dit le ſexe tout bas, c'eſt de pouvoir charmer.
Tel eſt ſon goût & ſon ſyſtême :
Plaire d'abord, & puis aimer.
Ainſi du moins les peint la médiſance :
Il vaut mieux penſer autrement,
Et croire qu'une Belle en France
Renonceroit plus aiſément
A ſa beauté qu'à ſon amant.
Or celle-ci cherchoit à plaire,
Mais elle trouvoit l'embonpoint
Roturier, fait pour le vulgaire,
Indigne d'elle; & ſur ce point
Cet avis eſt fort ordinaire.
En vain dans un repas ſon goût ſeroit tenté :
Pour ne toucher à rien, elle trouve tout fade:

Elle redoute la ſanté
Comme l'on craint d'être malade.
Vient-on lui dire quelquefois
Pour la flatter, ſelon l'uſage :
Je vous trouve fort bon viſage,
Même plus d'embonpoint! La voilà pour deux mois
A la diete la plus ſévere.
On ſçait fort bien qu'en pareil cas
Cette recette eſt ſalutaire ;
Bélinde auſſi n'engraiſſa pas.
Mais elle maigrit tant, que la beauté loin d'elle
S'enfuit de momens en momens,
Puis les grâces, puis les amans.
Sa beauté n'étoit plus, on devint infidèle ;
On l'eſt à moins. Enfin, ô diſgrace cruelle!
L'amant chéri, qu'excédoient les railleurs ;
Rendit ſa rupture authentique ;
Il quitta ſa Vénus étique,
Pour aller s'enflammer ailleurs.

Eh! Meſdames, pourquoi ſe donner tant de peine ?
Soyez belles tout bonnement.
Pour la taille & les pieds, toujours nouveau tourment!
Chauſſure étroite, & priſons de baleine.
Croyez-moi ; c'eſt en vain que l'art
Met vos appas à la torture ;
Vos ſoins outragent la nature,
Elle ſe venge tôt ou tard.

FABLE XXI.

LE VIEILLARD ET L'ENFANT.

UN jeune enfant déraiſonnoit,
(C'eſt uſer des droits de ſon âge)
Tandis qu'à ſes côtés un vieillard radotoit.
Près d'eux alors vient à paſſer un ſage:
Quel ſpectacle, dit-il rêveur & conſterné!
Ainſi l'homme ſouvent, graces à ſa foibleſſe,
Dans l'enfance & dans la vieilleſſe
Eſt toujours du même âge; il meurt, comme il eſt né.
Sa raiſon eſt tout, à l'entendre;
A quoi lui ſert ce précieux tréſor?
Il eſt fort long-tems à l'attendre,
La garde quelques jours, pour la reperdre encor.

Fin du quatriéme Livre.

FABLES
NOUVELLES.
LIVRE CINQUIÉME.

PROLOGUE.

A LA FONTAINE.

Ésope & Phédre ont reçu mon hommage ;
Reçois comme eux un tribut mérité.
La Fontaine ! déja tu t'es flatté, je gage,
Que l'encens à la main, je viens ſuivant l'uſage
Te traiter en divinité.
Sans l'hôte vous avez compté,
Comptez deux fois : par un trop doux langage,
La Fontaine on vous a gâté.
Mais ſoyons vrais. On te révere, on t'aime,
Et l'on ne te reproche rien.
Je vais ſur tes défauts raiſonner en moi-même ;
Sois témoin de cet entretien.
Tu narres bien, je le ſçais, & très-bien :
Oui, mais tu prends mainte licence ;
Tes vers jettés avec trop peu de ſoins,
Sont négligés. Eh ! néanmoins
J'aime aſſez cette négligence.
Ce n'eſt qu'une grâce de plus.
Çà, confeſſe du moins, que par trop d'abondance
Quelquefois tu deviens diffus ;
Tu te répands en diſcours ſuperflus.
Il eſt vrai que ton verbiage
Eſt ſi charmant, & va ſi bien au cœur,
Qu'on chemine de page en page,
Sans trop meſurer la longueur
De la route, où l'eſprit voyage.

Ah ! m'y voilà. Tu n'es pas inventeur ;

Mais d'où vient que, pour l'oſer dire,
Il faut ſur-tout ſe garder de te lire ?
Qui te lira, te croira créateur.
Ah ! tu l'es bien auſſi. Tu peux en aſſurance
Te nommer tel. Pourtant, à peſer tes écrits,
Pluſieurs défauts entrent dans la balance.
Mais tu ſéduis, ſans qu'on y penſe,
L'eſprit ſe tait, le cœur eſt pris.
Que fais-je ? ah ! finiſſons. Je t'excuſe ſans ceſſe
De tes défauts je vois qu'en ce moment
Je m'entretiens, hélas ! comme un amant
Parle de ceux de ſa maîtreſſe.

FABLES NOUVELLES.

LIVRE CINQUIÉME.

FABLE PREMIERE.

LE MAL SANS REMEDE.

DANS les états du roi lion,
Survint un mal épidémique
Qui gagna tout, & le gent galénique
Ne put couper racine à la contagion.
Tel en étoit l'effet, que le chantre aquatique,
La grenouille croyoit, malgré ſa rauque voix,
Charmer les airs par ſa muſique,
Et vaincre l'Amphion des bois.
L'autruche, cruelle marâtre,
Vouloit paſſer pour tendre & parloit ſentiment;
L'éléphant prétendoit marcher légérement;
Le hibou prenoit l'air folâtre,
Le ton du jour, vouloit être charmant.
Enfin le mal que je déplore,
S'accrut ſi bien, qu'il dure encore.
Chacun d'eux encore aujourd'hui,

Dans tous ſes goûts, contredit la nature ;
Tel qui plairoit ſous ſa propre figure,
Aime mieux s'enlaidir ſous le maſque d'autrui.
Ce qu'on n'eſt point, on cherche à le paroître.
Vous m'allez dire : ils ſont plaiſamment faits !
Ils ſont donc fous ? — Lecteurs, cela peut être ;
Mais c'eſt de vous que je parlois.

FABLE II.

LES LOUPS ET LES MOUTONS EN GUERRE.

LES moutons, nation craintive,
Etoient ſouvent inſultés par les loups ;
Un jour entre eux ils firent tous
Ligue offenſive & défenſive.
Ils avoient pris jour un matin,
Pour la bataille déciſive ;
Et nommé chef un gros mâtin,
Fort riche en imaginative.
Les loups ſont forts, dit-il ; il faut les étonner :
Mes amis, à la force oppoſons l'artifice.
Vous voilà tous ſoldats, pourvu qu'on m'obéiſſe,
Je prétends vous diſcipliner,
Et vous apprendre le ſervice.

Il avoit promis au berger,
Que s'il lui permettoit d'uſer de ſtratagême,
Il étoit prêt de s'obliger
A mettre les moutons à l'abri du danger,

Capables

Capables en un mot de ſe défendre eux-même.
Le berger s'y prêta, peut-être imprudemment ;
Alors le chef du régiment,
De mouſquets faits exprès, vient armer ſa milice,
Prend une canne, & gravement
Il leur commande l'exercice.
Aiſément on va deviner,
Qu'il eut grand'peine à les diſcipliner.
Pareils ſoldats, ſous l'habit d'ordonnance,
Sont peu légers, gauches ſur-tout ;
Mais il n'eſt rien dont patience
Ne vienne à bout ;
Il commence cent fois, & cent fois recommence.
A droite ! A gauche ! Marche ! On ſe mêle d'abord ;
Il les range à grands coups de gaule,
Puis il s'écrie encor plus fort :
Remettez-vous ! Mettez le fuſil ſur l'épaule !
En joue, & feu ! Bon ! C'eſt aſſez.
Quand il les eut ainſi fort long-tems exercés,
Il crut pouvoir tenter le deſtin de la guerre.
Au ſignal donné, tout-à-coup
Chaque mouton, armé de ſon tonnerre,
Serre les rangs, pour faire face au loup.
Mais quel fut le ſuccès ? Eurent-ils l'avantage ?
De leurs armes embarraſſés
Nos mal-adroits moutons, l'un par l'autre bleſſés,
Tombent en foule au noir rivage.
Chefs & ſoldats ſont égorgés,
Et puis mangés.
Toute l'armée en un mot eſt détruite ;
Et pouvoient-ils échapper au trépas ?
La confuſion, l'embarras

Leur interdit juſqu'à la fuite.

Il en eſt ainſi des humains ;
L'arme qui ſert le mieux aux mains d'un homme habile,
Eſt en de mal-adroites mains
Dangereuſe autant qu'inutile.

FABLE III.

L'ANE SUPPLANTÉ PAR LE CHEVAL.

DANS un pays, où l'on n'avoit point vu
D'ânes encor (ce n'eſt donc pas en France)
Il en vint un. A peine eut-il paru,
Qu'à grands cris il fut reconnu
Pour un animal d'importance.
On raffola de ſa beauté ;
On le citoit par-tout. L'âne, qui d'ordinaire
Ne ſe voit pas auſſi fêté,
A plein goſier d'aiſe ſe mit à braire.
Dieux, s'écria le peuple épouvanté !
Qu'il doit être fort ! quel organe !
Ah ! c'eſt des dieux ſans doute un préſent peu commun !
L'âne c'étoit tout dire ; & pour louer quelqu'un,
Dès-lors on le compare à l'âne.

Six jours après vint le cheval,
Avec ſa brillante encolure ;
On fut ſurpris d'une ſi belle allure ;

De ce port noble & martial ;
Et l'âne, auprès d'un tel rival,
Fit bientôt fort triſte figure.
La beauté du cheval enlaidit le baudet.
L'âne reçut maint ſobriquet,
Et ſon nom même aux ſots fut bientôt une injure.
Sa vue étoit le ſignal de l'ennui ;
Il avoit beau crier à l'injuſtice :
Mais, meſſieurs, quel nouveau caprice,
Diſoit-il, vous prend aujourd'hui ?
Mon rival eſt plus beau, qu'il ait le rang ſuprême ;
Mais en ſuis-je plus laid ? Je ſuis toujours le même.
On ne l'écoutoit point. Cet animal enfin,
Que les Grands admiroient naguere,
Eſt maintenant le rebut du vulgaire,
Et pour dernier affront, on l'envoie au moulin.

Ce peuple avoit tort ; mais au nôtre
Ce travers eſt aſſez commun.
Il ſemble donner tout à l'un,
Pour ne rien accorder à l'autre.

FABLE IV.

LE CHEVAL SUPPLANTÉ PAR L'ANE.

AVEC un âne, un cheval d'importance
Etoit logé ſous mêmes toîts.
On ne peut les garder tous les deux à la fois ;
A qui donner la préférence ?
D'un beau cheval anglois le courſier étoit né ;

Mais trop tôt aux plaiſirs, aux excès adonné,
Il en étoit ſi maigre & ſi fort décharné,
Qu'on lui comptoit tous les os de l'échine.
Inutile à ſon maître & pourtant orgueilleux,
Il croyoit l'honorer. L'âne tout au contraire,
Etoit plus actif que ſon pere,
Bien plus robuſte & ſervoit mieux.
Du courſier, à la foire, on alla ſe défaire;
Et l'âne eſt encore au logis.
Je le crois bien. Qui ne préfere
L'homme nouveau qui ſert bien ſon pays
Au noble obſcur qui dégénere?

FABLE V.

LE CHIEN DE CHASSE.

Un chien tout jeune encor, de figure aſſez belle,
Etoit ſage, franc & fidèle;
Très-renommé chez les chaſſeurs,
Par ſa valeur & par ſon zèle,
Et chéri pour ſes bonnes mœurs.
Un jour un rat lui paſſa par la tête:
Parbleu, dit-il, je ſuis bien bête,
De me donner tant de peine pour rien!
Par monts, par vaux & dans la plaine,
Pour avoir du gibier, je me tourmente bien;
Et que me revient-il après, de tant de peine?
Monſeigneur, gaillard & diſpos,
De mon gibier fait bonne chere;
Et moi, je ronge quelques os!

Oh ! je veux à mon tour prendre un peu de repos,
Comme à lui ma ſanté m'eſt chere.
Je veux de ma bedaine enfler auſſi la peau,
Bien manger, dormir d'un bon ſomme.
Tout eſt dit. Me voilà dans un fort beau château ;
Je vais y vivre en gentilhomme ;
Ne rien faire du tout. J'ai donné dieu merci
A mes pieds aſſez d'exercice ;
Il eſt tems que cela finiſſe ;
Or chaſſe qui voudra, pour moi je reſte ici.

A ce beau projet de retraite
Il tenoit fort ; mais il ſallut
Trouver au moins quelque défaite ;
Il ſe fit malade, on le crut.
On le laiſſa dormir la graſſe matinée,
Et repoſer le long de la journée.
Notre chaſſeur prit goût à ſes nouveaux emplois ;
Sa table étoit bien ordonnée,
Et les mets étoient à ſon choix.
Quand il étoit viſité par ſon maître,
Il prenoit l'air d'un chien preſque aux abois ;
On ne lui parloit plus d'aller courir les bois ;
Et les plaiſirs pour lui ſembloient renaître.
Pour s'aller promener, il ſortoit quelquefois,
Ou bien mettant la tête à la fenêtre,
Il regardoit paſſer le monde. Or à la fin,
L'animal oiſif ſe réveille
Tous les jours un peu plus matin ;
Il dormoit moins. Toujours le lendemain
Lui paroît plus long que la veille.
Eh ! qui n'eût été comme lui ?

Demandez à nos Grands, experts ſur cette affaire.
On croit ſe repoſer, quand on n'a rien à faire,
Ce repos-là, c'eſt de l'ennui.
Tel fut le cas de notre cénobite.
Il s'ennuya, mais ſans ſçavoir pourquoi;
Et ſon activité que le repos irrite,
Malgré lui cherche de l'emploi.
Ne faiſant plus la guerre aux animaux ruſtiques,
Notre malade s'exerçoit
Sur les animaux domeſtiques;
Maint poulet, maint pigeon ſous ſa dent trépaſſoit.
Ce n'étoit plus que des rapines,
Des trahiſons, des guerres inteſtines;
Le bruit s'en repandit bientôt,
Bientôt même on parla tout haut
De ſes fredaines ſcandaleuſes.
Auſſi traître, auſſi beau que l'aîné des amours,
Il ſéduiſit en peu de jours
Les chiennes les plus vertueuſes.
En un mot, ſur l'honneur ce chien ſi délicat,
Qu'on vit jadis ſi rangé, ſi fidèle,
Ce beau chien, des chiens le modèle,
N'eſt plus enfin qu'un lâche, un ſcélérat.

L'eſprit humain jamais ne ſe repoſe.
Il faut, (du ſort tel eſt l'arrêt fatal)
Il faut toujours qu'il faſſe quelque choſe;
Et s'il ne fait le bien, croyez qu'il fait le mal.

FABLE VI.

LE SÇAVANT ET LA PETITE FILLE. (*)

Un ſage avoit, dès l'âge le plus tendre,
Pâli ſur les livres : eh ! bien,
Lui dit-on, que ſçais-tu de plus? Je viens d'apprendre,
Répond-il, que je ne ſçais rien.
C'eſt bien la peine en vérité de prendre
Tant de ſoucis, & d'abréger ſes jours,
Déja ſi courts!
Il diſoit vrai pourtant. Liſez cette aventure;
Vous y verrez encore un ſçavant confondu
Par un enfant qui n'avoit eu
D'autre maître que la nature.

Depuis ſoixante ans, un Français,
Etudiant toujours avec ſuccès,
Vivoit aux champs comme un vrai ſolitaire:
Il mangeoit peu, ne dormoit guere,
Mais liſoit beaucoup. Un matin,
Chez lui vint la jeune Perrette,
Bergere encore à la bavette,
Qui le ſalue, & d'un air enfantin:
Monſieur, un peu de feu, s'il vous plaît, lui dit-elle,
Pour allumer. Oui-da, répond-il; mais comment
Pourrez-vous l'emporter, ma belle?

(*) Le trait qui fait le fond de cette fable, eſt une anecdote déja connue.

A ſon foyer en ce moment,
Il n'avoit ni cet inſtrument
Qui pour prendre le feu qu'on veut changer de place,
De ſes deux bras le ſerre étroitement,
Ni celui qui le porte en ſa plate ſurface :
Cela veut dire, à parler nettement,
N'ayant ni pêle ni pincette.
Comment s'y prendre ? le voilà
Cherchant par-tout d'une vue inquiete
Dequoi ſuppléer à cela.
Tandis qu'il ſouille envain ſes tiroirs de ſcience ;
Aux yeux du ſage un peu confus,
Proprement ſur ſa main l'enfant met en ſilence
Une couche de cendre & du feu par deſſus,
Puis de tirer ſa révérence.
Notre ſçavant demeure émerveillé :
Eh ! quoi, dit-il ! ſon ignorance,
Quand ſoixante ans j'ai travaillé,
Donne un ſoufflet à ma ſcience !
Ah ! c'en eſt fait ; j'y renonce à jamais.
Je voulois ſçavoir, déſormais
Je veux jouir. Que je regrette
Le tems que m'ont volé les livres que voilà !
Auſſi-tôt dit, il les brûla ;
Et pour toujours ſorti de ſa retraite,
A tout venant, dès ce jour là,
Il racontoit l'hiſtoire de Perrette.

FABLE VII.

LE LOUP ET LA BREBIS.

UN de ces gens qu'on nomme loups,
Gens peu courtois, amis du brigandage,
Au travers d'une claie où tenoient maints verroux,
A certaine brebis parloit en doux langage :
Commere, disoit-il en faisant les yeux doux,
Je suis logé dans votre voisinage:
L'intérêt que je prends à vous,
Et que vous méritez, m'engage
A vous parler franc entre nous.
Sur votre compte on fait maint bavardage,
Force mauvais propos. Il est de mon devoir
De vous en avertir, voisine.
Bon ! la brebis, dit-on ! ce n'est qu'une machine
Qui seule ne peut se mouvoir.
Vos manieres sont fort honnêtes,
Il faut l'avouer, & vous êtes
De très-douce société.
Mais toujours des bergers, des chiens, en vérité,
Cela vous fait passer pour bêtes.
Pour votre compte au moins dissipez ces bruits-là
On vous tient sans cesse en tutelle,
Défaites-vous de tout cela,
Et promenez-vous seule, en grande demoiselle.
Voisin, dit la brebis, j'ai peu de vanité.
Appellez ma conduite ou prudence ou bêtise,
Fort libre à vous ; mais ma devise

C'eſt : moins de gloire, & plus de ſûreté.

Le loup goûta peu ce langage ;
Moi, je le trouve fort ſenſé :
C'eſt la deviſe la plus ſage,
Pour un peuple bien policé.
Rois, l'état eſt votre famille ;
Que faut-il pour combler ſes vœux ?
Ce n'eſt pas qu'au dehors on brille ;
Mais qu'au dedans on ſoit heureux.

FABLE VIII.

LA GAZETTE DES ANIMAUX.

Si leur hiſtoire ne ment point,
Les animaux avoient une feuille publique,
Une gazette utile, & même véridique ;
Véridique, obſervez ce point.
Tous les faits dignes de mémoire,
Là, tous les mois, étoient cités ;
Les auteurs s'y trouvoient loués, couverts de gloire,
Avec leurs noms & qualités.

» Jeanot, ſinge royal, iſſu de bonne race,
» Avoit été, dit-on, gravement inſulté ;
» Au lieu de ſe venger en vertu de ſa place,
» Aux genoux de ſa majeſté,
» Hier pour le coupable, il a demandé grace.

» Jean loup, qui par l'étude a ſoin de s'occuper,
» Ne trouvant rien à ſa cuiſine,
« Quand il pouvoit manger la brebis ſa voiſine,

» S'eſt allé coucher ſans ſouper.

Que cet article eſt beau ! grande étoit la diſette
De traits pareils ; pourtant, à qui mieux mieux,
On s'illuſtroit par faits glorieux,
Pour être mis dans la gazette.
Le lion, monarque ombrageux,
La ſupprima. Cet arrêt téméraire
Eut un ſuccès bien déſaſtreux.
Dès qu'on eut aux vertus enlevé leur ſalaire,
On ne vit preſque plus d'animaux vertueux.

FABLE IX.

LES ANIMAUX PLAIDANS CONTRE L'HOMME.

Si les bêtes ont ſçu parler,
Ainſi que nous, (or la choſe eſt certaine,
Puiſqu'Éſope l'a dit, après lui la Fontaine ;)
Si toujours avec l'homme on les voyoit aller,
Il n'eſt pas étonnant qu'ils aient eu ſur la route
Plus d'une affaire à démêler.
Ce commerce a fini ſans doute,
Quand le peuple animal ceſſa d'articuler.
Parler n'eſt pas un don frivole.
Moi, je ne ſuis pas femme, & j'en fais très-grand cas.
Oh ! c'eſt beaucoup que la parole !
C'eſt même tout en bien des cas.
Oui, tout. D'Aliboron à Charle,
Ou de l'homme à la bête, il n'eſt ſouvent qu'un point :

C'eſt que l'un parle,
Et que l'autre ne parle point.
Mais au tems dont j'écris l'hiſtoire,
Tout parloit ; & les animaux
Se croyoient par-là nos égaux ;
L'homme de ſon côté prétendoit à la gloire
De commander. Or ces derniers un jour,
A l'homme pardevant la cour,
Firent un grand procès, conſigné dans l'hiſtoire.
Maint philoſophe vaporeux
Les rendoit vains par ſa triſte morale,
Lorſqu'en ſa morgue doctorale
Il mettoit l'homme au-deſſous d'eux.
Pour juge on prit Mercure. En triſtes fariboles ;
Un avocat plaidant, des deux côtés parla,
Et, ſuivant l'uſage, enfila
Courtes raiſons, longues paroles.
On cita beaucoup, on cria ;
De période en période,
Qui plus eſt on s'injuria,
Et juſqu'à nous en a paſſé la mode.
Enfin voici le réſultat :
Par la voix de leur avocat
Les animaux prouvoient maintes rares merveilles ;
Diſoient que nous étions vaincus par leurs travaux,
Et pour exemple on citoit les abeilles,
Le ver à ſoie & d'autres animaux.
Après avoir écouté l'un & l'autre,
Mercure prononce en ces mots :
Bêtes, vos arts ſont aſſez beaux,
Mais vous n'en êtes pas moins ſots ;
Car quelle ſcience eſt la vôtre ?

C'eſt de ſuivre ſervilement
Une route facile & ſûre.
L'homme agit volontairement ;
C'eſt l'ouvrier de la nature,
Dont vous n'êtes que l'inſtrument.

Grands fabricateurs de ſyſtêmes,
Philoſophes chagrins, pourquoi nous avilir,
Et vouloir nous forcer à rougir de nous-mêmes ?
Cherchez plutôt à nous énorgueillir.
Quittez cette morgue affligeante,
Et renoncez à la démangeaiſon
De comparer l'inſtinct à la raiſon :
L'un exécute, & l'autre enfante.

FABLE X.

LES DEUX CHIENS ET LA CHATTE.

POUR s'amuſer un moment
De deux chiens, dame Minette
Leur mit fort adroitement
Un vieux chiffon pour aigrette.
Notre couple ainſi paré,
Sans ſe douter de l'affaire,
Se rejoint ſur le carré ;
Dieu ſçait ſi dès-lors, au gré
De la maligne commere,
Chacun rit de voir ſon frere
Si plaiſamment accoutré :
Oh ! oh ! mon frere eſt donc bête !

Ah ! comme le voilà fait !
Qu'a donc mon frere à ſa tête ?
Ah ! bon dieu ! comme il eſt laid !
On ſe rapproche, on s'arrête.
L'un dit ironiquement :
Votre coëffure eſt nouvelle ;
C'eſt ſe mettre élégamment !
L'autre, ah ! vous êtes charmant !
Cette touffe de dentelle
Vous va merveilleuſement !
Et de rire de plus belle.
Tournez-vous ! ah ! les beaux nœuds !
J'aime votre air. -- Moi le vôtre.
Même à la fin, chacun d'eux
Ouvertement rit de l'autre ;
Et Minette de tous deux.
Sans éclaircir ce myſtere,
Ailleurs on porte ſes pas ;
Et chacun après l'affaire,
Eſt déja loin de ſon frere,
Qu'il rit encore aux éclats.

Sur les noms je dois me taire ;
Mais j'ai vu maint ſot auteur
Perſiffler un ſot confrere ;
Tandis que le ſpectateur
S'amuſant à les voir faire,
Siffloit l'un & l'autre acteur.

FABLE XI.

LE GLAND.

Au haut d'un chêne en plein midi,
Bravant le ſouffle de la biſe,
Un gland, au ventre rebondi,
Coëffé de ſa calotte griſe,
Se pavanoit. Avec fracas,
Le vent ſur l'arbre ſans relâche
Souffle, & le gland qui ſe détache,
De branche en branche, arrive en bas
Aux pieds du chêne. Alors, tout bas,
Il ſe plaint de cette injuſtice,
Puis s'adreſſe au grand Jupiter:
Hélas! j'étois ſi bien en l'air!
Pourquoi, dit-il, par quel caprice
Me mettre à terre? à mes beſoins
La ſeve eſt encor néceſſaire:
Dieu juſte, ah! ſecourez du moins
Un fils délaiſſé par ſon pere!
Voyez ce porc: il tourne ici ſes pas;
S'il m'apperçoit, ah! quel martyre!
Je vais ſervir à l'un de ſes repas,
Vous le ſçavez; & s'il me mange, hélas!
Je deviendrai..... ce que je n'oſe dire.
Dans quelque trou cachez-moi, mais ſi bien,
Que ſi ce maudit porc de ce côté s'avance,
Il ne voie & ne ſente rien.
Jupiter eut la complaiſance

De l'exaucer. En effet alléché,
L'animal vient, le voit & s'approche avec joie;
Mais ſon grouin tout-à-coup ſent échapper ſa proie,
Déja le gland dans la terre eſt caché.

A peine eſt-il là, qu'il implore
Le dieu qui l'avoit délivré:
Je ne ſuis pas défunt encore,
Et déja je ſuis enterré.
C'eſt ſur vous ſeul que mon eſpoir ſe fonde:
Faites, loin de languir ici-bas ſequeſtré,
Que je ſois quelque choſe au monde.
Il dit. La priere du gland
Eſt exaucée encor du maître du tonnerre.
Son germe ouvrant déja le ſol qui le reſſerre,
En bourgeon frais & verdoyant,
S'échappe du ſein de la terre.
Or ce bourgeon après cela,
Ne voulut pas en reſter là.
Nouveau deſir lui vient toujours en tête;
Et Jupiter en lui-même avoit dit,
Qu'il ſouſcriroit toujours à ſa requête.
Il demande à grandir, & ſur l'heure il grandit.
Le voilà grand, il eſt arbuſte;
Et bientôt arbriſſeau robuſte,
Il veut être grand arbre; il l'eſt; ſes verds rameaux
S'étendent, & de leur ombrage
Ils protegent maints arbriſſeaux,
Citoyens du même rivage.
Un autre eût vécu là tranquille & ſans ennui;
Mais lui s'ennuie; il a vu plus d'un chêne
A ſes côtés plus grand que lui,

Et cet aſpect l'humilie & le gêne.
Nouvelle plainte au roi des cieux,
Nouvelle faveur obtenue ;
Vous l'euſſiez vu ſoudain de ſon front ſourcilleux
S'élancer & percer la nue.
Dans la région des éclairs,
Au-deſſus des forêts il s'éleve, & ſa tête
Repoſe fiere au haut des airs,
Dans le berceau de la tempête.
Oh ! pour le coup, me dira-t-on,
Le plus bel arbre du canton
N'a plus à faire aux dieux de priere importune ;
Il a tout ce qu'il peut avoir,
Que peut il demander encore à la fortune ?
-- Ce qu'il peut demander encor ? vous l'allez voir.
Devenu ſi-tôt grand ! ſi grand ! chacun l'admire ;
Les arbres voiſins, ſans rien dire,
Le regardoient tout ébahis.
Il eſt le roi de ſon pays ;
Eh ! bien, il veut plus loin étendre ſon empire.
Jupiter, cria-t-il un jour ! ce que je ſuis,
Je vous le dois, & vous en ſais l'hommage.
Mais, vous le dirai-je ? je puis
Vous devoir encor davantage.
Ne dominer qu'en un ſeul lieu,
C'eſt beaucoup, c'eſt encor trop peu.
Je viens de régner ſur la terre,
Donnez-moi ſur les mers un empire nouveau :
Que je devienne un beau vaiſſeau,
Un grand vaiſſeau, vaiſſeau de guerre

Je ne vous dirai pas comment

Cela ſe fit, longue ſeroit l'hiſtoire ;
Mais je vous dirai ſeulement,
Lecteur, & vous pouvez m'en croire,
Qu'en peu de tems on lance à l'eau
Le chêne devenu vaiſſeau,
Qui s'énorgueillit de ſa gloire.
Fier, il s'y promenoit, Alexandre nouveau ;
Comme en un pays de conquête ;
Et déja même il cherchoit dans ſa tête
S'il reſtoit un grade nouveau
A demander ; quand la tempête,
Contre un rocher avec fracas
Le briſe, & ſur les flots le diſperſe en éclats.

Ambitieux, avance, avance ;
Le ciel, pour conſommer ſa terrible vengeance,
Te laiſſe aller ſouvent, ſemble te protéger ;
Mais ton aveugle extravagance
Prend toujours ſoin de le venger.

FABLE XII.

L'HOMME ET LE LION.

UN lion vit un homme, enfoncé dans un bois.
Le lion n'eſt pas fort courtois ;
Il avoit de l'humeur, il lui chercha querelle.
L'homme auſſi-tôt leve la voix,
En monarque offenſé par un ſujet rebelle :
Oſes-tu bien te meſurer à moi,
Dit-il ? ignores-tu qu'on m'a nommé ton roi ?

Oui, répond le lion ; tu peux parler en maître ;
On t'a nommé roi du peuple animal ;
Mais tout-à-l'heure on conviendra peut-être
Que contre ſes ſujets ce roi ſe bat fort mal.
Il l'attaque à ces mots : l'homme fuit & s'élance ;
Le lion vole ſur ſes pas,
L'atteint : je peux, dit-il, te vouer au trépas ;
Mais non, je cede à ma clémence ;
Je ſuis ſatisfait, tu vivras.
Une autre fois abrége tes chapitres
De beaux diſcours, dont on fait peu de cas ;
Si tu m'en crois, en pareil cas,
Montre du cœur, & laiſſe là tes titres.

Cet homme, exaltant ſa grandeur,
Que faiſoit-il ? Ce que fait maint Seigneur.
Plus d'un Grand, fier de la richeſſe,
Et des honneurs que ſes ayeux ont eus,
Se croit diſpenſé des vertus
Dès qu'il nous a montré ſes titres de nobleſſe.

FABLE XIII.

TOUTOU, LE SINGE ET LE PERROQUET.

Le roi d'une forêt, qui bordoit les frontieres
D'un état policé dont j'ignore le nom,
Avoit pris en tout nos manieres ;
Il avoit à ſa cour un ſinge pour bouffon.
Cette mode eut jadis chez nous beaucoup d'empire ;
Plus qu'à régner les rois aimoient à rire ;
Un prince alors, de peur de s'ennuyer,

Ne cherchoit point un ſage pour l'inſtruire,
Mais il prenoit un fou pour l'égayer.

Notre ſinge n'avoit qu'un mérite aſſez mince,
Néanmoins il plaiſoit au roi;
Si vous me demandez pourquoi?
C'eſt qu'il étoit flatteur. La cour & la province
N'ont jamais vu d'adulateur ſi bas;
Il faut le voir s'avancer vers le prince,
Le ventre à terre, à petit pas.
Du monarque à longue criniere
Il va tous les matins ſaluer la ſanté;
S'informer ſi ſa majeſté
A bien dormi la nuit derniere.
Dès qu'il le voit, pour dire quelques mots,
Entr'ouvrir ſa gueule royale,
Au paſſage il ſaiſit le plus mince propos,
Quelque maxime triviale;
Puis tout haut de ſe récrier,
De pâmer d'aiſe, & de s'extaſier.
Juſqu'à la fauſſeté, pouſſant la complaiſance,
Chez les Grands il rampoit. Mais ce qui va, je croi,
Vous étonner ainſi que moi,
C'eſt que ce vil flatteur étoit plein d'arrogance
Par-tout ailleurs. Ici, rampant & bas;
Là, ſuperbe, inſolent: je ne le conçois pas,
Dit un jour Perroquet; ce contraſte m'étonne.
Non pas moi, dit Toutou, le chien de la lionne.
J'obſerve le monde avec ſoin;
Ces deux extrêmes-là s'amalgament ſans ceſſe;
Crois, quand tu verras la baſſeſſe,
Que l'inſolence n'eſt pas loin.

FABLE XIV.

LE DAUPHIN, L'ENFANT ET L'HOMME. (*)

L'HISTOIRE des Romains conſerve la mémoire
D'un fait qui ſurprendra, je croi.
Je ne jurerai pas qu'il ſoit digne de foi ;
Plus d'un auteur, en écrivant l'hiſtoire,
Fait des fables ainſi que moi.
Tous les jours un enfant alloit, non loin de Rome,
Sur les bords de la mer, viſiter un dauphin,
Lui jetter un peu de ſon pain ;
(Ce poiſſon eſt l'ami de l'homme)
Devenu moins ſauvage enfin,
Le dauphin s'apprivoiſe, & bientôt dans ſa main
Lui-même, hors de l'eau, vient chercher ſa pâture ;
Triſte & honteux quand l'enfant s'en alloit,
A ſon retour, de joie il treſſailloit ;
D'aiſe à ſes pieds il ſe rouloit ;
Ou bien de flots amers arroſant la verdure ;
Près de lui l'animal trottoit, caracoloit ;
Et quelquefois careſſant & docile,
Comme ſon chien, le ſuivoit par la ville.

L'enfant vit de ſes jours éteindre le flambeau ;
(Elle meurt auſſi la jeuneſſe.)
Eh, bien ! le bon dauphin, accablé de triſteſſe,

(*) Ce trait eſt rapporté par pluſieurs Auteurs ; on n'a fait que changer le dénouement.

Vint depuis chaque jour pleurer ſur ſon tombeau.
Ce trait fut divulgué. De la cité voiſine,
On vient en foule pour le voir:
Parbleu, ſi ce dauphin étoit en mon pouvoir,
Dit un étranger, j'imagine
Qu'à montrer au particulier
Un poiſſon ſi fameux, d'un naturel ſi rare,
Je pourrois gagner gros. A ces mots il prépare
Des rets où le dauphin s'enlace; on s'en empare,
Et pour jamais le voilà priſonnier.
Allons, dit l'homme, il faut ſe rendre;
Te voilà déſormais à mes loix aſſervi.
Tu me vaudras de l'or! A quoi m'a donc ſervi
D'avoir, dit le dauphin, un cœur fidèle & tendre?
Chacun ſur mes vertus étoit extaſié;
Toi-même, hélas! tu me rendois juſtice!
Et ſi-tôt que je peux ſervir ton avarice,
Me voilà donc ſacrifié?
Cruel, puiſſe ta mort abréger mon ſupplice!

Homme, te voilà bien! tu te plains en tous lieux
Que la vertu n'eſt plus, qu'elle a fait place au crime.
Qu'un ſeul inſtant elle s'offre à tes yeux,
Ton intérêt la prendra pour victime.

FABLE XV.

LE CHEVAL DE FIACRE ET LE COCHER.

UN Fiacre vide, & ſur-tout las,
Repoſoit ſur la place, en fort triſte apparence.
Le cocher eut beſoin d'avancer quelques pas ;
Mais l'un de ſes chevaux prenoit lors ſon repas ;
Dans le ſac coutumier, chargé de ſa pitance ;
Il écoute le fouet, & ne s'ébranle pas.
Notre cocher ornant ſon ſtyle
De gros jurons, vous tance le cheval ;
Il fouette, il fouette, & l'animal,
Mangeant toujours, reſte immobile.
Bien qu'un bras de cocher faſſe au mieux ſon devoir
Pour fuſtiger, & ne ſe laſſe gueres ;
Le ſien fut plutôt las (choſe étonnante à voir)
De donner des coups d'étrivieres,
Que le courſier d'en recevoir.
Ce dernier à la fin, tournant un peu la tête ;
Lui dit ſans ſe troubler : mon cher, repoſe-toi ;
Il eſt tems que ton bras s'arrête ;
Tu dois être las. Quant à moi,
Je ne bougerai point. Ton fouet outre meſure
Frappe toujours ; mais entre nous,
Tu m'as tant prodigué les coups,
Que j'y ſuis fait, & je te jure
Que je ne les ſens plus. Ainſi dorénavant

Autant vaut que ton fouet ſe taiſe ;
Me frapper, c'eſt battre le vent ;
Ton ſerviteur toujours fort à ſon aiſe
N'en perdra pas un coup de dent.

FABLE XVI.

LES ENFANS ET LA ROSE.

DANS un jardin public, un roſier au ſoleil
Dreſſant ſa tige verte & de fleurs décorée,
Avoit, hors de ſon vaſe, une branche égarée,
D'où pendoit une roſe, au teint frais & vermeil.
Un couple d'écoliers la voit & ſe propoſe
De la cueillir ; mais comment s'arranger ?
Ils étoient deux pour une roſe.
Ne pouvant donc la partager :
Diſputons-là, dit l'un. Vers la roſe chérie,
Des ciſeaux à la main, nous irons au haſard,
Les yeux bandés, en vrai colin-maillard ;
Mais ſur-tout point de tricherie.
Le premier qui, les yeux bien clos,
De dix pas allant auprès d'elle,
Légérement, d'un ſeul coup de ciſeaux,
Aura fait à ſes pieds tomber la demoiſelle,
L'obtiendra ſeul. L'avis ſur l'heure eſt adopté.
Mais qui doit commencer ? l'âge n'eſt pas un titre
En pareil cas ; il faut un autre arbitre.
La courte-paille enfin donna la primauté
Au plus jeune, à Jeanot. Les yeux clos, vers la tige,

Ses

Ses ciſeaux bien ouverts, Jeanot marche en avant,
Arrive, & l'inſtrument, que des doigts il dirige,
Se ferme, coupe.... quoi ? du vent.
Rien de plus, au roſier la fleur demeure entiere.
Entiere ! non. En paſſant, de ſa main
Il a touché la roſe ; une feuille ſoudain
Tombe en volant ſur la pouſſiere.
Qui fut bien ſot ? ce fut l'enfant.
L'autre prend les ciſeaux, & marche triomphant.
Encore en vain la fleur eſt menacée,
Des ciſeaux meurtriers elle évite les dents ;
Mais de ce choc plus rudement froiſſée,
Sur ſa tige ébranlée elle tremble long-tems,
Et mainte feuille encore eſt au loin diſperſée.
Le premier rentre en lice ; encor même ſuccès.
Son rival reprend de plus belle ;
Mais à chacun de ces eſſais,
La roſe perd toujours quelque feuille nouvelle ;
Jeanot enfin l'emporte ; à ſes pieds il abbat
La fleur, hélas ! ſi tourmentée ;
Triſte butin ! car après le combat,
Pas une feuille n'eſt reſtée ;
Et le ſquelette d'une fleur
Eſt le ſeul prix qui demeure au vainqueur.

O vous qui d'un pays vous diſputez l'empire,
Ainſi, fiers conquérans, votre orgueil ſe débat.
Voulez-vous poſſéder quelque nouvel état,
Vous commencez par le détruire.

FABLE XVII.

LE CHIEN ET LA CHATTE.

UN chien étoit plongé dans le plus grand malheur,
Un chien de ſes amis vint lui tendre la patte :
N'accepte pas, lui diſoit une chatte;
C'eſt un tyran, qu'un bienfaiteur.
Non, je n'approuve point cet excès de hauteur,
Dit le chien malheureux; voici ce que j'en penſe :
Qui craint d'être lié par la reconnoiſſance,
D'avance eſt ingrat dans le cœur.

FABLE XVIII.

LE RENARD ET LES POULES.

PAR des goûts divers, ce me ſemble,
Les deux ſexes entre eux different. Néanmoins
Plus on ſe civiliſe, & plus, en bien des points,
L'un des deux à l'autre reſſemble.
L'homme & la femme ainſi ſe rapprochent toujours,
De plus en plus. Et même on dit que de nos jours,
Sans les divers habits, on pourroit s'y méprendre.
Toujours avec le tems l'un des ſexes doit prendre
Les mœurs de l'autre. Or juſqu'ici
Si nous n'avons pas réuſſi
A changer les femmes en hommes,

Devinez donc ce que nous ſommes.

Un gentilhomme avoit un jour
Le goût de cette ménagere (*)
Que j'ai montrée ailleurs, faiſant trop bonne chere
Au peuple de ſa baſſe-cour.
Il avoit fait, dans ſa gentilhommiere,
Bâtir un vaſte poulaillier;
Ses poules occupoient ſon ame toute entiere.
Tout près de lui vivoit un renard, vieux routier,
Qui les aimoit auſſi, mais d'une autre maniere.
On trouvoit chaque jour, en venant les compter,
Quelques poules de moins. Le renard en haleine,
Fertile en nouveaux tours, jamais las d'inventer,
Pour ſa table, dit-on, n'étoit jamais en peine;
Même il avoit dequoi traiter
Quelques voiſins une fois par ſemaine.
Un jour par la communauté
Vers le maître commun le coq fut député,
Le ſuppliant de veiller ſur leur vie.
Que n'eût point fait le maître? On fabrique avec ſoin
Mainte cage où du moins la pouſe pourſuivie
Pourra s'enfermer au beſoin:
Cage de fer, doux aſyle où chacune
Peut braver du renard & les ruſes & la dent.
Le drôle un ſoir vit en rodant
Une poule au clair de la lune;
Il obſerve d'abord s'il n'eſt aucun danger:
Ne faiſons rien à l'étourdie,

(*) *La Femme & ſes Poules.* Fable V, Liv. II.

Et tâchons de nous arranger,
Dit-il; ah! poulette, ma mie,
Tu coucheras ce ſoir dans mon garde-manger.
Tu m'appartiens, la choſe eſt claire.
Je ſuis un grand ſeigneur, & tu n'en doutes pas;
Or la nature, en bonne mere,
Créa des poules ici-bas
Pour que je fiſſe bonne chere.
Lors il s'avance à petit pas.
Mais il s'agit de ſurprendre la poule;
Le papelard prend un circuit,
Légérement autour d'elle il ſe coule;
Mouche en volant fait plus de bruit.
Arrivé par derriere, il la lorgne & s'apprête:
Bon, dit-il en ſoi, m'y voilà.
Sa patte s'allonge..... alte-là.
Un fil de fer ſoudain l'arrête.
Qu'eſt-ce, dit-il? & qui peut m'arrêter?
Quelle eſt donc cette paliſſade?
Cette canaille-là voudroit me réſiſter?
Pour réponſe à ſon incartade,
La poule ſe mit à chanter.
Furieux, il fond ſur la cage,
Qui réſiſte à ſes vains efforts;
Cloſe en dedans, il n'eſt plus de paſſage,
On ne peut l'ouvrir en dehors;
Il jure, il tempête, il fait rage.
La poule obſerve ſon courroux,
Et ne paroît pas étonnée;
Sur un petit bâton qui tient par les deux bouts,
Elle demeure cramponnée.
Contre la cage il perd tout ſon latin

La tourne, la retourne, & la ballotte envain.
Par fois, pour eſſayer quelque ruſe nouvelle,
Il la ſouleve, & ſous ſon nez ſoudain,
La poule chante de plus belle.
Encore en vain il s'eſcrime long-tems.
Quand à la fin : là, là; repoſez-vous, dit-elle;
Allez, & n'uſez plus vos griffes & vos dents.
Vous voyez, Monſeigneur, qu'il eſt mainte occurrence,
Où malgré le rang, la puiſſance,
Les petits ſe moquent des grands.

FABLE XIX.

LA CHATTE ET LA BREBIS.

On ſçait que la brebis, un peu bête entre nous,
Ne ſent qu'avec froideur l'amour comme la haine,
Et qu'en prenant un mouton pour époux,
Elle cede à l'amour & ne le ſent qu'à peine.
La chatte aime bien autrement:
Elle n'eſt ni froide, ni fiere;
Elle va chercher un amant
De toîts en toîts, de gouttiere en gouttiere.
Venons au fait. Une brebis,
D'un ton de prude, un jour dit à minette:
Ma ſœur, depuis long tems je guette
L'inſtant de vous donner un charitable avis;
C'eſt l'amitié qui me l'ordonne,
Votre conduite fait jaſer;
Hier devant mainte perſonne,

J'ai tâché de vous excuſer :
Votre façon d'aimer tant ſoit peu ſcandaliſe ;
Faut-il ainſi que l'amour nous maîtriſe ?
Vous courez après les matous ;
Fi ! cela n'eſt pas bien. Pareilles indécences,
Je vous le dis encor, font mal parler de vous.
Il eſt permis d'aimer, mais ce n'eſt point à nous
A faire en amour les avances.
Le beau ſpectacle en effet, que de voir
Quelqu'un de notre ſexe appeller la premiere
Les amans, & venir le ſoir
Arrêter les paſſans au coin d'une gouttiere !
Voyez-moi : j'ai toujours reſpecté la pudeur ;
Cherchai-je les moutons ? j'ai tort, je le confeſſe,
Dit la chatte : mais vous, n'eſt-ce pas la froideur
Qui vous donne tant de ſageſſe ?
Convenez-en, je le tiens d'un mouton,
Le plus amoureux du canton,
Qui vous connoît fort, ma princeſſe.
On trouve aſſez communément
De ces moraliſeurs qui ſe citent ſans ceſſe :
Ce qu'ils nomment vertu, c'eſt leur tempérament.

ÉPILOGUE.

J'avois chanté Pâris dans la fleur de ſes jours ;
Juge de trois Beautés, que l'Olympe révere,
Heureux de couronner la Reine des Amours,
Plus heureux encor de lui plaire.
Ma Muſe a fait un nouveau choix.
J'ai pris en main le luth de la Fontaine,
Plus d'une corde a rompu ſous mes doigts :
Pour donner des leçons à la foibleſſe humaine,
De l'âpre vérité j'ai radouci la voix ;
Et déja le plaiſir d'interpréter ſes loix
A payé mes ſoins & ma peine.
Je ne corrigerai peut-être aucuns défauts ;
Redreſſer l'homme eſt choſe difficile ;
Mais il peut amuſer ſon naturel futile
Des travers de mes animaux ;
Et ſa foibleſſe, hélas ! l'expoſe à tant de maux ;
Que l'amuſer, c'eſt encore être utile.
De la morale il rejette la voix,
Me dira-t-on, ce langage l'attriſte,
Il le hait. Oui l'homme, je crois,
Fuit la morale quelquefois,
Mais plus ſouvent le moraliſte.
La morale d'abord l'effraye ; or l'égayer ;
C'eſt le plus ſûr : Il fuit l'aſpect ſauvage

De l'auſtere cenſeur, qui veut le rendre ſage,
Et commence par l'ennuyer.
Sçachons donc, avant tout, captiver ſon oreille ;
Offrons-lui, pour le corriger,
Non pas un froid pédant, qui vient l'affliger ;
Mais un ami, qui le conſeille.

Fin du cinquiéme & dernier Livre.

SUPPLÉMENT.

ÉPITRE

A M. D'USSIEUX.

TANDIS que Poëte ſans rime,
Du grave au doux paſſant avec ſuccès,
Tu prêtes, cher d'Uſſieux, l'idiome Françaiſ
A ce bon Arioſte & plaiſant & ſublime,
Du milieu de Paris par l'ennui repouſſé,
De ma priſon j'ai franchi la barriere;
Cahoté ſur la terre, ou ſur l'onde bercé,
Vers les champs du midi j'ai pouſſé ma carriere.
De théatre en théatre, amuſant mon loiſir,
De ces jeux que la Grece inventa la premiere,
Où l'on voit rire & pleurer le plaiſir,
Dupe d'un ſot Acteur, malgré ſa morgue fiere,
Tu m'aurois vu ſouvent, trompé dans mon deſir,
Riant avec Racine, & bâillant à Moliere.
Mais j'atteins à mon but, curieux voyageur:
En parcourant un pays enchanteur,
Mes oreilles, mes yeux ont eu leur jouiſſance;
Je revois aujourd'hui le lieu de ma naiſſance:
Mes plaiſirs ſeront dans mon cœur.

Je vous ſalue, ô murs de ma patrie!
Beaux lieux, où la candeur fila mes premiers jours!

Qu'à votre aſpect mon ame eſt attendrie !
Tel l'infidèle amant, qui ſembloit pour toujours
Avoir quitté ſans peine une amante chérie,
Revoit avec plaiſir ſes premieres amours.
Tendre berceau de mes jeunes années,
De quel charme ta vue enivre tous mes ſens !
Ah ! je crois, en ces doux inſtans,
Rajeunir tout-à-coup des nombreuſes journées
Dont l'âge a, loin de toi, ſurchargé mon printems.
Mais, Dieu ! quand vers tes murs mon cœur vole
& s'empreſſe,
Quel ſouvenir m'attriſte au ſein de l'allégreſſe ?
Quand loin de tes foyers le ſort guida mes pas,
Niſmes, tu te ſouviens, hélas !
Quel précieux dépôt te commit ma tendreſſe.
Je laiſſai dans ton ſein un couple révéré,
Tu le ſçais, un pere, une mere...
Ah ! rends ce cher dépôt à mon cœur déchiré.
O regrets ſuperflus ! ô douleur trop amere !
Je vole vers tes murs, de plaiſir enivré,
Et j'y foule en entrant la cendre de mon pere.
Prêt à m'éloigner de ces lieux,
Quand je le ſaluai par un adieu ſi tendre,
Hélas ! aurois-je dû m'attendre,
Que c'étoient nos derniers adieux ?
Mille objets retracés à mon ame attendrie,
Vont m'étonner, me charmer tour-à-tour ;
Je reverrai les lieux où j'ai reçu le jour :
Je ne reverrai plus les auteurs de ma vie ;
Faut-il, hélas ! qu'à mon retour,
Je demeure étranger au ſein de ma patrie ?
Mais rejettons ces penſers douloureux ;

Qui jouit de ſon cœur peut encore être heureux.
Sous la verge des Dieux, que ſes larmes atteſtent,
Le ſage, à ſoi-même rendu,
Songe moins à pleurer le bien qu'il a perdu,
Qu'à jouir de ceux qui lui reſtent.
Ai-je donc épuiſé la ſource des deſirs?
Non, non, le ſentiment & l'eſpoir me ramene.
Un cœur ſenſible fit ma peine;
Il peut faire encor mes plaiſirs.
C'eſt une ſource intariſſable & pure
De divers ſentimens qui germent tour-à-tour:
Telle eſt la loi de la ſage nature,
Que l'amour ſeul peut conſoler l'amour.
Lorſqu'un pere au tombeau va rendre ſa pouſſiere,
Du fils qui lui ſurvit, Nature, en bonne mere,
Vient ſagement conſoler les ennuis:
Dans ſon cœur, à l'amour d'un fils
Elle fait ſuccéder la tendreſſe d'un pere.
Ainſi dans nos ames toujours,
Elle nourrit avec adreſſe
Nos ſentimens, pour prolonger nos jours.
Regarde ce mortel, courbé ſous la vieilleſſe:
Pourquoi ſon petit-fils, ſes dernieres amours,
Plus que ſon fils lui-même, a-t-il donc ſa tendreſſe?
On diroit que ſéduit en ces derniers inſtans,
Par une douce erreur, qui ſemble les étendre,
Il choiſit un objet dans l'âge le plus tendre,
Plus jeune enfin, pour l'aimer plus long-tems.
Douce philoſophie! oui, tel eſt ton langage;
Quand la nature ſans pitié
Bleſſe mon cœur, c'eſt ta voix qui m'engage
A recourir au ſein de l'amitié.

L'amitié, cher d'Uſſieux, ne t'eſt point étrangere;
Cette amitié que rien n'altere,
Que jamais le tems n'affoiblit;
Nous voyons s'enlaidir l'amour, quand il vieillit;
Ah! ſur ce point, la ſœur l'emporte ſur le frere:
En vieilliſſant, elle embellit.
Je ſçais trop, ſur ton cœur juſqu'où va ſa puiſſance:
Notre amitié, rapide en ſa naiſſance,
Porta des fruits à peine dans ſa fleur:
Jeune, elle eut toute la vigueur
Que peut lui donner la vieilleſſe:
Vieille, elle a toute la fraîcheur,
Tous les charmes de la jeuneſſe.
Je le ſçais, au nœud qui nous joint,
Tu ne fus jamais infidèle:
Que la fortune un jour me ſoit douce ou cruelle;
Le ſort pourra changer; tu ne changeras point.
Pour moi toujours invariable,
Je chérirai mes nœuds par le tems affermis:
J'ai trop connu les faux amis,
Pour oublier jamais un ami véritable.

ADIEUX AUX MUSES.

VOUS dont j'ai trop chéri l'empire,
Déités de mes jeunes ans,
Muſes, reprenez votre lyre:
Je vais à des Dieux plus charmans,
Porter mes vœux & mon encens;
L'amour eſt un plus doux délire;

Vous m'égarâtes, il m'inſpire :
Lui ſeul remplit tous nos momens ;
C'eſt par lui que le cœur deſire ;
Lui ſeul eſt l'intérêt du tems.
Près des biens dont ſa main diſpoſe,
Que les fleurs du ſacré vallon,
Que les lauriers ſont peu de choſe !
L'épine croît ſur l'Hélicon :
C'eſt à Paphos que naît la roſe.
Hélas ! dans l'âge du deſir,
Muſes, faut-il qu'on vous immole
Des jours deſtinés à jouir ?
Qu'importe une gloire frivole ?
L'éternité de l'avenir
Vaut-elle un moment qui s'envole ?
Dans ce gouffre où tout va finir,
Voyez tomber & s'engloutir
Talens ſublimes, noms célebres ;
Rien ſur ces profondes ténebres
Ne ſurnage que le plaiſir ;
Et tandis qu'il vient me ſourire,
Tandis qu'à ſon ſouffle enchanteur,
Mon cœur ſe ranime & reſpire
Le feux doux & pur du bonheur ;
J'irois, eſclave dans vos chaînes,
Vivre dans une antre écarté,
Mourir en détail dans les peines
D'une triſte célébrité !
Tranquille enfin ſur le rivage,
J'irois encor chercher l'orage,
Braver les dédains, le mépris
D'un public injuſte & volage,

Expoſer mes frêles écrits
Aux fureurs d'un cenſeur ſauvage!
Non, il eſt tems d'être plus ſage:
Cachons-nous ſous l'aîle des jeux;
Laiſſons à Verdier l'avantage
De charmer un jour nos neveux:
Ecrire & plaire eſt ſon partage;
Mon ſort ſera moins glorieux:
Mais pour être heureux à mon âge,
A-t-on beſoin d'un nom fameux?
Près d'Hilas, la tendre Glycere,
Qu'a-t-elle à demander aux Dieux?
Ah rien! Hilas eſt ſous ſes yeux,
Et dans la grotte ſolitaire
Où l'amour ſeul eſt avec eux,
Glycere, dans la paix profonde,
Dans le calme délicieux
Des plaiſirs dont ſon cœur s'inonde,
Glycere, toute à ſon berger,
A-t-elle le tems de ſonger
S'il eſt une gloire en ce monde?
Ainſi vont couler tous mes jours...
Quels doux momens! qu'ils ſeront courts!
Près du charmant objet qu'on aime...
Que vois-je? ô Ciel! ah! c'eſt lui-même!
Adieu donc, adieu pour toujours,
Muſes, reprenez votre lyre,
J'aime, & mon cœur & les amours,
Bien mieux que vous, m'apprendront à le dire.

Par Madame DE BOURDIC, *ci-devant Marquiſe d'Antremont.*

RÉPONSE DES MUSES

Aux Adieux de Madame DE BOURDIC.

OUI, cette Epître, où ton cœur a voulu
Nous dire adieu dans ſon tendre délire,
Nous l'avons, & nos yeux ont lu
Ce que ta main ne dut jamais écrire.
Nous fuir ! nous, qui dictant tes faciles chanſons,
Ne demandions pour prix d'avoir monté ta lyre,
Que le plaiſir d'en entendre les ſons !
De nos ſoins, de notre tendreſſe,
Sont-ce là, Bourdic, les effets ?
Tu veux, apoſtat du Permeſſe,
Par un ſeul grand-merci payer mille bienfaits.
Nous t'avons fait un jeu d'un métier aſſez rude ;
Nous avons, pour complaire à ta vivacité,
Entrelacé de fleurs les ronces de l'étude ;
Et tu nous trahirois ! Bourdic, à la beauté
On permet l'infidélité,
Mais on défend l'ingratitude.

Eh ! qui nous a cauſé l'affront de cet adieu ?
L'Hymen, le triſte Hymen, trop ſûr de nous déplaire.
Un tel prodige eſt digne d'un tel Dieu.
Quoi ! toujours au plaiſir il ſera donc contraire !
Qu'on ne s'étonne plus de le voir en tout lieu
Vivre ſi mal avec ſon frere.
Eh bien ! à nos faveurs, ſi tu gardes ce prix,

Tu connois notre ſexe : il aime la vengeance ;
Va, nous ſçaurons armer contre ton inconſtance
Nos jolis *Roués* de Paris.
Comme ils vont ſe donner carriere !
Ils parleront, ſi tu ne parles pas :
» C'en eſt fait, diront-ils ! le cygne d'Aubenas
» a chanté ſa chanſon derniere ;
» Cette Nymphe devient à ſoi-même étrangere :
» On ne la verra plus courir le double Mont ;
» L'Hymen avec ſon nom change ſon caractere ;
» Et ma foi ! Bourdic vient de faire
» Les funérailles d'Antremont.
» Il faut donc qu'un Amour, en habit funéraire ;
» Et pour bandeau, prenant un crêpe noir,
» Grave ſon épitaphe, en très gros-caractere,
» A la porte de ſon boudoir !
» Au fond pourtant, quand on entre en ménage,
» Se ſéqueſtrer eſt un parti fort ſage.
» Là, ſi l'on vient à s'ennuyer par fois,
» C'eſt avec ſon époux qu'on bâille, qu'on ſoupire ;
» Tout eſt dans l'ordre alors ; & nul cenſeur, je crois,
» A cet ennui ne peut trouver à dire. »

Tels ſeront leurs propos. Cependant, entre nous,
On pourroit accorder le repos & la gloire ;
On pourroit, nous oſons le croire,
Vivre en paix avec ſon époux,
Sans déclarer la guerre aux Filles de mémoire.
Ah ! reviens ſous nos loix. Pour prix de ton retour,
Nous promettons, Bourdic, à ta gloire allarmée,
De garder un ſecret, qui, produit au grand jour,
Pourroit tacher ta renommée.

Nous cacherons par-tout, en Province, à Paris,
Que pour te conſerver ta gloire bien entiere,
Par nos ſoins, en ſecret, l'ombre de Deshouliere
Vient te dicter ces vers dont tu reçois le prix;
Que ſi nos favoris, dont la foule t'adore,
Ont méconnu ſon ſtyle dans tes vers,
C'eſt qu'admiſe, en effet, à nos divins concerts,
Depuis qu'elle n'eſt plus, elle écrit mieux encore.
Ce ſecret divulgué, par d'indiſcrets propos,
Te vaudroit, il eſt vrai, de froides épigrammes,
Moins de peines, plus de repos,
Et preſque l'amitié des femmes.
Mais il vaut mieux faire encor des jaloux.
L'époux à qui le ſort te lie,
Eſt tendre, fait pour plaire, & connu parmi nous:
Tu peux l'aimer; ton ſort en deviendra plus doux;
Mais n'abjure jamais l'aimable poéſie:
Sois Bourdic, en un mot, pour plaire à ton époux,
Et d'Antremont, pour charmer ta patrie.

LE PRÉJUGÉ,

CONTE.

UNE femme de Cour, (nommons-la Léonor,)
Priſoit fort la nobleſſe, & s'étoit mis en tête,
Que la diſtance étoit plus grande encor
Du noble au roturier, que de l'homme à la bête.
D'un mal hâtif, un Prince alors ſurpris,
Trompant de ſix Docteurs la ſcience profonde,
Chargé d'honneurs & de mépris,
Avant l'heure avoit entrepris
Le voyage de l'autre monde.
Chez Léonor, ſon trépas fut conté;
Ne vivant plus, il n'étoit plus flatté:
S'il faut, dit le conteur, quoique l'on ait été
Expier chez les morts les noirceurs qu'on a faites,
Pour tout ſon or, & pour ſa dignité,
Je ne voudrois, ma foi! payer ſes dettes.
Monſieur, dit Léonor, la nobleſſe a ſes droits:
Je ne veux pas du Prince excuſer la licence:
Il a, je l'avoûrai, mal vécu; mais je crois,
Pour damner un Chrétien de ſi haute naiſſance,
Que Dieu lui-même y regarde à deux fois.

CHANSON A BOIRE.

Air : *De tous les Capucins du monde.*

DE Bacchus la veine eſt glacée ;
Amis, la mode en eſt paſſée :
Moi, je veux la reſſuſciter ;
En deux mots, voici mon hiſtoire :
Je veux, ſi l'on me fait chanter,
Ne chanter que chanſons à boire.

L'utile joint à l'agréable,
Je le trouve à chanter à table :
Car je tiens du Docteur Iſoif,
Qui vaut bien le Docteur Grégoire,
Que chanter fait naître la ſoif,
Et c'eſt la ſoif qui nous fait boire.

Triſte vertu que l'abſtinence !
Nous n'en avons plus d'autre en France :
Chez ces buveurs trop circonſpects,
Le pauvre amour languit ſans gloire :
Cœurs & goſiers ſont toujours ſecs ;
On ſçait aimer comme on ſçait boire.

Nos ayeux étoient véridiques :
Nous ſommes faux & politiques ;
De l'homme, on ne voit plus ſortir
Que menſonge & trahiſon noire :

Il aimeroit moins à mentir ;
S'il aimoit un peu plus à boire.

Après les travaux militaires,
Quand deux Plénipotentiaires
Veulent voir la guerre finir,
Ils ont beau ſigner leur grimoire :
Cet accord ne ſçauroit tenir :
Ils ſe quittent toujours ſans boire.

Jadis par de ſaints hécatombes,
Les Romains honoroient leurs tombes :
Dieu proſcrivit ce culte vain ;
Je n'ai pas de peine à le croire :
Leurs Prêtres répandoient le vin :
Ne valoit-il pas mieux le boire ?

Dieu ! quand viendra la fin du monde ;
S'il faut que le Ciel nous inonde,
Fais que ce ſoit de flots de vin ;
L'eau pure terniroit ta gloire ;
Et ſi le monde meurt enfin,
Ne le fais pas mourir ſans boire.

FIN.

TABLE
DES CONTES
Contenus dans ce Volume.

LIVRE PREMIER.

I. *Le Ruban*, pag. 1
II. *L'Evêque Meûnier*, 6
III. *Le Flegmatique*, 11
IV. *Les deux Dévotes*, ibid.
V. *Le Valet affamé*, 19
VI. *Le Payſan & ſon fils*, 20
VII. *Le Jugement du Loup*, 23
VIII. *Le Baiſer*, 24
IX. *Le Marguillier prévoyant*, 28

LIVRE SECOND.

I. *Alnaſcar*, 29
II. *Le Voleur à confeſſe*, 34
III. *La jeune Veuve*, ibid.
IV. *La petite Dot*, 42
V. *La Femme avare*, 43

VI. *La Dame & ſon Chien*, 50
VII. *La nouvelle Perrette*, 52
VIII. *Les trois Aveugles*, 54

LIVRE TROISIÉME.

I. *La Philoſophie en défaut*, 57
II. *La Balance*, ou *le Diable puni*, 67
III. *Jupiter & la Race humaine*, 72
IV. *Le Divorce*, 78
V. *Qui a joué, jouera*, 88
VI. *L'Oncle & le Neveu*, ibid.
VII. *La Partie remiſe*, 95

LIVRE QUATRIÉME.

I. *Le Fat en bonne fortune*, 97
II. *Le Pénitent qui marchande*, 102
III. *Le Fou de qualité*, 103
IV. *Le Voleur ſcrupuleux*, 108
V. *Le Tambourin*, 109
VI. *Les Singes & le Payſan*, 113
VII. *Les Amans Corſaires*, ou *l'heureux Stratagême*, 114
VIII. *Le Saint du Village*, 119
IX. *Trois Maris, trois Cocus*, 121
X. *La Leçon du Mari*, 132
XI. *Le Gentilhomme qui avoit couru la poſte*, 135

TABLE DES FABLES.

LIVRE PREMIER.

I. *LE Roſſignol & le Serin*, 137
II. *La Girouette & le Moulin*, 140
III. *Les Chevaux de carroſſe*, 141
IV. *La Carpe*, ibid.
V. *Le Tigre & les deux Liévres*, 142
VI. *Le Limaçon*, 144
VII. *Le Maronnier d'Inde & le Fraiſier*, 145
VIII. *L'Hymen & la Mort*, 146
IX. *Les deux Oiſeaux*, 147
X. *Le Lion conquérant*, ibid.
XI. *Le Pilote & le Vaiſſeau*, 149
XII. *L'Ours Maître d'Ecole*, 150
XIII. *Le Chat peureux*, 151
XIV. *Le Tigre & le Hibou*, 153
XV. *L'In-folio & l'Almanach*, 155
XVI. *Le Lion ami des Arts*, 156
XVII. *Le Coq & le Linot*, 158
XVIII. *Le Lion qui s'ennuie*, 159
XIX. *Le Rat curieux*, 161
XX. *Le jeune Chien*, 163

LIVRE SECOND.

Prologue à Esope, 167
I. *Le Conseil d'État du Lion*, 169
II. *La Rose & le Bouton*, 172
III. *La Plume d'un Bel-esprit*, ibid.
IV. *Le Singe & le Léopard*, 174
V. *La Femme & ses Poules*, 175
VI. *Le Loup-Mouton*, 177
VII. *Les deux Chiens*, ibid.
VIII. *Le Papillon & la Mouche*, 179
IX. *L'Ours pénitent*, 180
X. *Les Fourmis & le Cloporte*, 181
XI. *La Tête & les Pieds*, 182
XII. *L'Ours aîlé*, 184
XIII. *L'Habit & l'Oreiller*, 186
XIV. *Le Poirier & l'Abricotier*, 188
XV. *Les Mets d'or*, 190
XVI. *Le Fusil & le Liévre*, 191
XVII. *Les deux Tortues*, 193
XVIII. *Le nouvel Amphion*, ibid.
XIX. *L'Abeille*, 195
XX. *Le Pêcher*, 196

LIVRE TROISIÉME.

Prologue, 201
I. *Le Maître & l'Esclave*, 203

II. *Le Cerf-volant & la Cométe*, 205
III. *Les Ecureuils*, 206
IV. *Le Bœuf*, 208
V. *Les trois Lions*, 209
VI. *L'Oie & le Loup*, 210
VII. *L'Homme & l'Espalier*, 211
VIII. *L'Ours & le Singe*, 212
IX. *La Toile d'Araignée*, 213
X. *Le jeune Lion*, ibid.
XI. *Le vrai Sçavant*, 215
XII. *Le Loup visionnaire*, 216
XIII. *Le Pommier & le Myrthe*, 218
XIV. *L'Elephant*, ibid.
XV. *Le Prix disputé par les animaux*, 220
XVI. *Le Lion & le Chien*, 222
XVII. *Le Suisse*, 224
XVIII. *Le Vaisseau injuste*, 225
XIX. *Le Taureau & le Mouton*, 226
XX. *La Mouche & le Fourmi-Lion*, 227

LIVRE QUATRIÉME.

Prologue à Phédre, 231
I. *L'Homme dégoûté*, 233
II. *Les Habits*, 234
III. *Le Chien*, 235
IV. *Le Lion & le Loup*, 237

V. *L'Amandier*, 239
VI. *Le Fou & le Bateau*, ibid.
VII. *Jupiter, les Rats & le Chat*, 240
VIII. *Le Singe Directeur de Troupes*, 241
IX. *Chriſtophe Colomb*, 243
X. *La Pie & le Souriceau*, 245
XI. *La Chatte*, 246
XII. *Les Lapins*, 247
XIII. *Le Chardonneret*, 248
XIV. *La Femme & ſon Miroir*, 250
XV. *Le Poiſſon d'Avril*, ibid.
XVI. *Le Cheval d'Amérique*, 253
XVII. *L'Ours Philoſophe*, 254
XVIII. *Le Lion Tyran*, 256
XIX. *Le Mouton*, ibid.
XX. *La Femme qui craint d'engraiſſer trop*, 258
XXI. *Le Vieillard & l'Enfant*, 260

LIVRE CINQUIÉME.

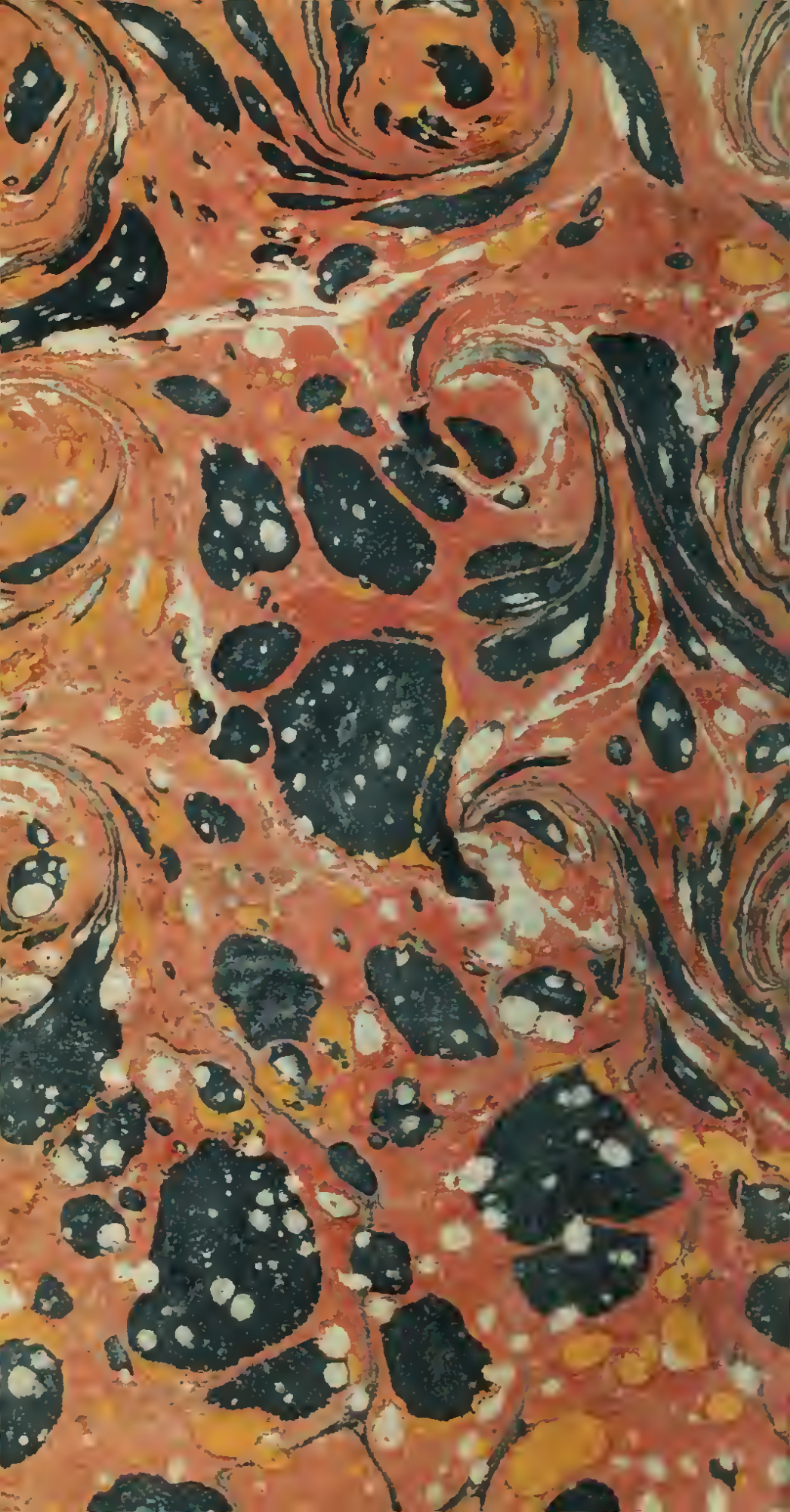
Prologue à la Fontaine, 263
I. *Le Mal ſans remede*, 265
II. *Les Loups & les Moutons en guerre*, 266
III. *L'Ane ſupplanté par le Cheval*, 268
IV. *Le Cheval ſupplanté par l'Ane*, 269
V. *Le Chien de Chaſſe*, 270

VI. *Le Sçavant & la petite Fille*, 273
VII. *Le Loup & la Brebis*, 275
VIII. *La Gazette des Animaux*, 276
IX. *Les Animaux plaidans contre l'Homme*, 277
X. *Les deux Chiens & la Chatte*, 279
XI. *Le Gland*, 281
XII. *L'Homme & le Lion*, 284
XIII. *Toutou, le Singe & le Perroquet*, 285
XIV. *Le Dauphin, l'Enfant & l'Homme*, 287
XV. *Le Cheval de Fiacre & le Cocher*, 289
XVI. *Les Enfans & la Roſe*, 290
XVII. *Le Chien & la Chatte*, 292
XVIII. *Le Renard & les Poules*, ibid.
XIX. *La Chatte & la Brebis*, 295
Epilogue, 297

SUPPLÉMENT.

Epitre à M. d'Uſſieux, 299
Adieux aux Muſes, 302
Réponſe des Muſes aux Adieux de Madame de Bourdic, 305
Le Préjugé, Conte, 308
Chanſon à boire, 309

Fin de la Table.



PQ
1989
I6A17
1777

Imbert, Barthélémy
Oeuvres poétiques

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCK

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY